

**Par arrêté du 13 décembre 2005, le Ministère de la Culture et de la Communication, Direction de l'Architecture et du Patrimoine, sous-direction de l'Archéologie, de l'Ethnologie, de l'Inventaire, et du Système informatique, a attribué à l'Association C.O.R.D.A.E./La Talvera une subvention d'un montant de 5000 euros TTC, destinée à un projet de recherche intitulé « Espaces thérapeutiques, saints guérisseurs et autres intercesseurs ».**

#### PROJET :

Nous envisageons d'organiser les 9, 10, 11 décembre 2005 dans la ville de Gaillac un séminaire de recherche dont le thème serait « Espaces thérapeutiques, saints guérisseurs et autres intercesseurs ». Ces journées d'étude se dérouleraient avec la contribution de différents experts français et étrangers auxquels il sera fait appel en vue d'une étude comparée. Nous proposerions également une soirée documentaire avec la projection d'un film à caractère ethnologique. Nous souhaiterions également publier ultérieurement les actes du colloque.

Ce projet a été concrétisé par l'organisation d'un séminaire qui s'est tenu à Gaillac (Tarn) les 9, 10 et 11 décembre 2005. Il a réuni des chercheurs venant de différentes régions françaises (Berry, Bretagne, Midi-Pyrénées, Provence, etc...) et étrangères (Belgique, Italie, Etats-Unis, etc...) et un nombreux public.

#### INTERVENANTS :

Jean Arlaud. Ethnologue et cinéaste, Directeur adjoint du Laboratoire d'Anthropologie Visuelle du Monde Contemporain à l'université de Paris VII.

Saint Gens patron des fiévreux et fidèle intercesseur de la pluie et du beau temps.

Film en 16 mm couleur, 26 min, 1970, Prix du Centre National de la Cinématographie.

Daniel Bernard (Berry). Docteur en anthropologie sociale et historique au Centre d'Etudes Supérieures de Châteauroux (Université d'Orléans).

Protéger et guérir le bétail. Prophylaxie vétérinaire traditionnelle dans l'Indre (XIX - XXe siècles). De nombreux remèdes et recettes « magiques » circulent dans les campagnes. Utilisés par les guérisseurs locaux, ils se transmettent souvent grâce à des cahiers de pansements manuscrits, supports matériels de pratiques rituelles et de savoir-faire populaires.

Pour protéger son cheptel, le paysan berrichon recourt à des saints aux pouvoirs renommés et reconnus. Dans les campagnes de l'Indre, s'affrontent des pratiques empiriques, un savoir scientifique aux mains de spécialistes diplômés, et l'existence de pratiques traditionnelles parfois rituelles concernant la préservation des espèces domestiques. Dans ce département rural, les paysans, les empiriques et les vétérinaires cohabitent. Pourtant des heurts naissent de l'opposition de plusieurs secteurs thérapeutiques...

Alexis Bétemps (Val d'Aoste). Ethnologue. Centre d'Etudes franco-provençales.

Guérir les hommes, les animaux, la terre et le temps.

Le culte des saints a toujours été très populaire en Val d'Aoste, celui des saints thaumaturges en particulier. Ils sont nombreux et guérissent (et parfois préviennent...) toute sorte de maladie des hommes, des animaux et aussi de la nature et du temps... Ils interviennent sur la demande des fidèles: parfois il leur suffit l'invocation de leur nom ou une courte prière, parfois une visite à leur oratoire, chapelle ou sanctuaire, parfois encore l'exécution d'un rituel complexe. L'efficacité

de leur intervention n'est pas garantie mais les témoignages de performances positives sont nombreux.

Jean Delmas (Aveyron). Conservateur des Archives Départementales de l'Aveyron, Conservateur du Musée du Rouergue.

Les pèlerinages pour les animaux dans le Rouergue et ses confins : répartition et essai d'explication.

Depuis la nuit des temps, le Rouergue est terre d'élevage. Ses grands terroirs se définissent encore aujourd'hui par leur spécialisation : les bovins peuplent l'Aubrac, les ovins les Grands Causses, les porcs et les volailles le Ségala. A chaque espèce et à chaque maladie, ses lieux de pèlerinage et des saints particuliers. Les chemins de la transhumance, pratiquée peut-être depuis la préhistoire, sont jalonnés de saints protecteurs, sinon locaux, souvent naturalisés par la dévotion populaire. C'est sur ces chemins, plus qu'ailleurs, que l'on peut faire l'hypothèse de sites antiques christianisés.

Bertrand de Viviès (Tarn). Conservateur du Musée de Gaillac (Tarn).

Autour de Saint Stapin en Montagne Noire, espaces thérapeutiques et cohésion sociale.

Le site de Dourgne, sur le piémont de la Montagne Noire est un lieu encore fortement marqué par des relations ancestrales entre une ville et une fratrie de saints-géants autour du plus marquant d'entre eux, Stapin, énigmatique évêque de Carcassonne, dont les vertus thérapeutiques, réparties sur plusieurs sites autour de la ville, forment un très vaste et très impressionnant espace sacré dont la mémoire est réactivée chaque année à l'occasion du 6 août et à l'occasion de la fête du romarin en février.

Jean-Luc Dubart (Belgique). Professeur de philosophie et de religion dans l'enseignement supérieur.

Saints guérisseurs de Picardie : Attributs et motifs d'invocation.

Calvaires et chapelles se comptent par centaines en Hainaut Occidental (Belgique) et dans le Nord de la France. Une fragrance, une odeur mêlée de poésie et de médecine populaire sainte des murs votifs et des statues tutélaires. Car en cette période, teintée depuis le XIXe siècle de scientisme, survit une démarche particulière : celle où l'on vient "servir" les saints guérisseurs.

Christine Escarmant et Dominique Pauvert (Dordogne). Professeur de lettres et chercheuse rattachée à l'université de Genève. Professeur d'histoire et chercheur à l'EHESS de Toulouse.

Pratiques des cultes des saints et de la Vierge en Dordogne et significations mythologiques.

Replacer ces cultes dans le contexte du lieu et du calendrier de la culture populaire permet de dégager des significations et une logique mythologiques. Le choix du lieu, en vertu notamment de ses caractéristiques propres, de la toponymie, du rôle qu'ont joué les cultes antérieurs au même endroit, ainsi que des correspondances avec d'autres pratiques, comme par exemple les pratiques carnavalesques peuvent permettre de repérer ses significations. Croiser ces cultes locaux avec d'autres cultes similaires permet de mettre en évidence des constantes, et de souligner les « anomalies » ou spécificités locales. A ce crible seront passés le culte de Saint Blaise et ses liens avec le carnaval, la forge, la gorge, en partant de la mascarade des soufflaculs de Nontron pour rejoindre d'autres régions extra périgourdines, puis le culte de Sainte Quitterie dans la vallée de la Crempse et sa singularité par rapport au culte officiel. Enfin Notre Dame de Bedeau, N.D. de Capelou, St Siméon à Ligueux, St Sicaire à Brantôme. Remontant la voie des pratiques antérieures, nous replongerons jusque dans l'époque gauloise.

Daniel Giraudon (Bretagne). Professeur de breton à l'université de Bretagne Occidentale

Les pardons des chevaux aux chapelles en Bretagne.

En Bretagne rurale, aux siècles derniers, les animaux de la ferme font, si l'on peut dire, partie de la famille. Cette considération est due en grande partie à la place qu'ils tiennent dans l'économie de ses habitants mais aussi aux liens affectifs qui les attachent les uns aux autres. Pour de nombreuses petites exploitations, la perte d'une vache ou d'un cheval est une catastrophe. Il est

donc essentiel de tout faire pour assurer leur protection. A une époque où la médecine a encore peu fait son entrée dans les campagnes et où l'argent fait défaut pour payer un homme de l'art, le paysan breton place toute sa confiance dans le pouvoir des nombreux "saints vétérinaires" que sont Eloi, Gildas, Hervé, Nicodème, Herbot, Cornély, Vincent, Yves et autres grands serviteurs de la médecine populaire. Il les trouve, pour ainsi dire à sa porte, dans leurs sanctuaires de villages, dans des hameaux souvent situés loin du centre paroissial. C'est en particulier lors de leurs pardons qu'il les prie de prendre soin de son cheptel ou qu'il les remercie de leur intercession.

Ces fêtes religieuses sont l'objet de rites particuliers où se mêlent, en parfaite harmonie, profane et sacré. Leur fonction sociale et identitaire indéniable renforce la cohésion d'un groupe réuni en un moment précis de l'année autour de l'espace sacré, constitué par la chapelle et la fontaine du saint protecteur du bétail. Dans cette intervention, nous nous en tiendrons aux seuls pardons des chevaux.

Cyril Isnart (Alpes du Sud). Ethnologue. Institut d'Ethnologie Méditerranéenne et Comparative (IDEMEC).

Les enfants, le feu et la photographie. Saint Macaire dans la vallée du Cians.

Dans la vallée du Cians (Alpes-Maritimes), saint Macaire était spécialisé au XIXe siècle dans la protection des enfants. Des rituels de dépôt et de brûlage de vêtements d'enfants malades permettaient aux parents de placer leur descendance sous cette protection pendant une année. Aujourd'hui, si le rituel cyclique a disparu, une forme de pratique prophylactique se manifeste à travers le dépôt de photographies d'enfants, malades ou sains, au pied de la statue du saint. Depuis un rite annuel inscrit dans le calendrier festif local jusqu'aux usages contemporains se dessinent autant un contexte symbolique d'une société rurale en forte déprise que les dynamiques contemporaines des réaménagements rituels.

Patrick Lavaud (Aquitaine). Directeur artistique des Nuits Atypiques de Langon.

Rituels de guérison et fontaines thérapeutiques dans les Landes.

En 1985 et 1986, Patrick Lavaud a enquêté, pendant plusieurs mois, au cœur des Landes de Gascogne, sur les rituels thérapeutiques relatifs à l'eau et aux fontaines. Au-delà de l'inventaire et de la description ethnographique, cette intervention s'intéressera aux pratiques divinatoires de la « remetteuse » ainsi qu'aux discours relatifs à la maladie et à la guérison.

Daniel Loddo (Tarn). Ethnologue. Président du C.O.R.D.A.E./La Talvera.

Médiateurs et conditions de l'intercession en Albigeois, Quercy, Rouergue.

Christian Magne (Dordogne). Ethnologue. Directeur du Centre d'études et de Découvertes du Patrimoine du Périgord Limousin (CPIE-CEDP).

L'ensemble des rituels de guérison traditionnels. Le culte des bonnes fontaines.

Le culte des « bonnes fontaines » (ou « fontaines de dévotion ») et le culte des Saints sont extrêmement liés. On tente, par ces moyens, d'obtenir sinon la guérison, au moins le soulagement. On vénère le Saint, la fontaine, le lieu, parfois les 3 à la fois. Dans l'Histoire, les Sources, domiciles de prédilection des divinités celtiques, n'ont été attribuées que secondairement à des Saints. Certaines ont des réputations particulières. La dévotion consiste, une fois la ou les fontaines repérée(s) par la « metteuse de part » - intermédiaire nécessaire à l'accomplissement du rituel – à faire « son devoir » c'est-à-dire sa dévotion.

Le Périgord Limousin est riche en fontaines, sources, rochers, croix sensés guérir. Vestiges « vivants » d'actes « surnaturels », elles ne sont que les traces visibles des médecines traditionnelles oubliées du Périgord Limousin...

Anne Manevy (Bouches-du-Rhône). Docteur en anthropologie sociale et historique de l'Europe.

Crier au miracle. Les guérisons de Lourdes.

Si Bernadette Soubirous, la voyante de Lourdes devenue sainte, jouissait de son vivant d'une réputation en matière de guérisons, cette réputation s'est vite émoussée au profit de la Vierge de Lourdes mais aussi de la « grotte » et de la source miraculeuse. C'est à l'examen de cette situation que s'intéresse cette communication, allant de ses répercussions actuelles sur les pratiques pèlerines à une interrogation sur la catégorie du miracle, en passant par le statut spécifique accordé aux malades dans la ville et sur le sanctuaire de N.-D. de Lourdes.

Jacques E. Merceron (Bloomington - USA). Professeur de littérature et de civilisation françaises à Indiana University.

Dévotions et rituels aux «Notre-Dame de Bon Lait».

En Bretagne notamment, dévotions et rituels sont adressés à des Vierges qui passent pour avoir le pouvoir de favoriser une lactation abondante chez les nourrices et les femmes qui allaitent ou au contraire de remédier à l'absence ou au tarissement de leur lait: N.-D. de Bon Lait, de Créé Lait, du Lait, du Sein, etc. J'étudierai en priorité les pratiques populaires en les confrontant éventuellement aux "propositions" et aux "réponses" apportées par la hiérarchie catholique à ces pratiques non orthodoxes. En examinant enfin quelques sites sacrés importants en rapport avec ce type de sanctuaires mariaux, ainsi que l'ancrage calendaire de ces pratiques, je m'efforcerai de mettre en lumière les antécédents préchrétiens de ces sites et d'éclairer la nature des divinités ayant précédé la Vierge sur ces lieux.

Eric Navet (Bas-Rhin). Ethnologue au Centre de Recherches Interdisciplinaires en Anthropologie (CRIA) à l'université Marc Bloch de Strasbourg.

Le Bienheureux Thomas Hélye de Biville (Hague). Les saints guérisseurs en Basse-Normandie.

Clémentine Roy (Paris). Doctorante du Département d'Anthropologie, d'Ethnologie, des Sciences des Religions à l'université Denis Diderot Paris VII (AESR).

Un ange passe et le monde se révèle différent. Figure de l'ange gardien dans les Pouilles et le Salento.

Du sud au nord des Pouilles italiennes, l'ange fréquente les couloirs où l'on change d'état comme un message au monde. Intercédant sur Terre au nom de l'Ailleurs auquel il appartient ou se constituant l'avocat des hommes auprès du Panthéon, son identification est complexe dans la mesure où, au-delà de l'acte thaumaturge, elle procède d'une logique d'interprétation hybride et locale. Quand c'est en saint de l'Eglise qu'un ange se "fait voir", tout va bien... dès lors que la guérison est réputée miraculeuse, l'identification crève les yeux. La dévotion intime que vouent ses proches et témoins au défunt ou «saint de la maison» qui se manifeste en «cas de besoin» se rapproche elle aussi de la dévotion due au saint de "label contrôlé". Le problème se corse en revanche quand c'est à une entité ordinaire que revient de se constituer une stature angélique et à son témoin de l'identifier sans la laisser s'échapper.

Thierry Truffaut (Gers). Doctorant en anthropologie et ethnologie à l'EHESS. Centre d'anthropologie de Toulouse.

Relations symboliques entre saints guérisseurs, le calendrier et l'ours dans le Grand Sud-Ouest de la France. Les cas de Saint Léon de Bayonne et de Saint Julien de Lescar.

L'étude du corpus légendaire de l'évangélisation des territoires situés dans le grand Sud-Ouest de la France et spécialement dans l'ancienne NOVEMPOPULANIE met en évidence de profondes similitudes avec le légendaire oursin, les traditions des fêtes d'hiver ou de carnaval mettant en valeur des ours ainsi que les croyances et pratiques curatives liés à cet animal. Nous nous proposons d'étudier comment le début de l'année fut dans cette région, de l'ours aux saints guérisseurs locaux, durant de nombreux siècles consacrée tout à la fois au réveil du printemps, à la protection du bétail mais aussi des enfants nouvellement nés ou à naître, ainsi qu'à la guérison de maladies symbolisant l'aspect charnière et passage de cette période.

Ce rapport rassemble les communications de ces divers intervenants.

## INTRODUCTION :

Dès lors que l'on mène des enquêtes sur les traditions orales et les croyances populaires, on est très vite conduits à s'intéresser à tout un ensemble de pratiques, de rituels, de prières ou d'incantations, d'espaces thérapeutiques ou de dévotion, souvent en marge de la religion officielle et dont l'origine remonte parfois à la nuit des temps. Fontaines guérisseuses, reliques de saints intercesseurs, tombeaux de prêtres ou de personnages édifiants, sont autant de lieux et de dévotions populaires encore très vivaces aujourd'hui. Qu'il s'agisse de figures extrêmement répandues ou de saints plus marginaux, l'intercession obéit toujours à des conditions strictes bien que très variables d'un endroit à l'autre. Nous le verrons, ce domaine est extrêmement complexe dans la mesure où il interfère et parfois même peut se confondre avec d'autres pratiques thérapeutiques. Il met en jeu autant les religions officielles que les croyances aux Etres fantastiques, voire même l'Esprit des morts, et peut être souvent lié au légendaire ou à d'autres récits collectifs.

Depuis une quinzaine d'années l'association CORDAE/La Talvera s'efforce de recenser ces différents espaces et les pratiques qui y sont rattachées, pour le département du Tarn et les régions limitrophes, en se basant pour cela essentiellement sur des sources orales, les sources manuscrites ou imprimées étant relativement pauvres en ce domaine. Nous avons toutefois épluché à cet effet la plupart des enquêtes paroissiales (1835, 1877, 1901) ainsi que des enquêtes pastorales antérieures à la Révolution, de même que la plupart des ouvrages pouvant aborder de près ou de loin de telles pratiques.

L'idée du colloque dont les actes sont rassemblés ici (Colloque des 9, 10 et 11 décembre 2005 organisé à Gaillac) était de réunir des chercheurs ayant travaillé sur ce sujet dans différentes régions françaises ou étrangères, afin de confronter les différents travaux et d'offrir à un public varié un large éventail d'exemples d'espaces thérapeutiques et de rituels d'intercession.

Nous remercions ici toutes les personnes, organismes et collectivités territoriales, qui ont aidé à l'organisation de cette manifestation (Mairie de Gaillac, Conseil Général du Tarn, Conseil Régional Midi-Pyrénées, Ministère de la Culture).

## LE CULTE DES SAINTS GUERISSEURS ET INTERCESSEURS EN DORDOGNE

Dans l'espace de cent ans environ, entre le *Dictionnaire des Paroisses du Périgord de l'Abbé Carles*<sup>1</sup> et les Pèlerinages en Périgord, le culte de Marie et des saints, d'Alberte Sadouillet-Perrin et Guy Mandon<sup>2</sup>, les pèlerinages et les lieux de cultes fréquentés ont diminué des trois quarts, plus de 80% si on parle des demandes d'intercessions précises. Actuellement, on constate une prédominance de cultes mariaux spécialisés, même avant leur relance au XIX<sup>ème</sup> siècle, comme notre enquête l'a confirmé.

La conscience de l'ancienneté de ces cultes est déjà forte chez le Père Carles : « Le culte des fontaines est très ancien et on sait que les Druides les vénéraient très particulièrement. Le christianisme les a placées sous la protection tutélaire des anges et des saints. Plusieurs saints ont fait sourdre miraculeusement des fontaines, comme St Julien du Mons, St Léonard du Limousin, St Antonin de Pamiers et tant d'autres. Le peuple chrétien les fréquente, et s'il s'obstine à y venir en pèlerinage, c'est à cause des bienfaits reçus. Les pèlerins font une offrande, en demandant une grâce : c'est la loi religieuse. A Clermont, ils portent de petits fromages, ailleurs ils donnent des sous ; c'est le casuel du gardien ou du curé. On leur lit l'Évangile (c'est ordinairement le petit évangile de Notre Dame) avec l'invocation du saint : *Sancta Catharina, ora pro eo ou pro eà*. Le plus souvent, ces fontaines sont bâties et surmontées d'une croix en pierre comme à Clermont et ont vu passer une multitude innombrable de pèlerins »<sup>3</sup>.

Cette citation se prête à un certain nombre de commentaires. Nous sommes au XIX<sup>ème</sup> siècle et la vogue de celtomanie du début du siècle et de la fin du précédent étant passée par là<sup>4</sup>, l'Église elle-même admet désormais une continuité de cultes entre le christianisme et ceux qui l'ont précédé<sup>5</sup>. Mais la phrase la plus remarquable est celle où l'Abbé Carles écrit à propos du peuple chrétien : « s'il s'obstine à y venir en pèlerinage, c'est à cause des bienfaits reçus ». L'emploi du verbe « s'obstiner » montre bien la méfiance instinctive de l'Église envers ce type de manifestations qu'elle a toujours cherché à récupérer et intégrer malgré tout. La construction de la phrase reflète parfaitement ce clivage puisque le peuple y apparaît d'abord un peu comme un enfant obstiné qu'il faudrait amener à la raison alors même que la fin de la phrase le conforte dans ses pratiques ; le Père Carles utilise le terme de « à cause » et non pas « grâce » et cet emploi est tout à fait révélateur, on y sent comme un regret.

On souhaiterait présenter ici quelques saints parmi les plus importants dans le Périgord autrefois et aujourd'hui, leurs rôles précis, et le rapport que les croyants entretenaient et entretiennent avec eux. Ces rapports possèdent des caractéristiques relatives à plusieurs critères : le lieu et ses composantes physiques, archéologiques, toponymiques, son environnement culturel et linguistique, les aspects légendaires de l'hagiographie, les dates, etc. Il s'agit de reconstituer, en remontant le temps, et en utilisant les outils de l'ethno-mythologie, les cultes anciens qui précédèrent le christianisme, et les systèmes de croyance qui les fondent.

Peut-on reconstruire sur des traces actuelles l'ancien paysage culturel pré-celtique et arriver à montrer une continuité qui n'est pas de pure forme ? On verra, plus particulièrement, comment la persistance et la prédominance des cultes à Notre Dame s'explique sans doute grâce à leur forte et ancienne implantation celtique et préceltique, implantation qui a favorisé la maintien de ce culte en Périgord.

Après avoir fait un inventaire (partie I), nous allons amorcer le sujet en traitant quelques cas d'école (partie II) : Le pèlerinage de Loumagne, à St Jean D'estissac, celui de N.D. de Bedeau à Daglan, et celui de N.D. de Capelou.

<sup>1</sup> Titre original : *Les titulaires et les patrons du diocèse de Périgord – Sarlat*, 1884, réédition du Roc de Bourzac, 2004.

<sup>2</sup> Editions Pierre Fanlac, 1985.

<sup>3</sup> P.Carles, *op.cit*, p. 42.

<sup>4</sup> Voir les articles de Christine Escarmant, « Nos ancêtres les Périgourduins ou de l'Antiquité primordiale des Gaulois de Vésone (les fausses étymologies de Taillefer) » et Dominique Pauvert, « Taillefer, premier préhistorien du Périgord », in *De la tour de Villablard à la tour de Vésone*, actes du colloque Henry Wlgrin de Taillefer, Périgord, 20 septembre 2003, Editions Fédérop, 2004.

<sup>5</sup> . Cette tendance est encore plus vérifiable aujourd'hui puisque sur le panneau explicatif de Notre Dame de Capelou, on parle d'une statue primitive de déesse mère dont l'existence n'est en rien assurée.

## I L'inventaire des saints intercesseurs en Périgord.

Dans son ouvrage paru en 1884, le révérend père Carles nous livre un panorama que l'on peut supposer quasi complet vu sa précision et son caractère systématique, des pratiques de dévotion populaire adressées à des intercesseurs, les saints ou la vierge, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle en Périgord.

Nous en avons effectué le relevé avec deux entrées différentes : les maux contre lesquels un secours est demandé et les saints invoqués dans ce but. Au total, Carles recense 126 demandes d'intercessions parmi lesquelles 84 seulement sont spécialisées : demandes de guérison des enfants malades (14 fois), demandes de pluie (7 fois), contre les douleurs rhumatismales (6 fois), pour les enfants rachitiques (6 fois), protection contre la grêle (6 fois), guérison de membres souffrants (5 fois), guérison d'infirmités ou paralytiques (4 fois), guérison des malades sans plus de précision (4 fois), intercession pour les nourrices ou les mères manquant de lait (3 fois), guérison de maux d'entrailles (2 fois), protection contre le naufrage (2 fois), guérison des maux de tête (2 fois), contre les douleurs (2 fois), protection des enfants (2 fois), contre la cécité (2 fois), pour la protection des bestiaux (2 fois), contre la maladie des jambes croisées (2 fois), et une fois pour les sourds, les muets, les fous, les engelures, les fièvres, les femmes stériles, les plaies, le mal du visage, pour la protection des femmes enceintes, pour la guérison de la croup, les maladies de la peau, contre la peur, pour la gorge, la goutte, la teigne, contre la gelée, pour la protection des récoltes.

En ce qui concerne les intercesseurs invoqués, nous obtenons les résultats suivants qui mettent en évidence une domination écrasante de Notre Dame : 30 mentions de Notre Dame, puis saint Eutrope (11), Saint Blaise et saint Pierre (5), sainte Catherine, sainte Quitterie, saint Jean Baptiste, saint Sicaire et saint Martin (4), saint Rémy (3), saint Maurice, saint Valéry, saint Astier, saint Paul, saint Fiacre, saint Vaast, sainte Anne, saint front, sainte marguerite, sainte Martial, saint Sulpice (2), et enfin sont cités une seule fois : saint Yrieix, saint Victurnien, saint Firmin, saint Siméon, saint Valérien, saint Pierre Thomas, sainte Claire, sainte Mondane, sainte Madeleine, saint Louis, Notre Seigneur, saint Barthélémy, saint Ferreol, saint Gery, saint Christophe, saint Aubin, saint Eusice, saint Hilaire, saint Gilles, saint Pardoux, saint Jacques, saint Léonard, saint Médard, saint Mémoire, sainte Ruffine, saint Aquilain, saint Séverin, saint Vincent, saint Michel, saint Saturnin.

## II Analyse de quelques cultes

### 1) **Le pèlerinage de Lo(u)magne sur la commune de St Jean d'Estissac près de Villamblard, dédié à Ste Quitterie, patronne de la Gascogne.**

Problème : pourquoi, contrairement au culte d'intercession et de guérison d'Aire sur Adour (église et tombeau de la sainte), les pèlerins et les pratiquants y viennent-ils demander à la sainte la protection des femmes enceintes et la guérison de la stérilité, dans la mesure où Ste Quitterie guérit normalement de la folie et de la rage ?

### Description physique du lieu de culte et ses composantes et vestiges archéologiques

Dans *La semaine religieuse* du 17 juin 1911, au sujet du pèlerinage de Loumagne, il est évoqué que le lundi de Pentecôte, un groupe de pèlerins de plusieurs communes alentour s'est rendu à « l'ermitage de

Ste Quitterie ». Dans le trajet s'inscrit une halte pour une bénédiction au calvaire qui est érigé sur l'emplacement d'une ancienne église dédiée à Ste Quitterie, détruite en 1575. « il ne reste plus de monastère et du sanctuaire que quelques débris ». L'article rappelle que le pèlerinage, interrompu pendant la révolution, a été remis en usage depuis sans arrêt. L'auteur précise que les pèlerins, au nombre de 900, se sont recueillis auprès de la fontaine et de la grotte de Ste Quitterie. Voici encore comment le pèlerinage est décrit et découvert par une personne dans un bulletin paroissial de Villamblard :

*« Au temps de nos aïeux / Ici un monastère/ Puissant et solitaire / S'abritait en ces lieux.*

Lorsqu'une de mes petites filles fut baptisée sous le vocable de Sainte Quitterie ma surprise fut grande et mon adaptation à ce nom assez difficile. Ma tranquillité revient lorsqu'on me signala que cette sainte était connue dans ma région d'Angoulême mais surtout dans les Landes et les Pyrénées. Dernière démarche qui me comble, je viens de me rendre sur les lieux d'un pèlerinage dédié à Ste Quitterie . Je n'ai pris ni l'avion ni le train. J'aurai pu faire le trajet à bicyclette. C'est à 28 kilomètres de Bergerac dans le canton de Villamblard.

Mon informateur et guide éminent connaît cette région de pointe extrême nord-est de la forêt du Landais comme je connais l'alphabet. cette expédition de découverte s'est effectuée ces jours derniers, donc sous la pluie et pour le dernier kilomètre « tout terrain » dans la boue et à pied. Cela me rappelait cette émission télévisée du dimanche après-midi : « la chasse au trésor ». Monsieur X menait le jeu. Il avait participé tout jeune à l'un des derniers pèlerinages. Carte Michelin en main, il trouva très facilement l'endroit entre Saint-Jean et Saint Severin d'Estissac, où il fallait laisser la voiture. Mais là où Monsieur X croyait trouver un sentier dans la forêt , les arbres depuis 35 ans avaient en partie disparus. Dans le paysage mouvementé et très beau des collines abruptes, il découvrit d'abord un socle de pierre avec son tronc incorporé mais dont la croix avait disparu. Le repère était bon.

De ce sommet, descente vers le fond du vallon où la forêt redevenait maîtresse. C'était bien là que se trouvait la statue de Sainte Quitterie. Une sorte de colonnade conique de plusieurs mètres de circonférence au sol et de 5 à 6 mètres de haut, faite de pierres entassées et jointes par les ans. A mi-hauteur une niche avec la statue de la sainte. A ses pieds, une source et une petite pièce d'eau. Monsieur X m'avait permis de découvrir la patronne de ma petite fille et j'étais satisfait.

*O Sainte Quitterie/ Près de ton oratoire/ Nous venons toujours boire/ A la source de vie.*

En 1949, un autre bulletin paroissial évoque le pèlerinage en ces termes : « tous se retrouvèrent dans le vallon solitaire et ombragé où se dresse la statue de la sainte protectrice de la région ».

On relèvera le ton lyrique et bucolique des deux premiers écrits (le premier citant Isaïe, la « nature en fête », les oriflammes de la foule, etc), et surtout l'insistance sur la solitude et la sauvagerie quasi hostiles mais prophétiques du paysage, en précisant que l'ermitage de la sainte est un invention. En revanche, existent bien le calvaire (érigé au XIXème siècle), quelques traces encore mentionnées du prieuré au XIX ème siècle, la colonnade, la statue (au sommet) et la grotte (au bas de la colonne) étant des constructions relativement récentes. La statue, par ailleurs ne représente pas Quitterie, mais sainte Philomène, décanonisée, en vertu des récentes découvertes qui mettent en doute sa virginité ! Cette statue a dû être récupérée pour cette raison de « chômage » mais personne ne relève le subterfuge tant est plus importante la croyance populaire que la « réalité » historique.

Le chemin pour accéder à la source et à la fausse grotte est aussi récent. La source a été aménagée avec un plan d'eau. Il y a donc la volonté de transformer le site en partie artificiel par une vision collective de la sainteté singulière de l'espace, due à son ancienneté encore vivace, son aspect sauvage, retiré, désert d'où jaillit la source miraculeuse du divin. Sainte Quitterie témoigne donc toujours dans l'esprit de ces pèlerins de la mystérieuse atmosphère des lieux où souffle le surnaturel.

Le pèlerinage a lieu le 22 mai, jour de la fête de la sainte, ou parfois le lundi de Pentecôte. Il est de moins en moins fréquenté et entretenu. Sa réhabilitation est souhaitée par la paroisse de Villamblard, mais le lieu est privé, ce qui pose des problèmes... Toutefois, les gens viennent encore boire à la source et prier pour que les grossesses se passent bien.

Sur le plan archéologique, plus précisément sur la pente entre la source et le calvaire, on a trouvé des vestiges de forge et de verrerie gallo-romaines.

### Le nom de la sainte et sa légende

Le R.P. Carles raconte la légende de la sainte et l'étendue de son culte : « Une vierge martyre, aujourd'hui à peu près inconnue et anciennement très populaire, est sainte Quitterie. Il n'y a pas de légende plus attrayante que la sienne. On y voit, en effet, neuf sœurs, qui obtinrent toutes la double palme de la virginité et du martyre. La première, sainte Quitterie, fut martyrisée à Aire, et elle est devenue la patronne de la Gascogne . On peut dire qu'elle est la plus miséricordieuse des vierges, car elle a une clientèle bien malheureuse : elle guérit les maladies de l'intelligence, la folie et la rage. A côté de ses autels, on mettait des anneaux de fer, pour y attacher les malades qui venaient réclamer sa protection et son secours.

Elle avait dans le diocèse de nombreuses églises : Nojals et Château – Miscier la reconnaissent encore comme patronne. Son office était dans le Propre de saint front et dans le bréviaire de Cadouin. A Thiviers, on faisait sa procession le 22 mai, et la grosse cloche de cette église porte son nom. Salignac garde toujours sa relique et Saint-Cyprien son tableau. On trouve des traces de son culte dans les paroisses de Tourtoirac, Manzac, Cause-de-Clérans, Saint-Marcel, Bars, Saint-Jean-d'Estissac, etc. »<sup>6</sup> . A Château-Miscier, on honore dans l'église dédiée à sainte Quitterie, une petite statue en bois, trouvée miraculeusement sous un arbre, et que l'on habille les jours de fête.

Le nom de Quitterie (parfois écrit Quiterie) est un nom d'origine wisigothe, en occitan *Santa Aquitèra*. Elle est la patronne de la Gascogne. C'est , selon la légende, la fille d'un gouverneur de Galice et du Portugal, née à Braga au Portugal à la fin du IIème siècle. Elle eut huit sœurs jumelles qui comptent dans la compréhension et la reconstitution des cultes préchrétiens : Genivière, Victoire, Eumélie, Germaine, Gemme, Martiane, Basille et Livrade.

Cet enfantement prodigieux inquiéta la mère de Quitterie qui, craignant être accusée d'inconduite, demanda à la sage-femme de faire mourir ces neuf filles dans la rivière ; compatissante, cette dernière confia chacun des enfants à des nourrices chrétiennes et ils furent baptisés secrètement. Plus tard, arrêtées et conduites devant le gouverneur, les neuf sœurs révèlent leur identité puis, aidées d'un ange, elles se séparent et réussissent à s'enfuir. Quitterie se retire dans la solitude du mont Oria, puis revient vers son père qui lui propose le mariage avec un païen. Devant le refus de Quitterie, son père envoie à sa poursuite des soldats qui « la rencontrèrent près d'une fontaine qui venait de sourdre miraculeusement et qui est

---

<sup>6</sup> R.P. Carles, *Sainte Quiterie*, extrait d'un article paru en 1887 sur les paroisses et les titulaires des églises, et paru dans le bulletin paroissial de Villamblard.

appelée encore de nos jours la Fontaine-du-Salut. N'ayant pas voulu consentir à leur demande, ils lui tranchèrent la tête.. La vierge était à peine tombée à terre qu'elle se releva, prit sa tête dans les mains, et, accompagnée d'une grande foule, elle la porta à Aire. »<sup>7</sup>. Les Chrétiens d'Atura (Aire sur Adour) lui construisirent un sanctuaire au Mas d'Aire, dans le sud de la ville.

### L'environnement toponymique et cultuel

Le pèlerinage de Lomagne atteste de la prédominance du culte d'une vierge à la source, substitut de Notre Dame ou, plus exactement, dont Notre Dame est le substitut fréquent en vertu du fait que les saintes sont la traduction chrétienne d'anciennes divinités locales.

L'environnement toponymique de Lomagne nous procure des indices intéressants : d'abord, *lo cros de las fachilieras*, (le trou des sorcières) tout près de la source, indique les traces d'un culte païen. Ensuite, nous avons la présence et le légendaire de Tresseroux et Beleymas, Daurade, le Bert.

Commençons par Tresseroux qui signifie « les trois sœurs », désignant les trois sources christianisées par la construction d'un prieuré roman relevant de l'Abbaye féminine de Ligueux, dans le nord de la Dordogne. Officiellement, le prieuré est dédié à st Thomas, mais on y rendait un culte à ste Quitterie, ce qui est logique, dans la mesure où « trois sœurs » est, en quelque sorte la condensation symbolique des neuf sœurs jumelles (les triades féminines se rapportant au chiffre neuf sont répandues).

L'Abbesse de Ligueux s'est déplacée avec ses deux sœurs pour la consécration de l'église afin de dissimuler le paganisme de l'appellation. L'abbaye de Ligueux s'était en quelque sorte « spécialisée » dans ce type de récupération puisque en Périgord on trouvait à Gandumas, sur la commune de Dussac, un prieuré de femmes, dépendant de Ligueux dont le titulaire était st Loup de Limoges, fêté le 22 mai, comme ste Quitterie (voir plus loin). A Boulouneix, existait un autre prieuré appelé St Jean de Belaygue, ce qui peut vouloir dire aussi bien « la belle eau » que « l'eau de Bel », c'est à dire le dieu gaulois Bélénos. Cette divinité, fêtée le premier mai, avait pour parèdre la déesse Belissama (« la très brillante »), qui a donné son nom au village de Beleymas (au Moyen Age, Belesma), situé précisément entre Lomagne et Tresseroux. Il y avait un prieuré à Gamaret, paroisse de Beleymas, où l'on honorait les reliques de sainte Livrade, indice supplémentaire si l'on sait que sainte Livrade connaît un culte important en Lot-et-Garonne, mais est quasi inconnue en Dordogne. Les deux autres toponymes voisins, Daurade (« doré ») et Bert (mot d'origine germanique, « brillant »), sont des constituants élémentaires de la constellation sémantique de la déesse qui se cache derrière Quitterie, Belissama (voir plus loin).

L'alliance des neuf sœurs est telle que des symbioses-substitutions peuvent s'opérer entre elles, c'est le cas probablement avec Quitterie et Gemme, une des neuf sœurs jumelles. Pourquoi ? Sainte Quitterie est normalement une intercesseuse des « maladies de tête » et de la rage, elle est d'ailleurs accompagnée d'un chien dans certaines représentations (voir plus loin). Rien à voir donc avec la demande de fécondité et de protection des grossesses, raison pour lesquelles les femmes viennent boire l'eau de Lomagne et prier devant la statue. Sainte Gemme n'aurait donc-t-elle pas « cédé » à sa sœur son propre pouvoir de protection des femmes enceintes, puisque c'est bien la qualité qui lui est attribuée ? En effet, il reste des traces d'un culte à sainte Gemme (canton de Châtillon –sur-Marne), où les habitants « persistent à appeler sainte Jambe leur sainte patronne, fêté le 22 mai, comme sainte Quitière ou Quiterie (lat. *Quiteria*) qui, dans certaines traditions passe pour être sa sœur ? »<sup>8</sup>....Or, il y a des attestations de culte rendu à sainte Gemme par les femmes et les jeunes filles, pour tout ce qui concerne leurs « maux » de femme.

---

<sup>7</sup> R.P. Carles, op.cit., p.

<sup>8</sup> Jacques Merceron, *Dictionnaire des saints imaginaires et facétieux*, Paris, Seuil 2002, p. 904.

Jacques Merceron signale, dans son étude sur les saints de la fécondité de la grivoiserie et de l'obscénité, dont saint Foutin ou saint Chose (variantes de saint Faustin dans le diocèse de Périgueux) est un des dignes représentants avec les offrandes d'objets priapiques, que la statue découverte dans la crypte de l'église de Sainte Gemme « représente une femme tenant de sa main gauche un objet qui a toutes les apparences d'un phallus en érection et qui pose sa main droite sur son ventre rebondi . [...] La sainte était invoquée par les femmes stériles pour avoir des enfants »<sup>9</sup>.

La date du 22 mai, la guérison de la rage et la présence du chien aux côtés de sainte Quitterie sont autant de signes d'une sainte marquée par la période caniculaire (de *canis*, chien), c'est à dire la période qui subit les influences néfastes de la canicule à cause du lever de l'étoile du chien Sirius ou Canicula dont les effets se font sentir, d'après les anciens, à partir des calendes de mai. La combinaison source fécondante, feu, guérison de la folie et de la rage, qui opère dans le légendaire et le culte à sainte Quitterie est caractéristique des aspects complexes des rituels de protection des cultures et des corps du cycle très riche de mai, qui associe les vertus ambivalentes des Pléiades et de Canicula.

Notre hypothèse est que sainte Quitterie s'inscrit dans ce cycle pleinement, tant ses qualités et ses attributs correspondent à l'ensemble des phénomènes de croyance qui se manifestaient dans ce mois intermédiaire, sujet à des menaces de destruction des cultures (notamment la rouille des céréales), sous l'égide des constellations (Hyades, Pléiades, Canicula), dont les saints chrétiens sont les successeurs<sup>10</sup>.

Cette caractéristique caniculaire et fécondante de la patronne de la Gascogne s'explique aussi par son ascendance celtique : alliance subtile du rôle du feu et de l'eau en mai : Belissama, assimilée à la Minerve gauloise par les Romains, parèdre de Bel-Belenos, l'Apollon solaire celtique, était fêtée le premier mai, lors des feux de Beltaine : elle inaugure le cycle du mois de mai, passage dangereux entre le l'hiver et l'été. C'est à Belissama, « la très brillante » que Quitterie doit son rapport au feu caniculaire. On peut retrouver Quitterie sous les traits de Sul (probablement « soleil »), qui était adorée à Bath, déesse des sources thermales et du feu perpétuel (rôle de Vesta), mais aussi déesse de l'artisanat et des activités féminines, ainsi que des forgerons (n'oublions pas la présence de forges gallo-romaines à Lomagne). Mais nous connaissons aussi le magnifique modèle de la version irlandaise de Belissama, c'est la déesse Brigit, « la Brillante », patronne des poètes, des forgerons et des médecins, et dont le feu sacré était gardé par dix-neuf consœurs de Brigit ; sa fête, Imbolc, le 1<sup>er</sup> février, est associé aux feux lustraux et à la fécondité. Un autre modèle antérieur nous vient à l'esprit : la communauté de prêtresses du sanctuaire oraculaire d'un dieu gaulois, à Sena, ancien nom de l'île de Sein. Pomponius Mela mentionne en effet neuf femmes, tenues à la chasteté, qui possédaient le pouvoir des sirènes et celui de guérir et de prédire l'avenir. Mais le groupe des neuf magiciennes-déeses le plus célèbre et plus proche de nous est sans conteste les neuf soeurs d'Avallon, la plus belle étant Morgane (*Vie de Merlin* de Geoffroy de Monmouth) : neuf Parques celtiques qui auraient retrouvé grâce à Quitterie et ses sœurs le royaume des vivants<sup>11</sup>.

## 2) Notre Dame de Capelou

Notre Dame de Capelou sur la commune de Belvès est acutellement le pèleriage le plus fréquenté du périgord, le 8 septembre. L'église actuelle date de 1873 et il s'agit au moins de sa deuxième reconstruction. Elle est cités au XIIème siècle dans les dépendances de l'Abbaye de Sarlat : *Ecclesia*

<sup>9</sup> Idem, p. 223, note 52.

<sup>10</sup> Antoinette Glauser-Matecki, *Le Premier mai ou cycle du printemps, Rites, mythes et croyances*, Editions Imago, 2002, en particulier le chapitre III.

<sup>11</sup> Pour cette étude nous avons tiré parti du livre de Jan de Vries, *La religion des Celtes*, Payot, 1963.

*Sanctae Mariae de Capella* (bulle d'Eugène III). Cette citation nous conduit d'ores et déjà à nous intéresser au nom du lieu : Capelou.

Un ouvrage assez récent (*Pèlerinages en Périgord, op. cit.*) affirma (p. 10) : « Capelou, dans notre dialecte d'oc, peut se traduire par « petite chapelle ». C'est une erreur, la seule traduction possible de Capelou en occitan serait « petit chapeau », ce qui bien évidemment, est peu satisfaisant comme étymologie !

D'ailleurs, non loin de là, à l'entrée du village de saint Pompon, une petite chapelle dédiée à la vierge ou plutôt à Notre Dame, est bel et bien appelée la Capelette (*Capeleta* en occitan), ce qui veut bien dire « petite chapelle ».

En outre, on voit mal comment le terme de « Capelette » latin du XII<sup>ème</sup> siècle qui signifie effectivement « chapelle », aurait pu évoluer pour donner ce « Capelou » avec son diminutif final et masculin. De plus, personne ne semble jusqu'ici avoir remarqué à quel point la mention du XII<sup>ème</sup> siècle est dénuée de sens. La traduction en est « Eglise de sainte Marie de la Chapelle ». Mais, si le terme « *capella* » désignait un édifice déjà bâti pour abriter un culte à la vierge, pourquoi y ajouter une église ? Une seule conclusion s'impose : « *capella* » est l'équivalent latin approximatif du nom de lieu, lequel a évolué par ailleurs jusqu'à donner le terme actuel de « Capelou ». Le chanoine Entraygues dans son ouvrage de 1928, *Notre Dame du Périgord*<sup>12</sup> propose trois étymologies dont deux s'écartent de l'habituelle « petite chapelle ». Elles sont intéressantes mais reposent sur un latin de cuisine : « *capio lucum* » (« je pénètre dans les bois ») ou « *capio lupum* » (*sic*). Nous pensons quant à nous que « Capelou » provient plutôt d'une ancienne forme en « *caput luci* », c'est à dire « entrée dans le bois sacré », le terme *Lucus* désignant alors non pas la forêt de la Bessède comme le pensait le chanoine Entraygues mais ce que ce terme désignait dans le monde romain, à savoir un bois sacré. Sur la Causse Méjan, il existe un lieu-dit « Cap luc » dont l'origine est visiblement la même mais qui a moins évolué que notre « Capelou », modifié par l'attraction, comme nous le verrons, des motifs de la chapelle et de la cape.

Quoi qu'il en soit, cette étymologie tend à prouver que la sacralité du lieu remonte au moins à l'Antiquité. La récupération d'un lieu et d'une dévotion par l'Eglise, est, on l'a déjà dit, extrêmement courante, elle est issue entre autres des consignes officielles de Grégoire le Grand<sup>13</sup> ; c'est aussi un processus de reprise récurrent des civilisations qui se greffent sur un nouveau territoire. Dans le cas qui nous occupe ici, il est intéressant de constater que sur les panneaux qui, à l'entrée du site, en annoncent l'histoire, figure, présenté comme une vérité absolue, l'idée selon laquelle la statue d'origine aurait été une statue de déesse mère antique, récupérée par le christianisme. Cette affirmation ne s'appuie sur aucun indice et marque seulement la volonté d'affirmer l'antiquité de la dévotion. Que celle-ci ait été d'abord païenne ne semble pas poser l'ombre d'un problème. La légende d'origine de la dévotion est, elle, tout à fait classique, puisqu'on la retrouve avec des variantes à huit reprises rien qu'en périgord (Belvès : Notre Dame de Capelou, Tursac : Notre Dame de Fontpeyrine, La veysière : Notre Dame de la Veysière, Notre Dame de Sanilhac : Notre dame des Vertus, Nontron : Notre Dame des Ronces, Daglan : Notre Dame de Bedeau, Mareuil, Notre Dame du Bob secours, Douchapt : Notre Dame de Pitié). La forme la plus répandue de la légende est celle-ci : un gardien de troupeau (de vaches, à l'origine) est intrigué par le comportement anormal d'un de ses animaux, qui s'obstine à revenir toujours au même endroit. (buisson, haie, source) ou simplement à y gratter sans cesse le sol. IL cherche alors à cet endroit précis et y découvre une statue de la vierge. Le clergé prévenu la fait déposer dans une église mais le lendemain la statue est revenue miraculeusement à son lieu d'origine. On comprend que le désir de la vierge est d'obtenir une chapelle sur cet emplacement et on la bâtit.

<sup>12</sup> Ouvrage dont l'Abbé de Daglan nous a donné une copie, et dont nous n'avons pas les références d'édition.

<sup>13</sup> Texte reproduit dans P. Riché, *L'Europe barbare de 476 à 774*, Sedes, 1989, pp. 130-131.

La légende de Capelou correspond à cette version type sauf pour ce qui est de la statue, point sur le quel nous reviendrons. Dans d'autres cas, (Notre Dame de Sanilhac, Daglan), le bovidé est remplacé par des moutons<sup>14</sup>, parfois par des humains (Nontron, Mareuil). Il existe enfin deux pèlerinages où ce type de légende bien qu'absent se laisse deviner en filigrane : à Redon Espic (commune de Castels), le pèlerinage actuel fut lancé (ou relancé) à la suite d'apparitions de la vierge à une jeune fille que le livre *Pèlerinages en Périgord* qualifie bien évidemment de bergère<sup>15</sup> alors que Carles (*op. cit.* p. 126) ne mentionne pas cette activité précise. Quant à la vierge de Temniac, près de Sarlat, voici ce qu'en dit *Pèlerinages en Périgord* (*op. cit.*, p. 28) : « descendue dans la crypte, on ne sait quand ni par qui, la statue de la vierge vénérée fut retrouvée sous la litière des moutons ». On admirera au passage l'imprécision complète qui règne dans cette description qui se veut historique et qui n'est probablement qu'une version historicisée de la légende de découverte d'une statue de la vierge. On peut d'ailleurs analyser l'évolution de cette légende par le fait que le motif d'un bovidé comme découvreur est originel et que ce motif n'étant plus compris a évolué sous l'influence du personnage de la bergère omniprésente dans la littérature merveilleuse à partir du Moyen Age. D'ailleurs, dans l'histoire de Notre Dame de Bedeau, à Daglan, le motif du bœuf réapparaît de façon détournée lorsque la bergère quête dans les environs pour faire édifier la chapelle. Un individu d'un village voisin qui lui refusait un don voit subitement ses bœufs décornés<sup>16</sup>.

Notons qu'à chaque fois, la vierge se comporte comme un véritable génie du terroir, attaché à un lieu précis. C'est d'ail exactement de cette façon que la religion populaire pratique ce culte. On parle systématiquement de Notre Dame de tel endroit (Notre dame de Capelou, Notre Dame de Fontpeyrine, etc). Il ne s'agit pas là d'une simple localisation. L'immense majorité de ces chapelles ne sont pas des églises paroissiales ou ne l'étaient pas à l'origine. De plus, certaines sont strictement spécialisées : ainsi on va voir Notre Dame de Bedeau à Daglan pour lui demander la pluie dans tout le sud du Périgord. Un habitant de Tursac n'aurait pas l'idée d'invoquer pour cela Notre Dame de Fontpeyrine ni un habitant de Belvès, Notre Dame de Capelou, située pourtant à deux pas de chez lui. Ceci montre que toutes ces Notre Dame de la religion populaire n'ont qu'une identité très superficielle avec la Vierge Marie de la religion officielle Notre dame de Capelou signifie avant tout la dame de l'endroit c'est à dire la forme christianisée d'une divinité topique<sup>17</sup>. Ce type de culte est particulièrement ancien, probablement préhistorique et chaque période l'a intégré plus ou moins bien à l'intérieur d'une religion officielle.

Illustrons à présent cette démonstration par le cas particulièrement remarquable de Capelou. Nous avons vu que le nom dérivait probablement de *caput luci* c'est à dire « tête » ou plutôt « entrée du bois sacré ». Il est peu probable que ce bois ait désigné la forêt de la Bessède dans son ensemble comme l'affirmait le chanoine Entraygues (*op. cit.*, p. 129). Par contre, à peu de distance à vol d'oiseau de Capelou et juste en face au sommet du plateau boisé, un site est particulièrement intéressant. Au lieu-dit Bonarme, ce qui en occitan peut se traduire par « bonne âme », nom qui connote un endroit spécial, on trouve un dolmen appelé précisément le ped de la vaca (le pied de la vache)<sup>18</sup>.

On y raconte la légende suivante : une vache montée sur la table du mégalithe s'y était arrêtée brutalement au bord y laissant l'empreinte de ses deux pieds de devant. Il est frappant de retrouver là le même motif, un bovidé s'arrêtant brutalement et de manière répétée à un endroit, que dans les légendes de découverte

<sup>14</sup> Comme ce fut le cas d'ailleurs pour Lourdes où l'on a fait de bernadette Soubirous une bergère gardant ses moutins, ce qu'elle n'a jamais été. Voir la communication de Anne Mavy, « Crier au miracle . Les guérisons de Lourdes ».

<sup>15</sup> *OP. cit.* ? p. 20.

<sup>16</sup> Exemple particulièrement parlant à Tella en Aragon, où l'on trouve autour du village deux chapelles romanes dédiées toutes à Notre Dame. Les « Notre Dame » y sont présentées comme deux sœurs qui se rendent visite d'une chapelle à l'autre. Le vernis chrétien est presque absent.

<sup>17</sup> Voir à ce sujet Claude Lecouteux, *Démons et génies du terroir au Moyen Age*, Paris, Imago, 1995, notamment, les pages 102-103.

<sup>18</sup> Dominique Pauvert, *Dolmens et menhirs de la Dordogne*, Périgieux, ADRHAP, 1995, p. 97.

d'une statue de la vierge. On a là en quelque sorte un ancêtre de Capelou. L'ancienneté du motif de la vache est d'autant plus évident qu'il est totalement gratuit : les cupules en question ne ressemblent pas plus à l'empreinte d'une vache qu'à celui d'un cheval, motif beaucoup plus fréquent. Rappelons à titre de comparaison que dans la mythologie celtique irlandaise telle que nous la connaissons par les textes du Moyen Age, la déesse Boand, une des formes de la déesse Brigit, unique déesse du Panthéon irlandais possédant de multiples aspects, porte un nom qui signifie la vache blanche. Elle est l'éponyme de sous de la rivière Boyne et son nom se retrouve dans celui du plus grand des dolmens sous tumulus irlandais, Brugna Boine : l'hôte de la Boyne, c'est à dire le dolmen de Newgrange. On retrouve là l'association entre une divinité féminine attachée à un lieu, la vache, les eaux, et un mégalithe. En outre, si l'on considère, à la suite de Claude Lecouteux, les « Notre Dame » rurales comme des génies du terroir christianisés, il faut admettre que la vache<sup>19</sup> n'est autre que la manifestation du génie du lieu qui apparaît souvent sous forme animale. Claude Lecouteux cite le cas de la ville de Berne<sup>20</sup> qui fut fondée à l'endroit indiqué par une ourse. Sous le vernis d'une pieuse légende, on trouve en fait la récupération et la réinterprétation du culte à des divinités topiques féminines dont une des formes est la vache, dévotion existant probablement dès le Paléolithique supérieur comme le montrait par exemple le bas relief de la « vénus à la corne » de Laussel.

Pour en revenir au culte actuel de Notre dame de Capelou, il est particulièrement intéressant de par son caractère double. On a véritablement l'impression que le culte populaire et celui mis en avant par l'Eglise coexistent sans se confondre. Revenons un instant à l'histoire du sanctuaire. On sait qu'avant la révolution, une petite chapelle, de style ogival, abritait une statue de la vierge en pierre noire et était bâtie exactement au-dessus de la source. A la révolution, chapelle et statue furent détruites puis au début du XIXème siècle, un nouvel édifice fut construit et on posa, pour remplacer l'ancienne statue, une Piéta du début du XIXème siècle provenant de l'ancienne abbaye voisine de Fongauffier. La nouvelle église fut consacrée sous le vocable de Notre Dame de Pitié. En même temps, de manière révélatrice, la source, était déplacée de quelques dizaines de mètres jusqu'à l'édicule actuel au bord de la route et surtout à l'écart de l'église. Il s'agissait là d'un phénomène typique de cette période : la réactivation par l'Eglise du culte de Marie mais sous des formes qu'elle entendait bien dicter elle-même. Or, à Capelou, cette tentative a assez largement échoué. Si l'on se rend sur place aujourd'hui, on remarque que le vocable officiel Notre Dame de Pitié, est décliné partout. Une Piéta figure sur le panneau d'information à l'entrée du site, au centre d'un énorme clavaire sulpicien derrière l'église, sur le vitrail relatant la légende de la découverte de la statue<sup>21</sup>.

A l'intérieur même de l'église, figurent deux Piétas : celle qui est à proprement parler Notre Dame de Capelou et une autre légèrement plus petite que l'on a apporté là pour une raison très simple : la Piéta d'origine ne se voit pas. Elle est en effet, entièrement recouverte d'un grand manteau brodé qui la rend semblable aux vierges en majesté. Seul le visage de la Vierge apparaît. Le reste de la statue est posé sur un grand cône de bois aux dimensions du manteau et surtout, le Christ est caché, entièrement recouvert par le manteau en question. Ce détail que nous avons encore pu constater il y a quelques mois est proprement stupéfiant du point de vue de l'orthodoxie chrétienne et montre bien la coexistence de deux cultes : l'Eglise adore Notre Dame de Pitié c'est à dire la Vierge tenant sur ses genoux son fils mort mais la population locale n'en veut pas au point de cacher le Christ tel un usurpateur.

Le Curé actuel, l'Abbé Graziani, nous confiait récemment qu'en arrivant en charge de la paroisse, il avait trouvé regrettable que la Piéta reste cachée et avait voulu faire enlever le manteau. Il s'est heurté à

<sup>19</sup> La vache et non le bœuf paraît bien être le plus ancien.

<sup>20</sup> Le nom lui-même signifie « ours ».

<sup>21</sup> Or, la première statue n'était pas une Piéta mais une vierge en majesté comme celle que l'on a déplacé, comme par hasard, au-dessus de la fontaine.

l'opposition farouche des paroissiens qui lui ont déclaré que sans le manteau ce n'était plus Notre dame de Capelou. Il s'est donc résigné et a accepté la confection d'un nouveau manteau, et le Christ est toujours caché. En plus d'une résistance, pas forcément consciente à un dogme imposé, il faut voir là un effet d'un jeu de <sup>22</sup>mot tout à fait typique de la religion populaire : Notre Dame de Capelou est forcément recouverte d'une cape ; si on la lui enlève, elle perd son identité. Il est clair que cette fausse étymologie est fondamentale pour expliquer l'importance du manteau (la fabrication de ce dernier est expliquée avec force détail sur une feuille affichée à l'entrée de l'église).

Pour ce qui est du culte lui-même, voici la description qu'en fait le R.P. Carles (op. cit., pp. 92-93) : « Le concours des fidèles a toujours été considérable à Capelou ; ils viennent du Périgord, du Quercy, et de l'Agenais ; le nombre des étrangers était si grand autrefois, que pour les abriter pendant la nuit, il fallait dresser des tentes dans la campagne, car les hôtelleries, les maisons particulières et les granges étaient loin de suffire aux pèlerins. De nos jours, ils viennent encore par milliers le jour de l'Assomption et principalement, le 8 septembre à la fête de la Nativité, et au milieu de cette foule immense, on n'a jamais remarqué le plus petit désordre. Les pèlerins assistent à la messe et font la sainte communion. La Vierge miraculeuse est mise à leur portée et on lui fait toucher des chapelets, des médailles, des crucifix, des vêtements pour les malades, des petits pains et les bagues de Capelou. Ils boivent de l'eau de la fontaine et en emportent des provisions pour les absents [...] On trouve pourtant dans me pays des personnes qui reconnaissent avoir été guéries par son intercession... ». En 1928, le chanoine Entraygues (op. cit., pp. 138-139) fournit un témoignage assez similaire : « la dévotion à Notre dame de Capelou, bien que ralentie par le malheur des temps, conserve son caractère traditionnel. Toutes les misères se recommandent à elle, surtout les affections d'yeux et les maladies des enfants. Les foules y affluent principalement entre Notre Dame d'août et Notre Dame de septembre. On y entend la messe, on y communique, on fait toucher à la Madone les souvenirs du pèlerinage : chapelets, médailles, bouteilles d'eau, linges pour malades, ceintures pour enfants, etc...

Mentionnons aussi les célèbres coucous de Capelou, petit gâteaux grossiers de la dimension d'une noisette, bénis le 25 mars, que des personnes portent sur elles comme préservatif assuré de la rage ». Cette dernière mention attire notre attention, elle montre le polyvalence de Notre Dame de Capelou qui chasse en quelque sorte sur les terres de sainte Quitterie, laquelle protège normalement de la rage. Quant au nom que portent les gâteaux en question, les « coucous », il faut y voir une allusion à la date à laquelle ils sont bénis, le 25 mars, c'est à dire l'Annonciation mais aussi autrefois la fin des veillées et donc le début du printemps dont un des symboles est bien le coucou. Par ailleurs, le chanoine Entraygues est le seul à signaler la spécialisation du lieu dans la guérison des maladies d'yeux. Notons cependant qu'à Notre Dame de Laveyssière, la légende attribue la découverte de la statue à une vache atteinte d'une maladie des yeux qui aurait été guérie en allant à la fontaine. Pour en revenir à Notre Dame de Capelou, cela reste aujourd'hui probablement le sanctuaire le plus fréquenté du Sud du Périgord. Les murs du côté est de l'église (celle-ci est « orienté » au nord) sont tapissés de plaques ex voto dont la plupart remontent à la première moitié du XX siècle. Certains remerciements font éta de guérisons miraculeuses dont la plus célèbre eut lieu le 7 septembre 1890 : Marie Labrunie, de Saint Cyprien, venue à capelou atteinte de paralysie complète fut subitement guérie au contact de l'eau de la fontaine. Une enquête officielle eut lieu et plusieurs miracles sont reconnus à Capelou par les autorités ecclésiastiques. Je cite encore le miracle qui a guérie Jeanne Aubard, de Villanblard, de sa paralysie ; en 1850, Monsieur Boyer de Belvès recouvre la vue à la fin du service religieux ; en 1868, Jean Borie de Cassagne, ressort de la messe sans ses béquilles... Encore aujourd'hui, des gens qui s'affirment guéris par Notre Dame l'écrivent au curé de Belvès. Un registre existe deluis la fin de la première guerre mondiale où sont consignées les guérisons

---

<sup>22</sup> Voir Jacques Merceron, *op. cit.*.

que les personnes signalent ; mais il n'y a là ni enquête ni publicité. Selon le témoignage du curé de Belvès, les demandes actuelles concernent toujours très majoritairement la protection des enfants . A ce propos, nous avons remarqué dans l'église des remerciements pour le retour sains et saufs des fils d'une même famille de la première guerre mondiale. Maintenant, une boîte est placée près de la statue dans l'église pour que les gens puissent y glisser sous le manteau de celle-ci. Ils y placent aussi des chapelets ainsi que des médailles en remerciement ou des photos de personnes guéries<sup>23</sup>. Le but recherché est bien entendu le contact direct avec la statue que Carles déjà qualifiait de miraculeuse.

La situation actuelle continue donc à être double. Autour du 8 septembre a lieu le pèlerinage au lieu même . le dimanche après le 8, un rassemblement très important se déroule en plein air avec la présence de plusieurs évêques et de plusieurs milliers de pèlerins. Parallèlement, toute l'année, le lieu est fréquenté pour des demandes d'intercession ou de protection. Enfin, notons qu'un dicton des environs affirme que c'est Notre dame de Capelou qui fait mûrir les noix et que c'est donc après sa fête que l'on peut commencer à les cueillir.

### **3) Notre Dame de Fontpeyrine**

Toujours en Périgord noir, un autre lieu est dédié à Notre dame montre aussi une dualité de culte. Il s'agit de Notre Dame de Fontpeyrine à Tursac. Le lieu est situé à flanc de coteau en plein bois au dessus de la vallée de la Vézère. L'endroit comprend deux édifices proches mais bien distincts : une chapelle de la fin du Moyen Age et un oratoire bâti au-dessus d'une source. La légende d'origine est très voisine de celle de Capelou dont nous avons abondamment parlé : un bœuf grattait obstinément la terre à un endroit précis. Son gardien y avait creusé et découvert une source et une statue de la vierge dans ses eaux.

Aujourd'hui , contrairement à Capelou, c'est l'édicule bâti au-dessus de la source qui abrite la statue de Notre dame de Fontpeyrine. De ce fait, c'est cet endroit qui est véritablement fréquenté toute l'année, contrairement à la chapelle habituellement fermée. Sur la façade de l'oratoire, figurent de nombreuses plaques d'ex-voto, la plus récente étant de 2000.

Les remerciements ne donnent pas lieu à des précisions. L'intérieur de l'oratoire qui abrite la statue est protégé par une grille qui n'est pas fermée à clé et les gens déposent au plus près de la statue, souvent sous le socle, leurs demandes écrites sur des morceaux de papier, ainsi que des photos, des chapelets, des médailles. Des bougies sont allumées sur le devant de l'édicule et on trouve aussi une boîte à lettres pour déposer les demandes ainsi qu'un cahier. L'endroit est fréquenté toute l'année et les demandes sont nombreuses. On n'y distingue pas de spécialisation même si les demandes de guérison (hommes, et parfois animaux, chevaux par exemple) sont les plus courantes. Nous étant redus sur place trois fois en moins de cinq mois, nous avons pu constater un renouvellement des demandes et à chaque fois des marques de passage extrêmement récentes. Le lieu le plus fréquenté est la source et non la chapelle. Nous avons d'ailleurs remarqué avec intérêt et un certain amusement que l'analyse bactériologique de l'eau de la source était affichée sur le mur de la chapelle. Fort heureusement, l'analyse est excellente !

### **4) Notre Dame de Bedeau**

Si Notre Dame de Fontpeyrine n'est pas spécialisée, ce n'est pas le cas de Notre dame de Bedeau, située à la limite exacte des paroisses de Daglan et de Saint Pompon. On y trouve une chapelle romane édifiée dans un vallon relativement encaissé où coule le ruisseau de la Lousse. Une source existait au pied même des murs de l'édifice. Elle est aujourd'hui comblée. Une fois de plus, la légende d'origine fait intervenir la

---

<sup>23</sup> Témoignage de l'Abbé Graziani, curé actuel de Belvès. La paroisse porte le nom de Notre Dame de Capelou.

découverte d'une statue de la Vierge par une bergère. Mais ce qui nous intéresse surtout ici, c'est la spécialisation du lieu. En effet, dans tout le Sud du Périgord et le Quercy voisin, on va voir Notre Dame de Bedeau dans un but bien précis : lui demander la pluie. Une fausse étymologie fait dériver le nom du lieu de « vœu d'eau »<sup>24</sup> et expliquerait donc que l'on s'y rend dans ce but. Malheureusement, le jeu de mot fonctionne en français mais non en occitan et de ce fait ne saurait expliquer le rite qui est plus ancien. Le terme de « bedeau » viendrait de la même racine qui aurait donné le mot « bief » et serait de toute façon lié à l'eau. Ce culte remonte au moins à l'époque romane et paraît avoir toujours été réputé pour son efficacité au point de donner lieu à des batailles rangées entre les paroissiens de Daglan et de Saint Pompon pour la possession du sanctuaire.

Les chanoines de Gourdon auraient également volé la statue qui serait d'elle-même revenue sur place. Quoiqu'il en soit, l'efficacité de Notre Dame de Bedeau pour la pluie (ou le beau temps en cas de pluie trop abondante) est encore aujourd'hui soutenue par de nombreuses personnes. Une procession pour demander la pluie fut encore organisée lors de la sécheresse de l'été 2005. Le curé actuel de Daglan lors de son arrivée sur place décida de relancer un culte collectif (lors de toutes les fêtes mariales), là où il n'y avait plus que dévotion et demandes individuelles. Pendant la première cérémonie organisée à la chapelle, il pleuvait. Certains lui objectèrent alors : « Mais, Monsieur le Curé, il est inutile de se rendre à Bedeau aujourd'hui, il pleut déjà ! ».

Si, dans ce cas précis, le jeu de mot correspondant au culte ne paraît pas originel, dans d'autres cas, la prononciation occitane a incontestablement contribué aux attributions d'un saint. Nous citerons trois exemples : Saint Eutrope prononcé San Estropi, était tout naturellement invoqué pour les estropiés comme à Carlux ou encore à Bosset. Parfois, le cas était plus complexe. Ainsi, à Saint-Front-La Rivière, on trouvait la fontaine de saint Martial qui était fréquentée pour les enfants souffrant de la maladie de la peur. Or, le 30 juin (saint Martial) est le lendemain de la saint Pierre et Paul (29 juin) et, en occitan, le prénom de Paul (Pau) et la peur (paur) se prononcent exactement pareil : [paou]. Saint Paul est donc littéralement saint Peur.

D'autre part, quoi de mieux pour vaincre la peur qu'un saint dont le nom, Martial, connote l'ardeur guerrière et la vérité. Mais, en Périgord, le plus fameux de ces saints au nom facétieusement prédestiné est saint Rémy, dont la prononciation locale fait saint Rémèdi, c'est à dire saint remède. Parfois, il s'agit bel et bien du véritable saint Rémy comme à la Salon et surtout à Auriac près de Montagnac, très célèbre pèlerinage décrit par Eugène Le Roy dans *Jacquou le croquant*<sup>25</sup> mais aujourd'hui tombé en désuétude. Par contre, à Saint Raphaël, le tombeau vénéré par les pèlerins sous le nom de saint Rémy était en réalité celui d'un ermite limousin, saint Victurnien. Mais, la qualité de guérisseur de celui-ci lui a valu le qualificatif de San Remèdi, saint Remède, d'où la confusion avec saint Rémy. Comme à Auriac, le saint était lui-même le remède, l'important pour les malades était d'être en contact physique avec lui sous la forme de sa statue à Auriac, de son tombeau, à saint Raphaël.

Pour faire un peu le point sur la situation actuelle en Périgord, il nous faut constater une très large domination de Notre Dame comme intercesseur ? l'appel aux saints a presque disparu dans le sud du Périgord alors qu'il reste encore assez vivant dans le nord comme dans le cas de saint Blaise à Chantres sur la commune de Milhac de Nontron. Il faut sans doute voir là, à la suite de Rocal (op. cit., pp. 45 à 51), l'opposition de deux zones : en Sarladais, les maux des enfants sont dus aux morts, en Nontronais aux saints. Dans les deux cas, il convient de trouver le responsable pour l'apaiser (opération effectuée pour

<sup>24</sup> Georges Rocal, *Vieilles coutumes dévotieuses et magiques du Périgord*, 1926, réédition Pierre Fanlac, Périgueux, 1971, pp. 110-111.

<sup>25</sup> Reproduit dans Rocal, op. cit., pp 58-64.

une guérisseuse appelée « tireuse de part »). Mais, dans un cas, c'est un ancêtre qui sera désigné, dans l'autre, un saint du voisinage.

Deux zones bien différentes apparaissent ainsi et sont sans doute, à l'origine de l'évolution que nous constatons.

Le chanoine Entraygues (op. cit., p. 138) qualifie Notre Dame de Capelou de « reine et mère du pays sarladais ». Cette dame de l'autre monde, maîtresse des eaux souterraines est bien placée pour intercéder auprès des morts en faveur des vivants.

Christine Escarmant et Dominique Pauvert

Professeur de lettres et chercheuse rattachée à l'université de Genève.

Professeur d'histoire et chercheur à l'EHESS de Toulouse

## **Le Bienheureux Thomas Hélye de Biville (Hague) : « Le Thaumaturge de la Normandie »**

### **Contexte historique**

Des monuments mégalithiques attestent d'une occupation humaine ancienne dans la pointe du Cotentin et, plus généralement, en Normandie ; cette présence se diversifiera à partir des invasions celtes au cours du dernier millénaire avant notre ère et, plus tard, des invasions « barbares » qui viendront buter sur les flots de la « glauque mer des ténèbres »<sup>26</sup>.

C'est au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. qu'Auguste, l'empereur qui parviendra, malgré la résistance<sup>27</sup>, à instaurer la *Pax Romana*<sup>28</sup>, que des villes comme Lisieux, Brionne, Evreux, Valognes, Bayeux, et surtout, près de la mer, Rouen et Lillebonne vont se développer au bord des cours d'eau. Mais l'activité principale demeure bien sûr l'agriculture.

Le Christianisme va s'établir à partir du III<sup>ème</sup> siècle avec les invasions germaniques : « au nord de la Seine s'implante une aristocratie franque alliée à l'Église qui, seule, maintient le souvenir de Rome et manifeste sa vitalité par le développement du monachisme, surtout dans la deuxième moitié du VII<sup>ème</sup> siècle. La vallée de la Seine s'impose comme un haut lieu de la foi » (Ragache, 1986 : 12-13). Le premier évêché est créé à Rouen au début du IV<sup>ème</sup> siècle ; six autres seront fondés avant le VI<sup>ème</sup> siècle : Bayeux, Evreux, Lisieux, Coutances, Avranches et Sées.

La Normandie naît officiellement en 911 à Saint-Clair-sur-Epte, dans le Vexin, lorsque le roi de France, Charles le Simple, freine les ambitions impérialistes des Vikings – des envahisseurs venus de la mer - en cédant la Neustrie, qui deviendra alors Normandie - « pays des hommes du Nord » - à l'un de leurs chefs Rolf le Marcheur, mieux connu sous le nom de Rollon. Ce territoire appartient géographiquement au Bassin parisien dans sa partie orientale et au Massif armoricain dans sa partie occidentale. Les Vikings n'ont occupé que les côtes et les rives des grandes rivières et le fond de la population est resté à prédominance celte.

L'une des conditions posées par Charles le Simple à la cession de la Neustrie aux Vikings était leur conversion au Christianisme et celle-ci, sans doute formelle au départ<sup>29</sup>, alla bon train, faisant de la Normandie l'un des fiefs du Christianisme en France. Au X<sup>ème</sup> siècle, Richard I<sup>er</sup>, dit « le Pieux », « fait reconstruire la cathédrale de Rouen, enrichit l'abbaye de Saint-Ouen dans cette même ville, favorise le développement du Mont-Saint-Michel, multiplie les fondations de petites églises rurales et [...] pourvoit de titulaires tous les sièges épiscopaux de Normandie. » (*Ibid.* : 15.)

### **Le pays**

<sup>26</sup> C'est ainsi que le géographe arabe Al Idrisi (XII<sup>ème</sup> siècle) appelait l'Océan Atlantique.

<sup>27</sup> Notamment celle du chef des Unelles du Cotentin, Viridorix au I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ.

<sup>28</sup> « Dès lors, tous les peuples gaulois sont rassemblés au sein d'une vaste région : la Lyonnaise. » (**La Normandie**, 1993 : 10.)

<sup>29</sup> A sa mort, en 931 – vingt ans après le traité de St-Clair-sur-Epte -, les dernières volontés de Rollon « auraient été de faire distribuer cent livres d'or aux églises en hommage à Dieu, et de faire décapiter cent prisonniers chrétiens pour satisfaire Odin. » (Ragache, 1986 : 14.)

Cherbourg, port militaire et de voyageurs, capitale économique du Nord-Cotentin et du département de la Manche, divise le nez de la péninsule en deux parties : à l'est, le Val-de-Saire, pays de campagne paisible avec ses exploitations horticoles le long de la frange côtière et ses clos à vaches sur l'arrière ; à l'ouest, la Hague, pays sauvage de reliefs couverts de landes où vivent encore quelques troupeaux de chèvres libres, et de rochers abrupts battus par une mer imprévisible et redoutable.

Biville, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Cherbourg, est l'une des treize communes de la Hague. Le village se trouve sur les hauteurs vallonnées qui dominent l'anse de Vauville : « montagnes de sable poussé par la mer, accumulé là au cours des siècles, et couvert de bruyères, de fougères et d'ajoncs : c'est un spectacle unique, d'une beauté sauvage, qu'on ne se lasse pas de contempler avec admiration. » (Lemaître, 1939 : 14.). Ces immenses dunes de sable, les plus hautes de France, sinon d'Europe<sup>30</sup> qui s'étendent du Nez de Jobourg à Diélette, isolent de la mer les communes de Vauville et Biville qui ne disposent pas de port. Les gens ici ne sont pas, comme les autres haguards, des gens de mer mais des gens de terre.

Le village de Biville se compose de quatorze hameaux, groupes de quelques fermes, constituées, chacune, d'un ensemble de bâtiments à un étage bâtis en granit et couverts de pierre bleue. Voici la description enthousiaste qu'en faisait le P. Lemaître en 1939 : « Oh ! l'agglomération n'est pas bien importante : en haut, une belle maison de maître ; au milieu, l'église ; en bas l'Hôtellerie suivie d'une immense construction pouvant servir de pensionnat ; à gauche un magasin d'objets de piété, le bureau de poste, 4 maisons particulières et l'école : c'est tout. Mais situé au milieu de l'anse de Vauville, à deux pas de la mer, ce petit coin de terre est tout simplement ravissant. Quand, après 400 mètres, à travers les ajoncs qui servent d'abri à des centaines de lapins, vous arrivez au Calvaire des Dunes, vous vous arrêtez tout à coup pour contempler le spectacle grandiose qui se présente à vos regards : à droite le Nez-de-Jobourg avec la gentille bourgade de Vauville que l'on soupçonne blottie derrière les Dunes ; à gauche, la Pointe de Flamanville-Diélette ; en face, s'étendant à perte de vue, l'immensité de la mer, avec à l'horizon un groupe d'îles, parmi lesquelles on distingue par temps clair l'île anglaise d'Aurigny. » (*Ibid.*)

Biville dépend aujourd'hui du diocèse de Coutances. L'ordo<sup>31</sup> de 1969 indique : « l'actuel diocèse de Coutances résulte de la fusion opérée à la Révolution (1791) des deux anciens diocèses de Coutances et d'Avranches. Constitué, semble-t-il, assez tardivement et par des apôtres venus d'outre-Manche, le diocèse de Coutances, après quelques personnages qui n'ont laissé qu'un nom, eut pour évêque bien connu, Saint Laud (1<sup>ère</sup> moitié du 6<sup>ème</sup> siècle) devenu le patron secondaire du diocèse. Celui d'Avranches, évangélisé sans doute plus tôt, et par des apôtres venus plutôt du sud, eut pour premier évêque Népus... »

Le P. Lemaître signale déjà, en 1939, le grand nombre de touristes qui fréquentaient la région, mais, précise-t-il, ce n'est pas seulement la beauté du site qui les attire. Biville était aussi, avant la seconde guerre mondiale, un lieu de pèlerinage et le foyer de multiples activités religieuses autour de la présence, dans l'église - qui donne son nom à la rue principale (rue de l'église) -, d'une châsse en verre où gît le squelette du personnage auquel nous allons maintenant nous intéresser : le Bienheureux Thomas Hélye.

## Les saints guérisseurs en Basse Normandie

C'est en effet dans ce contexte historique et géographique que naquit, plus précisément au hameau Gardin en la paroisse Saint-Pierre-de-Biville, en 1187, Thomas Hélye. Considéré comme l'auteur de nombreux miracles, ce personnage allait mériter le titre de « Thaumaturge de la Normandie ». Les « saints guérisseurs » sont nombreux en Normandie : aux Biards (dans la Manche), pour guérir les oreillons, « les malades allaient se frotter la gorge contre la Pierre Saint-

<sup>30</sup> 125 mètres à Biville.

<sup>31</sup> « Calendrier liturgique qui comprend les diverses parties de l'année liturgique de l'Église universelle et d'une Église ou d'un ordre particulier. » (Le **Petit Robert**, 1982.)

Guillaume (aujourd'hui détruite), ou à Pîtres (Eure), lorsque la Pierre Saint-Martin était l'objet d'une pratique analogue, mais pour les malades du *carreau* (affection intestinale), et aussi, à Boos (Seine-Maritime) où des rubans ayant touché les malades étaient noués aux branches du Buisson Saint-Sauveur » (**Normandie**, 1986 : 180). Aujourd'hui encore, en forêt d'Andaine, [...] des pierres sont suspendues, à hauteur du mal dont on est affligé, aux arbres voisins de la chapelle Saint-Ortaire. Près de Brix (Manche), les enfants débiles étaient plongés dans l'eau de la fontaine Saint-Jouvin ; et à Saint-Marcouf (Manche), en 1859, le conseil municipal débattit, sans pouvoir aboutir, de l'opportunité d'interdire aux galeux de se baigner dans la fontaine Saint-Marcouf dont l'eau était par ailleurs utilisée par les gens du voisinage. » (*Ibid.*)

Beaucoup de ces « saints » ont une spécialité : Saint Clair, honoré à Saint-Clair-sur-Elle, à Rauville-la-Place et à Nacqueville, guérissait les gens menacés de cécité ; Saint Corneille, à Courcy, rendait l'ouïe aux sourds ; Saint Firmin, à Valcanville, calmait les épileptiques. Jadis, à Néhou comme à Saultchevreuil, les femmes affligées d'hémorragies venaient offrir un ruban rouge à Sainte Vénice ; les futures mères priaient Sainte Geneviève pour obtenir une heureuse délivrance ; Saint Marcouf partage avec Saint Eloi le don de résorber les grosseurs et de faire crever clous et furoncles, etc. Certains, tels Saint Eutrope à Brucheville, Saint Jouvin à Brix, ou le Bienheureux Achard à La Lucerne, étaient d'avantage des pédiatres.

Un petit nombre de ces faiseurs de « miracles »<sup>32</sup> étaient des généralistes<sup>33</sup>. Parmi ceux-ci, le Bienheureux Thomas jouit d'une renommée particulière. Depuis sa mort, le 19 octobre 1257, cette date est l'occasion, chaque année, particulièrement depuis sa béatification intervenue seulement en 1859, d'une « fête » qui continue d'attirer de nombreux fidèles. Et c'est toute l'année que les pèlerins se pressent auprès de la châsse où reposent ses restes pour bénéficier de ses grâces.

## Sources

Peu après la mort de Thomas Hélye (1257), Allain, curé de Biville, demanda à un moine, Don Clément, d'écrire un « traité sur la vie et les miracles du Bienheureux » pour servir à l'usage des pèlerins qui se pressaient au tombeau. L'auteur, témoin oculaire de la vie de Thomas Hélye, s'inspira aussi des pièces du premier procès de canonisation, en 1259, auquel il avait lui-même participé. Cette « vie » fut écrite en latin et cinq copies en furent faites dont l'une est à la Bibliothèque Nationale. L'original a disparu.

Au XIII<sup>ème</sup> siècle, un nommé Jean de Saint-Martin traduisit en vers écrits dans la langue du pays la « vie » latine de Clément. Ce poème fut lui-même traduit en vers français par un curé du nom de René Toustain de Billy sous le titre : **La Vie sainte, Mœurs et Miracles de Monsieur Thomas de Biville**.

Ces documents ont servi de base à toutes les biographies qui ont été écrites postérieurement. Chaque auteur a simplement ajouté les « miracles » survenus de son temps, ainsi que diverses pièces des différents procès de canonisation. Nous pouvons mentionner les ouvrages de François Le Myère<sup>34</sup> en 1638 : **Récit de la vie et des miracles du Bienheureux Thomas Hélye de Biville, prêtre, curé de l'église de Saint Maurice, dans le diocèse de Coutances** ; Jean Hélye<sup>35</sup> en 1690, dont le livre, intitulé : **Vie et Miracles du Bienheureux Thomas Hélye...**, fut édité seulement en 1822 à Cherbourg ; l'abbé Charles Trigan<sup>36</sup> en 1747 ; l'abbé Jean-Louis-Auguste Colin<sup>37</sup> en 1841 ; Léopold Delisle en 1848 ; le P. Antoine Tinnebroek en 1853 : **La vie et les actes du Bienheureux**

<sup>32</sup> Par commodité, je supprimerai les guillemets dans la suite du texte, le mot « miracle » étant employé ici comme un fait culturel associé à une croyance.

<sup>33</sup> J'extrait ces renseignements d'un article de Jean de Blanchelande paru dans **La Presse de la Manche**, le 27 juillet 1970 : « Le culte des Saints Guérisseurs ».

<sup>34</sup> Mineur observantin du couvent de Bayeux.

<sup>35</sup> Curé de Saint-Pierre de Coutances ; il se disait parent du Bienheureux Thomas.

<sup>36</sup> Curé de Digosville.

<sup>37</sup> Curé de Jobourg.

**Thomas** ; l'abbé Jean-François Guillebert<sup>38</sup> en 1858 : **Le Bienheureux Thomas Hélye dans son véritable jour** ; l'abbé Joseph Gilbert<sup>39</sup> en 1867 : **Histoire de la vie et du culte du Bienheureux Thomas Hélye**.

A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, après l'impulsion donnée au culte par la béatification officielle de Thomas Hélye en 1859 parurent de nombreuses « notes » et opuscules relatifs à la vie, au culte et à la confrérie du Bienheureux Thomas, ainsi que des petits manuels à l'usage des pèlerins, œuvres, pour la plupart, des missionnaires formés à l'École de missionnaires de Biville.

Enfin, il est paru dans la première partie du XX<sup>ème</sup> siècle trois livres relatifs à la vie et au culte du Bienheureux Thomas. Le premier, édité en 1911 et écrit par Victor Lecler<sup>40</sup> s'intitule : **Vie du Bienheureux Thomas Hélye, Poème du XIII<sup>ème</sup> siècle et sa traduction en vers modernes**. Il s'agit d'une nouvelle traduction en français moderne du texte latin d'origine ; nous lui emprunterons les citations du texte original. Le second, publié en 1927, a pour auteur le P. Louis-Charles Pinel, ancien curé de Biville, et il a pour titre : **Le Bienheureux Thomas Hélye de Biville, Sa Vie - Son Culte durant sept siècles**. C'est sans doute le travail le plus complet et le plus accessible écrit sur le sujet depuis celui de Clément auquel il emprunte bon nombre de données. Le troisième ouvrage : **Une Gloire Normande : Le Bienheureux Thomas Hélye de Biville**, est du P. Victor Lemaître<sup>41</sup>, lui aussi ancien curé de Biville ; sorti en 1939, il conserve beaucoup de la matière du précédent. Plusieurs opuscules publiés après la guerre, ceux de l'abbé René Dorey (1957), Mgr Bernard Jacqueline<sup>42</sup> et Georges Hyernard<sup>43</sup> (1985) et le Dr Hugues Plaideux (1989)<sup>44</sup> par exemple, présentent des versions condensées accessibles à un large public et basées sur les premiers documents présentés plus haut.

## La vie de Thomas Hélye

*« En la duchey de Normandie  
Fut ney le bon Thomas Elie,  
Où il n'ut boban n'y vantanches,  
En diocèse de Coutanches,  
En une assez petite ville,  
A Saint-Pierre de Buyville. »*<sup>45</sup> (Lecler, 1911 : 8.)

Ces premières lignes du récit en vers de la vie du Bienheureux Thomas nous le présentent comme issu d'une famille paysanne modeste et pieuse où l'on ne faisait pas bombance. On sait par ailleurs que notre personnage est né dans une maison en pierre du hameau Gardin non loin de l'église de Saint-Pierre-de-Biville<sup>46</sup>.

Si l'on accrédite certaines légendes populaires dont on ne trouve pas trace dans les premières biographies, Thomas aurait fait des études à l'école du prieuré de Vauville où « *il devint si fort chrestien, tantost très bon grammarien et très bon clerc* » (*Ibid.*) : « Dès le temps de Charlemagne, écrit R. Dorey, des écoles se fondèrent dans chaque évêché et dans les monastères et les prieurés.

<sup>38</sup> Curé-doyen des Pieux.

<sup>39</sup> Vicaire général à l'évêché de Coutances.

<sup>40</sup> Aumônier de l'Hôtel-Dieu de Cherbourg.

<sup>41</sup> Missionnaire de Notre-Dame-sur-Vire.

<sup>42</sup> Archevêque d'Abbir Majus.

<sup>43</sup> Chanoine.

<sup>44</sup> Cet ouvrage, le seul écrit par un non religieux, présente une bibliographie remarquable, la meilleure sans doute consacrée au Bienheureux Thomas.

<sup>45</sup> Dans un humble hameau, duché de Normandie,/Par la grâce de Dieu naquit Thomas Hélye./Ni bombance au logis, ni maints festins joyeux !/Pour son diocèse il eut ainsi que ses aïeux/Coutances. Son berceau fut la petite ville/Que voisins appelaient Saint-Pierre-de-Biville. » (Lecler, 1911 : 9.)

<sup>46</sup> La paroisse est toujours sous le patronage de Saint Pierre puisque Thomas Hélye n'a pas été canonisé.

Progressivement, il s'en créa d'autres, dans les châteaux et les villages importants. Au XIII<sup>ème</sup> siècle, la plupart des paroisses avaient leurs écoles... » (Dorey, 1957 : 7.)

Ses études terminées, Thomas décida de devenir maître d'école. Il exerça ce métier avec « *grant talent* » et « *grant bonté* », d'abord, sans doute, dans les villages de la région, avant d'être appelé à « *Cherebourt* »<sup>47</sup> (Cherbourg) où il « *gouvernet tout les écholes* » : « Le premier maître d'école, dont le nom soit connu à Cherbourg, est le Bienheureux Thomas Helie. » (Leroux, 1900 : 2.)

Si sa première vocation ne fut pas religieuse, Thomas Hélye n'en manifesta pas moins de très bonne heure une grande foi, et tout le temps que lui laissait sa charge, il le passait en prières à l'église :

*« Et si aleust chescun matin  
Au moustier dire sen servise,  
Et plus de retour de l'Yglise  
Vient trestout dret à l'escole*

*Pour moustrer es clerks la parole. »* (Lecler, 1911 : 10.)<sup>48</sup>

A la suite d'une fièvre qui faillit lui enlever la vie, il commença à s'imposer de dures pénitences, décidant notamment de ne se vêtir désormais que d'un « vil » habit de bure. De plus, « *pour sa cher refraindre* », il porta un cilice<sup>49</sup>.

A la mort de ses parents, « il avait décidé de se retirer définitivement dans la solitude de Biville. Une grande transformation s'était produite dans l'âme du Bienheureux, au cours de sa douloureuse épreuve de santé. Après avoir failli mourir, bien malade encore, il avait longuement médité sur sa vie passée et il avait jugé qu'elle était insuffisamment remplie, incomplètement donnée à Dieu [...] un mystérieux appel à la sainteté avait retenti dans son âme. Pour répondre à cette vocation naissante, il n'y avait qu'un moyen : le renoncement, la prière et la mortification. » (Dorey, 1957 : 10.)

Il revint donc à Biville, au hameau Gardin, avec son frère Guillaume. Ce dernier, selon un historien, « faisait servir sur sa table du pain blanc, des viandes et du poisson »<sup>50</sup>, mais Thomas jeûnait « trois fois par semaine au pain sec et à l'eau, il ne voulait chaque jour ordinaire qu'un peu de pain d'orge, du potage sans sel<sup>51</sup> » (Pinel, 1927 : 31). Il était le plus souvent à l'église où il servait souvent la messe. Le soir, il y retournait et les passants l'entendaient gémir sous la douleur des coups qu'il se donnait avec sa ceinture de cuir. Telle fut sa vie, chaste bien sûre, durant vingt ans.

La renommée de Thomas Hélye s'étendait bien au-delà des limites de la paroisse, et, pour les fidèles, il était déjà « le Saint de la Hague ». L'évêque de Coutances, Hugues de Morville, le convoqua à la ville épiscopale. Le prélat l'admonesta d'ôter les loques qui lui servaient de vêtement et de couper ses cheveux, lui démontrant qu'un tel excès d'austérité pouvait passer pour de l'orgueil. Mais surtout, l'évêque montra à l'ex-maître d'école sa véritable vocation et l'appela au sacerdoce : « Avec les intervalles prévus par les Saints Canons, le prélat lui conféra les ordres mineurs, le sous-diaconat puis le diaconat. » (Dorey, 1957 : 14.)

Thomas Hélye fit ensuite, comme c'était coutume à l'époque, un pèlerinage aux lieux saints, à Rome puis à Saint-Jacques de Compostelle. A la suite de ce voyage, il en fit un autre à Paris où il suivit, pendant quatre ans, des cours de théologie à l'Université<sup>52</sup> sans abandonner ses jeûnes et ses pénitences.

A son retour en Normandie, vers 1235, l'évêque lui conféra le sacerdoce. Le nouveau prêtre reçut pour mission de prêcher dans toutes les villes, bourgs et villages du diocèse. Peu après, Guillaume de Sainte-Mère-Église, évêque d'Avranches, lui assigna les mêmes fonctions dans le diocèse d'Avranches. Ce ministère allait occuper ses vingt-deux années de sacerdoce :

<sup>47</sup> La ville comptait alors 5000 habitants.

<sup>48</sup> « *S'il partait le matin pour prier à son aise/ Et le chemin prenait conduisant au moustier/ De l'église aussitôt reprenait le sentier/ Qui tout droit, sans détour, le menait à l'école/ Pour faire entendre encore aux enfants sa parole. »* (Lecler, 1911 : 11.)

<sup>49</sup> Chemise, ceinture de crin qu'on porte sur la chair par mortification.

<sup>50</sup> Cette aisance contraste, nous le remarquons, avec la pauvreté affirmée des parents.

<sup>51</sup> Le texte original, repris par Lecler, dit plus précisément que Thomas buvait « de l'eau de mer dessalée » (Lecler, 1911 : 33.)

<sup>52</sup> « L'Université de Paris, avec toutes ses Facultés, était alors le milieu intellectuel le plus réputé du monde entier. Plus de 30.000 étudiants, venus d'un peu partout, recevaient les leçons... »

*« En errant chemins et sentiers*

*Par XXII ans tous entiers... » (Lecler, 1911 : 70.)*

Les récits de sa vie nous montre Thomas débordant d'activité, multipliant les sermons et les prêches, recevant les confessions, visitant les malades et les grabataires, mais toujours persévérant dans ses austérités, auxquelles s'ajoutait celle de longs trajets à pied. Il passait la nuit en prières à l'église, se contentant de deux ou trois heures de repos avant de repartir pour ses missions. « Il répétait volontiers à ses clercs que le houx, l'ajonc sauvage sont d'excellentes disciplines », écrit le P. Pinel qui précise en outre qu'il « portait sur sa chair une ceinture garnie de pointes de fer, mais il se ceignait aussi d'une courroie de cuir munie d'une longue pointe. [...] Aussi, quand, après sa mort, on fit pieusement la funèbre toilette, on ne trouva que cicatrices » (Pinel, 1927 : 54)<sup>53</sup>.

Sa réputation grandissant, Thomas Hélye et les clercs qu'il s'était adjoints furent bientôt accompagnés par un cortège de villageois, à la manière des anciens prophètes :

*« Il avait de gens moult grant suiete*

*Qui en sa seinteté se deliette ;*

*Les uns II jours o li aloient*

*Les autres III jours le suivoient*

*Les autres toute une semaine... » (Lecler, 1911 : 54.)*

## Les miracles du vivant

« C'est quelque chose, certes, qu'une parole adaptée, vivante, qu'une vie de dévouement et de sacrifices. Pourtant, ce qui donne par-dessus tout au sermon l'efficacité, c'est la prière, la pénitence, c'est aussi, rare et formidable pouvoir, [...] le don des miracles. » (Pinel, 1927 : 45.) On peut en effet, avec le P. Pinel, penser que les miracles accomplis par le Bienheureux Thomas contribuèrent notablement à accroître la ferveur populaire et la dévotion dont il fut l'objet de son vivant même et qui ne s'éteint pas après sa mort.

De son vivant, Thomas Hélye est crédité de sept miracles. Le P. Pinel raconte : « C'est à Moon, alors du diocèse de Bayeux, qu'il dompta les éléments. Thomas Hélye prêche dans le cimetière. Le ciel est serein, quand, soudain, les nuages accourent, s'épaississent et crèvent en larges gouttes de pluie. Déjà, l'auditoire remue : « Ne craignez rien ! et toi, nuée, va-t-en, ne nous trouble pas ! » Il semble qu'on voit Jésus apaiser la tempête, qui, cette fois, à la parole du serviteur s'éloigne dans le ciel rasséréiné.

Nous voici à Saint-Georges-de-Montcocq, au cours de la Semaine Sainte (semaine peineuse) de 1255. Dans le cimetière, une foule immense, l'église étant trop étroite, écoute le sermon. Tout près, un homme de Mesnil-Eury, Firmin, herse sa terre ensemencée. Il ne veut point venir entendre, dit Thomas Hélye, pauvre homme insoucieux de son âme et qui pourtant ne mangera point de ce blé qu'il travaille. Fort heureusement averti, le laboureur se repentit et, pour réparer son mépris, s'en fut pèleriner en Galice, à Saint-Jacques de Compostelle. Mais la prophétie s'accomplit, il mourut en voyage.

Et voici miracle nouveau en Saint-Pierre de Biville même. Le bon curé Pierre, grand ami du Bienheureux, voulait, chose assez étrange d'ailleurs, faire fondre deux cloches d'égale grosseur par un habile fondeur. [...]

Hélas ! pour la seconde coulée, manquèrent vingt-cinq livres. Dans le pays, plus de métal, plus d'étain aux pittoresques vaisseliers. Mais voici qu'arrive le Bienheureux. Informé du contretemps fâcheux, il prie d'abord, puis : « Si Dieu m'écoute, je crois que vous en avez assez, travaillez. » Le curé fort vif le prit de haut ; n'avait-il point, par trois fois, pesé le métal ? Le lendemain, pourtant, sur l'avis du fondeur, on reprit la pesée. Il se trouva cinquante livres de trop, la cloche fut plus belle, la sonnerie plus harmonieuse.

[...]

<sup>53</sup> « ...lui Thomas à pénitence songe:/Se flagelle et se bat de toute son ardeur/De coups de verge, corde, âprement et sans peur./Son corps est tout meurtri, son sang rougit la terre » (Lecler, 1911 : 43.).

Le peuple ne pouvait ignorer tout cela. Tel Jean Eudes à Valognes, Thomas Hélye apaise l'orage et recommence en la nuit terrible de Landelles, pour rassurer son compagnon, le curé de Trelly, que l'ouragan trouble en son office. Morsalines a sa miraculée, une enfant de trois ans, Aceline Lefèvre, grâce à l'imposition des mains du Bienheureux. A Biville, Jeanne Levignen, en la nuit de Noël, recouvre la vue d'un œil perdu, sous un signe de croix, tandis qu'une cousine des Hélye, Mabile Guérard, recouvre la souplesse de son bras inerte depuis un an, grâce à un simple attouchement de la main puissante ! » (Pinel, 1927 : 45-47.)

Il est étonnant de constater que, s'il s'étend longuement sur les pénitences du missionnaire, s'il nous le montre prêchant infatigablement, réconfortant les malades, secourant les pauvres, confessant les pécheurs, Jean de Saint-Martin, le traducteur poète de Clément, premier biographe du « Saint de la Hague », ne laisse en rien présumer de ses qualités de thaumaturge, aucune allusion n'étant faite aux miracles.

## La mort de Thomas Hélye

Il existe une tradition selon laquelle Thomas Hélye aurait été l'aumônier du roi Saint-Louis, mais elle n'apparaît qu'au XVI<sup>ème</sup> siècle, 350 après les faits supposés. F. Le Myère et J. Hélye en affirment la véracité, mais ni la Vie latine ni le poème haguais n'en font état<sup>54</sup>. Selon la même tradition, le calice et la chasuble qui sont actuellement à l'église de Biville auraient été offerts à Thomas Hélye par le roi lors d'un voyage qu'il fit en Normandie en 1256. La rencontre a pu effectivement avoir lieu entre ces deux illustres personnages, et il est sûr que la chasuble exposée sous une vitrine dans une chapelle de l'église date du XIII<sup>ème</sup> siècle, mais le lien entre les deux faits n'est nullement démontré.

Une croyance, absente elle aussi des premiers écrits, veut que Thomas Hélye ait été curé de Saint-Maurice-en-Cotentin. Bien qu'il fût malade et très affaibli lors des deux dernières années de sa vie, il existe dans cette paroisse des notes attestant de son passage, ainsi qu'une étole qui passe pour lui avoir appartenu. L'hypothèse retenue par l'ex-curé de Saint-Maurice<sup>55</sup> est que le Bienheureux a pu faire une mission prolongée à cet endroit, ce qui suffirait à expliquer le culte qu'on lui rend encore de nos jours dans ce village.

Les derniers temps de sa vie, épuisé par ses privations, les charges de la mission, et incapable de quitter sa couche, Thomas, devant l'impossibilité d'exercer son apostolat et de fréquenter l'office, demanda au curé de Biville de le faire communier dans la maison familiale du hameau Gardin ; celui-ci venait, après la messe, accompagné des enfants de chœur et de nombreux fidèles.

Le Bienheureux finit ses jours au manoir de Vauville dans une chambre sise « au-dessus de la porte cochère » qui devait disparaître au XVII<sup>ème</sup> siècle. Le Seigneur Gauvain, son hôte, désirant lui servir une perdrix, envoya en vain ses meutes. Mais un des valets, chargé de lever les filets à poissons tendus sur le rivage eut la surprise de trouver une perdrix prise dans les quideaux...

Sachant sa mort proche, Thomas écrivit à l'une de ses dirigées, « Dame Aalis<sup>56</sup>, qu'out espousée Sire Robert Bertram », baron de Bricquebec<sup>57</sup>, lui disant :

*« Je vous fais saveir, chère amie,  
Que je m'en veis de chete vie  
A la joie de paradis.  
Lassus pour vous je priéré,  
Votre procuratour seré*

<sup>54</sup> En 1640, le calendrier du rituel de Rouen signale au 20 octobre : le Vénérable Thomas Hélye, prêtre, aumônier du roi Saint-Louis... Mais la liste des clercs de la chapelle royale est connue et Thomas Hélye ne figure pas parmi les confesseurs de Saint-Louis.

<sup>55</sup> Au moment de notre première enquête dans les années 1969-1971.

<sup>56</sup> Alice de Tancarville.

<sup>57</sup> Biville dépendait autrefois de la baronnie de Bricquebec.

*A la court o me vies amis.»* (Lecler, 1911 : 78.)<sup>58</sup>

Thomas Hélye mourut le vendredi 19 octobre 1257.

Après qu'il ait été reconnu mort, ses mains restèrent molles, son corps prit la fraîcheur de celle d'une enfant, « manifestation émouvante, écrit le P. Pinel, de sa chasteté virginale » (Pinel, 1927 : 87.). Il mourut véritablement "en odeur de sainteté", car « une odeur suave avait rempli la chambre mortuaire et [...] persista un mois encore. L'eau des suprêmes ablutions resta limpide et pure, trois années et trois mois. Beaucoup en gardèrent ainsi qu'une relique. [...] On se disputa les poils de sa barbe, car ce fut bientôt un interminable défilé autour du cercueil. Certains baisaient les mains du défunt, se prosternaient en témoignage de vénération. Hommes, femmes lui faisaient toucher<sup>59</sup> gants, ceintures, anneaux, bijoux. » (*Ibid.* : 88.)

Le corps fut ramené en procession de Vauville à Biville, par le chemin qu'on appelle aujourd'hui « charrière du Bienheureux Thomas » : « Le convoi mortuaire fut une marche triomphale. Il y avait une foule de prêtres, de clercs, de nobles, de gens du peuple. On se pressait autour du cercueil, on aidait à le porter... » (Dorey, 1957 : 23.)

Ce fut le lieu de deux nouveaux « miracle » : Enna, l'épouse d'Alexandre de Vauville, avait une main paralysée ; le seigneur Gauvain, frère du précédent, plaça la main de cette femme dans celle du mort, et aussitôt elle fut guérie : « La mère du même Gauvain de Vauville souffrait d'une fièvre "quarte" ; elle invoqua Thomas Elye et fut radicalement guérie. » (*Ibid.*)

Après la messe des funérailles dans l'église de Biville, on enterra Thomas Hélye, selon son vœu, dans le cimetière du côté sud de l'église, « et ce fut dès lors et au long des siècles un foyer de miracles. » (*Ibid.*) En 1260, on construisit une église plus grande pour abriter la tombe : « Cette chapelle magnifique forme actuellement le chœur de l'église paroissiale » (*Ibid.*)

## **Le culte, les miracles *post mortem* et la béatification**

Ces guérisons « miraculeuses » enflammèrent « la dévotion et la confiance des habitants ; ils proclamèrent Thomas Hélye leur patron et leur protecteur, et jamais, depuis cette époque, leur dévotion et leur confiance ne se sont ralenties. Cependant les prodiges se multiplièrent de plus en plus au tombeau du Saint ; ils étaient assez nombreux en 1274 pour que l'historien Clément, après avoir relaté les miracles reconnus par Rome, ne craignit pas d'ajouter ces paroles : « *DIEU opéra et opère encore beaucoup d'autres miracles par les mérites de son serviteur ; ils ne sont pas rapportés dans cet écrit ; leur récit demanderait beaucoup de volumes.* » (Le Coutour, 1926 : 4.) Une information canonique faite en 1699 contient l'assertion suivante : « Le don des miracles que DIEU lui [au Bienheureux Thomas] a accordé ne s'étend pas à la guérison d'une seule maladie ; mais on le réclame dans toutes sortes de nécessités publiques ou particulières, soit de l'âme, soit du corps, et on ressent dans ces circonstances les effets de sa protection. » (*Ibid.* : 4-5.)

Une première enquête en vue de la canonisation, du moins de la béatification, fut entreprise dès 1259<sup>60</sup> sous l'autorité de l'évêque de Coutances, Jean d'Essey, et sous la direction de R. Desjardins. Il fallut ajouter 46 « miracles » intervenus depuis la mort de Thomas Hélye dont 14 seulement furent retenus. Un défaut de procédure puis la mort de l'évêque interrompirent l'enquête qui ne fut reprise qu'en 1628. Chaque biographe du Bienheureux Thomas rajoute les miracles répertoriés depuis la dernière enquête. Le P. Pinel qui, pour sa part, n'apporte pas d'eau au moulin du Bienheureux, avance le chiffre total de 127 miracles connus. Il s'agit, bien sûr, d'une estimation où il faut encore distinguer les miracles affirmés par la croyance populaire et ceux qui furent accrédités par l'Eglise

<sup>58</sup> « Noble dame, écoutez, je vous fais assavoir./Que quittant cette vie, en haut le Ciel vais voir/Mon doux sire avec joie ; arrivé, soyez sûre,/Je prierai le bon maître ; à vous, bien je l'assure,/Avec mes vieux amis, vous serai procureur » (Lecler, 1911 : 79.).

<sup>59</sup> « pour s'en faire des reliques », précise R. Dorey (1957 : p. 23.)

<sup>60</sup> « C'est à partir du XIII<sup>e</sup> siècle [celui de la mort de Thomas Hélye] que des chrétiens déjà vénérés comme des saints de leur vivant purent être canonisés peu après leur mort » (Fontaine, 2005 : p. 102).

lors des différents procès de béatification. En voici quelques-uns empruntés à la liste exhaustive – la seule – fournie par J. Hélye en 1690 :

N°25 : « Julienne, fille de Guillaume Lefèvre, de la paroisse de Saint-Symphorien, au diocèse de Coutances, âgée de deux ans deux mois, étant tombée dans une fontaine, vulgairement appelée Buot, elle y demeura quelque tems où elle fut tirée toute roide et sans chaleur, les yeux fermés, sans haleine ni mouvement ; son père arrivant, commença d’invoquer à haute voix le Bx Thomas le priant de lui donner sa fille ; et pour mieux se disposer à obtenir cette faveur, il ajouta qu’il ne mangeroit point ni ne boiroit qu’il n’eût été nu-pieds à son tombeau, et aussitôt il se déchaussa et se mit en route ; et dès qu’il fut parti, présence du curé du lieu qui, avec d’autres, invoquoit le Bienheureux Thomas, attendant avec impatience et confiance la grâce du ciel, l’enfant ouvrit les yeux et reçut la vie ; le père revenant le lendemain matin, la voyant en cet état en bénit Dieu et le Bienheureux Thomas. »

N°27 : « Robert, fils d’un nommé Cousin, de la paroisse de Saint-Thomas-de-Lithaire, clerc, écolier, fut pris sur le soir et jeté, dans le bois dudit lieu, par les démons<sup>61</sup> ; il eut les reins rompus, devint courbé et sourd ; et quoiqu’auparavant il fut d’un bon naturel et bon écolier, il se trouva dans une telle position, qu’il avoit en haine l’école et les écoliers ; il n’y entroit plus et passoit pour un démoniaque. Il fut délivré de son mal de reins dans l’église Saint-Michel-du-Bosq où il y a des religieuses ; mais il demeura encore long-tems sourd, avec son aversion pour l’école et les écoliers ; depuis cette guérison, sa mère eut recours au Bienheureux Thomas et le fit aller à son tombeau, où il le pria les genoux à terre, et s’inclinant dessus, il y demeura long-tems en extase comme mort. Les prêtres voyant que depuis neuf heures jusqu’aux vêpres, il ne paroissoit plus de vie en lui, commencèrent à réciter la commendace, et ils se disposoient à le faire ensevelir ; mais le prêtre achevant l’oraison, et après avoir dit « *Per omnia saecula saeculorum* », le clerc l’entendit répondre « *Amen* » ; et il se leva, racontant aux parens qu’il avoit beaucoup souffert, et qu’il lui sembloit qu’on lui arrachoit les oreilles ; il reçut la santé du corps et de l’esprit, et eut depuis autant d’amour et d’attachement pour l’école et les écoliers qu’il en avoit avant sa maladie. »

N°37 : « Marguerite, femme de Pierre Roger, de la paroisse de Saint-Germain-le-Gaillard, affligée depuis trois mois d’un mal très violent au sein gauche ; ce mal consumoit la partie sans laisser à la malade ni repos ni espérance ni même de pouvoir vivre en cet état ; elle se voua au Bienheureux Thomas et elle fut guérie. »

Il exista longtemps au village de Grisetot, en Theurtéville-Hague, une chapelle dans laquelle Thomas Hélye aurait souvent dit la messe. Cet édifice tombait en ruines dès 1691, mais la pierre d’autel demeurait toujours et les mères venaient rouler dessus leurs enfants malades ou infirmes. En 1860, une croix fut érigée en ce lieu et tout près de là existe encore une « fontaine du Bienheureux Thomas » où il prenait l’eau pour la messe...

Lorsque, vers 1630, se déclara une épidémie de peste à Cherbourg, des milliers de gens de la région se réfugièrent à Biville sous la protection de Thomas Hélye, et ils échappèrent effectivement au fléau.

L’histoire du culte du Bienheureux Thomas comporte plusieurs phases, chacune liée à un développement ou à la régression des pratiques liées à ce culte et s’amorçant sur un événement important. Il y eut d’abord, bien sûr, les procès de canonisation, ou de béatification, successifs de 1259, 1628 et 1699<sup>62</sup> qui, chaque fois, relançèrent le culte ; puis ce fut ce que le P. Pinel appelle « la tourmente révolutionnaire ».

Biville subit les contrecoups des événements de 1789. De nombreux prêtres de la région, dont celui de Biville, durent s’exiler à Jersey et à Romsey (à mi-chemin entre Londres et Southampton) pour ne pas prêter serment. Les cloches de l’église de Biville furent descendues et les clefs, vases sacrés, linges et ornements, ainsi que toute la cuivrierie furent remis au conseil de la commune. Un gisant de pierre placé sur le tombeau du Bienheureux dans l’église fut mutilé « par des

<sup>61</sup> En Normandie, et plus particulièrement dans la Manche, les « démons » sont appelés « *goubllins* » [*gubyē*]. Ce sont des créatures malveillantes qui prennent souvent des formes animales (âne, tortue...) pour effrayer les gens.

<sup>62</sup> « ...le 15 mai 1699, Pierre du Gardin, écuyer, seigneur de Biville, âgé de près de 80 ans, pouvait rendre ce témoignage : "Depuis que j’ai l’âge de raison, j’ai toujours vu une quantité, plus ou moins grande, de processions de paroisses voisines et des paroisses éloignées, même de douze lieues, venir en la chapelle de Thomas Hélye, pour implorer son secours auprès de Dieu, selon que les maladies, la peste, la famine, les afflictions et les fléaux publics augmentaient ou diminuaient..." » (Le Coutour, 1926 : p. 5)

révolutionnaires venus de la ville proche » (Pinel, 1927 : 129). On peut encore le voir aujourd'hui à droite du grand autel.

Pour prévenir certains « desseins criminels » concernant les reliques du Bienheureux, un groupe composé de Fabien Lecomte, Jean Leterrier, Jean Vincent et Louise Vincent, et du curé d'Yvetot, se réunit en l'église de Biville la nuit du 13 juillet 1794. Les os enveloppés dans un linge blanc furent portés en une procession silencieuse jusqu'à Virandeville. Là, les restes furent entreposés dans une remise attenante à la maison des Vincent, soigneusement scellés dans un coffre de chêne, du 14 juillet 1794 au 16 septembre 1803. Ce lieu historique existe toujours ; c'est une ferme appelée « Les Vincents », située à la sortie de Virandeville, et l'on peut encore voir, du côté de la route, le réduit où furent dissimulées les reliques.

En mémoire de la nuit du 13 au 14 juillet 1794, l'abbé Jean, curé de Wailly, au diocèse de Sens, né à Virandeville, fit graver en 1863 « une plaque de marbre qui perpétue dans l'église les noms de ses huit compatriotes » (*Ibid.* : 135.). Une statue du Bienheureux Thomas fut élevée en 1926 devant l'église et le cimetière<sup>63</sup>, au bord de la route, « en souvenir du transfert des reliques du Bienheureux Thomas Hélye de Biville à Virandeville en 1794 », et « en reconnaissance de la protection accordée à nos soldats de la grande guerre ».

Lorsque les reliques, sur les instances des Bivillais et malgré le désir des Virandevillais, durent réintégrer l'église de Biville, on en choisit deux qui devaient rester à Virandeville en reconnaissance, l'une pour le maison des Vincent, l'autre pour l'église. Les deux ont disparu aujourd'hui. Ce n'est qu'en 1811 que le crâne du Bienheureux réintégra le reste du squelette dans la châsse qui l'abritait désormais.

Si le culte du Bienheureux Thomas fut perturbé par la Révolution, les pèlerinages continuaient ainsi que les miracles. Aussi : « Le 4 octobre 1814, une lettre signée par trente-six prêtres de la région fut adressée au cardinal préfet des Rites. Elle exprimait avec méthode la continuité du culte rendu à Thomas Hélye » (*Ibid.* : 140.) et demandant que ce culte soit autorisé. Le 20 septembre 1841, le vicaire général officiel présentait à l'évêque un « exposé sommaire des témoignages et des faits propres à établir la perpétuité du culte du Bienheureux, depuis sa mort jusqu'à nos jours » (*Ibid.* : 142.). Le 27 novembre, l'évêque envoya à Rome ces documents, priant le pape Grégoire XVI de « déclarer Bienheureux le serviteur de Dieu, et d'autoriser la célébration de l'office et de la messe en son honneur. » (*Ibid.*).

Il fallut compléter l'enquête et ce n'est que le 14 juillet 1859 que Pie IX « confirmait la décision des Rites et le culte ecclésiastique du Bienheureux. » (*Ibid.* : 152.) Le 19 septembre, permission fut donnée par la Congrégation des Rites à Rome « de célébrer la fête, le 19 octobre, par une messe, d'ériger des statues et de vénérer les reliques. » (*Ibid.* : 154.)

## **Le culte du Bienheureux Thomas de la béatification à nos jours**

Le vendredi 14 octobre débuta à Coutances une grande cérémonie pour célébrer la béatification de Thomas Hélye et les 18 et 19 octobre 1859 eut lieu la première messe anniversaire en l'honneur de celui qu'on appellerait désormais, et à titre tout à fait officiel le Bienheureux Thomas. Voici comment le P. Pinel décrit l'événement :

« Le mercredi [après l'office de nuit], M. Leparquier, le vénérable curé de Biville, suivi de 300 prêtres reçut les prélats. Une foule de 20.000 personnes se pressait sur le passage. A l'entrée dans l'église, les évêques entourèrent le tombeau. Six prêtres, dont M. Guillebert et le Père Barbey d'Aurevilly, missionnaires du diocèse, en surplis et en étole, ôtèrent la châsse du sarcophage et la placèrent sous un riche baldaquin. La foule s'unit avec allégresse aux invocations, au *Te Deum* d'action de grâces, après la bénédiction d'une statue offerte par les prêtres du doyenné de Beaumont, Mgr d'Autun célébra la messe basse. Il fallait deux prédicateurs tant la foule était grande. Mgr d'Évreux, qui devait parler seul, accepta spontanément de parler en plein air. « Il obtint un grand succès d'édification, ayant choisi pour sujet le panégyrique du Saint ». Mgr de Bonnechose

<sup>63</sup> Cette statue est toujours bien visible aujourd'hui.

improvisa sur la grandeur héroïque des saints et, en particulier, du Bienheureux Thomas, puis justifia éloquemment le culte que l'Église leur rend.

Un *Credo* puissant éclata. A l'issue du Salut, Mgr Daniel remercia l'archevêque, [...] ses collègues et la foule. Puis ce fut autour du tombeau une procession inimaginable de fidèles qui dura jusqu'au soir, tant on était avide de contempler et de vénérer les reliques. » (*Ibid.* : 157.)

Ces lignes donne une bonne idée de l'affluence et de l'ambiance qui devaient être celles de la fête du Bienheureux Thomas chaque année le 19 octobre jusqu'à la seconde guerre mondiale. Le schéma était toujours le même : les rites commençaient le 18 vers 17 h., par des Vêpres avec élévation des reliques et dépôt de la « charge » sur le tombeau. A 21 h., la veille commençait par la récitation du chapelet puis des Mâtines en latin. La grand messe de nuit avait lieu vers 23.30 h. et, les messes concélébrées n'étant pas encore autorisées, chacun des prêtres présents disait la sienne. Les messes se succédaient ainsi de 1 h. à 7 h. Le 19 octobre, la grand messe de jour avait lieu à 11 h. Les vêpres de l'après-midi étaient suivies d'une procession de tous les pèlerins avec la charge des reliques jusqu'au « calvaire des dunes » distant d'environ deux kilomètres de l'église<sup>64</sup>. Vers 16.30 h., la fête était consommée, les gens repartaient chez eux, à pied en carriole, en car...

Il avait fallu attendre six siècles pour qu'une pratique populaire immémoriale, la vénération des reliques du « Saint de la Hague » reçoive la consécration et l'approbation officielle de l'Église. Mais après la béatification, Biville attira encore plus de pèlerins et devint un centre de la vie religieuse dans le département et même au-delà. A la suite de la fête de 1859, de nombreuses paroisses qui avait reçu sa visite du temps qu'il était missionnaire érigèrent des statues du Bienheureux Thomas

L'abbé Le Coutour, nommé curé de Biville<sup>65</sup> à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, entreprit de grands travaux pour agrandir l'église qui ne suffisait plus à accueillir les pèlerins : « Depuis les fêtes du cinquantenaire de la Béatification (19-20-21 juin 1910), le reliquaire qui renferme les ossements du Bienheureux est placé dans un magnifique tombeau de marbre blanc, orné de colonnettes de marbre rose avec chapiteaux et rinceaux en bronze doré ; de superbes lampadaires l'entourent et supportent les cierges offerts par les fidèles. A travers les glaces placées au milieu des ogives du monument, on peut en tout temps apercevoir et vénérer les restes bénis du saint Prêtre. Le 19 octobre, ce reliquaire est placé sur le tombeau lui-même. » (Le Coutour, 1926 : 7.) Le 3 juillet 1890, fut érigé au milieu des dunes un calvaire qui devint le lieu de rassemblement de la procession des reliques exceptionnellement sorties de l'église à l'occasion du pèlerinage du 19 octobre.

La nouvelle église, celle qui se dresse aujourd'hui au cœur du bourg, fut inaugurée en 1928 par l'évêque de Coutances, Mgr Louvard, en présence de nombreux prêtres et d'une foule considérable.

En 1882 fut aussi créée à Biville une « Maison des Missionnaires » qui resta active jusqu'à la seconde guerre mondiale et, en 1886 c'est une école apostolique - une « Ecole de Petits Clercs » - qui fut fondée ; elle compta jusqu'à cinquante élèves. Enfin il exista aussi une « Hôtellerie » où résidaient des religieuses de Saint-Sauveur-le-Vicomte, maison où pèlerins et voyageurs de passager pouvaient trouver le gîte et le couvert. » (Desile, 1982 : 176.) Enfin, en 1888, le P. Bonhomme fonda une Ecole libre pour les filles ; elle était dirigée par une religieuse de Saint-Sauveur.

Une « confrérie en l'honneur de Dieu, de tous les Saints et du décès du Bienheureux Thomas » avait été formée dès 1317 à l'initiative du curé de Biville Allain. Dissoute à la Révolution, la Confrérie fut rétablie en 1833. Elle comptait encore une trentaine de membres en 1948-49.

Le Bx Thomas est crédité de nouvelles guérisons et les pèlerins qui ont bénéficié des grâces du « saint de Biville » font dire des messes<sup>66</sup>. Voici, par exemple, une lettre adressée au curé de Biville et retrouvée par nous-même en 1970-71 dans les vieux papiers laissés en vrac dans les bâtiments vides :

Yvetot, le 19 septembre 1892 :

« C'est avec un grand bonheur que je vais vous annoncer que depuis mon voyage de Biville je me suis trouvée toujours de mieux en mieux ; j'ai quitté ma béquille au bout de huit jours et

<sup>64</sup> Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, des cartes postales illustrant différents moments de la fête ont été éditées.

<sup>65</sup> Très populaire, il devint même le maire de la commune.

<sup>66</sup> En 1926, le P. Le Coutour, dont le nom est associé à l'âge d'or du pèlerinage au tombeau du Bienheureux Thomas, concluait son **Manuel des Pèlerins** par ces données pragmatiques : « L'honoraire de la messe basse célébrée à Biville, sur la demande de personnes autres que les paroissiens, en l'honneur du Saint qu'on y vénère particulièrement, est fixé à **dix** francs. » (Le Coutour, 1926 : p. 10.)

maintenant je suis rétablie à peu près tout à fait : je puis aller à la messe le dimanche et à Vêpres. Je me trouve bien heureuse ainsi que mes parents.

Je pense toujours au Bienheureux Thomas auquel je dois mon rétablissement.

J'avais toujours l'intention d'aller faire une neuvaine à Biville comme je vous l'avais promis mais Papa vient de louer une ferme aux environs de Valognes et cela sera impossible que je puisse y aller vu que nous allons être dans un grand tourment ; mais je me propose de faire un pèlerinage tous les ans près du Tombeau du Bienheureux Thomas... » B. Navet, enfant de Marie.

## **Aujourd'hui...**

Bien des choses ont changé depuis la guerre et les grands bâtiments de l'école missionnaire, longtemps désaffectés, accueillent aujourd'hui des touristes davantage intéressés par le spectacle des dunes et les plaisirs de la plage et de la planche à voile que par la présence des reliques dans le chœur de l'église. Il y a toujours des pèlerinages, individuels et parfois collectifs – en car - à Biville mais beaucoup moins qu'autrefois (« *Aôt'fais* », dit-on pas ici) et la fête du 19 octobre, toujours célébrée est annoncée sur Internet. Près de la châsse où reposent les reliques des cierges sont disponibles, ainsi que des médailles et des porte-clés à l'effigie du Bx Thomas et des cartes postales.

## **Les saints guérisseurs sont-ils des chamans ?**

Un auteur écrit : « Si vivaces que soient restées, au siècle dernier [le XIX<sup>ème</sup>] et même jusqu'à nos jours, diverses pratiques d'un paganisme quasi immémorial, il serait inexact, bien certainement, de présenter les manifestations de la religiosité populaire comme seulement recouvertes d'un vernis de christianisme. Ce serait notamment mésestimer l'action du clergé et de tant de confréries depuis la Réforme catholique. Reste évidemment que lorsque le culte populaire des saints a recours aux pierres, aux arbres et aux fontaines, le substrat païen n'est généralement pas loin. » (Ragache..., 1986 : 180.)

Il existe justement plusieurs croix du Bx Thomas à Biville et dans les environs, et deux fontaines réputées « miraculeuses ». La première de celles-ci se trouve dans la lande, au-delà de la route qui mène à Vauville, au lieu-dit « la charrière du Bienheureux Thomas ; une petite chapelle à ogive, de forme très classique dans la région, marque l'endroit. Thomas Hélye aurait miraculeusement fait surgir cette fontaine pour apaiser la soif de son frère alors qu'ils cheminaient. L'autre fontaine est située à 4 km de l'église environ, dans la lande elle aussi. Elle se trouve – difficilement – au-delà de la route départementale 318, près de la Croix Frimot où était établi le dernier forgeron de la région. On attribue à l'eau, peu engageante, de cette fontaine quelques guérisons. Une statue du Bienheureux orne chacune de ces fontaines dont il se trouvait encore dans les années 1970 quelque main pieuse pour venir de temps à autre déposer un bouquet de bruyère dans les bras du vénéré bivillais.

Une lettre, écrite le 7 mai 1898 au P. Bonhomme, alors curé de Biville, par un pèlerin, témoigne des pratiques peut être héritées de temps anciens : « Voilà quatre ans, faisant un petit voyage à Cherbourg et dans les environs, chez des parents très chrétiens, habitants ce pays, j'ai appris les vertus et les merveilles du Bienheureux Thomas Hely [sic] dont vous avez la garde au tombeau. J'ai même rapporté avec moi un petit flacon de l'eau de sa fontaine miraculeuse. Peu de temps après mon retour, ma sœur, atteinte d'une maladie que je regardais comme incurable, a été guérie presque subitement après avoir invoqué le Bienheureux dont j'avais appris tant de merveilles, et après avoir bu quelques gorgées de l'eau de sa fontaine miraculeuse que j'avais rapporté avec moi... » (Ad. de Pierrepont)

Selon l'évangéliste Marc, Jésus s'adressa ainsi à ceux qui l'écoutaient : « Allez dans tout l'univers prêcher l'Évangile à toute créature. Celui qui croira et aura été baptisé sera sauvé ; celui qui n'aura pas cru sera condamné. On reconnaîtra à ces signes ceux qui auront cru : en mon nom ils chasseront les démons, ils parleront de nouvelles langues ; ils prendront les serpents, et lors même qu'ils boiraient du poison, ce breuvage ne leur sera pas nuisible ; ils imposeront les mains sur les malades et les guériront. » (cité par Vital, 1826 1 : 100.)

Les saints chrétiens, même s'ils ne sont que « bienheureux », possèdent au plus haut degré ces dons que l'évangéliste considère comme l'apanage de tout chrétien convaincu, et Thomas Hélye n'échappe pas à la règle : par ses pénitences et ses macérations il entendait chasser en lui des démons de la chair, mais il faisait fuir aussi, nous en avons donné plusieurs exemples, ceux qui tourmentaient ses fidèles (les *goublins*) ; il avait le pouvoir d'influer sur les éléments et surtout le don « miraculeux » de guérison... Sa vocation avait pour origine une maladie et il avait acquis son aptitude à gagner l'aide des forces de l'au-delà par des pratiques d'abstinence, de sacrifices, d'isolement et de méditation. Ces qualités, ces pouvoirs, le culte des reliques et la magie sympathique qui rend bénéfique le contact avec la personne ou les attributs du « saint », une certaine marginalité<sup>67</sup> nécessaire au bien-être de la communauté, ne les retrouve-t-on pas dans les croyances et les pratiques chamaniques ? Celles que le Christianisme n'eut de cesse de décrédibiliser, d'extirper comme « démoniaques » et « diaboliques » chez les « païens », les « sauvages » et, à l'intérieur même de ses États, chez les « sorciers » ? De quelle(s) nature(s) sont donc les affinités entre ces « saints guérisseurs » de la tradition chrétienne et les « réparateurs du désordre » que sont les chamans ?

Sans autre ambition que d'alimenter un débat déjà largement engagé, nous proposons de mettre en parallèle ce que nous savons des saints guérisseurs, et du Bienheureux Thomas en particulier, avec ces lignes de M. de la Garza et qui concernent les prêtres nahua du Mexique : « Chacun avait des normes particulières, mais presque tous pratiquaient le jeûne, l'abstinence, l'autosacrifice, et d'autres disciplines ascétiques pour obtenir l'ouverture vers le sacré. Motolinía dit que les prêtres nahuas jeûnaient quatre-vingts jours par an, avant les fêtes, n'absorbant que des galettes, du sel, et de l'eau. Il mentionne en outre l'existence de prêtres qu'il appelle "perpétuels" parce que "toujours ils veillaient et se consacraient à la prière, au jeûne et au sacrifice". Il s'agissait de quatre célibataires appelés *monauxihzauaque*, "jeûneurs pendant quatre ans", parce qu'ils passaient quatre ans de retraite dans le temple. On leur donnait un manteau léger et un *maxtli* (pagne) ; ils dormaient à même le sol, ne mangeaient, une fois par jour, qu'une galette (*tzoalli*) et ne buvaient qu'une écuelle d'*atole* [boisson à base de maïs], et tous les vingt jours ils rompaient ce jeûne, en mangeant de tout ; ils veillaient une nuit sur deux ; ils offraient de l'encens ; ils chantaient et se saignaient, perçant le lobe de leurs oreilles de tiges, qui étaient brûlées à la fin des quatre années ; le moine ajoute que certains mouraient de ces autosacrifices. [...] Ces prêtres, en outre, pratiquaient l'abstinence sexuelle et si l'un d'eux avait des rapports avec une femme, il était tué, incinéré et ses cendres étaient dispersées au vent. Cette forme de vie ascétique avait pour fin principale de permettre la réception des messages des dieux. » (De la Garza, 1990 : 21-22.)

N'est-ce pas parce qu'ils sont –sans le refoulement qu'impose une certaine morale officielle – les « révélateurs » de notre nature et de nos aspirations profondes d'êtres humains vers un « au-delà », vers ce que les Indiens Tupi-Guarani appellent la « Terre sans mal », que les saints guérisseurs et les chamanes suscitent des sentiments et des attitudes mêlés, confus et ambivalents, entre fascination et répulsion, entre suspicion et vénération ?

**Eric Navet, (Bas-Rhin) Ethnologue au Centre de Recherches Interdisciplinaires en Anthropologie (CRIA) à l'université Marc Bloch de Strasbourg**

---

<sup>67</sup> Le P. Pinel, l'un des nombreux biographes du Bx Thomas, emploie à l'égard de ce dernier le terme de « délinquant » (Pinel, 1927 : 34.)

## **Bibliographie :**

Blanchelande, Jean de, 1970 : « Le culte des Saints Guérisseurs », **La Presse de la Manche**, 27 juillet 1970.

Collectif, 1993 : **La Normandie**, Paris, Larousse.

De La Garza, Mercedes, 1990 : **Le chamanisme nahua et maya**, Paris, Guy Trédaniel.

Desile, Albert, 1982 : **L'Teimps d'Aôt'fais, Gens et choses de Normandie**, Coutances, Éd. OCEP/La Manche Libre.

Dorey, R., 1957 : **Thomas Hélye, prêtre de Biville**, *La Voix de la Hague*, Numéro spécial, Imprimerie cherbourgeoise.

Fontaine, Jacques, 2005 : « Qu'est-ce qu'un saint chrétien ? », **Religions et Histoire**, n°5, nov.-déc. 2005, pp. 96-103.

Jacqueline, Mgr Bernard., Hyernard, Chanoine Georges., 1985 : **Le Bienheureux Thomas Hélye, Prêtre de Biville, Vie et miracles**. Cherbourg, Éd. La Dépêche.

Lecler, Victor, 1911 : **Vie du Bienheureux Thomas Hélye, Poème du XIII<sup>ème</sup> siècle et sa traduction en vers modernes**, Cherbourg, Imprimerie de « La Dépêche de Cherbourg ».

Le Coutour, Abbé, 1926 : **Manuel des pèlerins au Sanctuaire du Bienheureux Thomas Hélye à Biville** (Extrait), en vente chez l'auteur à Biville (Manche).

Lemaître, R. P., 1939 : **Une gloire normande : Le Bienheureux Thomas Hélye de Biville**, Torigni-sur-Vire, E. Totain Libraire-Editeur

Leroux, abbé, 1900 : **L'instruction publique à Cherbourg avant le dix-neuvième siècle**, Cherbourg, Imp. Émile Le Maout.

Pinel, R. P. Louis-Charles, 1927 : **Le Bienheureux Thomas Hélye de Biville (1187-1257), Sa vie. Son Culte durant sept siècles**, Coutances, Imprimerie Notre-Dame.

Plaideux, Hugues, 1989 : **Le Bienheureux Thomas Hélye de Biville, Petit abrégé**, en vente à l'église de Biville.

Ragache, J.-R., Lepelley, R., Nondier, G., Bertaux, J.-J., Lerond, M., Désert, G., 1986 : **Normandie-Cadre naturel-Histoire-Art-Littérature-Langue-Economie-Traditions populaires**, Paris, Christine Bonneton Éd.

Robert, Paul, 1982 : **Le Petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française** (rédaction dirigée par A. Rey et J. Rey-Debove), Paris, Le Robert.

Vital, Orderic, 1826 : **Histoire de Normandie**, 4 tomes, Caen, Mancel Éd.

## Les Saints Guérisseurs de Picardie

Préambule :

« Le point de départ de ma recherche est simple : un article que l'on m'a demandé d'écrire en 1995. Cet article de 12 pages sur les saints guérisseurs de Picardie s'est vu amender et a engendré une dizaine de livres au total et 2 CD-ROM.

Je précise d'emblée que mon travail se veut surtout un travail de vulgarisation. C'est-à-dire répertorier l'ensemble des saints que l'on invoque en Picardie. Entendez : le Hainaut, le Hainaut Occidental et un peu le Nord-ouest de la France.

Je ne suis donc pas ethnologue. Ni linguiste et philologue distingué. Ni hagiographe patenté. Veuillez m'en excuser...

Il est bien évident que, en fonction du temps qui m'est imparti, j'ai dû opérer un choix et souhaité ne vous présenter que les saints les plus spécifiques à la région picarde. »

### **Saint Achaire**

Saint Achaire fut choisi en 626 comme évêque de Noyon-Tournai. Il est mort le 27 novembre 639. Il est prié contre les fièvres et les maux de tête. Mais aussi, en fonction d'un jeu de mots, contre les personnes acariâtres. Pour la guérison des fous et contre les mariages malheureux. La folie était d'ailleurs appelée « mal de saint-Achaire ».

Le rituel est le suivant : sur les grilles de la chapelle Saint-Achaire, à Mouscron, pendent des "berlouffes" (patois picard, c'est-à-dire des linges) ayant appartenu aux implorants. Il s'agit, bien sûr, comme dans le cas des arbres à loques, des arbres à clous, que nous verrons très rapidement par la suite, de transférer la maladie sur le saint ou, de manière plus païenne, sur l'arbre comme incarnation des puissances telluriques et célestes.

### **Sainte Aldegonde**

Elle est fêtée le 30 janvier. Fille du comte saint Walbert et de sainte Bertille, et soeur aînée de sainte Waudru, Aldegonde naquit sous Dagobert Ier, vers 639. Désirant rester vierge, elle refusa un mariage préparé par ses parents et se retira près de sainte Waudru, fondatrice de l'Abbaye de Mons, puis dans un ermitage qui devint le Monastère double de Maubeuge. Morte probablement en 684 d'une tumeur, la sainte est surtout invoquée pour la guérison des cancers.

A Valenciennes, à la belle saison, on peut voir des bébés faire leurs premiers pas autour de la chapelle élevée dans le Faubourg Sainte Aldegonde. Emblèmes iconographiques : sainte Aldegonde est représentée avec un livre dans la main droite, la crosse abbatiale à la main gauche.

### **Saint Amand.**

Né vers 584 dans le Bas-Poitou, Amand commença dans l'île d'Yeu son apprentissage de la vie monastique. Il s'orienta ensuite vers la vie érémitique, à Bourges, avant de commencer le ministère itinérant qui fera de lui le grand missionnaire du nord de la Gaule et de la Belgique. Ordonné évêque en 629, mais sans siège fixe, il évangélisa la région de Gand, en accord avec saint Achaire, évêque de Noyon-Tournai. Evêque-prédicateur durant 17 ans, il fut affecté à l'évêché de Tongres, alors transféré à Maastricht.

Impuissant devant l'indocilité de ses diocésains et les moeurs mauvaises de son clergé, il se démit en 649 pour retourner à la vie monastique. On lui doit alors la fondation des deux grands monastères gantois (Mont-Blandain et « Ganda » appelé plus tard Saint-Bavon), mais aussi les abbayes de Leuze, de Renaix et surtout d'Elnone, sur la Scarpe (Saint-Amand-les-Eaux), dont il fit son centre d'action.

Saint Amand mourut probablement en 679, et jouit très tôt d'un culte étendu. Il est fêté le 6 février. Il est invoqué contre les forces infernales et les morsures de serpents.

### **Saint Antoine l'Ermite**

Saint Antoine est le protecteur de la race porcine en référence aux tentations que Satan lui infligea dans le désert de Thébaïde. Il est naturellement le saint patron des cochons. Il est prié également pour les épizooties et les animaux domestiques.

On dit « saint Antoine i-est malate, ch'est l'pourchéau qui fait l'cuisine », quand le mari fait le ménage. Saint Antoine est encore le saint patron des bouchers, des charcutiers et des corbilleus (fabricant de corbeilles).

### **Saint Antoine de Padoue**

Je ne résiste pas à l'énoncé de cette phrase, concernant Saint Antoine. Vous me direz peut-être si elle est aussi prononcée dans votre région. Elle est dite e.a. à Buissenal : "Saint Antoine de Padoue, voleur, voyou, ce qui n'est pas à toi, rends-le nous". Ou encore : « Saint Antoine, grand voleur, grand filou, rendez-nous ce qui n'est pas à vous ! » Une expression picarde : « Saint Antoine de Padoue, quand j'pinse à vous, j'ortrouêfe tout ».

### **Antoine et l'arbre à loques de Herchies**

A Herchies se dressent, côte à côte, un chêne et une chapelle dédiée à saint Antoine de Padoue. Dans le chêne sont enfoncés des clous fixant des linges ayant touché les furoncles des implorants. Quand on sait que le mot clou s'applique couramment au furoncle, on saisit le symbolisme de cet acte. Saint Antoine (mais abusivement remplacé ici par saint Antoine de Padoue) est communément invoqué contre les furoncles...

### **Saint Arnould**

Saint Arnould est né en Flandre à Tiegem d'une famille noble vers 1040 ; il servit divers princes durant dix ans, avant de devenir bénédictin à l'abbaye de St-Médard de Soissons. En 1083, il fut obligé lui aussi d'accepter la charge du diocèse. Il garda peu de temps celle-ci, car le pape Grégoire VII l'envoya en mission auprès du comte de Flandre, Robert le Frison. Il réussit dans sa tâche puis fonda le monastère d'Oudenbourg, où il mourut.

Comme la chronique affirme qu'il incita la population à boire de la bonne bière en lieu et place des eaux malsaines et pestiférées, le saint est surtout honoré par les vendeurs et consommateurs de boissons aux appellations religieuses ou non ...

### **Saint Aubert**

Il est fêté 13 décembre. Saint Aubert est mort en 669. Il est prié pour les maladies et les décès d'enfants. Evêque de Cambrai au VIIe siècle, saint Aubert vint, d'après la tradition, prier sur le Mont (qui deviendra par la suite le Mont-Saint-Aubert, près de Tournai). La chapelle a été dédiée à la Vierge, puis en son honneur, puis en celui de la Sainte Trinité (Mont de la Trinité).

Dans la région hennuyère, saint Aubert est le saint patron des boulangers-pâtisseries.

### **Saint Blaise**

Saint Blaise est prié pour les maux de dents, de gorge et d'yeux. Walter Ravez, dans son « Folklore de Tournai et du Tournaisis » (Casterman, 1949), écrit : "On bénit des cierges avec lesquels, durant l'année, on touchera, pour guérison, ceux qui souffriront de maux de gorge". Ou encore : à l'abbaye des prés porchains, "On se fait appliquer sur les yeux la pierre miraculeuse dite "blaisienne" " (Walter Ravez). Dans certaines paroisses, on faisait aussi bénir du sucre que l'on conservait en cas de maux de gorge.

### **Saint Charalampe**

Un des saints les moins connus et les plus curieux de la région picarde, déjà par le nom qui signifierait, selon l'étymologie grecque, "grâce lumineuse". On sait simplement que Charalampe était prêtre et qu'avec deux soldats et une femme, il mourut martyr en Magnésie (Antioche de Pisidie, Asie Mineure) en 202 ou 203, pendant le règne de Septime Sévère.

Saint Charalampe est invoqué pour les affections contagieuses et maladies des animaux domestiques.

### **Saint Christophe**

Son culte se répandit dès le Ve s dans toute la chrétienté et au Moyen Age, on pensait qu'il suffisait de regarder même de loin son image pour être préservé des accidents les plus graves durant toute la journée. Protecteur des voyageurs, (à pied, à cheval et en voiture) ainsi que contre la "male mort", saint Christophe est un des quatorze "saints auxiliaires" et on le vénère surtout le 25 juillet.

J'ai retenu saint Christophe parce qu'une personne montée sur des échasses fait la procession le 25 juillet dans le village de Flobecq.

### **Saint Druon.**

Né d'une famille aisée à Epinoy en Artois vers 1188, Druon est également appelé Drogon ou Dreux. Le rite à Antoing (c'est-à-dire à Péronnes) est le suivant : les personnes qui viennent invoquer le saint pour des enfants souffrant d'énurésie glissent dans la chapelle des langes ou des culottes imbibées d'urine.

### **Saint Etton**

7<sup>e</sup> siècle. Evangéliste d'origine irlandaise. Mort en 662. Avant de venir évangéliser l'Avesnois, Etton avait été à Rome se faire sacrer évêque à l'église Saint Pierre. D'où le nom du village qui fut créé près du monastère qu'il fonda : Dom Pierre signifiant tout simplement saint Pierre.

Les motifs d'invoquer : protection du bétail. Egalement, en fonction d'un jeu de mots (saint Tetton), il est invoqué pour guérir la mammite des juments et des vaches. Egalement pour que les veaux puissent bien têter.

Les pèlerins utilisent une baguette de noisetier dont l'écorce a été coupée en spirale pour toucher le tombeau du saint situé dans le chœur de l'église de Dompierre. Cette baguette sera ensuite frottée sur l'échine des animaux à protéger.

### **Saint Georges**

Et le combat dit « lumeçon ».

J'en parle davantage en fonction de sa reconnaissance par l'Unesco comme patrimoine oral et immatériel de l'humanité le 25 novembre dernier.

En 1972, les règles du combat ont été réétudiées, afin d'améliorer sa qualité scénique. Actuellement le rituel se déroule comme suit.

Les diables entrent les premiers dans l'arène, font quelques cabrioles et vont taquiner la foule.

Saint Georges les suit et effectue un tour de piste en faisant des moulinets avec sa lance (ce qu'il fera durant tout le combat).

A sa suite, les chinchins entrent dans l'arène et se disposent dans le " rond " afin d'occuper l'espace.

Enfin arrive le dragon, soutenu par les hommes blancs et suivi des hommes sauvages, les hommes-feuilles.

Les diables et les chinchins jouent déjà leur rôle: les diables attaquent, avec les vessies, les chinchins qui les renversent et les traînent par terre. Durant tout le combat, ils effectueront les mêmes actions, allant ponctuellement taquiner la foule qui essaye de leur voler leurs vessies ou les rubans de leur costume. Les chinchins se feront également renverser à trois reprises par un coup de queue du dragon, qui marque ainsi son opposition aux partisans de saint Georges. Saint Georges s'attaque au dragon, d'abord à la lance.

Il s'y prend à trois reprises brisant à chaque fois sa lance (pré-cassée) sur le corps ou la queue du dragon. Dans l'attente de chaque nouvelle lance, il combat au sabre et fait des tours de l'arène, toujours dans le sens des aiguilles d'une montre. Contrairement au dragon qui va lui en sens inverse, marquant de cette façon son opposition non seulement à saint Georges, mais aussi au déroulement "logique" du tour. Par trois fois, le saint maintient la queue de la bête sur le devant de la selle (manoeuvre délicate, l'acteur jouant saint Georges ayant déjà été désarçonné). Par trois fois il entreprendra d'abattre le monstre avec un pistolet. Le premier s'enraye, le deuxième réussit mais ne fait que blesser le dragon qui ne tarde pas à se relever. Au troisième coup de pistolet, "el biette est morte", sa queue n'est plus dressée ce qui indique son nouvel état, provisoire puisque l'année qui suit, le combat devra reprendre. Le combat fini, une maxime circule dans Mons dont la signification indique bien que cette "résurrection" est connue et même attendue:

**"In v'la co pou ein an ! "** (en voilà encore pour un an), c'est-à-dire un an de tranquillité avant de devoir à nouveau combattre la bête...

Mais le combat n'a pas lieu qu'entre saint Georges et le dragon, les autres acteurs et le public "actif" massé près de la corde y participent également. Rappelons qu'il y a deux "camps" représentant le pôle positif et le pôle négatif du rituel : le rôle positif est tenu par saint Georges et les chinchins (dont son "garde du corps"), le rôle négatif est représenté par le dragon, soutenu par les hommes blancs et les hommes sauvages, et par les diables.

En fait, tous les acteurs (excepté saint Georges) participent à des échanges avec la foule. Tous vont taquiner les spectateurs qui se trouvent au premier rang, leur permettant ainsi de s'emparer d'objets porte-bonheur tels que les rubans, vessies, massues... ou aussi du crin car s'il y a quatre queues de cheval pour faire la queue du dragon, il y en aurait dix dans les poches des acteurs !

L'interaction la plus spectaculaire entre le public et les acteurs est celle qui oppose les spectateurs au dragon. Pendant tout le combat, le dragon, manipulé par les hommes blancs, donne de véritables coups de queue dans la foule amassée autour de l'arène, alors que durant le cortège, les coups de queue n'allaient pas "dans" le public et ne faisaient que le survoler. Pour les hommes blancs, toute la difficulté de la manoeuvre réside dans la capacité d'effectuer le coup avec suffisamment d'énergie tout en ne risquant pas de blesser un spectateur. Pour retirer la queue du dragon de la foule, qui s'est instantanément ruée sur les crins, formant une sorte de voûte au-dessus de la queue, les hommes blancs ont besoin de l'aide supplémentaire des hommes sauvages et des autres acteurs (mis à part les chinchins). En effet, le public essaye de conserver la queue le plus longtemps possible afin de s'emparer d'une grande quantité de crin et pour ce faire, il exerce une traction sur la queue du dragon que les seuls hommes blancs pourraient difficilement contrer.

### **Le matin du Combat dit lumeçon : la Procession du Car d'Or dédiée à la sainte patronne de la Ville de Mons, sainte Waudru.**

Le Car d'Or, char d'apparat datant de 1780, ferme la marche, tiré par six chevaux de trait. Il est le seul véhicule du genre encore utilisé dans nos régions. Sur le char, prennent place, autour de la châsse de sainte Waudru, un prêtre accompagné d'enfants de chœur. Le char marque plusieurs haltes, précisément cinq, au cours desquels l'ecclésiastique lit un miracle attribué à sainte Waudru. Comme on le faisait du temps du chapitre, devant les cinq croix de pierre qui jalonnaient le parcours. Au cours de ces pauses, les fidèles tendent divers objets aux enfants de chœur, placés sur le Car d'Or. Ils les appliquent sur la châsse et acquièrent ainsi la vertu de porte-bonheur.

### **Saint Germain**

A Lasne, fontaine Saint-Germain. On invoque saint Germain pour qu'il rende fort les enfants rachitiques et les membres quelque peu affaiblis. Le rituel est d'accomplir trois fois le tour de la chapelle et de déposer quelques pièces dans le tronc. « La chemisette de l'enfant est posée sur l'eau. L'endroit par lequel le vêtement s'enfonce lui indique l'emplacement du mal. Si le linge coule complètement, les chances de guérison sont minimes. L'enfant doit porter le maillot rincé le temps d'une neuvaine. Le membre atteint doit être abondamment lavé avec l'eau de la source » (Fontaines de Wallonie).

### **Sainte Gertrude de Nivelles**

On représente sainte Gertrude en abbesse, avec des rats et des souris. Il s'agirait simplement d'une coïncidence entre le jour de sa fête – le 17 mars – et l'époque de l'année où les rongeurs envahissent les champs.

### **Saint Ghislain**

On sait peu de choses de cet ascète qui habitait au VIIe siècle les solitudes situées le long de la Haine (la rivière qui a donné son nom à la Province du Hainaut). La légende dorée en fait un Athénien venu en

Hainaut à la suite d'une vision reçue à Rome ; deux guides - un aigle et une ourse - lui auraient indiqué un endroit où bâtir un monastère : "Ursidungus" (Ursidongue ?) ancien nom de Saint-Ghislain.

Sur une légère éminence en forme de tombeau (dongus), une ourse (ursi) allaitait ses petits. Menacée par les chasseurs, elle emporta les vêtements de Ghislain, venu défricher la région, et s'abrita dessous. Conduit par un aigle jusqu'à eux, le moine vit là un signe du ciel. Il éleva en ce lieu un humble monastère, et y dispensa ses bons offices...

### **Baudrier béni de Roisin.**

Lors d'un voyage de Ghislain, convoqué par l'évêque de Cambrai, saint Aubert, celui-là fut reçu par le seigneur de Roisin. A son retour, il fut intercepté par un sujet du seigneur qui lui demanda d'intercéder auprès de Dieu pour que l'épouse du seigneur de Roisin pût enfanter sans danger, l'accouchement paraissant très difficile. Ghislain se mit en prière et donna son baudrier au sujet en lui recommandant de le placer sur le ventre de la future maman. Miracle, un garçon vint au monde dans la joie et il s'appela Baudry. Tous les premiers fils du Seigneur de Roisin s'appelèrent Baudry jusqu'au XVII<sup>e</sup> s. Comme saint Ghislain est prié pour les enfants, contre les convulsions, la plupart des garçons et les filles avaient, encore récemment, comme deuxième ou troisième prénom : Ghislain ou Ghislaine...

### **Saint Hubert**

Nous n'échappons pas à la pieuse coutume qui consiste à manger, le 3 novembre, du pain béni afin de nous préserver de la rage. A Tournai, les *p'tits pains de Saint-Hubert*, de trois à quatre centimètres de diamètre, sont donnés dans certaines églises. Le pain se consomme à jeun et sec : ainsi le veut le rite religieux. D'aucuns en conservent quelques morceaux afin que la maison soit préservée du terrible mal ; on prétend que ce pain-là ne moisit jamais.

On pensait, jadis, dans le bassin du Tournaisis, que le pain de Saint-Hubert avait en outre le pouvoir de déceler l'endroit où s'est arrêté le corps d'un noyé qui n'est plus apparu à la surface. Il était autrefois d'usage de jeter un morceau de pain à l'endroit présumé de la chute du corps; comme il était fort sec il dérivait pendant quelque temps, puis s'arrêtait et tournoyait dans un remous qui indiquait la présence du cadavre.

### **Saint Servais**

A Dergneau, le pèlerinage a été très fréquenté. On en emportait une image au-dessus de laquelle était écrit : « Cette image a touché à la relique de saint Servais qui se trouve dans l'église de Dergneau ». Et en-dessous : «Glorieux saint Servais, par votre puissante protection, préservez nos bestiaux des fléaux, maladies et épidémies».

A Rebaix, bien que vouée à saint Amand, l'église est aussi le siège d'un pèlerinage très ancien à saint Servais. Mais ici, c'est contre le rhumatisme qu'on l'invoque. On liait en ex-voto les jarretières du malade. On achetait des cordons qu'on rapportait pour les attacher à ses jambes, où ils restaient jusqu'à usure complète, si l'on en croit Jules Dewert, historien local (...)

A Stamburges, un important pèlerinage avait lieu le 13 mai et pendant la kermesse les pèlerins affluaient, soit à pied, soit en train. Dans les rues conduisant à l'église, des marchands les attendaient pour leur vendre les «bâtons Saint-Servais», baguettes de coudrier, dont l'écorce était taillée en spirale (...) Ils font trois fois le tour (...) Puis, ils achètent trois coupons de cire là où ils ont baisé les reliques et vont les faire brûler sur une plaque de fer attachée à l'extérieur de l'église en récitant leur chapelet... Rentrés chez eux, les pèlerins touchent chaque tête de bétail avec le bâton. Mais celui-ci peut guérir aussi le rhumatisme articulaire. Dans ce cas, non seulement on touche, mais on frappe le malade avec ce bâton (ou cette baguette) de coudrier dont on a aussi frappé le saint...» (Roger Cantraine, Jean-Pierre Ducastelle).

### **Saints imaginaires et facétieux**

#### **Saintes Barbe et Barbette, saint Barbichon**

On sait que les pompiers, les artilleurs, les canonniers fêtent et arrosent bien sainte Barbe. Mais ils célèbrent également Sainte Barbette.

Le lundi, en effet, le lendemain de leur Sainte-Cécile, les pompiers organisent une sortie buvante et chantante qui est l'occasion d'un cortège humoristique. Et le mardi, alors, c'est-à-dire le surlendemain de leur Sainte-Cécile, les pompiers organisent encore une soirée de distraction, mais plus intime cette fois. C'est la Saint-Barbichon. Barbette et Barbichon n'ont, bien sûr, jamais existé... (Lucien Jardez).

### **Saint Begge**

Veuve à Andenne, en Belgique (+ 693) ou Bège, ou Amélie. Fille de Pépin de Lenden, elle appartenait aux familles nobles de son temps. Elle épousa Anségise et fut ainsi la mère de Pépin d'Héristal qui est à l'origine des Carolingiens. Devenue veuve, et revenant d'un pèlerinage à Rome, elle bâtit à Andenne sept chapelles qui rappelaient les sept basiliques romaines. Elle fonda un monastère dans le même genre que celui de sa soeur sainte Gertrude à Nivelles. On affirme qu'elle serait à l'origine des béguinages flamands. Ce qui n'est pas prouvé historiquement. Elle est priée contre les « bègues », en fonction d'un calembour.

### **Saint Braiyou**

« In va t'faire porter l'bannière èd'Saint Braiyou » (« On va te faire porter la bannière de Saint-Braiyou » (saint Pleureur) (à un enfant qui pleurniche tout le temps).

### **Saint Pélourd - Simpélourd**

Ce nom provient d'un jeu de mots sur simple et lourd. Alain Colignon, le folkloriste attitré de saint Pélourd écrit : « Là-bas [Au Roeulx], le héros de la ducasse s'appelait à l'origine Mononke Simpe-èt-Loûrd. Le samedi précédant la fête, un citoyen de la villette revêtu d'un frac et d'un « chapeau-buse » de manière à incarner l'illustre Mononke était promené en landau au milieu des flons-flons. Un mannequin le remplaçait ensuite, mannequin que l'on installait à la fenêtre d'un café de la Place Verte pour la durée des réjouissances. Ce personnage était censé figurer un savetier peu subtil – simple et lourd – qui avait défrayé la chronique en rossant sa femme. La scène se déroulait au XVIIIe siècle. Le souvenir en aurait subsisté en étant réinterprété de façon drolatique ». De « simple et lourd » à « saint Pèloûrd », il y avait peu de distance. Le même Alain Colignon nous apprend que ce pas fut allègrement franchi par des journalistes ignorants du folklore sonégien qui, de ce fait, créèrent un nouveau saint imaginaire...

### **Saint Schuman**

Si chacun des pays qui constitue l'Europe (et l'Europe à venir) fête ses saints, comment les fonctionnaires de la CEE pourraient-ils encore décentement travailler ? C'est pour cette raison qu'un seul jour férié a désormais été retenu : la saint Schuman fêtée le 9 mai (en fonction du 9 mai 1950).

### **Saint Torê**

« C'est ainsi que naquit en 1949 le grand sin Torê à l'occasion d'un congrès de la presse universitaire étudiante qui se tenait dans la Cité Ardente ». Quelques meneurs emmenèrent leurs camarades au pied de la statue du « Dompteur de Taureau » qui se trouvait aux Terrasses. « Cette œuvre en bronze du sculpteur Léon Mignon avait fort ému la très catholique Gazette de Liège : le « Dompteur » en question figurait dans une tenue adamique et en 1881 – date de son inauguration – la pudibonderie était de règle chez les bien-pensants. (...) A partir de 1949, une jeunesse bruyante prit l'habitude de converger vers les Terrasses afin de rendre hommage au « Torê » désormais sanctifié, hommage se traduisant par un hymne composé à sa gloire et qui taquine au passage « ... son gardien dont l'indécence / Fait se pâmer des nounous... » Le culte à sint Torê est plus vivant que jamais. Chaque année, à la Saint-Torê, dans le courant de la troisième semaine de mars, les étudiants se ressemblent au Val-Benoît (ancien site de l'Université) pour organiser une course de trottinettes (Merceron, pp. 946-947).

### **Saint Vaast**

Saint Vaast, que l'on appelle également Gaston, est invoqué pour les enfants qui ont peur de marcher, en fonction de ce jeu de mots : « Avec saint Vaast, in s'in va ». Il est prié également contre les maladies des yeux et les verrues dans le petit village de Popuelles (B). Sinon, saint Vaast est prié à Evregnies et à Leers-Nord. C'est saint Vaast qui a aidé Clovis à s'instruire des

vérités de la foi chrétienne. C'est, finalement, lui qui a accompagné le roi des Francs à Reims et l'a préparé à recevoir le sacrement de baptême en 496.

### **Saint Verhaegen ou saint Vé**

C'est le fondateur de l'Université Libre de Bruxelles, Pierre-Théodore Verhaegen (1796-1862). Vers 1888, des étudiants s'avisèrent de le canoniser facétieusement. « Cette éminente personnalité étant libre-exaministe et adhérent à la franc-maçonnerie, ils avaient pensé que c'était une excellente manière de défier le ministère catholique homogène de l'époque. Le « culte » se pratiquait au milieu de vigoureux accents anticléricaux ».

**Jean-Luc Dubart, professeur de Religion et de Philosophie dans l'enseignement supérieur.  
Belgique**

AUTOUR D'UN SAINT MYTHIQUE ;  
REALITÉ DU RECOURS THERAPEUTIQUE  
ET COHÉSION SOCIALE:  
SAINT STAPIN EN HAUT LANGUEDOC

L'Albigeois est une terre porteuse d'une importante stratification religieuse où le sacré revêt de multiples formes. Parmi celles-ci, les historiens se sont penchés sur les phénomènes religieux prépondérants catharisme et protestantisme, en négligeant le plus souvent tout ce qui a trait à la religion populaire. Cet aspect des choses d'ailleurs, ne fait qu'accuser la négligence dont les folkloristes ont fait preuve en ignorant ce pays au cours de leurs enquêtes. Quand les chercheurs abordent ce sujet, leurs études sont le plus souvent historiques. Les quelques biographes qui se sont intéressés aux saints locaux ont plutôt fait oeuvre de panégyristes que d'ethnologues.

Ainsi avons nous été amené à nous pencher sur le culte de saint Stapin de Dourgne. Cette étude a permis de dégager des remarques relatives à l'aspect populaire d'un culte thérapeutique riche de réminiscences cosmologiques et mythologiques.

## I - LES LIEUX

Le sud du Tarn, ancien Haut Languedoc, est limité vers le sud par la Montagne Noire, dernier contrefort du Massif Central, barrière naturelle et climatique, longtemps frontière historique. Au pied de ce massif, la ville de Dourgne s'inscrit au milieu d'un espace et d'une géographie sacrée qui s'articule autour du culte à saint Stapin. En effet, Dourgne est entouré d'un ensemble de chapelles et de lieux qui, depuis le début du siècle, ont été étroitement liés à l'histoire de son pèlerinage. Quatre points principaux en assurent le cadre :

- La source Saint Macaire
- La chapelle Saint Hippolyte
- La chapelle Saint Ferréol
- La chapelle Saint Stapin

Ces lieux sont situés sur le territoire communal et sont disposés en étoile autour de la ville dont ils sont presque équidistants. Chacun d'eux a sa fonction propre et il est lié au souvenir d'un saint dont il porte le nom.

### A - SAINT MACAIRE, L'EAU ET LE FEU SOLAIRE (2 janvier)

Le vallon, dit de Saint Macaire, est situé au sud-ouest de Dourgne. La source qui jaillit du flanc de la montagne et au-dessus de laquelle on a érigé une chapelle mariale en 1952, est une source thérapeutique depuis l'antiquité. (1)

Réputée pour connaître le flux et le reflux (2) ce lieu a été fréquenté par deux historiens du XIXe siècle qui attestent la fréquentation populaire de ce lieu en rapport avec le culte de saint Stapin (3).

C'est au jour de la saint Jean que cette source est la plus propice à la guérison des maux. Ce jour là, les eaux sont réputées bouillir dans le bassin alors que le soleil danse à son lever (4). Les linges qui servaient aux ablutions restaient étendus sur les buissons voisins d'où le nom de source de Manies ou Mumies (5). A ce lieu est attaché le souvenir de saint Macaire, ermite mythique dont la tradition orale assure la présence dans le vallon au lieu-dit « Troc al figuier ». C'est là qu'un corbeau venait lui apporter sa nourriture quotidienne.

### B - SAINT HIPPOLYTE, LE VENT (6 août)

Au sud de Dourgne, le travail d'une carrière de pierre a permis de mettre à jour les structures de l'ancienne chapelle saint Hippolyte dite aussi saint Chipoli. Le bâtiment est inscrit dans l'enceinte d'un camp romain déjà occupé à l'époque de Hallstat, comme le prouvent des découvertes archéologiques récentes. (6) Lieu de culte desservant quelques hameaux de la montagne jusqu'au XVIIe siècle, la chapelle avait aussi son cimetière. Le culte à saint Hippolyte continua toutefois après la ruine de la chapelle, dans l'église paroissiale saint Pierre de Dourgne jusqu'au XIXe siècle. (7). Saint Chipoli a toujours ici été imploré contre les méfaits du vent dominant, l'Autan, d'origine méditerranéenne qui, en permanence, dispute ce territoire au vent d'ouest.

### **C - SAINT FERREOL, LES PIERRES ET LE TONNERRE (18 septembre)**

Sur une autre crête au sud de Dourgne existe une chapelle dite de Saint Ferréol, reconstruite en 1947, à côté de la chapelle primitive dont l'emplacement est marqué par une croix. On en trouve trace au XVIe siècle, époque où les troupes protestantes, après avoir pris Dourgne, détruisirent la chapelle saint Ferréol. (8). La chapelle primitive était érigée sur un plateau dominant au nord un extraordinaire paysage. A cent mètres à l'ouest, en bordure du plateau et dominant le vallon de saint Stapin, une grande croix fait toujours l'objet d'une procession le 6 août, après la messe du matin à la chapelle. Il est prévu d'y demander tout spécialement la protection contre la tempête et l'orage. Entre cette croix et la chapelle, et sur ce même plateau, existe une doline prise dans un petit massif gneissique, au bord de laquelle apparaissent quelques pierres qui sont l'objet d'un culte et le support d'un légendaire mettant en scène tantôt saint Ferréol, tantôt saint Stapin, en lutte avec le diable pour la possession de ce petit territoire. La sainteté des premiers a marqué ces pierres d'empreintes dont nous verrons l'importance au cours du rituel du pèlerinage.

### **D - SAINT STAPIN, LA TERRE (6 août)**

La chapelle Saint Stapin est située au sud de Dourgne dans un vallon dominé d'un côté par la croix de Saint Ferréol et de l'autre par le monument dit « Roc de L'Abbate » où l'on a érigé une statue du saint. Ce monument est situé sur un promontoire rocheux sous lequel se trouve la grotte du Cruzel où le saint a trouvé refuge pendant un temps. Ce lieu a livré d'importantes traces d'occupation préhistorique (9). L'emplacement de la chapelle Saint Stapin a longtemps été celui de l'ancien village de Dourgne qui descendit plus bas au XIVe siècle. La chapelle primitive du saint était placée originellement à l'emplacement de l'église paroissiale du nouveau village (10). Telle qu'on peut la voir aujourd'hui, elle se présente sous l'aspect que lui a donné sa restauration de 1860, époque du renouveau des grands pèlerinages au saint.

Dans une des chapelles a été conservée une pierre que le ciment a épargné et qui est dite : « Les genouillades ». Une des cupules de la dite pierre est considérée comme étant la trace d'un des genoux du saint. La chapelle actuelle est donc placée dans l'espace de l'ancien cimetière de l'église paroissiale primitive. L'espace autour de la chapelle conserve toujours quelques arbres centenaires. Ce petit espace a toujours été l'objet d'une attention particulière et considéré comme sacré. Lorsqu'au XVIIIe siècle, un des curés décida de faire couper ces arbres situés dans le « Pré des âmes », la population se mobilisa en masse et les consuls interdirent une telle action qu'ils considéraient comme sacrilège. (11).

## **II - SAINTS ET GEANTS**

La liaison entre tous ces lieux de culte s'établit d'elle-même par deux types de sources Les textes et la tradition orale.

### **A - LES TEXTES**

L'ensemble des documents de base fait une remarque unanime, ignorant totalement les autres

saints, ne citant que saint Stapin. Les textes primitifs relatifs à saint Stapin ont tous été établis au cours de la période post-tridentine, première époque de la formalisation d'un essai de biographie. Tous les auteurs sont religieux et tous affirment « ce saint est totalement inconnu des hagiographes, ce qu'ils en rapportent est constitué de ce que l'on a bien voulu leur dire » (12). Les biographes, toutefois, s'accordent sur un certain nombre de points qu'aucun ne remettra en cause : la naissance de saint Stapin à Dourgne, sa vie érémitique, son appel à l'évêché de Carcassonne par le peuple de la ville vers 680, son refus de ce siège, sa période de réflexion dans la grotte du Cruzel où Dieu lui demanda d'accepter cette charge, sa mort à Dourgne, le transport de son corps par le peuple de Carcassonne venu le chercher et son premier miracle à Ventenac Cabardès où un culte spécial lui est voué.

Le peu de témoignages que l'on possède vraiment si l'on fait le tri de ces textes impose une étude précise des éléments complémentaires qui viennent apporter d'intéressants témoignages.

## **B - LA TRADITION ORALE**

Lorsqu'en 1920 un curé de Dourgne entreprit d'écrire une vie de saint Stapin, une des fiches qui contenait des documents qu'il avait collectés, sur les traditions et les pratiques sociales portait en titre « A ne pas insérer dans la monographie » (13), donc nous avons perdu là d'incalculables témoignages dont nous essayons de combler les lacunes grâce à quelques informateurs bienveillants.

Ceux-ci en effet rapportent « Ils étaient quatre frères qui, en des temps fabuleux, habitaient Dourgne. Saint Macaire, qui est le patron des ermites, habitait à l'ancienne fontaine de Mounies. Ce saint et ses autres frères : Ferréol, Hippolyte et Stapin, se réunissaient de temps à autre auprès d'une fontaine des environs de Dourgne. Ils firent un repas et décidèrent que l'eau que l'on puiserait à cette fontaine le matin de la saint Jean serait bienfaitrice.

Ces saints étaient des géants qui se jetaient des meules de moulin en guise de palet d'un côté à l'autre de la montagne. Quant à saint Ferréol, il était charretier lorsqu'un jour, gravissant la montagne en conduisant une charrette traînée par des veaux, et, plein de vin, il arriva au sommet et tomba sur le rocher que le démon faisait enfoncer sous ses pas comme un sol boueux. La charrette et les animaux s'enfoncèrent mais le jeune Ferréol ayant promis de changer de vie, un jeune homme vêtu de blanc passa au-dessus des cornes des bêtes et saint Ferréol put continuer sa route. » (14).

Des traces de roues orientées, inscrites dans le rocher ainsi que la trace de l'aiguillon du saint existent près de sa chapelle.

Une autre source rapporte, au niveau du légendaire, qu'après avoir été porté sur le siège épiscopal de Carcassonne, saint Stapin faisait souvent le trajet entre sa ville natale et son siège épiscopal à pied par la montagne, portant avec lui deux paniers l'un chargé de ses modestes provisions, et l'autre de ses livres. Tous ces éléments liés à la mythologie populaire auront leur correspondance au niveau du rituel du pèlerinage.

## **III - RITUEL ET SOCIÉTÉ**

### **A - DE LA TRADITION A LA SUPERSTITION**

La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à Dourgne sera l'époque de la lutte acharnée entre l'autorité épiscopale et la communauté urbaine. En effet, en août 1774, Monseigneur de Castellane, évêque de Lavaur décide la fermeture de la chapelle du pèlerinage et l'interdiction des processions sur la montagne. Les arguments invoqués sont ceux des abus et de la licence découlant de la superstition. Pendant quinze ans, les deux autorités vont défendre leurs positions jusqu'au jour

où la Révolution mettra fin à leur discorde. Ces quinze années de procès ont servi à souder la communauté de Dourgne et l'ont fait se pencher sur la justification de sa coutume. C'est là sans doute l'aspect le plus positif de cette affaire qui démontre combien ce pèlerinage est intégré à la vie et aux pratiques sociales de Dourgne. Le retour du culte sous l'Empire a obligé l'église à adopter une nouvelle stratégie en matière de contrôle de ce genre d'abus. En effet, le pèlerinage ayant repris en force et de lui-même après la Révolution, le clergé et les autorités religieuses du diocèse mirent sur pied une politique progressive d'encadrement du pèlerinage et de glissement régulier de son sens. On passe en effet, du culte au saint thérapeute au début du siècle à celui du Saint Sacrement, autant dire d'un culte spécial à un culte général.

Aujourd'hui, le saint honoré est devenu le protecteur de la ville et le rituel en est amoindri au regard de ce qu'il a été autrefois.

## **B - LE PELERINAGE, ESPACE GEOGRAPHIQUE ET RAYONNEMENT**

Le pèlerinage est aujourd'hui très appauvri par le simple fait qu'il est restreint à la communauté de Dourgne alors qu'il était jusqu'au siècle dernier fréquenté par des pèlerins venus de l'Albigeois, du Rouergue et du Lauragais. Il est curieux de constater que cette provenance géographique se limite aux zones accessibles, ignorant les régions placées de l'autre côté de la montagne, comme les Corbières, le Carcassès et le Saint Ponais, pourtant tout aussi proches. Quelques cas de pèlerins ont été retrouvés comme provenant de régions plus éloignées mais ils sont minorité. Même si le culte à saint Stapin était connu dans toute l'Europe, la fréquentation régulière des lieux était limitée à des régions qui ne dépassaient pas les limites de la province du Languedoc. La fréquentation des villages limitrophes étant le plus importante : Massaguel, La Gardiolle, Verdalle.

## **C - LES MOTIVATIONS**

La plupart de ces pèlerins accomplissaient plusieurs dizaines de kilomètres à pied pour venir implorer le saint ou le remercier pour l'obtention d'une grâce.

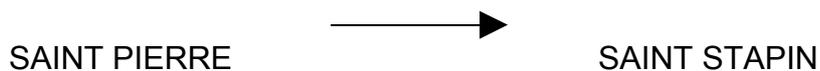
Grâces pour le corps ou grâce pour l'esprit, la prière au saint commence dès avant la naissance car il est connu qu'il accorde aux femmes qui le lui demandent la chance de devenir mère. C'est là un des aspects du saint qui laisse le moins de traces dans les textes mais c'est aussi celui qui a perduré le plus longtemps comme nous avons pu nous même le constater auprès de certains informateurs. (15). Dans le prolongement immédiat de cette pratique se situe celle de la bénédiction et de la consécration des enfants. Ainsi plusieurs des habitants de Dourgne portent-ils comme prénom celui de Stapin en souvenir de cet usage (16). Cet aspect au rôle autant préventif que curatif exigeait autrefois une venue au pèlerinage qui se renouvelait parfois pendant dix ou vingt années, exigence seulement assouplie par la possibilité d'un remplacement accompli par un proche. Mais la grande raison de la venue des pèlerins à Dourgne est la réputation acquise par le saint pour la guérison qu'il obtient à ceux qui sont atteints de la goutte ou « podagre » et de rhumatismes. Curieusement, rien dans les attributions du saint telles qu'elles nous sont connues par les textes ou par le légendaire ne le rattache à de telles vertus thérapeutiques.

En fonction des époques, les demandes de guérison se sont modifiées et ont pris en compte, peu à peu, tous les types de maladie. En sus des affections corporelles, nous avons pu relever dans quelques documents l'invocation à saint Stapin afin d'accomplir une bonne mort. La guérison, en général, n'intervenait qu'après l'accomplissement d'un certain nombre de rites dont nous allons examiner les pratiques.

## **D - LA PROMENADE DU SAINT**

Les archives paroissiales ont conservé quelque uns des rituels du pèlerinage ainsi qu'un petit coutumier paroissial qui nous a permis de restituer les grandes étapes des journées du 5 et 6 août. A partir des années 1820, une neuvaine préparait l'ensemble de ces fêtes. Entre ce temps

et le jour même du 5 août, le rituel introduisait peu à peu les manifestations du grand jour, notamment au niveau des processions qui se déroulaient entre l'église paroissiale Saint Pierre et la chapelle de Saint Stapin dans son vallon et qui se présentaient comme suit :



Dimanche

Avant le 5 août                      Procession du buste reliquaire

5 août

Procession du buste reliquaire + reliques  
vêpres + sermon

6 août

Le saint sacrement + le buste  
Après les vêpres

### E - 6 AOÛT « LA SANT ESTAPI »

Horaires :

- 5h30 Messe à la chapelle Saint Ferréol
- 6h, 8h, 10h Messes à la chapelle Saint Stapin
- 7h, 7h30 Messes à l'église paroissiale Saint Pierre

L'ensemble des manifestations de cette journée que nous avons essayé de rassembler d'après diverses sources ne nous ont pas permis de déterminer la succession exacte des manifestations qui semblent d'ailleurs avoir varié suivant les époques.

Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, on sait qu'une procession se déroulait entre l'église paroissiale Saint Pierre et la chapelle Saint Ferréol (sur le plateau), menée par un prêtre en surplis et qu'une prière à la croix proche de la chapelle était dite régulièrement.

Durant les offices à la chapelle Saint Stapin, la foule entrait et sortait en permanence, les prêtres consacrant les enfants au saint dans une des chapelles, confessant les pèlerins qui embrassaient la statue du saint. On pouvait aussi acheter des cierges et déposer des offrandes au fond de la nef. Les marguilliers, préposés à cet office, inscrivaient aussi les noms des pèlerins ou ceux de leurs parents qui désiraient faire dire des messes. Le tout se déroulant dans une cohue assez indescriptible.

A côté de ces rites, trois autres sont mentionnés comme étant pratiqués au cours de cette journée et ce, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle

- Une procession du clergé dans la chapelle portant le buste du saint et réservée au seul clergé.
- Un rite de circumambulation (17), accompli par les pèlerins et établi à neuf tours à l'extérieur de la chapelle.
- Un rite de frottement réservé aux pèlerins malades qui se faisaient porter près de la chapelle Saint Ferréol dans les rochers prévus à cet effet afin d'apposer les membres dont ils souffraient dans une des pierres taillées à l'image de chaque partie du corps (18). Ce dernier rite semble avoir été accompli sans la présence du clergé. Chaque pieux visiteur emportait pour lui et sa famille un fragment de ces rochers en guise de relique. Si, à l'issue de cette pratique, le malade n'était pas guéri, il pouvait aller à la source de Saint Macaire.

Pendant toute la journée, on déposait au fond de la chapelle de grandes corbeilles de raisins primeurs blancs et noirs dont chacun détachait et emportait quelques grains.

Il semblerait que ces pratiques aient abouti à certaines guérisons.

### F - LE LIBER MIRACULORUM

La tradition orale rapporte qu'un nombre important de guérisons a été obtenu grâce à saint Stapin. La plupart de nos informateurs témoignent eux-mêmes du soulagement qu'ils ont éprouvé à l'occasion de certaines de leurs maladies après avoir effectué ce pèlerinage. Hélas, bien peu de textes nous sont parvenus pour avoir une idée complète des guérisons obtenues. Un premier livre des miracles était conservé dans l'église paroissiale avant la Révolution ; il a disparu au cours des troubles de cette époque. Seul nous est parvenu le livre des guérisons du XIXe siècle que nous pouvons compléter par quelques témoignages antérieurs relevés dans des biographies du saint. Les cas relevés sont au nombre de seize et même si leur étude statistique paraît peu intéressante, la mise en tableau de ces différents cas permet certaines conclusions. La plus évidente et la plus surprenante met en valeur le fait que les guérisons obtenues, le sont pour des affections qui ne sont pas traditionnellement attribuées au saint thérapeute (n°1 et 3 du tableau ci-dessous). D'autre part, il apparaît d'une façon générale que sur l'ensemble des cas, la majorité des guérisons est obtenue pour des femmes issues d'un milieu modeste et habitant plutôt la région proche.

Témoignages par époque :

|              |    |
|--------------|----|
| XVIIe siècle | 3  |
| XVIIIe       | 3  |
| XIXe         | 10 |

Origine géographique :

|                   |                     |
|-------------------|---------------------|
| Diocèse de Lavaur | 5 dont 3 de Dourgne |
| Castres           | 2                   |
| Mirepoix          | 1                   |
| Béziers           | 1                   |
| Albi              | 2                   |
| Rodez             | 2                   |
| Toulouse          | 2                   |

Origine indéterminée 1

Origine sociale :

|                                |    |
|--------------------------------|----|
| Bourgeoisie ou noblesse        | 3  |
| Artisans, paysans, commerçants | 13 |

|               |    |
|---------------|----|
| Sexe Masculin | 2  |
| Féminin       | 14 |

Age :

|                |   |
|----------------|---|
| Jusqu'à 20 ans | 8 |
| Au dessus      | 8 |

Affections :

|                  |   |
|------------------|---|
| 1- Malformations | 7 |
| 2- Goutte        | 1 |
| 3- Paralysie     | 4 |
| 4- Cécité        | 2 |
| 5- Tuberculose   | 1 |
| 6- Stérilité     | 1 |

Marche suivie pour la guérison

|                                      |    |
|--------------------------------------|----|
| Guérison subite puis vœux au saint : | 1  |
| Vœux. Pèlerinage puis guérison :     | 11 |
| Vœux. Guérison puis pèlerinage :     | 4  |

Il aurait été intéressant de faire des comparaisons avec le nombre de pèlerins mais rien ne permet de quantifier ces foules à l'exception de quelques livres de comptes des marguilliers dont la rédaction est fragmentaire.

## IV - RITUELS LAICS

Concurremment à l'organisation religieuse de cette journée, le pèlerinage s'inscrit dans un ensemble plus large de festivités qui revêtent un certain nombre de caractéristiques où s'implique directement la communauté laïque en tant que groupe social constitué. La fête du 6 août est, en effet, le point fort de la vie de Dourgne et l'axe de son temps. Le pèlerinage assurant un rapport privilégié avec l'univers du sacré, les autres manifestations avec le monde profane. Il y a interpénétration des rituels qui trouvent un point commun autour du groupe de la jeunesse.

### A - LA FOIRE, LA JEUNESSE ET LE VIN

C'est à la jeunesse que revient donc le rôle clef de ces journées. Ainsi, elle est chargée de l'organisation de la musique qui servira tant aux fêtes religieuses qu'aux profanes. Ils en assurent la dépense sur les deniers reçus au cours des quêtes par les marguilliers et sur lesquelles ils prélèvent tout ce qu'ils peuvent retirer d'une main dans chacun des tas de quête, comme la coutume les y autorise (19). Un de nos informateurs nous rapporte que jusque sous Napoléon III, la jeunesse avait l'habitude de costumer l'un de ses membres en saint, lui faisant suivre tout le pèlerinage jusqu'au soir où on le forçait à ingurgiter un énorme plat de haricots. A la suite de quoi, s'ensuivaient jeux et danses (20). Concept carnavalesque et parodique.

Le vin jouait d'autre part un rôle fondamental au cours de ces fêtes. Ce jour là, les cabarets volants pouvaient s'installer partout et les aubergistes du lieu avaient droit de vendre leur vin à l'extérieur de leurs établissements et, fait plus curieux, le curé de la paroisse avait même le privilège d'en vendre lui-même devant la porte de son église. Ce dernier privilège est rapporté par un acte notarié du XVI<sup>e</sup> siècle qui formule que cette vente se faisait « à pot et pintes » (21).

### B - CONTES ET RITUELS

Les contes et légendes relatifs à saint Stapin sont rares, toutefois, il en existe un intitulé « le marchand de cages », relevé au siècle dernier et dont Paul Sebillot a trouvé une variante dans le Jura. L'intérêt de ce texte est qu'il associe différents rites, saint Stapin et la jeunesse dans la Montagne Noire. Cette étude trop brève ne permet pas de le retranscrire ici (22).

## C - LE ROMARIN

### LE ROMARIN :

La jeunesse tient aussi un rôle important dans la vie de Dourgne, lors de la fête du Romarin. Cette fête se déroule de nos jours encore, le jour du dimanche de Septuagésime. Cette date et celle de la Saint-Stapin sont les deux dates clés de la vie communautaire, un proverbe d'ailleurs les associe :

Mieux vaut l'air du Romarin (février)  
que l'air de la Saint-Stapin (août)

Le rite se déroule aujourd'hui de la façon suivante : les jeunes gens parcourent les rues de la ville, musique en tête, en costume du Moyen-Âge, escortant un char fleuri sur lequel est fixé un pied de romarin accompagné d'un pied de laurier. Danses et parcours ne semblent pas répondre à un rythme particulier ni à un circuit déterminé. L'origine de cette fête a une explication profane qui ne semble correspondre qu'à moitié au message qu'elle porte. Elle serait le souvenir d'un épisode historique qui se serait déroulé au quatorzième siècle :

« En mille trois cent un, le Roi venant du futur Revel, descend à Sorèze pour y sacrifier la Sainte Quarantaine qui approche, auprès des religieux du monastère de la Sagne (Sorèze). En même temps, du côté opposé de la ville et longeant la montagne une longue file de jeunes gens en habits de fête et portant chacun un rameau de romarin, plante odoriférante qui pousse très bien dans notre sol. En tête de cette procession l'on remarque le clergé portant la croix pastorale et une bannière au buste d'un évêque. Ces hommes jeunes sont des enfants de l'ancien Dourgne, ils viennent demander au Roi la reconstruction de leur cité non loin de l'oratoire de Saint-Stapin, leur compatriote, et sur un emplacement favorable au tissage de la laine. Deux ans plus tard une nouvelle délégation alla trouver Philippe à Puylaurens pour y payer une redevance au trésor et retirer des mains royales la première charte de ses libertés. Elle était naturellement composée de chefs de famille chargés d'en juger les clauses. Le soir même, nos notables rentraient à Dourgne en tenant une charte de mille trois cent trois et des rameaux de lauriers cueillis sur les coteaux de la ville à laquelle ils semblent avoir donné leurs nom ».

Ainsi, s'est perpétuée l'explication liée à ce rite, telle qu'elle existait sous la plume de l'historien de Dourgne. Aujourd'hui, le cortège a jumelé le laurier et le romarin, y ajoutant, depuis une époque indéterminée, des oranges que l'on distribue aux habitants, au fil de la rue, et ceux-ci donnent ce qu'ils veulent en échange. Une phase importante du rite n'est plus aujourd'hui pratiquée ; en effet jusqu'à ces dernières années et comme c'était la coutume ancestrale, les romarins plantés dans les jardins de Dourgne, à cet effet, étaient rituellement volés la nuit. Des abus ayant été commis, on supprima ce vol nocturne. Ceux qui en gardent le souvenir ne nous ont pas caché que le choix des jardins à voler, était souvent guidé, par la personnalité de leurs propriétaires, plutôt que par la beauté de la plante. On préférait nettement voler le romarin dans le jardin de ceux qui n'étaient pas toujours régulièrement intégrés au village, à cause de leurs caractères difficiles ou du mauvais accueil que tel ou tel, l'année précédente, avait réservé aux voleurs du cortège du Romarin.

Une telle fête, à quelque époque qu'elle se rapporte, mérite un intérêt particulier, d'autant que le romarin n'est pas une plante naturelle de ces versants nord de la Montagne Noire, quoiqu'elle y pousse bien.

### LA FÊTE DU ROMARIN DE DOURGNE

Elle n'est donc pas la seule. On trouve la même fête qu'à Dourgne, en Gévaudan, le dimanche de la Sexagésime, où les jeunes gens portent du romarin aux jeunes filles en chantant :

Ai ton poulit aubre  
que la dins aquel jardé  
lou pus poulit aubre de  
toutes los aubres es lou  
roumanis, ount ma  
mio Aneto renié  
sous plévis.

(F. Mistral, le Trésor du Félibrige)

La symbolique des plantes, en association avec le groupe de la jeunesse, est présente dans bien des coutumes des provinces de France. Cependant, la manifestation de Dourgne est une des rares qui ait perduré. Le caractère affirmatif du signe distinctif du groupe de la jeunesse est ici évident ; il est bien sûr lié à l'amour ; sa date d'ailleurs amorce la fin des grands froids et l'arrivée du printemps. Traditionnellement à Dourgne, cette fête était suivie de celle du laurier, organisée par le groupe des gens mariés. Le laurier, du groupe des Achillées, plante non caduque a des qualités de durabilité et d'immortalité qui concourent aussi à affirmer les caractères d'un autre groupe social, celui des adultes d'un univers tout à fait pacifique, au point, qu'aujourd'hui, les deux rites ont étroitement mêlé jeunes et adultes.

Cette fête, comme rite de passage et comme cohésion de la communauté villageoise, est particulièrement forte. Elle est bien, avec la Saint-Stapin, l'autre point fort de la vie locale. Signalons enfin que, depuis quelques années, le caractère médiéval de la fête a été largement amplifié et enrichi. Au défilé primitif ont été ajouté aujourd'hui, des danses, une foire et un marché au soleil, l'attaque du château ; le tout se jouant sur la grand'place de Dourgne. Tout cela, afin de développer l'aspect évoqué plus haut, de la création hypothétique de la nouvelle ville par Philippe VI de Valois. Nous trouvons à Carcassonne une similitude à ce rite, dans la fête de Saint-Bazaire, où l'on pratique une cueillette de branchage.

## **SAINT STAPIN, GARDIEN DES PASSAGES ET PIVOT DE LA VIE SOCIALE**

A Dourgne, tout semble s'organiser comme autour d'un espace et d'une société où tout équilibre est régi par des lois inscrites au temporel comme au spirituel.

Au niveau géographique, la bipartition de l'espace entre ville et lieux sacrés, où la communauté retrouve une partie de son enracinement, est très évidente. Saint Stapin lui-même ne fait-il pas le lien entre ce côté de la montagne et l'autre versant, vivant ici dans la solitude de son ermitage, attaché aux vertus de la terre, alors qu'il connaît de l'autre côté la consécration épiscopale qui le rapproche du divin, assurant ainsi l'image de deux mondes dont il assure la liaison. C'est lui qui fait passer le pèlerin de son état d'homme amoindri, à celui d'homme guéri. Le lieu qui lui est consacré est celui d'une chapelle du cimetière, espace où on l'implore aussi pour bien passer de vie à trépas.

Les lieux, vallons et montagne, participent au rituel, les saints et leurs vertus protectrices en rapport avec les grandes forces de l'univers assurent là un espace, pivot entre deux mondes, où le légendaire vient rappeler ce parcours pèlerin témoin actif d'un perpétuel recommencement, établissant mieux qu'ailleurs les rapports entre le monde sacré et le profane.

La guérison du corps, comme le soulagement de l'esprit colle ici à la réalité géologique et donne à ce pèlerinage un aspect cosmologique particulièrement fort.

Autour de cet espace et par l'intermédiaire des saints héros, la communauté de Dourgne exprime ses angoisses, dévoile ses faiblesses et assure aussi sa cohésion sociale.

**Bertrand de Viviès  
Conservateur du Musée de Gaillac**

## NOTES

- (1) Entretien avec le Père Pierre Marie de la Morsanglière de l'abbaye d'En Calcat, archéologue, qui découvrit sur le site au cours de sondages, un ensemble de monnaies de l'époque d'Auguste.
- (2) BOREL (Pierre) "Les antiquités de Castres..." Castres 1649 p. 96.
- (3) SAINT MARS (Thomas de) dans "Société des antiquaires de France" tome T, 1ère série, 1817.  
CLOS (J.A) dans "Annales de statistiques" par BALLOIS, 2<sup>ème</sup> année, tome VI
- (4) CLOS (J.A.) opus cit.
- (5) Mumies : linge trempé dans la fontaine et laissé sur les berges, en languedocien. Voir MALAVAL (J.P.) "La sorcellerie en Limousin", éd. Milan, 1982, p. 53
- (6) Voir note (1).
- (7) Livre de compte des marguilliers de Dourgne. Arch. par.
- (8) ROQUES (Chanoine), Notes manuscrites, Arch. Part.
- (9) AZEMAR (Th.), « Dourgne, ses seigneurs, ses consuls », Albi, 1910
- (10) AZEMAR (Th.), op cit.
- (11) ROQUES (Chanoine), op cit.
- (12) RAUNAUD (Th.), "Hagiologia lugdensis", 1665  
VIC (G. de), "Chronicon episcoporum ac reram mirabilium ecclesiae Carcassonensis", 1667  
AGNELLI, "Succinto racconto della vita de S. Stapino », Milan, 1681
- 2) MONTAGNE (Abbé), notes manuscrites, Arch. Part.
- 3) ESCANDE (Jean), Informateur
- 4) TERRAL (Ginette), informateur
- 5) TRANTOUL (Michel Stapin), Informateur
- (17) CLOS (J.A.), op. cit.
- (18) COMPAYRE (M.C.), "Guide du voyageur dans le département du Tarn", Albi, 1852.
- (19) AZEMAR (Th.), op cit.
- (20) ESCANDE (Jean), Informateur
- (21) AZEMAR (Th.), op cit.
- (22) SEBILLOT (Paul), Revue des traditions populaires, 1916, T 31, p. 185.

## BIBLIOGRAPHIE

- AZEMAR (Th.), « Saint Stapin et les annales du pays Castrais », dans Albia Christiana, 1893, p. 345.
- ASTRUC (Abbé J.), « L'évêque de Carcassonne Etienne Ier (683) a-t-il été canonisé ? », dans « Mémoires de la société des arts et des sciences de Carcassonne », VII, 2ème série.
- CLOS (J.A.), « Sorèze », Toulouse, 1822.
- FERRAS (Frère Vincent osb) « Les saints de la vallée du Taurou et du Bayou à Dourgne (Tarn) », Castres, 1973.
- JALBY (Robert), « Le folklore du Languedoc », Paris, 1971.
- NAYRAL (Magloire), « Biographies et chroniques castraises », Castres, 1836.
- MONTAGNE (Abbé), « Saint Stapin, évêque de Carcassonne », Albi, 1920.
- SALABERT (Abbé H.), « Les saints et les martyres du diocèse d'Albi », Toulouse, 1892.
- VIVIES (Bertrand de), Saint Stapin en Languedoc, autour d'un saint mythique, réalité du recours thérapeutique et cohésion sociale, Thèse de doctorat d'histoire, 3<sup>ème</sup> cycle, E.H.E.S.S., Paris, 2001, p. 246 et p.153
- VIVIES (Bertrand de), Saints et géants au pays de Dourgne, Lacour, Nimes, 1996

Archives Nationales : M.L. 825 ; G.B. neg 4 fol. 1512  
Départementales : série A 42 ; B 913 à 919 ; C 1271 à 1272 ;  
De l'archevêché d'Albi : différents dossiers manuscrits.  
De la paroisse de Dourgne : différents dossiers non numérotés.

# **Le temps des saints en Vallée d'Aoste : guérir les hommes, les animaux, la terre et le temps**

## Vivre à la montagne

La montagne, comme tout le monde sait, est un milieu difficile. Avant que l'homme ait pu s'y installer d'une manière stable, il a dû résoudre toute une série de problèmes. D'abord, il fallait qu'il arrive à faire produire convenablement une terre pauvre, dans un milieu escarpé, donc difficile à travailler, par un climat rigide. Puis, pour passer indemne les longs mois où la terre se repose, il devait apprendre à conserver les denrées produites.

Les solutions trouvées par les montagnards, souvent réponses imposées par les caractéristiques du milieu physique, sont plus ou moins les mêmes partout; personne n'a donc rien inventé. Cependant, dans l'éventail relativement étendu des possibilités envisageables, chaque communauté, par hasard ou par choix délibéré, en a développé quelques-unes.

La communauté valdôtaine, dont je vais vous entretenir, a dû apprendre en premier lieu, plus ou moins comme dans toutes les Alpes Occidentales, à exploiter économiquement les différentes zones d'altitude pour avoir des produits variés mais aussi afin de pouvoir faire des provisions pour la mauvaise saison. Elle a donc dû apprendre à se déplacer, de bas en haut et vice-versa, selon les saisons, lors de transhumances de courte durée mais extrêmement fréquentes. Elle a développé ensuite une organisation sociale, où l'entraide est indispensable, en adoptant des institutions juridiques, inconnues au droit romain, comme la propriété commune inaliénable et indivisible qui a encouragé la population à travailler en corvées et à mûrir un sens profond de la solidarité. La propriété commune a encouragé en même temps le montagnard à veiller afin que la propriété collective se conserve et s'améliore dans l'intérêt commun. Et encore, nos montagnards ont cultivé de petits savoirs qui ont permis aux hommes d'émigrer pendant l'hiver, de louer leurs compétences, de voir le monde et d'acquérir des connaissances pour rentrer au printemps avec un petit magot. Et tout cela sans avoir pesé, pendant l'hiver, sur les maigres réserves alimentaires de la famille.

## Vivre avec les saints

Malgré tout cela, la vie à la montagne demeurait dure et aléatoire. Voilà pourquoi la protection du Bon Dieu, au sein d'une communauté profondément christianisée, était toujours appréciée, et souvent même sollicitée par l'intermédiaire d'une foule de saints aux pouvoirs variés.

Vous les présenter tous serait impossible et non particulièrement intéressant. Il s'agit en général de saints peu connus et, dans le cas contraire, qui possèdent, probablement, des attributs différents de ceux reconnus par la hiérarchie. Je vais donc essayer d'aborder le sujet en partant des problèmes et des peurs qui hantaient nos montagnards et qui stimulaient le recours aux saints en vue de bénéficier d'une solution souhaitée qu'on ne pourrait pas obtenir par les voies naturelles. Cette approche du thème nous permettra non seulement d'en savoir davantage sur les saints mais aussi de mieux comprendre la vie quotidienne de nos montagnards.

Chez nous, on tendait à éviter le recours direct au Bon Dieu tout puissant. Par timidité ? Par respect ? Ou plus simplement, par une sorte de méfiance à l'égard des touches à tout ? Même Notre-Dame de Tout Pouvoir, qui pourtant peut compter sur de nombreuses chapelles un peu partout en Vallée, n'était pas toujours la seule titulaire du lieu sacré qu'elle partageait souvent avec d'autres saints moins illustres mais aux pouvoirs plus pointus.

Pour la solution d'un problème donné on pouvait invoquer des saints différents et le même saint pouvait résoudre plusieurs problèmes différents, ses pouvoirs étant variés. Le choix du saint intermédiaire de la part du fidèle pouvait être de type personnel, familial ou être lié à une dévotion plus étendue, partagée par la communauté paroissiale ou diocésaine. Le rituel pour l'intercession était généralement sobre et, en tout

cas, reconnu et assimilé par le culte local. Les pratiques symboliques, voire ésotériques, étrangères aux dictats de la religion dominante, existent cependant mais elles sont relativement rares et de plus en plus difficiles à documenter. Pendant longtemps, l'histoire des saints a été l'affaire de savants bien intégrés dans la religion catholique, qui ont négligé, voire ignoré de manière délibérée, tous les écarts par rapport au rituel canonique. Pour ces aspects, mes sources sont donc essentiellement des témoignages oraux relativement récents et des recherches de quelques folkloristes valdôtains qui en ont parlé<sup>68</sup>.

## Guérir les hommes

Le premier souci pour les Valdôtains, comme pour n'importe quelle autre population, de la montagne ou de la plaine, était celui de la santé physique. Les médecins étaient rares, coûteux et concentrés dans la Ville<sup>69</sup>. Ainsi, la communauté avait développé des connaissances parascientifiques généralisées pour faire face aux principaux symptômes. La pharmacopée populaire se basait, essentiellement mais non exclusivement, sur l'utilisation des herbes. Autant que possible, les herbes étaient cueillies la veille du jour de la Saint-Jean, tôt le matin, avant que la rosée ne se lève, et bénies à l'église. Cette pratique est encore vivante dans certaines paroisses. La connaissance des herbes était l'apanage des femmes surtout. Toute bonne ménagère savait se servir des principaux remèdes, mais quand la situation tardait à se résoudre on faisait appel, en dernier recours, à des « médicón », personnes qui avaient approfondi la connaissance traditionnelle des herbes, aux rebouteux pour les foulures et aux guérisseurs, détenteurs de « secrets », surtout des femmes. Les secrets sont nombreux et bien spécifiques. Chaque guérisseur peut en posséder plusieurs, hérités aussi de personnes différentes : il y en a pour les verrues et les dartres, pour les meurtrissures (casseun), pour les brûlures et les coups de soleil, pour le zona et le feu de St Antoine, pour les vers des enfants, pour les hémorroïdes, pour le mal aux dents, pour la sciatique, pour les piqûres d'insectes, pour les morsures de serpent, pour enlever la douleur, pour arrêter ou prévenir les hémorragies, et j'en passe. Les services des guérisseurs sont rigoureusement gratuits et seuls des petits dons en nature sont acceptés. Le rituel est secret mais, d'après de nombreux témoignages et de rares documents écrits, nous savons qu'il s'agit essentiellement de prières bien catholiques adressées au Bon Dieu et surtout, aux saints<sup>70</sup>. Dans la pratique, les guérisseurs sont des intermédiaires entre les hommes et les saints qui, à leur tour, servent d'intermédiaires entre le Bon Dieu et les hommes.

Quand l'homme s'adressait directement aux saints sans passer à travers des intermédiaires, il le faisait par des prières, par des processions, par des vœux et par des offrandes, généralement dûment bénites, avec donc l'agrément et l'autorisation de l'institution religieuse.

Pour guérir, il y a des saints qu'on pourrait définir de généralistes, dans le sens qu'on peut les invoquer pour n'importe quel mal. Être généraliste n'exclut cependant pas la spécialisation et un saint généraliste peut être aussi spécialiste. Saint Ours, par exemple, était doté de tous les pouvoirs mais sa spécialité était celle de préserver la population des inondations. Il s'agit, dans le cas valdôtain, de saints particulièrement vénérés dans la chrétienté comme la Sainte-Vierge dans toutes ses formes : Notre-Dame de Tout Pouvoir à Plout, Notre-Dame de la Garde à Perloz, Notre-Dame de la Guérison à Courmayeur, Notre-Dame du Carme à Bionaz, Notre-Dame de Pitié au Pont-Suaz de Charvensod, Notre-Dame de la Consolation à Aoste même. Le culte marial était particulièrement répandu en Vallée d'Aoste et la mère du Christ était appelée aussi, dans un cantique très populaire, « Reine immaculée du peuple valdôtain ». Et avec la sainte Vierge, il y avait les saints locaux comme saint Grat, originaire d'Orient, deuxième évêque d'Aoste et patron du diocèse, vénéré aussi en Savoie, au Piémont et dans l'ancien Comté de Nice où il était invoqué, entre autres choses, contre le « cairoun »<sup>71</sup> des oliviers ; comme saint Besse, co-patron du diocèse d'Ivrée,

<sup>68</sup> Il s'agit surtout de petits articles parus dans des revues locales, des bulletins paroissiaux ou des bibliothèques communales, écrits par des collaborateurs de la zone. Depuis une vingtaine d'années, conformément à une tradition littéraire ancienne chez nous, beaucoup de monographies communales, rédigées à plusieurs mains, on vu le jour. Ce type d'ouvrage consacre presque toujours un chapitre aux traditions locales où l'on peut souvent trouver des informations précieuses.

<sup>69</sup> Aoste, dans la plupart des paroisses était appelée simplement la Ville.

<sup>70</sup> Actuellement, les "médicón" ont pratiquement disparu mais il y a cependant encore beaucoup de rebouteux (les gens se rendent d'abord chez eux avant d'aller à l'hôpital...) et de guérisseurs.

<sup>71</sup> Un vieux dicton de Beaulieu invite les paysans à ménager ce saint : « Se siès grat a San Grat, San Grat sara grat per tu ; ma se siès pas grat, si gratera de tu ». Si tu sais gré à saint Grat, saint Grat te saura gré, mais si tu ne lui sais pas gré, saint Grat se fichera de toi. Canestrier Paul, Quelques notes sur le culte de saint Grat et de saint Bernard dans l'ancien comté de Nice, in Le Flambeau N. 3, Aoste, 1980.

vénéral essentiellement au Piémont, dans le Canavais et, en Vallée d'Aoste, dans la vallée de Cogne exclusivement; comme saint Ours, Valdôtain sous tous les aspects, propriétaire, entre autre choses, d'une vigne miraculeuse dont le vin guérissait tous les maux...

## Les saints spécialistes

Mais les Valdôtains, autant que possible, préféraient s'adresser à des spécialistes. Pour la peste et les maladies épidémiques, par exemple, il y en avait beaucoup. La peste de 1630, qui a décimé la population, a marqué la mémoire collective valdôtaine et le fait que l'infection ait souvent épargné les communautés au-dessus de 1500 mètres a renforcé la popularité des saints à qui on a dédié des chapelles ou des oratoires : saint Sébastien et saint Roch d'abord mais aussi saint Antoine, saint Christophe, saint Pantaléon, comme on l'appelle chez nous ou saint Pantalon comme dit le Larousse, dont le culte a été introduit lors de la peste de 1348, l'omniprésent saint Grat et saint Clair. Ce dernier doit probablement sa popularité, en Vallée d'Aoste et en Savoie, à son nom puisqu'en francoprovençal l'adjectif « cller », clair, a une double acception : il signifie aussi liquide plus ou moins transparent ou consistant. On dit, par exemple, « cller de seuppa » pour la partie liquide de la soupe qui accompagne les pâtes ou les légumes. On raconte que saint Clair guérissait les malades de peste en les enduisant avec de la résine, évidemment transparente, qui coulait d'un châtaigner. Et c'est toujours pour la même raison que saint Clair était invoqué aussi pour se préserver de la démence, qui n'est qu'un assombrissement de l'intelligence.

Pour le mal à la tête, on priait saint Bernard ou saint Denis et Dieu sait si ce dernier en a souffert; on priait sainte Agathe pour guérir de « tout ce qui brûle », de la colique intestinale au cancer ; saint Erasme pour les calculs, les hernies, le mal au ventre et les vers ; saint Antoine pour le mal des ardents, pour le feu qui porte son nom et pour le scorbut ; sainte Apollonie pour le mal aux dents ; pour le mal à la gorge, en Vallée d'Aoste comme en Savoie, on se rendait à l'église à la Saint-Blaise pour une bénédiction sous les chandelles bénies le jour précédent, la Chandeleur ; pour le nez c'était saint Bernard qui intervenait ; pour les problèmes de vue, un peu partout en Vallée d'Aoste, le samedi saint, à 10h00, au moment du gloria, quand les cloches carillonnent, on allait à la fontaine se laver les yeux, étant donné qu'à cet instant, toutes les eaux du monde sont bénites ; mais on se frottait les yeux avec du vin béni aussi, le jour de la Saint-Clair et on invoquait saint Christophe ou sainte Cécile à qui on offrait des mouchoirs, ou encore, à Étroubles, on faisait des compresses d'eau avec la cendre des bleuets cueillis la veille du jour de la Saint-Jean ; pour la gale, à Fénis, on se roulait tout nu dans le gazon humide, toujours la veille de la Saint-Jean ; à Donnass, saint Roch protégeait des douleurs aux jambes, à Signayes c'était saint Léonard ainsi qu'à Introd, dans la chapelle de Tache, où l'on portait les petits enfants qui avaient mal aux jambes : avec les prières, il fallait aussi offrir une quantité de blé correspondante au poids de l'enfant... De son côté, saint Gothard, un peu partout, protégeait les os. Dans les chapelles à lui dédiées, on exposait une béquille et une maquette en cire d'une paire de jambes. Grâce à son nom et à l'assonance, il était considéré aussi comme un efficace guérisseur de la goutte ! On "rendait" (confiait) les enfants sourds à saint Oyen, cela me paraît inévitable étant donné que l'adjectif « oyèn » signifie en francoprovençal « qui entend »... Et pour ne pas oublier ce qu'on entend, pour conserver une bonne mémoire, on invoquait sainte Barbe.

Un autre saint qui doit tout aux assonances et à son nom est saint Préject, « sèn Prédzet » : dans toutes les variétés valdôtaines de francoprovençal, parler se dit « predzé », du latin « praedicare ». Ainsi, on « rendait » les enfants qui avaient des troubles de la parole à saint Préject, les amenant dans l'un des différents oratoires connus : à Challand-Saint-Victor, à Verrayes, à Saint-Marcel, à Pouillayes de Bionaz, à Mecosse d'Arvier et à Saint-Christophe. Ce dernier oratoire, dernièrement restauré, est encore bien souvent embelli de fleurs fraîches, signe d'une dévotion encore vivante. Monsieur Sergio Denabian, de Verrayes raconte que son père a été rendu à ce saint dans la chapelle d'Ollian, hameau de Verrayes, parce qu'il bégayait. D'après la tradition, à Bionaz et à Verrayes au moins, on y apportait un coq qu'on mettait ensuite à l'enclère<sup>72</sup>. A Donnass, quand un enfant était trop bavard, on disait : « Sé vèi qué da piquiot y an rèndi-lo a sèn Prédzet »<sup>73</sup>.

Pour la morsure des serpents et des animaux venimeux on vénérail saint Défendant et saint Théodule. Quant à ce dernier, la légende nous apprend que le saint évêque de Sion, à l'occasion de l'une de ses visites

<sup>72</sup> Témoignage recueilli par Lidia Philippot à Verrayes en 2005.

<sup>73</sup> Quand il était petit, on l'a sans doute rendu à saint Préject

à ses frères ermites en Vallée d'Aoste, saint Julien et saint Evence, après avoir franchi le col qui porte actuellement son nom, rencontra des bergers en émoi à cause d'un enfant qui venait d'être mordu par un serpent. Le saint homme guérit l'enfant et chassa « de l'autre côté du torrent » tous les animaux venimeux, « serpents, scorpions et crapauds ». Mais les morsures de serpent étaient rares : pour les prévenir, un peu partout en Vallée d'Aoste, on mangeait à jeun, le jour de Pâques, une pomme bénie le jour des Rameaux, pendue à une branche de laurier que les enfants avaient portée en procession.

Parmi les pestilences, nous pouvons compter aussi, à juste titre, la guerre, et Dieu sait si les montagnards, toujours en première ligne, en ont souffert ! Pour protéger les jeunes soldats de Chambave, leurs mères leur cousaient sur l'uniforme un bout de fil béni le jour de la Sainte-Agathe. Cousu sur des vêtements ordinaires, le même fil sauvegardait les hommes des accidents de travail, tout comme saint Luc, à Lillianes, qui protégeait les hommes des chutes des châtaigniers, lors de la récolte. Toujours contre la mort en guerre, deux saints de la Légion Thébaine étaient très réputés : saint Défendant et saint Besse. Mais, à ce qu'il paraît, la Sainte-Vierge était d'autant plus puissante qu'elle accorda la grâce d'être reformé à un jeune homme de Donnas qui aurait fait restaurer, en 1924, la chapelle de *Tsénai*. Le culte de saint Besse est bien connu par les ethnologues et je n'en parlerai donc pas. Il est cependant important de souligner que si les jeunes soldats sont préservés de la mort violente c'est grâce à un petit débris de pierre qu'ils gardent sur eux, provenant du rocher d'où le saint a été jeté par ses ennemis. Mais, malgré l'échantillon de pierre, pour les Cogneins, un vœu complémentaire peut toujours aider... « Ma grand-mère avait deux fils dont l'un avait fait le soldat pendant neuf ans et l'autre, mon père, pendant sept ans, presque tous passés en guerre. Ma grand-mère avait fait un vœu : si mes deux fils reviennent sans blessures, ni rien, j'irai à Saint-Besse jusqu'à ce que mes forces me soutiennent. Ainsi, elle est allée à Saint-Besse 15 années jusqu'à l'âge de 70 ans. » La procession à Saint-Besse, bien que n'étant pas la plus longue parmi les processions du mois d'août, durait environ 12 heures pour des adultes en forme...

Le culte de saint Besse est un culte lithique qu'en Vallée d'Aoste, de manière explicite, on ne retrouve qu'à Cogne, communauté qui prend part au pèlerinage de Saint-Besse, dans le Canavais. « Selon des études récentes, au contraire, c'est dans la région préalpine qu'il faudrait localiser, à partir d'une époque très ancienne, le culte lithique propre à certaines localités ; sur ce culte se serait greffé, successivement, le culte chrétien : telle est l'origine probable des sanctuaires d'Oropa, avec la fameuse statue noire que la tradition fait remonter à l'époque de saint Eusèbe, (IV<sup>e</sup> siècle), et de saint Besse, dans le Canavais. Quelque chose de semblable pourrait être envisagé chez nous pour le sanctuaire du Berrier et la chapelle de saint Julien à Fénis... »<sup>74</sup>. A cette liste, il faut ajouter la pierre de saint Ours, aux pouvoirs thaumaturgiques, près de la source de saint Ours à Busseyaz<sup>75</sup>.

J'ajouterais aussi à cette même liste, l'ermitage de saint Evence, dans la paroisse de Saint-Denis. Les affinités qui relient saint Besse, saint Julien et saint Evence sont nombreuses. Tous les trois sont des rescapés de la Légion Thébaine et, selon une tradition plus populaire, des bergers de moutons solitaires, habiles dans leur métier et dévoués au Bon Dieu ; tous les trois se sont établis dans un endroit isolé, en altitude, près d'un grand rocher ; tous les trois ont suscité la jalousie des autres bergers qui les ont jetés dans le ravin en les tuant ou en essayant de le faire ; tous les trois, durant leur martyre, ont laissé des traces sur les rochers environnants : saint Besse, celle de son corps quand les Cogneins le retrouvent sous la neige, saint Julien, celles du lait de ses brebis, giclé sur une paroi rocheuse, et saint Evence, celle de la pointe de son bâton planté dans le rocher qui lui permettra, à lui seul, d'avoir la vie sauve; saint Julien et saint Besse sont rappelés aussi dans deux légendes plus canoniques qui font des martyrs un soldat chrétien (saint Besse) et un esclave travaillant dans les mines (saint Julien), tués par des païens ; tous les trois sont l'objet de vénération à l'occasion d'une procession annuelle qui attire aussi des fidèles venant de paroisses voisines : les habitants de Torgnon, de Saint-Denis et de Verrayes participent à celle pour saint Evence, ceux du Valsoana et de Cogne à celle pour saint Besse, ceux de Fénis, de Verrès, d'Arnad et du Valdigne à celle pour saint Julien ; enfin tous les trois se sont établis sur un axe imaginaire qui relie le Valais avec le Valsoana par Zermatt ou Arolla, Valtourneche ou Torgnon, Fénis et la vallée de la Clavalité, la haute vallée de Cogne et le Valsoana.

<sup>74</sup> Colliard Lin, *Thaumaturgie, vœux et dévotions*, in *Ex Voto, religiosité populaire en Vallée d'Aoste*, Aoste, 1983. A remarquer : le mot « berrio » d'où Berrier, signifie pierre en francoprovençal. La Madone du Berrier est l'appellation populaire de la Sainte Vierge vénérée dans le sanctuaire de Notre-Dame de la Guérison de Courmayeur.

<sup>75</sup> Evoqué par Joseph Rivolin, *Quelques remarques sur le culte des saints en Vallée d'Aoste au Moyen Age*, in *Le culte et ses rites: des témoins manuscrits aux expressions de la dévotion populaire*, Aoste, 1994.

## Exorciser la mort

Mais malgré tous les pouvoirs, aucun saint ne pouvait effacer la mort. Les seules intercessions possibles étaient celles pour que le trépas soit « adouci » autant que possible et pour que la vie de la communauté continue, alimentée pas de nouvelles naissances.. Ainsi, la fertilité, de la terre, des animaux et, surtout, des femmes était importante : saint Grat, le patron du diocèse était là pour ça... Mais il y avait d'autres saints aussi qui veillaient sur la fertilité : saint Marc par exemple. A Champorcher, à la Saint-Marc les fidèles mettaient des graines de courge dans leurs poches lors de la procession. Les jeunes mariées étaient sous la protection de saint Eméric de Quart, un saint local pas trop connu. Une fois enceinte, la femme se mettait sous l'aile protectrice de sainte Marguerite, dont le culte était répandu en Vallée d'Aoste et de saint Ours, bon à tout faire. Dans la crypte de la Collégiale de Saint-Ours, à Aoste, il y a une ouverture pratiquée sous l'autel du saint par où passaient dévotement, en se frottant contre la pierre nue, les fidèles pour combattre le mal au dos et la stérilité. Sainte Marguerite était aussi la protectrice des nourrices. Étant donné que la mortalité infantine atteignait des pourcentages très élevés, il fallait une protection spéciale pour les enfants. A Saint-Christophe, le matin de la veille de Pâques, les mères, suivies de leurs enfants, faisaient à genoux le tour du maître-autel et baisaient les pieds de la statue de saint Christophe. A Grand-Villaz, hameau de Verrayes, le jour du saint patron, saint Germain, les enfants se rendaient à la chapelle et, après la bénédiction, les parents offraient de petites dons (tableaux, pendentifs, statuettes, etc.), qu'on exposait dans la chapelle même. A Donnass, les mères priaient la Vierge- Marie et saint Ours, patron de la paroisse, et suspendaient de petits bonnets, des langes ou un vêtement de l'enfant près de l'autel du saint invoqué. Même pour des maladies bénignes on pouvait avoir un saint intercesseur, comme saint Laurent pour les enfants d'Ayas qui avaient la croûte de lait ou saint Victor, pour ceux de Roisan, quand ils avaient mal au ventre...

Le grand malheur était quand les enfants mouraient avant d'avoir reçu le baptême et étaient ainsi destinés au limbe. On les amenait alors dans les chapelles à répit, près de l'autel, et quand les présents croyaient percevoir le moindre geste ou un changement de couleur de la part de l'enfant mort, on lui administrait rapidement le baptême, profitant de ce prétendu retour à la vie provisoire. Les sanctuaires à répit, bien connus en France et en Suisse, sont pratiquement inconnus en Italie avec l'exception des paroisses Walser de la province de Novare, au Piémont et, bien entendu, en Vallée d'Aoste, où les attestations sont particulièrement nombreuses, comme en Valais et en Savoie. Le saint intermédiaire est presque partout la sainte Vierge mais, en Vallée d'Aoste, il y a aussi saint François Xavier et, surtout, saint Pantaleon. La mort subite était particulièrement crainte puisqu'elle empêchait le repentir du dernier instant et risquait de condamner à l'enfer l'âme du pécheur qu'elle avait surpris. On invoquait alors l'intercession de sainte Barbe pour qu'elle accorde aux suppliants « la bonne mort », c'est-à-dire la mort consciente et dans la grâce de Dieu. Notre-Dame de la Délivrance, par contre était invoquée pour être préservés d'une longue agonie. A Gignod pour accélérer l'agonie on faisait recours à la messe des « peccaillon »<sup>76</sup>. « Pour obtenir cette grâce, il fallait demander à trente portes l'aumône d'un sou pour faire dire la « messa di peuccaillon ».<sup>77</sup>

## Soigner les animaux

Mais qu'auraient fait les montagnards sans les animaux pour les nourrir, pour les aider dans les transports, pour les protéger, pour le réchauffer en hiver, pour les aider au pâturage ou, tout simplement, pour leur faire compagnie ?

Le saint protecteur des animaux par excellence était saint Antoine abbé, que presque toutes les paroisses vénéraient. Le jour de sa fête, le 17 janvier, se déroulait la bénédiction des animaux domestiques qui marquait le début de l'année agraire. De nos jours, on donne la bénédiction aux tracteurs...Autrefois, à

<sup>76</sup> Mot francoprovençal pour indiquer la menue monnaie. Du latin pecunia ?

<sup>77</sup> AVAS, La mémoire des hommes Tome 1, Aoste, 2002. « Trènta sou, trènta porte, trènta cou corbé la tète, trènta cou tendre la man. Peutro plèn, tsagreun, mortiacachón : fa to sèn pe recueuillé l'omona pe la messa di peuccaillon »

« Trente sous, trente portes, trente fois courber la tête, trente fois tendre la main. Envie de pleurer, chagrin, mortification : il faut tout cela pour recueillir l'aumône pour la messe de la menue monnaie.

Verrayes, à chaque transhumance, il y avait l'habitude de réciter un pater à saint Antoine devant la porte de l'étable, avant de détacher les vaches pour aller au pâturage..

Mais saint Bernard, saint indigène, était aussi populaire que le grand patron et il était considéré surtout par les éleveurs, voire pratiquement toute la population de la vallée. C'était le jour de la Saint-Bernard qu'on renouvelait les baux pour l'année suivante et celui de la Saint-Michel qu'on renonçait. Saint Blaise aussi était souvent invoqué pour la santé des animaux. Le rituel était presque toujours le même : on bénissait des denrées alimentaires qu'on distribuait successivement aux bêtes : le pain, le sel et les graines ainsi que des denrées offertes à l'église pour les pauvres : le fromage, le beurre, les châtaignes, la charcuterie, voire de petits veaux. Dans plusieurs paroisses, telles que celles d'Arvier et d'Introd, à la Saint-Agathe, on bénissait le pain pour les vaches et le grain pour les poules en vue de les distribuer à la Saint-Valentin, protecteur des animaux de basse-cour. On bénissait aussi le sel pour les vaches et ce sel-là était distribué le jour de la « décorda », c'est-à-dire le jour où l'on sortait les vaches de l'étable, la première fois après l'hiver, pour les abreuver à la fontaine. A Ozein, hameau d'Aymavilles, le jour de la fête patronale, la Saint-Théodule, on bénissait le fil par lequel on entourait ensuite les poulaillers pour les préserver des visites inopportunes du renard. A Plout de Saint-Marcel, le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Croix, on offrait un cierge que l'on allumait pour protéger les abeilles.

## Protéger la nature

Pour que l'homme et les animaux puissent vivre il faut que la terre soit fertile et produise le nécessaire. A cela pensaient les saints les plus réputés chez nous en dispensant, au bon moment, la pluie et le soleil : la sainte Vierge d'abord, Notre-Dame des Neiges en premier lieu. Le 5 août, très tôt le matin, à Champorcher, à Valgrisenche, à Saint-Barthélemy, à Saint-Rhémy, à Arnad, à Cogne, les cloches carillonnent et les fidèles se rassemblent. De longues heures de marche et de prières, presque ininterrompues, les attendent. Les processions de Champorcher, de Cogne, de Valgrisenche et de Saint-Barthélemy, probablement les plus anciennes, ont comme but un oratoire sur les rives d'un lac alpestre, à environ 2500 mètres d'altitude. ! Ces lacs sont respectivement celui du Miserin, de Saint-Grat et de Cuney. Encore de nos jours, la procession de Cuney se conclut d'une manière étrange : l'immersion d'une croix de fer dans les eaux de la petite source qui alimente le lac.

Autrefois, c'était la communauté tout entière qui, pieusement, prenait part au rite, puis vers la fin des années 1970, suite aux grands changements socioéconomiques et démographiques, la participation a été délaissée pour reprendre de vigueur dans les années suivantes, jusqu'à devenir, dans certains cas, un prétexte pour les touristes et les randonneurs pour faire une promenade pas comme les autres.

Saint Grat et saint Ours aussi étaient invoqués pour la pluie bénéfique. Ce dernier, avait accompli un miracle mémorable : d'un coup de bâton il avait fait jaillir une source à Busseyaz, à la périphérie d'Aoste, zone particulièrement sèche et assolée, dont l'eau avait aussi le pouvoir de calmer le mal aux dents. Saint Evence jouissait de beaucoup de crédit surtout dans sa zone, entre Nus et Saint-Vincent, d'où les fidèles partaient pour la procession vers son ermitage, bâti près du trou dans le rocher, creusé par son bâton lors de la tentative de meurtre subie, d'où jaillissait une eau claire et pure.

La vigne, orgueil du paysan était sous la protection de saint Grat. Le jour de sa fête on bénissait le vin et on y immergeait une croix en fer. Saint Ours et saint Théodule aussi étaient invoqués pour la santé des vignobles.

Les saints de l'eau avaient aussi le pouvoir de préserver la communauté des fidèles des grandes catastrophes, hélas trop courantes, liées à l'eau : les inondations, les éboulements et les avalanches. Les grandes processions du mois d'août, celles en l'honneur de Notre-Dame des Neiges en premier lieu, demandaient la pluie pour les cultures mais aussi un automne et un hiver corrects, sans trop de pluie et de neige, et que les catastrophes, si inévitables, épargnent au moins les hommes. Contre les catastrophes, localement, on vénérât aussi d'autres saints : saint Défendant, sainte Agathe, saint Pantaléon et la Conversion de saint Paul. A Elévaz, hameau de Pré-Saint-Didier, le jour de la fête patronale de saint Défendant, le curé aspergeait tout d'eau bénite et de sel. La protection de la grêle était assurée par saint Théodule. Quant à la foudre, elle était particulièrement dangereuse en altitude, en été dans les alpages, où elle frappait souvent hommes et animaux. Sainte Barbe et saint Grat étaient les saints qu'on invoquait le plus souvent contre la foudre. Dans la vallée du Grand-Saint-Bernard, par prudence supplémentaire, on suspendait, et on suspend encore parfois, aux portes des couronnes de fleurs sèches, des bleuets de

préférence, cueillies la veille de la Saint-Jean-Baptiste. A Donnas on le faisait aussi mais avec le millepertuis. A Champorcher on prétendait que, portés le jour de la Saint-Jean, les vêtements de fête n'auraient pas été attaqués par les mites. Quant aux insectes et aux petits animaux nuisibles à l'agriculture, chenilles, taupes, serpents, vermets et sauterelles, c'était saint Ours et saint Grat qui s'en occupaient : on raconte d'un prodigieux miracle de saint Grat qui soulagea les paysans d'une invasion de sauterelles en les poussant au suicide dans les eaux de la Doire, la principale rivière qui traverse la Vallée d'Aoste... On raconte la même chose pour les taupes, mais là, il y en avait une qui boitait et qui ne s'est pas noyée et donc, a commencé à se reproduire assurant la propagation de l'espèce, dans la Basse-Vallée en particulier. Un autre fléau craint et exorcisé était l'incendie qui détruisait parfois des villages entiers : les maisons étaient construites avec beaucoup de bois, les fenils étaient presque toujours sous le même toit que l'homme et les animaux, et l'eau pour éteindre n'était pas toujours à la portée de la main. La grande protectrice contre les dégâts du feu était sainte Barbe, vénérée dans presque toutes les paroisses mais on invoquait aussi saint Antoine et sainte Agathe. Et, bien entendu, on organisait le mieux possible les groupes de pompiers volontaires...

Bien que rarement, on sollicitait aussi les services des saints contre les maléfices et les sorcières : à Champorcher on invoquait sainte Agathe et à Donnas on brûlait sur la braise de l'âtre le millepertuis sec, cueilli la veille de la Saint-Jean.

## Prévoir le temps

Depuis toujours, les paysans ont rêvé de la capacité de prévoir le temps. La rentabilité de leur travail, donc leur qualité de vie, voire même leur survie, était étroitement liée à la compatibilité entre la réalisation de leurs travaux, le moment précis de l'année où ils les accomplissaient et le temps atmosphérique qui suit. Autrement dit, pour une bonne récolte il faut que les semailles soient faites comme il faut, au moment juste, et que le temps atmosphérique qui s'en suit soit celui requis par le type de culture ensemencée. Connaître le temps futur permettrait au paysan de choisir avec précision le moment opportun pour les travaux avec la quasi-certitude d'une bonne réussite. Le mythe de l'homme sauvage met bien en évidence cette exigence météorologique du paysan valdôtain et, certainement, d'ailleurs aussi. L'homme sauvage n'était pas seulement le détenteur généreux de savoirs technologiques pour la transformation du lait mais il avait aussi le pouvoir de prévoir le temps. Ce qui lui permettait d'agir de conséquence : comme, par exemple, de moissonner le blé vert pour en faire du foin, ayant prévu la longue période de mauvais temps qui détruira la récolte des autres paysans. Mais l'homme sauvage, en colère avec les paysans, s'en est allé sans avoir dévoilé ses derniers secrets. Au paysan, il ne restait donc que d'observer son environnement et de trouver les remarques nécessaires, les signaux qui annoncent les changements de temps : le vent, les nuages, les astres, la flore, la faune. Parmi les animaux, il y en a qui, apparemment, sont doués du pouvoir de prévoir le temps. Il s'agit des animaux qui, à l'arrivée du mauvais temps, tombent en léthargie, qui savent prévoir le moment précis pour rentrer dans leur trou et attendre le printemps. L'ours en premier lieu, disparu depuis plus d'un siècle de nos montagnes mais toujours présent dans l'imaginaire. L'ours est aussi un personnage important dans le carnaval traditionnel. Dans les communes de la Combe-Froide, c'est-à-dire de la vallée du Grand-Saint-Bernard, l'ours est l'un des protagonistes et il symbolise l'espace sauvage. Il est généralement avec son dompteur, symbole de l'espace domestiqué, qui le tient en laisse. Tout le long du défilé du cortège, ours et dompteur sont engagés dans des luttes acharnées : ils se bousculent, ils se roulent dans la neige et s'attaquent aux spectateurs aussi. Et il n'y a jamais de vainqueurs : le dompteur tient toujours l'ours en laisse mais l'ours garde toujours son secret.

L'ours est évoqué aussi dans les remarques liées à la Chandeleur, un peu partout en Europe occidentale. Cette tradition a des attestations très anciennes : Jean-Dominique Lajoux cite un manuscrit du XIX<sup>e</sup> siècle conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, le *Livre de chasse* de Gaston Phébus : «Les ours mâles demeurent aussi dans des cavernes pendant quarante jours sans manger et sans boire, Cependant, ils suçent leurs mains et au quarantième jour sortent dehors, si ce jour-là est beau, ils s'en retournent dans leur caverne pour une nouvelle période de quarante jours car ils pensent qu'il fera encore mauvais hiver froid jusqu'à ce jour. Et si ledit jour qu'ils sortent de leur caverne il fait mauvais, ils en sortent pensant que dorénavant il fera beau temps. »

Dans toute la Vallée d'Aoste on connaît la même remarque mais elle est liée à la veille de la Chandeleur, au premier février, jour de la Saint-Ours. Saint Ours est un saint valdôtain du VIII<sup>e</sup> siècle, paraît-il, thaumaturge avec tous pouvoirs, particulièrement invoqué contre les inondations et pour la protection des cultures agricoles. Personne n'oserait, chez nous, relier le saint à l'animal mais, vu son nom et ses attributs, ce n'est probablement pas par hasard que sa fête tombe la veille de la Chandeleur.

Mais saint Ours n'est pas le seul saint qui est évoqué dans nos remarques météorologiques. La plupart des saints vénérés en Vallée d'Aoste ont un ou plusieurs dictons liés à leur nom.

## Le temps circulaire, temps des saints

L'omniprésence des saints dans la vie quotidienne de nos montagnards est soulignée aussi par le fait que les jours de l'année étaient généralement indiqués par les noms de saints. Solution qui est certainement plus conforme à la conception circulaire du temps, propre aux milieux de la paysannerie traditionnelle, que non pas un adjectif numéral, comme pour le temps linéaire des temps modernes. Certains mois de l'année, dans la Basse-Vallée d'Aoste, portent même, en francoprovençal, le nom de saints : juin est la Saint- Jean et juillet La Madeleine. Les saints dictaient donc la cadence des travaux agricoles et du quotidien et suggéraient à l'homme les conditions climatiques à venir. Ou mieux, ils auraient dû le faire mais, dans la réalité, cela n'était pas possible. Il est évident que le dicton « A la Saint-Barnabé, la faux au pré » ne peut convenir qu'à ceux dont les prés sont situés au-dessous de 900 mètres d'altitude, puisque la fête du saint tombe le 11 juin et qu'au-dessus de 1500 mètres d'altitude, on fauche les foins 20 jours, un mois plus tard ! L'incapacité des saints à prédire avec une certaine précision les œuvres et le temps était donc flagrante.

Si les remarques liées à l'observation des astres, de l'air, de la flore et de la faune pouvaient avoir quelques fondements scientifiques et avoir donc une certaine crédibilité, celles liées au nom des saints étaient tout à fait arbitraires. Et cela ne pouvait échapper à l'esprit de personnes concrètes et réalistes comme les montagnards. C'est pour cela que ces dictons étaient cités toujours avec un brin d'ironie, et souvent a posteriori : « T'as vu que saint Médard a eu raison ? » disait-on quand le mauvais temps traînait longtemps après la fête du saint. Et encore, il pouvait y avoir des saints successifs dans l'ordre chronologique du calendrier qui pouvaient annuler les effets du saint précédent ! « Saint Médard, grand pissard, fait pleuvoir quarante jours plus tard, à moins que saint Barnabé, ne lui coupe le nez ». Ainsi, si la prévision ne se réalisait pas durant les jours suivants, cela aurait été attribué à l'intervention de saint Barnabé, fêté le 11 juin, trois jours plus tard et si elle se réalisait, saint Médard aurait démontré être plus fort que son collègue Barnabé.

On dirait même qu'il ne s'agit pas des mêmes saints qu'on prie et implore, à qui on fait des offrandes et auxquels on élevé des églises, chapelles ou oratoires. Mais analysons maintenant un certain nombre de ces remarques glanées de la vive voix de témoins au cours de ces dernières vingt années ou reprises dans les almanachs ou bulletins divers de la région.

## Le calendrier des saints

Commençons par saint Antoine abbé, fêté le 17 janvier, qui marque, traditionnellement, le début de l'année agraire, avec la bénédiction des animaux domestiques.

Notre saint a l'honneur d'être rappelé dans plusieurs remarques. L'une est bien significative parce qu'elle rappelle qu'à partir de ce jour-là, la croissance des heures de lumière devient plus rapide :

*A la Saint-Antoine, les jours croissent  
le repas d'un moine*

Et après la constatation, voici la prévision :

*Sé fiocca ou jor de Sèn-t-Antòne, fiocca troffie<sup>78</sup>*

---

<sup>78</sup> *S'il neige le jour de la Saint-Antoine, la récolte des pommes de terre sera bonne.*

La Saint-Antoine tombe au cœur de l'hiver et une belle couche de neige protège les racines des arbres et des arbustes des grandes gelées. Mais pour le même jour, nous avons une autre remarque, qui, apparemment, dit le contraire :

*Saint Antoine sec et beau  
Remplit cuves et tonneau*

En réalité, les deux remarques sont complémentaires parce que la situation idéale serait qu'à la mi-janvier, le sol soit couvert de neige et le soleil resplendisse dans le ciel...

Vers la fin de janvier, le froid est encore intense, mais dans la partie basse de la vallée, dans le versant ensoleillé où la vigne est reine, les belles journées ensoleillées sont fréquentes.

A la Saint-Vincent, le 22 janvier, on dit :

*Sen Vincein kiar et bé  
Tant de vin que d'éva<sup>79</sup>*

Ce qui voulait dire que le soleil de ce jour annonce une excellente année agricole avec du vin en abondance et de la pluie aussi, précieuse pour des climats secs comme celui de la Vallée d'Aoste. Toujours à la Saint-Vincent on dit aussi :

*A la Saint-Vincent, l'hiver se prend ou se rompt les dents.*

C'est-à-dire, que le mauvais temps, normalement, devrait reprendre son cours après ce jour, mais qu'il peut arriver aussi que l'hiver laisse doucement la place aux premières tiédeurs du printemps.

Le jour du patron des vigneron on ne pouvait pas se passer de faire aussi allusion à la vigne :

*A la Saint-Vincent, le vin monte au sarment*

C'est-à-dire que grâce aux premiers rayons de soleil, la végétation reprend lentement vie.

Comme nous avons déjà vu, plusieurs saints peuvent être députés pour la même chose. C'est le cas de la Conversion de saint Paul qui est rappelée le 25 janvier :

*A saint Pou o que l'iver s'apón o qui se tor lo cou<sup>80</sup>*

A quelques mots près, c'est ce qu'on disait pour la Saint-Vincent...

Et encore, toujours pour la Conversion de saint Paul, à Cognac on disait :

*Lo dzo de sèn Pou, se l'é cller é sérèn  
Abondanse de tuit bièn  
Si fait l'oura, la guéra*

*Si l'at de nébie rodze lo matén, mortalità.<sup>81</sup>*

Mais le jour par excellence pour les prévisions météorologiques est le jour de la Saint-Ours, le 1<sup>er</sup> février, la veille de la Chandeleur.

*Lo dzor de sènt Or, l'ors beutte sètsé son paillón. Se fé croué tèn, se catse pamé é l'iveur freni  
Se fé bon tèn. Torne deun sa borna é pe carènta dzor l'iveur continue.<sup>82</sup>*

A la Saint-Blaise, le 3 février on dit :

*A la fête de saint Blaise  
Le froid s'apaise  
S'il redouble et il reprend  
Bien longtemps après il se ressent.*

Pour la Saint-Valentin, nous avons une remarque qui ne concerne pas le temps : à ce qu'il paraît, c'est un jour propice pour se faire tirer le sang :

*Saignée du jour de la Saint-Valentin  
Fait le sang net, soir et matin*

*Et la saignée du jour avant-garde la fièvre en tout l'an.*

Jusque vers les années 1950, on avait l'habitude, une ou deux fois par an, de se faire « tirer le sang », pour régulariser la pression. Pour cela, il y avait des « medicón » ambulants qui faisaient le tour des familles, de village en village.

Saint Valentin (14 février), saint Faustin (17 février) et saint Aubin (1<sup>er</sup> mars) étaient appelés les saints du froid et les jours de leur fête devraient marquer les températures les plus basses de la saison. Ce qui est

<sup>79</sup> Saint Vincent clair et beau, autant de vin que d'eau

<sup>80</sup> Le jour de la Saint-Paul, ou l'hiver continue ou il s'interrompt.

<sup>81</sup> Si le jour de saint Paul est clair et serein, abondance de tout bien ; si il y a le vent, la guerre, si il y a des nuages rouges le matin, la mort.

<sup>82</sup> Le jour de la Saint-Ours, l'ours met à sécher sa paillasse. S'il fait mauvais temps, il ne se cache plus et l'hiver est fini : S'il fait beau temps, il rentre dans son trou et pendant quarante jours l'hiver continue.

parfaitement en ligne avec le climat valdôtain. Mais les gelées de mars, malheureusement fréquentes même en basse altitude, sont nuisibles pour l'agriculture :

*Quand il gèle à la Saint-Aubin, il n'y a ni foin ni vin.*

A la Saint-Aubin, désormais, le printemps est aux portes et le 12 mars :

*A la Saint-Grégoire*

*Il faut tailler la vigne pour boire*

Chez nous, sorte de légende métropolitaine, les gens soutiennent qu'il n'y a plus de saisons depuis que les américains sont allés sur la lune... Autrefois, le mois d'avril était réputé pour sa pluviosité bénéfique, ce qui n'est plus vrai depuis quelques années.

On disait donc pour la Saint-Benoît, le 21 mars :

*S'il pleut le jour de saint Benoît,*

*Il pleuvra quarante jours plus trois.*

Le trois, bien entendu, n'est là que pour la rime avec Benoît...

A la montagne, le froid est toujours aux aguets. Au dessus de 1500 mètres<sup>83</sup> seul le mois de juillet peut être considéré à l'abri des gelées nocturnes, et encore... Au dessous de 1000 mètres, où prospère la vigne, il pouvait encore y avoir des gelées au mois de mai. Saint Georges (23 avril), saint Marc (25 avril) et la Sainte Croix (3 mai) étaient considérés les derniers saints du froid. Les températures ne sont plus aussi basses qu'en février, mais elles descendent quand même en dessous de zéro.

A Antey-Saint-André et ailleurs aussi on disait :

*Dzordzet, Croéset et Marquet*

*Son dzor dou fret<sup>84</sup>*

Jours dangereux mais aussi cruciaux pour l'agriculture, que ces trois jours : il ne fallait pas chômer. En effet, à Saint-Oyen on disait :

*Deuntor la Sain-Dzordzo*

*Dzouie de semé l'ordzo*

*Lo dzor de Sain-Marc*

*L'è dza tro tar<sup>85</sup>*

Le trois mai, jour de La Sainte-Croix, n'était pas seulement le dernier délai pour le froid mais aussi un moment important pour les prévisions :

*Regarde bien si tu me crois*

*Le lendemain de la sainte Croix*

*Si nous avons le temps serein*

*Car on assure pour certain*

*Que c'est Dieu qui nous donne*

*L'année ordinairement bonne ;*

*Mais si le temps est pluvieux*

*Nous aurons l'an infructueux*

Dans la Basse-Vallée, à Champdepraz, par exemple, le jour de la Sainte-Croix était le jour où l'on cueillait les fleurs sauvages aux pouvoirs miraculeux : ailleurs la même opération se faisait plutôt à la Saint-Jean. Cette anticipation de date peut avoir des explications climatiques puisqu'en basse altitude la floraison est plus précoce et on ne peut pas attendre la Saint-Jean pour la récolte.

*Le fior de St-Ecrus*

*Féi escapé lou guiabio de l'us<sup>86</sup>*

On avait l'habitude, dans plusieurs paroisses valdôtaines, de tresser des guirlandes de fleurs sèches et de les pendre devant la porte des maisons pour les protéger de tous les maux.

<sup>83</sup> Traditionnellement, les villages habités toute l'année, en Vallée d'Aoste, arrivaient jusqu'au tour de 1900 mètres d'altitude.

<sup>84</sup> Le petit Georges, la petite Croix et le petit Marc, sont des saints du froid.

<sup>85</sup> La période de la Saint-Georges est indiquée pour semer l'orge mais le jour de la Saint-Marc, il est déjà trop tard.

<sup>86</sup> Les fleurs de la Sainte-Croix mettent en fuite le diable devant la porte.

La Sainte-Croix était le dernier saint du froid « acceptable », c'est-à-dire que jusqu'à la Sainte-Croix, les gelées, bien qu'inopportunes, n'auraient pas fait de grands dommages mais :

*S'il gèle à Saint-Urbain (25 mai),  
Ni paille, ni foin*

A Etroubles, le jour de l'Ascension, on allait aux champs pour voir si le blé était fleuri. S'il pleuvait le jour de l'Ascension c'était mauvais signe, disait-on, parce que la pluie endommageait la fleur du blé :

*Can plout a l'Achenson  
La poussa fé monton<sup>87</sup>*

L'image de la poussière qui s'entasse signifie, qu'au moment de vanner le blé, après la moisson, on aurait plus de poussière et de déchets que de grains.

A la pluie, en général, c'était saint Médard, fêté le 8 juin, qui y pensait :

*Plodze a sèn Médar  
Carènta dzor lo dar<sup>88</sup>*

Dans ce dicton, encore bien connu, est conservé un très ancien nom pour indiquer la cascade, désormais abandonné, dard. Comme pour la Saint-Ours, c'est l'unité des quarante jours qui revient, nous faisant penser à la Bible.

Il est normal qu'avec toute cette pluie la récolte soit mise en péril.

*Si il pleut à la Saint-Médard  
Il n'y aura ni vin ni lard*

Dans la plaine, le foin coupé ne sèche pas, les raisins sont en pleine floraison et les fleurs tombent avant de former le petit grain. Les pluies torrentielles et de longue durée au début du mois de juin peuvent être aussi très dangereuses : la neige en altitude, au-dessus de 2000 mètres n'est pas encore entièrement fondue et l'eau de la pluie se somme ainsi à celle de la fonte des neiges accélérée par la pluie même. Des crues mémorables, avec des inondations conséquentes, se sont vérifiées en cette saison.

Mais heureusement, il y a saint Barnabé (11 juin) qui veille :

*Saint Médard, grand pissard  
Fait pleuvoir quarante jours plus tard  
A moins que saint Barnabé  
Ne lui coupe le nez.*

Dans certaines paroisses, les pouvoirs de saint Barnabé sont attribués à saint Gervais (10 juin) :

*Sèn Jervè, teurie foura Medar di blèt.<sup>89</sup>*

Si saint Barnabé arrête la pluie, il faut en profiter, en basse altitude au moins, pour commencer les foins :

*A la Saint-Barnabé, la faux au pré.*

La Saint-Bernard était une date d'importance capitale pour le paysan valdôtain qui était surtout éleveur. C'était pour la Saint-Bernard (15 juin) qu'il fallait renoncer au bien en location et c'était à saint Bernard que les vaches montaient à l'alpage. Cela pouvait se passer quelques jours avant ou quelques-uns après, mais saint Bernard était, dans le langage courant, synonyme d'inalpe. L'exploitation des différents étages d'alpage, entre 1900 et plus de 2500 mètres d'altitude, qui durait tout l'été, jusqu'à la Saint-Michel (28 septembre) permettait aux éleveurs de stocker le fourrage des prairies artificielles d'en bas, tandis que le bétail profitait des grandes prairies naturelles d'altitude.

*Le vatse, sèn Bernar lé prèn  
Sèn Metsè lé rèn<sup>90</sup>.*

Le jour de la Saint-Jean (24 juin) marque le début de l'été, de la saison chaude qui est aussi la saison sèche. Malgré l'extraordinaire réseau de canaux d'irrigation, construits au moyen âge, qui fertilisait de grandes tranches de territoire valdôtain autrement désertique, la pluie du ciel était quand même précieuse. Il en fallait, autant que possible, la quantité juste au moment juste.

*L'éve de Sain-Dzan to de pan*

<sup>87</sup> Quand il pleut le jour de l'Ascension la poussière s'entasse.

<sup>88</sup> Pluie à la Saint-Médard, quarante jours de pluies torrentielles.

<sup>89</sup> Saint Gervais sort Saint-Médard du mouillé.

<sup>90</sup> Saint Bernard les prend et saint Michel les rend.

*La plodze de Sain-Laurein, arreuve dzeusto a tein  
Mé a Sain-Bartolomé  
Nieun n' ein vou méi*<sup>91</sup>

La Sainte Marguerite (20 juillet) est le dernier délai pour semer les haricots :

*Vagna lé fèizoù avàn sènta Marguèritta  
Se te lé vou deun la marmitta*<sup>92</sup>

La Sainte-Marie Madeleine (22 juillet) était l'occasion pour un premier bilan sur la marche de l'année agraire. Les cultures, à cette date-là, devaient déjà avoir atteint un certain degré de maturation :

*Sènta Madelèna, la gnoué l'é piéna é lo rézén véô.*<sup>93</sup>

A la Saint-Anne (26 juillet) commencent les orages violents de la canicule, redouté pour les dégâts qu'ils pouvaient causer sur un terrain desséché.

*Sènt Anna, vouldje la tsanna*<sup>94</sup>

Et, le jour après, Saint Pantaléon (27 juillet) donne aussi sa contribution :

*Sèn Panteyôn, vuidje lo botteillôn*<sup>95</sup>

Il est plus modeste que sainte Anne, mais il a aussi des responsabilités en plus puisqu'il est invoqué pour nous préserver des inondations :

*Bon sèn Panteyon  
Patron de Volon  
Varda no de l'aluvion*<sup>96</sup>

Autrefois, certains légumes étaient semés autour des champs de céréales : petits pois, haricots, lentilles, fèves et raves en particulier. On semait ces dernières assez tard, si possible le jour de la Saint-Laurent (10 août) parce que, disait-on :

*Sèn Lorèn, co tot a tèn*<sup>97</sup>

et encore :

*A Sèn-Loràn le rave veugnon grouse comme de pan*<sup>98</sup>

A Chambave on dit, le jour du patron, saint Laurent :

*A sèn Loé la gran-a ou tsapé*<sup>99</sup>

Car on avait, semble-t-il, l'habitude d'arborer au chapeau les premiers grains de raisin mûrs le jour de la fête patronale.

Le jour de l'Ascension de la sainte Vierge, le 15 août, est l'occasion pour une remarque importante : quand il pleut le jour de l'Assomption de Notre-Dame on risque d'avoir après une vendange chétive, mais s'il fait beau, elle sera copieuse.

La Saint-Barthélemy, le 24 Août, était une date cruciale : les nuits sont redevenues relativement longues, les travaux de la campagne sont moins frénétiques : ainsi, à la Saint-Barthélemy on éliminait un repas, le "maëndjôn" <sup>100</sup>. Pratiquement, on anticipait le souper. A Valgrisenche on disait :

*Sèn Bartolomé, marènda dessù lo tablèi*<sup>101</sup>.

La pluie de ce jour là n'annonçait rien de bon :

*Can plou lo dzor de San-Bartolomé  
Plou to l'aouton apré*<sup>102</sup>

<sup>91</sup> La pluie de saint Jean est tout de pain, celle de saint Laurent (10 août) arrive juste à temps et à la Saint-Barthélemy (24 août) personne n'en veut plus.

<sup>92</sup> Sème les haricots avant la Sainte-Marguerite, si tu les veux dans la marmite.

<sup>93</sup> A la Sainte-Madeleine la noix est formée et le raisin commence à changer de couleur.

<sup>94</sup> Saint Anne vide la channe. En Vallée d'Aoste channe est le nom d'un type de seau en bois, utilisé pour la transformation du lait.

<sup>95</sup> Saint Pantaléon vide le bouteillon.

<sup>96</sup> Bon saint Pantaléon, saint patron de Volon (hameau de Brusson) garde-nous des alluvions.

<sup>97</sup> A la Saint Laurent, tout est encore à temps.

<sup>98</sup> A la Saint-Laurent les raves poussent grosses comme un pain. Il s'agit, bien entendu des grands pains de seigle d'environ 20 centimètres de diamètre.

<sup>99</sup> A la Saint-Laurent, la graine de raisin au chapeau.

<sup>100</sup> Le goûter.

<sup>101</sup> A la Saint-Barthélemy le goûter reste sur l'étagère.

<sup>102</sup> Si il pleut à la Saint-Barthélemy, il pleuvra pendant tout l'automne.

A la Saint-Luc (1<sup>er</sup> septembre), les premiers signes de l'automne deviennent visibles :

A la Saint-Luc, la pluie au vallon fait la neige sur le mont.

A partir de ce jour, la neige tombée au-dessus des 2500 mètres ne fondait plus et les montagnes se retrouvaient soudainement blanchies comme pour annoncer l'automne imminent.

A la Saint-Grat (7 septembre) la châtaigne doit être déjà bien formée si l'on veut en avoir en abondance en automne :

*Se la tsastagna e pa levà a Sain-Grat, a leva pa mas*<sup>103</sup>

Comme nous avons déjà vu, la Saint-Michel (29 septembre) marque la fin de la saison à l'alpage : c'est la désalpe, quelques jours avant ou quelques jours après, comme pour la Saint-Bernard. Les vaches regagnent leurs étables d'hiver mais ce même jour nous indique comment sera l'hiver :

Quand on voit hirondelle à la Saint-Michel,

L'hiver ne vient qu'après Noël

Porte de l'automne, la pluie ne peut manquer à la Saint-Michel :

*Lo plodzà de Saint-Metzé*

*Et lo ploà di s-épouse*

*Manquon jamé*<sup>104</sup>

La Saint-Michel marque aussi le début de l'activité automnale, le labourage en particulier où l'on semait les blés d'hiver :

De Saint-Michel à Toussaint,

le labour en train

et des grandes pluies :

S'il pleut à saint Denis (9 octobre)

Tout l'hiver aura la pluie

L'automne est aussi la saison des vendanges, moment de joie et d'allégresse, mais pour vendanger, pas tous les jours sont bons :

Quand saint Gal (16 octobre) coupe le raisin,

c'est mauvais signe pour le vin

La Saint-Martin (11 novembre), avec ses derniers rayons de soleil tiède, marque la fin de l'automne :

*Lo tsôté de Sèn Martén i due trèi dzor é tchècca.*<sup>105</sup>

Et le raisin vendangé se transforme, petit à petit, en vin nouveau :

*A Sèn Martén, la véasse yé de vén.*<sup>106</sup>

et, un conseil pour tout le monde :

*A la sèn Marteun*

*Bèi lo bon veun*

*E lèicha l'éve pe lo moleun*<sup>107</sup>

Cela parce que, à cette saison, l'eau n'était plus utilisée pour l'irrigation mais pour faire tourner les moulins et moudre le blé en vue de la préparation du pain de l'année, vers la fin novembre et le début décembre.

A la Sainte-Catherine (25 novembre), l'hiver est aux portes et il n'est pas rare qu'il neige :

*Sènta Catereunna, mèine sa fareunna*<sup>108</sup>

Pour dire que souvent ce jour là la farine tombe du ciel...

Il arrive parfois, qu'en plein hiver souffle le vent chaud, la « *vèntéya* » qui réchauffe l'air et hausse les températures.

On dit que c'est le temps de la grippe. Ces températures, bien que fréquentes, ne sont pas considérées normales puisqu'en hiver il doit faire froid. Et ce qu'on gagne avant, on le perd après :

*A Tsaleinde le moutzeillon, a Pâque le llasón*<sup>109</sup>

<sup>103</sup> Si la châtaigne n'est pas formée à la Saint-Grat, elle ne se formera plus.

<sup>104</sup> La pluie de saint Michel et les larmes des épouses ne manquent jamais.

<sup>105</sup> L'été de saint Martin dure trois jours et quelques.

<sup>106</sup> A la Saint Martin la vinasse devient vin.

<sup>107</sup> A la Saint-Martin bois le bon vin et lasse l'eau pour le moulin.

<sup>108</sup> Sainte Catherine mène sa farine.

<sup>109</sup> Les moucherons à Noël, les chandelles de glace à Pâques.

Alexis Bétemps, Ethnologue au Centre d'Etudes Franco-provençales.  
(Val d'Aoste)

## Bibliographie

- Abry Christian, Devos Roger, Raulin Henri, *Les sources régionales de la Savoie*, Fayard, Paris, 1979.
- Ansaldo Marco, *Al di là della Dora*, Aosta, 1985.
- AVAS, *La mémoire des hommes* Tomes I et II, Aoste, 2002.
- Bertotto Silvio, *Tradition païenne et culte païen au sanctuaire de saint Besse en Val Soana*, in « Le Flambeau » n° 115, 1985.
- Bétemps Alexis, *Le temps des secrets : la médecine traditionnelle en Val d'Aoste*, dans « Médecines et secours en montagne », Musée Grenoblois des sciences médicales, Grenoble, 1998.
- Caffaratto Tirsi Mario, *Il culto di san Grato a Moncalieri*, in Bulletin de l'Académie Saint-Anselme n° XLVIII, Aoste, 1977.
- Canestrier Paul, *Quelques notes sur le culte de saint Grat et de saint Bernard dans l'ancien comté de Nice*, in « Le Flambeau » n° 3, Aoste, 1980.
- Careggio Alberto Maria, *La religiosità popolare in Valle d'Aosta*, Aosta, 1995.
- Colliard Lin, *Notre ancien calendrier valdôtain*, in « Le Flambeau » n°1, Aoste, 1977.
- Colliard Lin, *Traditionnelle procession de Donnas à Aoste en l'honneur de saint Grat*, in « Le Flambeau » n° 2, Aoste, 1977.
- Concours Cerlogne, École primaire de Donnas, École primaire de Aoste-Excenex, Écoles maternelle et primaire de Bionaz, École primaire de Perloz, École primaire de Villeneuve, École primaire d'Ayas, École primaire d'Aymavilles, École maternelle de Saint-Denis, École primaire d'Étroubles, 1983.
- Concours Cerlogne, *La fête patronale*, Aoste, 1992.
- Daudry Damien, *Saint Grat, histoire et légende*, in « Bulletin de l'Académie Saint-Anselme » n° 6, nouvelle série, Aoste, 1997.
- Devos Roger, *Le culte populaire de saint Grat dans l'ancien diocèse de Genève-Annecy*, in « Le culte et ses rites », Aoste, 1994.
- Diémoz Georges, *Étroubles*, Aoste, 1986.
- Duc Pierre-Etienne, *Le culte de saint Grat*, 8 fascicules, Aoste-Turin, 1892-1897.
- Ex Voto, religiosité populaire en Vallée d'Aoste*, Aoste, 1983.
- Gatto Tersilla, *Motivi leggendari valdostani*, Aosta, 1979.
- Hertz Robert, *Saint Besse, étude d'un culte alpestre*, in « Sociologie religieuse et folklore », PUF, Paris, 1970.
- Martinet François, *La légende de saint Théodule et sa cloche*, in « Abbé Martinet, sa vie, ses œuvres », Aoste, 1986.
- Mattioli Carcano Fiorella, *I santuari del ritorno alla vita*, in "Segni della religiosità popolare sulle Alpi Occidentali", club Alpino Italiano, Vercelli, 1997.
- Musée d'Étroubles, *Du blé au pain*, Aoste, 1987.
- Rivolin Joseph, *Quelques remarques sur le culte des saints en Vallée d'Aoste au Moyen Age*, in « Colloque international d'Aoste » 1993, *Le culte et ses rites*, Aoste, 1994.
- Tibaldi Tancredi, *Serate valdostane illustrate. Le leggende del diavolo ed altri saggi di folklore*, Torino, 1912.
- Zanotto André, *Histoire et légende*, in « Le Flambeau » N° 3, Aoste, 1963.

## Protection du bétail et saints vétérinaires dans l'Indre (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles).

Saints guérisseurs aux pouvoirs renommés, pèlerinages, fontaines miraculeuses, remèdes magiques et empiriques, pratiques rituelles archaïques... Le paysan du Bas-Berry dispose d'une multitude de moyens traditionnels pour protéger et guérir son bétail. Toutes ces pratiques se vivent aux marges de la religion officielle, de la magie et de la sorcellerie. Dans un domaine qui confine au surnaturel, le recours aux conjurations, la dévotion aux saints guérisseurs et l'appel au prêtre se mêlent et se complètent.

A travers les campagnes de l'Indre où l'élevage reste un secteur important de l'économie agraire, s'affrontent des pratiques routinières, un savoir scientifique aux mains de spécialistes diplômés<sup>110</sup>, et l'existence d'observances traditionnelles parfois rituelles concernant la préservation des espèces domestiques.

### 1. Rites de protection du bétail

Les archives écrites gardent en mémoire la trace de rites anciens. Les vétérinaires ne cessent de dénoncer des usages empiriques, l'emploi d'amulettes protégeant les bêtes<sup>111</sup> ou des superstitions multiples, reflets de la crédulité paysanne. Ainsi, dans un rapport de 1830 concernant l'épizootie de *claveau* ou *picotte* affectant les bêtes à laine à Sarzay et Chassignolles, le vétérinaire Auger remarque « que l'on croît dans bien des lieux pouvoir l'arrêter ou la guérir en plaçant sur le seuil de la bergerie ou près d'une barrière une fiole remplie de mercure, ou des croix faites avec du bois de noisetier. »<sup>112</sup>

Des rites de préservation du bétail sont associés au culte de saint Roch, saint Jean ou sainte Agathe et des pratiques rituelles accompagnent certains moments forts du coutumier rural (feu des brandons ou feu de la Saint-Jean).<sup>113</sup>

Le premier mai donne lieu à des rites de protection et de préservation des biens et des récoltes. L'épine blanche, le *mai*, semble particulièrement dotée de pouvoir. A Lye, le jour du premier mai il fallait « frotter le pis des biquettes avec du *mai* pour qu'elles donnent davantage de lait ». Avant 1914, on devait « sortir les vaches pour la Saint-Jean, pour les empêcher d'attraper des maladies. »<sup>114</sup> Dans la région de Cluis,

---

<sup>110</sup> Voir BERNARD Daniel, Vétérinaires, paysans et empiriques en Berry (début du XIX<sup>e</sup> siècle). In *La France démocratique (combats, mentalités, symboles). Mélanges offerts à Maurice Agulhon*. Réunis et publiés par CHARLES Christophe, LALOUETTE Jacqueline, PIGENET Michel et SOHN Anne Marie. Publications de la Sorbonne. Paris, 1998, p. 69-75. On se reportera aussi à BERNARD Daniel, Entre science et empirisme... Les vétérinaires dans l'Indre au début du XIX<sup>e</sup> siècle. In *La diffusion des idées progressistes dans le monde rural (de la Révolution au XX<sup>e</sup> siècle)*, p. 19-50. Actes du Colloque de Châteauroux. 16 mai 1998. Ed. du C.R.E.D.I. Châteauroux. 2000.

<sup>111</sup> « Rapport sur la maladie qui a régné épizootiquement sur les bêtes à laine des communes de Sarzay et Chassignolles en 1830 » par Auger, artiste vétérinaire à la Châtre. 1830 (s.d.). Classé par défaut en Y 82. (Archives départementales de l'Indre, ADI).

<sup>112</sup> Id°.

<sup>113</sup>

ROCHET-LUCAS Brigitte. *Rites et traditions populaires en Bas-Berry. Pèlerinages et diableries*. Badel, Châteauroux, 1980, p. 39.

<sup>114</sup> Recueilli auprès de Kléber Gaillard à Lye en mars 1985 lors du « stage ethnographie », animé par Jean Vincent (photographie) et Daniel Bernard (collectage) et organisé par l'Union régionale des Foyers ruraux de la région Centre et le foyer rural de Lye. Voir BERNARD Daniel, *Sauvegarde de la tradition orale à Lye in Berry d'antan, scènes de la vie quotidienne*, collection Chroniques d'antan, Royer, Paris, 1995, p. 224-238.

afin d'éviter que les moutons ne soient boiteux, on les fait traverser le feu de la Saint-Jean, lorsqu'il est éteint.<sup>115</sup>

Le 16 août, jour de la fête de saint Roch, les bœufs de la région de la Châtre ne sont pas liés et ne travaillent pas, car s'ils se blessaient ce jour-là, leurs plaies pourraient devenir charbonneuses. Le lendemain de l'Assomption, on distribue le lait des vaches aux pauvres pour préserver le bétail de la peste. Des végétaux bénis par le prêtre acquièrent des vertus protectrices. Ainsi le « buis béni est suspendu en faisceaux formant des croix, aux portes des étables pour garder le bétail des épizooties ».<sup>116</sup> L'herbe de saint Roch (inule dysentérique), poussant en août dans les prairies humides, protège les animaux contre les épizooties. Vers La Châtre, « les paysans de plusieurs paroisses (en) font bénir quelques poignées qu'ils suspendent dans leurs demeures et dans leurs étables. »<sup>117</sup> Cet usage semble aussi répandu dans le Cher (Baugy, Neuilly-en-Dun). Aux environs d'Humbligny, un assemblage de brins d'avoine, de trèfle et de luzerne est béni à la messe du 16 août puis accroché aux portes, dans l'étable ou l'écurie, pour placer les bestiaux sous la protection de saint Roch.<sup>118</sup>

Existents enfin des moyens magiques qui parfois font intervenir plus directement le pouvoir d'un saint. En Berry, le « Vendredi Blanc », neuf jours avant Pâques, on fait bénir des baguettes qui ainsi acquièrent un pouvoir prophylactique. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cette pratique tombe en désuétude, mais Laisnel de la Salle en a noté l'essentiel sous le Second Empire: « C'est une fête toute pastorale qui intéresse particulièrement les bergères. Ce jour là, elles jeûnent, et dans les environs de La Châtre, elles se rendent par troupes nombreuses à la ville pour assister à la messe. Chacune d'elle, y porte un petit faisceau de bâtons blancs, ou de baguettes de coudrier dont l'écorce a été enlevée, et qui parfois, ont été guisées, c'est-à-dire enjolivées de bizarres et capricieuses sculptures par les amoureux. Ces baguettes, formées d'un seul jet, et coupées à certains jours de la lune doivent servir de touches pour toucher (conduire) les brebis (...) Lorsque le prêtre de La Châtre a béni les bâtons blancs, les bergères n'oublent jamais de toucher, ou au besoin de battre de leurs gaules, la statue de Saint Lazare placée dans l'une des chapelles de l'église; car Saint Lazare, en raison de la consonance de son nom, est pour elles la signification du hasard, et préside essentiellement à la destinée si incertaine des troupeaux.

Les bâtons blancs, une fois consacrés, sont suspendus au plancher des bergeries, où la bergère vient les prendre un à un, au fur et à mesure de ses besoins. »<sup>119</sup>

Ces rites et coutumes pastorales, ces pratiques magico-religieuses destinées à garantir le bétail des dangers qui le menacent, commencent à disparaître à partir du milieu et surtout à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les ruraux croient de moins en moins aux dangers surnaturels, les loups disparaissent peu à peu, l'usage des bergers devient moins nécessaire devant l'introduction des clôtures en « ronce artificielle »... Pourtant dans les pays de bocage, quelques usages rituels perdurent jusque dans les années trente du XX<sup>e</sup> siècle, tel ce culte de Sainte Agathe dans le Boischaud berrichon aux confins de la Marche et du Bourbonnais.

Jusqu'à la seconde guerre mondiale, «on allait à la messe de sainte Agathe à Feusines, raconte Madeleine Lamamy. Il y avait une messe pour les poules et les brebis. On coupait de petits bâtons (de noisetiers surtout) dans les haies, qu'on portait bénir au prêtre...Il y avait beaucoup de monde avant guerre.... Lorsqu'ils habitaient à la Motte-Feuilly, mes grands-parents se rendaient à la Sainte-Agathe à Feusines... Je me souviens avoir vu dans les écuries et les poulaillers, la p'tite branche de Sainte Agathe pour les

<sup>115</sup> Recueilli au début de 1971 dans la région de Cluis. (Cahier d'enquêtes et collectage Daniel Bernard).

<sup>116</sup> SOTO Calvin, *Le culte des saints de la Brenne*, Institut d'ethnologie, Paris, (microfiches), cité par ROCHET-LUCAS. *Rites et traditions populaires en Bas-Berry*. op. cit, p. 41.

<sup>117</sup> LAISNEL DE LA SALLE, *Croyances et légendes du centre de la France. Souvenirs du vieux temps. Coutumes et traditions populaires comparées à celles des peuples anciens et modernes*, t. 2, Paris, Chaix, 1875, p. 291.

<sup>118</sup> D'après GUIDAULT A., *Coutumes chrétiennes, coutumes païennes dans le Cher*, articles parus dans le journal *Le petit Berrichon*, sept.-oct. 1913.

<sup>119</sup> LAISNEL DE LA SALLE, *Croyances et légendes du centre de la France*. Op. cit. T. 2. Extraits des pages 122 à 124.

brebis et la volaille. On les met comme on place une branche de rameau béni...»<sup>120</sup> Eugène Aussiette apporte quelques précisions au sujet de ce rite : « Je suis allé à la sainte Agathe vers l'âge de 8-9 ans. Les gens venaient des communes des alentours. Ils étaient croyants... On amenait deux bâtonnets de noisetier à la messe. Avec ces deux bâtons, il fallait taper sur la bonne sainte pour les brebis et toute la basse-cour. Ensuite, on les mettait dans les poulaillers... »<sup>121</sup>

Citant Gagnon, Van Gennepe signale en Bourbonnais un rite voisin exécuté lors de la fête de sainte Agathe (5 février).<sup>122</sup> Généralement, protectrice contre la foudre, l'incendie et les « maladies de femmes », la *bonne sainte* protège donc aussi les animaux par l'intermédiaire des « petits bâtons ».

## 2. L'univers magique : prières, pansements et secrets

Le monde rural dispose d'oraisons magico-religieuses, de conjurations, de prières et de secrets pour protéger ou guérir les animaux.<sup>123</sup> Récitées à voix basse ou mentalement par le *panseur de secret*,<sup>124</sup> ces paroles peuvent s'accompagner de gestes magiques ou de signes de croix. La prière fait appel au saint qui devient alors intercesseur.

Si l'existence de paroles ou prières magiques est attestée, on en connaît moins facilement le contenu : transmises d'une génération à l'autre, les diverses formules sont tenues secrètes.

La première fois qu'on met les bêtes au pâturage, il ne faut pas oublier de réciter prières et conjurations. Ceci s'apparente à un rite de passage : passant de l'étable au pré, d'un milieu clos et protégé à un espace ouvert et naturel où les dangers menacent, le bétail doit être garanti par des pratiques magico-religieuses. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le folkloriste Laisnel de la Salle les signalait<sup>125</sup>. Un siècle plus tard, l'ethnologue François Laplantine souligne la pérennité de ces usages dans la région de Saint-Benoît-du-Sault.<sup>126</sup>

A Nérét, des informateurs m'ont évoqué cette habitude de « panser l'herbe » : « Autrefois, on faisait beaucoup de prairies artificielles (luzerne, trèfle). Si on y met les vaches, elles gonflent et périssent... Avant de mettre les vaches dans un champ d'artificiel, mon grand-père maternel, né en 1886 à Nérét, pansait l'herbe des champs... Et les vaches n'enflaient pas ! Allez-comprendre vous ! Il pansait aussi l'herbe des voisins... Quand il habitait à la Motte-Feuilly, on lui disait « Père Antoine, tu viendra panser mon trèfle !... » Jamais les bêtes ont gonflé... »<sup>127</sup> Mais l'observation et le bon sens paysan permettent

<sup>120</sup> Recueilli le 23 novembre 2005 auprès de Mme Madeleine Lamamy, le Maury, Nérét, née en 1932. L'informatrice montre une longueur de 20-25 centimètres pour les bâtons de sainte Agathe. Mes remerciements amicaux s'adressent à Angélique Moreau qui a bien voulu faire une enquête préparatoire, à mon intention, dans son pays natal.

<sup>121</sup> Recueilli le 7 décembre 2005 auprès de M. Eugène Aussiette, 80 ans, Nérét. Cet informateur montre une longueur d'environ 35 centimètres pour les bâtons de sainte Agathe.

<sup>122</sup> GAGNON Camille, *Le folklore bourbonnais*, t. II, 1950, cité par VAN GENNEPE, *Le folklore français*, vol. 2, collection Bouquins, Robert Laffont, 1999, p. 1952.

<sup>123</sup> « Nous avons la prière des bœufs, que l'on récite la première fois que l'on conduit ces animaux au vert; ce qui suffit pour les empêcher de sortir du pacage pendant toute l'année. - Nous avons même la prière du loup, au moyen de laquelle on peut se passer de bergère. » LAISNEL DE LA SALLE, *Croyances et légendes du centre de la France*. Op. cit., T. 1, p. 229.

<sup>124</sup> Celui qui fait des « pansements » en utilisant un secret.

<sup>125</sup> LAISNEL DE LA SALLE, *Croyances et légendes du centre de la France*. Op. cit. T. 1, p. 229.

<sup>126</sup> Recueilli auprès du père Dejoux, 78 ans. LAPLANTINE François, *La médecine populaire des campagnes françaises aujourd'hui*, éd. Jean-Pierre Delarge, Paris, 1978, p. 13.

<sup>127</sup> Recueilli le 23 novembre 2005 auprès de Mme Madeleine Lamamy, Nérét.

d'expliquer le phénomène de *gonflure* ou météorisation : « J'ai vu panser des champs de luzerne et de trèfle, pour éviter aux bêtes de gonfler... Si on met directement les vaches de l'écurie à la luzerne, elles gonflent... C'était fréquent autrefois... Mais si elles gonflent, c'est parce qu'elles ont faim... Il ne faut donc pas les mettre à jeun dans un champ de trèfle ou de luzerne... »<sup>128</sup>

A partir des années 1880, où s'affrontent archaïsme et modernité, science et empirisme, les rites, incantations et prières spécifiques ont de moins en moins de raison d'être et commencent à disparaître. Pourtant, dans le milieu rural, des survivances de ces pratiques s'observent encore après la seconde guerre mondiale et parfois jusqu'à une période très récente.

S'il existe des prières de protection, de nombreux "remèdes miraculeux", "recettes magiques" et *secrets* circulent aussi dans les campagnes. Utilisés par les guérisseurs locaux ou les propriétaires de troupeaux, diffusés au XIX<sup>e</sup> siècle par les brochures de colportage<sup>129</sup>, puis par des ouvrages imprimés<sup>130</sup>, ils se transmettent souvent grâce à des cahiers manuscrits, supports matériels des pratiques rituelles et de savoir-faire traditionnels.

On insiste souvent en Berry sur le fait que quand il s'agit d'animaux à panser, il est préférable que le propriétaire soit chrétien.<sup>131</sup> En effet, ces textes conjuratoires, pansements et secrets associent formules magiques ou prières adressées à l'intention d'un saint. Par sa prière, le *panseur de secret* opère la plupart du temps au nom d'un saint doté d'un certain pouvoir ; ses paroles secrètes s'accompagnent de signes et de gestes particuliers (crachement, souffle, pression du doigt).

Trois *secrets* concernant la préservation des bestiaux m'ont été confiés en 2003.<sup>132</sup> L'un d'eux est cependant commun « pour les bêtes et les gens ». Les textes manuscrits sont copiés d'une belle écriture sur des feuilles volantes. Le premier ne fait intervenir aucun saint à l'inverse des deux autres qui s'apparentent aux *pansements* avec prières.

Cet échantillon constitue un bel exemple de ce qui circule en Berry : secret avec pratique rituelle, prière et traitement (morsure de vipère), prière seule (pour une bête qui s'étrangle) :

« *Secret pour sauver la petite volaille*

---

<sup>128</sup> Recueilli à Nérét, le 23 novembre 2005, auprès de M. Louis Alabergère, 80 ans, originaire de la région de Reigny-Le Châtelet (Cher).

<sup>129</sup> Les textes conjuratoires figurent dans les livrets imprimés. Dans son ouvrage *Médecine populaire d'hier et d'aujourd'hui*, Paris G-P. Maisonneuve et Larose, 1966, p. 63-64, Marcelle BOUTEILLER signale une prière contre les coliques des chevaux en usage à Lignièrès (Cher) empruntée à la brochure *Le Médecin des Pauvres*.

<sup>130</sup> Madeleine Lamamy m'a transmis un ouvrage édité en 1953 qui appartenait à une dame de la région de Nérét, née en 1899, connaissant quelques pansements. Sur la couverture de ce livre publié par La Diffusion scientifique, Paris-9<sup>e</sup>, (328 p.), on lit « Le Bon, Prières et invocations pour aider à la guérison des maladies des animaux domestiques ». Pour chaque maladie, on trouve les symptômes, puis les prières ou litanies de tel ou tel saint à réciter.

<sup>131</sup> LUCAS Brigitte, *Le Bas-Berry insolite*, Ed. de la Nouvelle République, Tours, 1991, p. 27. Concernant les panseurs de secrets, leur pouvoir et leur environnement, en plus des études de LAISNEL DE LA SALLE, on se reportera aux ouvrages de deux ethnologues qui ont travaillé sur le Bas-Berry : BOUTEILLER Marcelle, *Chamanisme et guérison magique*, P.U.F., Paris, 1950 ; BOUTEILLER Marcelle, *Sorciers et jeteurs de sorts*, Paris, Plon, 1958 ; BOUTEILLER Marcelle, *Médecine populaire d'hier et d'aujourd'hui*, Op. cit ; LAPLANTINE François, *La médecine populaire des campagnes françaises aujourd'hui*, Op. cit.

<sup>132</sup> Communiqués le 7 janvier 2003 par Jean-Luc Guimbaud de Bouesse.

Le jour des Rameaux, faire un étrait<sup>133</sup> à l'endroit. Le cacher dans le bouquet de buis du maître de la maison avant de partir à la messe. Au retour, le récupérer sans que personne ne le sache. Lorsque des poussins, des canards etc... naissent, vous les faites passer une fois dans votre étrait. Et vous verrez les charognards voler autour, sans pour cela les emporter.

Utilisé dans la région de Bouesse, Le Magnolet ».

« *Secret Pour la morsure d'une vipère*

Saint Simon revenant de la chasse, qu'as-tu trouvé ? J'ai trouvé serpent, couleuvre, toutes sortes de vilaines bêtes venimeuses, qui ont mordu moi et mes chiens.

Saint Simon, retourne toi-en, tu prendras du houblon blanc et de la ronce à 5 feuilles, tu en feras 9 petites boules, tu en graisseras toi et tes chiens guériront.

On prend de la pane de porc pour faire les 9 petites boules. »

« *Secret Pour une bête qui s'étrangle*

Bien heureux Saint Blaise près de notre Seigneur Jésus-Christ, veuillez par votre végétation (sic) près de notre Seigneur Jésus-Christ que la bête de poil (nommer la couleur) que ce qu'elle a dans le cou que ça rentre.

Dire 5 pater et 5 ave. »

Une version analogue de ce dernier pansement donnée par Brigitte Lucas-Rochet, viendrait de *La médecine des Pauvres* : « Pour une bête qui « s'enhoussé », c'est-à-dire qui a avalé de travers un corps étranger (...), on doit dire « Bienheureux Saint-Blaise, près de Notre Seigneur Jésus-Christ, veuillez par votre action que la bête de poil rouge et noir (la nommer), que ce qu'elle a dans le corps, que ça sorte ou que ça rentre ». Puis on récite 5 Pater et 5 Ave ».<sup>134</sup>

Dans l'action médico-magique, le panseur n'apparaît que comme un intermédiaire, « le véritable guérisseur c'est, avant tout, le céleste protecteur qu'invoque la formule. »<sup>135</sup> Pour la communauté rurale, seuls Dieu ou les saints agissent : l'exorciste ou le prêtre qui célèbre une messe n'intervient qu'en tant que ministre de Dieu ; doté certes d'un pouvoir, le panseur reste un intermédiaire qui supplie les saints d'intervenir pour guérir les bêtes.

### 3. Religion, pèlerinages et cultes des fontaines...

Dans le milieu rural, la maladie et l'épizootie fragilisent le système économique parfois archaïque. Aussi le monde paysan doit-il disposer d'innombrables moyens pour protéger ou essayer de sauver ses animaux. A côté de la prophylaxie traditionnelle et de l'action du panseur qui s'inscrivent dans le domaine privé, les rites populaires et le recours à la religion apportent d'autres solutions. Pour soigner les bêtes, le monde rural pratique la dévotion sanctorale et l'assistance aux pèlerinages, fait dire des évangiles, sollicite la bénédiction des prêtres et pratique le culte des fontaines.

#### Le recours à la religion officielle

La mentalité magico-religieuse des paysans mêle souvent religion officielle et rites populaires. Les archives écrites gardent la trace de bénédictions d'animaux atteints de maladie contagieuse. En juin 1811, se répand « le bruit faux ou au moins exagéré qu'une épizootie sur les bêtes à cornes s'était manifestée dans les départements voisins, et commençait à s'étendre dans (l'Indre). A cette nouvelle, (...) l'inquiétude se répandit parmi les habitants des campagnes du canton d'Ecueillé et autres environnans; et le 21 juin, plus

<sup>133</sup> « Etré, étret : lien, chaîne ; mais plus ordinairement un anneau de bois, fait d'une forte gaule tordue que l'on tresse en rond et dont on se sert pour attacher les bœufs à la *parche* de la charrette ou à la *prolouère* ». Comte JAUBERT, *Glossaire du centre de la France*, Paris, Chaix, 1864, p. 277.

<sup>134</sup> ROCHET-LUCAS Brigitte. *Rites et traditions populaires en Bas-Berry*. Op. cit. p. 86. Dans *Médecine populaire d'hier et d'aujourd'hui*, p. 322, Marcelle BOUTEILLER cite aussi une prière voisine recueillie dans le Cher, issue du *Médecin des Pauvres*.

<sup>135</sup> BOUTEILLER Marcelle, *Chamanisme et guérison magique*. Op. cit. p. 262.

de 2000 bestiaux de toute nature, réunis sur le territoire d'Ecueillé, reçurent publiquement la bénédiction du curé de cette paroisse. »<sup>136</sup> Le maire d'Ecueillé précise: « Plus de deux mille bestiaux de toute nature, comme bœufs, vaches, ânes, des communes de Préaux, Hervaux, Villedomain, Nouans, Ecueillé et autres ont été bénis, les uns dans les chemins, les autres à la porte de l'église de cette commune, par le curé de la paroisse. »<sup>137</sup>

Dans le Manuel du diocèse de Bourges de 1817, on trouve la « bénédiction des animaux atteints de maladies contagieuses ». Cette pratique a pu se transmettre jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. En témoigne une carte postale de la Belle Epoque légendée « St-Plantaire. Bénédiction des bêtes le jour de la St-Jean. » La vue prise à Saint-Plantaire montre le curé, accompagné d'enfants de chœur, bénissant quelques vaches dans le village.<sup>138</sup>

Si le bétail vient à être malade, on *lève l'argent d'une messe* qui est porté au desservant de la paroisse où le saint patron traite particulièrement le mal à combattre. Ainsi vers Sarzay et Chassignolles, « dans les maladies dites à saints, de saint Jean, de Maurouet, le préjugé fait lever des messes à l'intention de tels ou tels saint. »<sup>139</sup> Pour « les volailles, on se contente de *lever un sou* pour faire dire un évangile. »<sup>140</sup> D'autres pratiques populaires se réfèrent au pouvoir du prêtre : pour les bêtes malades, on fait bénir du pain qu'on leur fait manger ensuite. Dans la région d'Humbligny, on leur fait boire de l'eau bénite et à la Chapelotte ainsi qu'à Neuvy-deux-Clochers, le paysan fait dire des évangiles à l'intention des moutons.<sup>141</sup> « Dans la commune de Rivarenes, le jour de la Saint-Denis, le 9 octobre, les gens font dire l'évangile, avec obole, pour les animaux mais aussi comme protection spirituelle. »<sup>142</sup>

En Bas-Berry, comme en de nombreuses régions, Saint Antoine apparaissait comme le protecteur attitré des porcs. Le 17 janvier, jour de la fête du saint, à la chapelle de l'ancienne commanderie de la Lande, sur la commune de Sacierges-Saint-Martin, les pèlerins rassemblés assistent à la messe et font dire des évangiles pour préserver les cochons de la maladie.

Signalant le pèlerinage de Saint Antoine de Mouhers qui se tient le même jour, Marcelle Bouteiller évoque des pratiques encore très suivies à la fin des années 1950 : « Saint Antoine guérit et protège les cochons et par extension tout le cheptel. Les pèlerins n'amènent pas les animaux mais demandent au prêtre de réciter sur eux-mêmes un évangile par tête de bétail. »<sup>143</sup>

### **Pèlerinages et voyages**

Déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'une épizootie ravage les animaux, le recours au pèlerinage semble une pratique constante. Analysant les buts dans lesquels le peuple invoque le Précieux Sang de Neuvy-Saint-

<sup>136</sup> Actes administratifs de la préfecture de l'Indre, 1811, p. 320.

<sup>137</sup> Lettre du maire d'Ecueillé au préfet de l'Indre du 21 juin 1811. ADI, V 273.

<sup>138</sup> BRUNAUD Pierre, *Le canton d'Éguzon. La vallée de la Creuse de Fresselines à Argenton*. Ed. Alan Sutton, Saint-Cyr-sur-Loire, 1999, p. 63.

<sup>139</sup> Idem note 2.

<sup>140</sup> LAISNEL DE LA SALLE, *Croyances et légendes du centre de la France*. Op. cit, t. 1, p. 326.

<sup>141</sup> GUIDAULT A., *Coutumes chrétiennes, coutumes païennes dans le Cher*. Op. cit.

<sup>142</sup> ROCHET-LUCAS Brigitte. *Rites et traditions populaires en Bas-Berry*. Op. cit. p. 28.

<sup>143</sup> BOUTEILLER Marcelle, *Médecine populaire d'hier et d'aujourd'hui*. Op. cit. p.143.

Signalons qu'au Lys-saint-Georges, avait lieu en janvier « un pèlerinage à Saint Antoine, pour la protection des gros animaux, notamment des cochons. Le saint est représenté avec un petit cochon auprès de lui ». (Témoignage recueilli le 7 juin 2006 par Jacques Aubourg auprès de Marie-Thérèse Pion, au Lys-saint-Georges.)

Sépulcre, l'abbé Caillaud écrit : « On vient aussi en dévotion au Précieux Sang pour les maladies occasionnées par le sang chez le bétail, surtout pour qu'il soit préservé de cette maladie que les habitants des campagnes appellent un coup de sang (...) Pour conjurer (la) terrible épizootie de 1747, les populations venaient en foule en dévotion au précieux sang, non seulement du Berry, mais de la Marche, du Limousin, de la Touraine et du Poitou. »<sup>144</sup>

Aussi le paysan s'attache-t-il à des rites populaires de protection où se mêlent religion et paganisme. Dans un rapport du 29 août 1822, le vétérinaire Etienne Guillaume signale ces pratiques séculaires : « En 1793, Gilbert, Professeur à l'école d'Alfort, ayant été envoyé par le gouvernement pour traiter une épizootie charbonneuse qui ravageoit notre département, trouva les habitants de vingt-cinq ou trente communes prêts à faire une procession dans laquelle ils devaient rassembler tous les animaux malades et les promener de Saint en Saint dans tous les lieux infectés. On sent combien cette procession, qui devait durer au moins huit jours, aurait contribué à propager la contagion. Il eut beaucoup de peine à l'empêcher et fut obligé d'avoir recours à l'autorité et à des mesures sévères. »<sup>145</sup>

Des pèlerinages où l'on amène le bétail restent très fréquentés dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi à la Chapelle-du-Fer sur la commune de Saint-Plantaire, non loin de la forêt de Murat. « La veille de la Saint-Jean, tout possesseur de bétail conduit son troupeau à ce lieu vénéré. Les aumailles, les chevaux et les ânes, la plupart décorés de rubans et de vertes ramilles, précèdent les brebis et les moutons fraîchement tondu et soigneusement lavés. Guidée pieusement et en silence par ses maîtres, cette immense multitude, irréprochable dans sa tenue et comme pénétrée d'un instinct religieux, défile processionnellement autour de la chapelle. Le lendemain, le jour même de la Saint-Jean, une grande messe est célébrée pour attirer la bénédiction du ciel sur les bestiaux de toute espèce. Pendant le saint sacrifice, la foule des assistants, qui sans cesse se renouvelle, lance de tous les points de l'enceinte, du côté de l'autel et en guise d'offrandes, une innombrable quantité de poignées de laine, toisons entières d'une brebis. Comme on envie la bonne chance de ceux dont les toisons tombent le plus près de l'autel ou viennent à toucher les ornements sacerdotaux ; souvent il arrive qu'à la fin de la cérémonie le desservant se trouve littéralement enseveli sous une montagne de laine. À la Chapelotte, dans le haut-Berry, c'est à la tête du saint de la paroisse que les fidèles jettent la dépouille de leurs brebis (...) L'intérieur de la Chapelle-du-Fer était très anciennement tapissé d'ex-voto de toute sorte. On y voyait, suspendus aux murailles, des têtes, des yeux, des bras, des jambes, des cœurs, des poupées humaines, des chevaux, des bœufs, des moutons, des cochons, etc.; le tout en cire de plusieurs couleurs. »<sup>146</sup>

Le pèlerinage à la fontaine Saint-Jean Baptiste aux fers avait encore lieu au début des années 1980, mais sans la présence d'animaux. « Autrefois le pèlerinage était effectué pour les bêtes « pour la prospérité des animaux de ferme ». On faisait faire aux troupeaux trois fois le tour de la chapelle, la veille de la Saint-Jean ; le prêtre leur donnait la bénédiction. Si on avait laissé les bêtes à la ferme, leurs propriétaires tournaient eux-mêmes trois fois autour de la chapelle, et demandaient des évangiles à leur intention. Saint Jean était spécialement invoqué contre les épizooties, et en faveur de toutes les bêtes malades.»<sup>147</sup>

La littérature ethnographique et les monographies locales conservent la trace de rites et pratiques que la mémoire a oubliés. Autrefois, le 30 août, « à la chapelle de Saint Fiacre, entre les Bernets et les Rosiers, sur la commune de Veuil, on amenait tous les animaux d'alentours pour les faire bénir. »<sup>148</sup> Près de

---

<sup>144</sup> Abbé CAILLAUD, *Notice sur le précieux sang de Neuvy-Saint-Sépulcre*. Imp. Pigelet. Bourges. 1865. ( P. 214 et 215).

<sup>145</sup> « Rapport sur l'état et les progrès de la médecine vétérinaire dans l'arrondissement d'Issoudun, département de l'Indre, en l'année 1822 ; présenté à Monsieur le Comte de Milon, Préfet ; par Guillaume, Vétérinaire ». 29 août 1822. ADI, M 5806.

<sup>146</sup> LAISNEL DE LA SALLE, *Croyances et légendes du centre de la France*. Op. cit., t. 1, p. 328-329.

<sup>147</sup> DESPLACES Jean-Louis, *Le florilège de l'eau en Berry*. Vol. 2. Badel, Châteauroux, 1981, p. 170.

<sup>148</sup> Abbé LAMY, *Tableau historique des paroisses, églises et chapelles du Bas-Berry. Diocèse de Bourges. Archiprêtre de Levroux*. In Bulletin de la Société Académique du Centre, 1897, p. 325.

Chaillac, Brigitte Rochet-Lucas signale l'existence d'un pèlerinage pour les moutons au château de Brosse sous le patronage de Saint Denis.<sup>149</sup>

Pour protéger son cheptel, le paysan du Berry recourt à des saints aux pouvoirs renommés et reconnus. Saint Antoine, Saint Goussaud, Saint Roch, Saint Jean et parfois Saint Hubert sont les plus invoqués pour la protection des bêtes. Signalons que saint Eloi ne figure pas parmi les saints vétérinaires. Ces intercesseurs ont chacun une spécialité qu'un événement de leur vie ou un rapport de consonance entre le nom et la maladie évoque.

On vient prier les saints guérisseurs aux fontaines et aux chapelles qui leur sont consacrés.

Les animaux assistent au pèlerinage, mais on fera de plus en plus le *voyage* à leur intention : on prie le saint protecteur et guérisseur pour eux ou on rapporte de l'eau d'une fontaine miraculeuse pour leur faire boire. Le recours aux saints protecteurs et aux fontaines sacrées est un aspect essentiel de la religion populaire.

Les cantiques chantés à l'occasion des pèlerinages ou des fêtes patronales rappellent et reconnaissent ces pouvoirs. Tel celui exécuté à l'intention de Saint Antoine de Mouhers et de Crevant :

« *Pour célébrer tes chères fêtes*

*Nous accourons à tes genoux.*

*Bénis nos champs avec nos bêtes,*

*Contre le mal protège-nous. »*<sup>150</sup>

A Murs, un pèlerinage se déroule le 24 août : là, Saint Gousseau y est prié pour la préservation des bêtes et des bœufs en particulier. Avant la première guerre mondiale, période de cessation du pèlerinage, on porte en procession les reliques du saint. Le même saint était aussi invoqué à Saint-Août pour protéger les moutons.<sup>151</sup>

A Crozon-sur-Vauvre, « la *petite Saint Roch* avait lieu en janvier pour les bêtes. La procession se rendait à la croix de Saint-Roch ». <sup>152</sup>

D'autres pratiques religieuses concernent les animaux domestiques, tel l'invocation à saint Eutrope avec une offrande en lien avec la protection demandée : « Le 1er dimanche de mai au Lys Saint Georges (avait lieu) un pèlerinage à saint Eutrope. Le saint est invoqué pour la fécondité des volailles. Il est représenté en évêque (mitre et crosse) avec un coq (jau) près de lui. Les femmes déposaient des oeufs en offrande dans des corbeilles installées sous la statue du Saint, à gauche de l'église. Elles s'agenouillaient devant l'autel pour les évangiles. Le prêtre disait une prière et faisait embrasser son étole à chaque évangile. En retour, les femmes lui donnaient quelques sous ». <sup>153</sup>

Jusque dans les années 1980, les *voyages* étaient encore effectués très localement. *Faire un voyage*, c'est aller en dévotion ou en pèlerinage au lieu où un saint est honoré (fontaine, chapelle). On peut le faire soi-même ou déléguer quelqu'un qui le fera à votre place, souvent « les voyages se faisaient par commission ». Dans la région du Blanc, « autrefois, on faisait le voyage à Saint-Fleuret de Mijault, pour guérir l'enflaison des moutons. Il fallait que trois personnes de même âge et de même sexe viennent implorer le saint. »<sup>154</sup>

---

<sup>149</sup> ROCHET-LUCAS Brigitte. *Rites et traditions populaires en Bas-Berry*. op. cit., p. 27.

<sup>150</sup> ROBINET Jean-Luc, *Les cantiques de pèlerinage en Bas-Berry*, mémoire de maîtrise de musicologie, sous la direction de J-M Vaccaro. Université François Rabelais, Tours, département d'éducation musicale et de musicologie, vol. II, Dossier, p. 90. Oct. 1983.

<sup>151</sup> Voir DESPLACES Jean-Louis, *Le florilège de l'eau en Berry*. Op. cit. Vol. 1, p. 58-60.

<sup>152</sup> DESPLACES Jean-Louis, *Le florilège de l'eau en Berry*. Op. cit. Vol. 2, p.163.

<sup>153</sup> Témoignage recueilli le 7 juin 2006 par Jacques Aubourg auprès de Marie-Thérèse Pion, au Lys-saint-Georges. (Copie manuscrite transmise à l'auteur).

Au village de Mesle sur les limites de Nuret-le-Ferron et de Chitray, se trouvaient une butte et un dolmen abattu dit la pierre bure. Au pied de cette pierre, une source et à cinquante mètres du dolmen une vieille souche d'arbres. « Là, le 3 février viennent en foule les cultivateurs brennoux prier Saint Blaise, patron de Nuret, de daigner protéger leurs troupeaux contre le mauvais sort et les maladies qui en résultent ». La cérémonie est des plus simples : « Sur la souche, chaque pèlerin allume un cierge. Pendant que la cire fond, les fidèles adressent leurs requêtes au bon saint ; puis ils se rendent à l'église paroissiale, faire dire un évangile par le curé. *Rin milleur que Saint Blaise pour le barbiage !* »

Il est même inutile d'accomplir soi-même le voyage, des spécialistes s'en chargent : « Pour deux sous, contre le prix du cierge et l'évangile, il vous remplace à Mesle. » Jules de Vorys qui relate ce témoignage en 1892 rencontre sur les lieux du pèlerinage « une vieille femme à laquelle ce petit commerce a rapporté 5 francs. Elle représentait 50 pèlerins. »<sup>155</sup>

Le voyage s'accompagne souvent de rites. Celui à Notre-Dame de la Colombe à Tilly s'effectuait pour les femmes enceintes, le bétail et les biens de la terre. Chaque 1<sup>o</sup> mai, se déroulait un pèlerinage à un puits, vestige de l'ancienne abbaye. Après avoir prié la Vierge, on faisait trois fois le tour du puits : « Tous les ans le 1<sup>o</sup> mai, M. le curé de Lignac, célébrait une messe à l'abbaye de la Colombe, dans le pré du monastère à côté du puits, pour que les animaux n'aient pas de maladies ; les gens des villages d'alentour y assistaient en apportant soit du poil des bêtes, soit de la laine des moutons, ils les plongeaient dans l'eau, puis ils les remettaient dans les étables et les écuries pour protéger le bétail. La messe à la Colombe existe toujours le 1<sup>o</sup> mai, mais depuis quelques années pour les humains ».<sup>156</sup>

Fréquent au XIX<sup>o</sup> siècle, le culte de saint Hubert perdure jusqu'à notre époque. Au XIX<sup>o</sup> siècle, il est invoqué pour ramener les bêtes égarées au bercail : pour cela il suffit de réciter cinq pater et cinq avé et de « jeter deux ou trois centimes dans la chapelle de Saint-Hubert, près d'Aigurande, et ce saint aura bientôt ramené votre bête à l'étable (...) C'est encore à lui que l'on s'adresse pour se prémunir contre la rage et, en général, pour éloigner de soi les atteintes de toute espèce de bêtes malfaisantes. On rencontre dans la plupart de nos foires et assemblées des charlatans que nous nommons *Saint-Hubert* ou *marchands de saint Hubert*, qui promènent dans une petite boîte l'image de ce saint, à laquelle ils font toucher des bagues, des chapelets bénits, qui acquièrent à ce contact de grandes vertus préservatrices. Lorsque vous êtes munis d'un pareil talisman, et lorsque vous savez par cœur la fameuse *oraison de saint Hubert* qui commence par ces mots :

*Grand saint Hubert qu'étez glorieux,  
Du fils de Guieu (Dieu) qu'étez amoureux ;  
Que Guieu nous garde en ce moument  
Et de l'aspic et d' la serpent,  
Du ch'ti chin et du loup maufait...*

vous pouvez entreprendre les plus lointains voyages (...)

Quelques personnes possèdent encore des clefs de Saint Hubert, qu'il suffit d'appliquer sur toute morsure suspecte pour en prévenir les suites. La clef de saint Hubert sert principalement à panser les animaux. »<sup>157</sup>

Aujourd'hui, le rôle protecteur de Saint Hubert n'est pas oublié des veneurs et des chasseurs qui en font leur patron. Pour la fête du saint, des messes se célèbrent ici et là à l'issue desquelles le prêtre bénit les chiens de meute. Ce sont actuellement, les seules bénédictions d'animaux. Dans le milieu de la vénerie où

---

<sup>154</sup> Témoignage de Mme Chaubin du Blanc, 1978. Cité par LUCAS-ROCHET Brigitte. *Rites et traditions populaires en Bas-Berry*. Op. cit., p. 85.

<sup>155</sup> VORYS Jules de, *Pèlerinage de Saint Blaise*, in Revue du Centre, N<sup>o</sup> 2, fév. 1892, p. 8.

<sup>156</sup> Recueilli en 1980 auprès de M. Dalais par DESPLACES Jean-Louis, *Le florilège de l'eau en Berry*. Op. cit. Vol 3, p. 22.

<sup>157</sup> LAISNEL DE LA SALLE, *Croyances et légendes du centre de la France*. Op. cit, t. 1, extrait des p. 330 à 332. « Ch'ti chin et chin maufait signifient, dans le langage berrichon, chien enragé; nous disons ch'ti (chétif) pour mauvais, méchant. » (P. 331).

les traditions perdurent, elles doivent protéger les chiens lors des chasses à courre. En 2005, la presse locale se faisait encore l'écho de ses pratiques.<sup>158</sup>

### **Pratiques rituelles autour des fontaines.**

Le culte des saints s'effectue aussi près de chapelles ou de fontaines dont les saints guérisseurs sont les dédicataires. On se recueille devant la statue du saint et on fait des offrandes (jet de pièces dans la chapelle ou la fontaine). Les assistants peuvent boire l'eau ou la recueillir pour la donner aux bêtes : grâce au pouvoir du saint et par son intermédiaire, elle a acquis des pouvoirs et vertus.

Pour certaines espèces animales, s'effectuent des pèlerinages aux fontaines miraculeuses.

Dans la Brenne, à la fontaine de la Fontoisson, dans la commune de Méobecq, « le 1<sup>o</sup> mai étaient effectués des voyages pour les oisons ; on emportait du cresson pour le donner aux bêtes, on jetait des sous dans la fontaine, on les déposait dans les pierres ; des bougies étaient brûlées ; l'herbe purgeait le sang des oisons, à condition qu'on fasse boire de l'eau de la source aux animaux pendant sept jours. Enfin pour que le rite soit pleinement efficace, il fallait faire sept fois le tour de la fontaine. Les paysans étaient convaincus que si le « voyage » n'était pas accompli, toute la basse-cour d'une ferme était perdue. »<sup>159</sup> Brigitte Lucas-Rochet rapporte que cette fontaine guérit les maladies des oisons si l'on jette des pièces de monnaie dans son eau. En 1960, on en voyait encore au fond du bassin.<sup>160</sup> Ici ou là, d'autres fontaines semblent souveraines pour guérir les maux des bêtes. Ainsi, la fontaine Saint-Pierre à Mouhet, dans laquelle les fidèles jetaient des pièces ; en 1914, le curé de cette paroisse disait encore des évangiles pour les animaux.<sup>161</sup> A Montgivray, à la fontaine Dieumegang, près de l'emplacement d'une chapelle disparue, on invoquait saint Symphorien pour les enfants et les bestiaux, pour les maux de ventre.<sup>162</sup>

## **Conclusion**

Du XIX<sup>o</sup> au XX<sup>o</sup> siècles, les remèdes traditionnels et les rites varient peu, mais connaissent un déclin important. Certains se maintiennent pourtant jusqu'à une période récente et survivent surtout dans des espaces ruraux qui ont toujours fonctionné en vase clos, tels les pays du Boischaut et de la Brenne. Longtemps enclavées, ces régions de l'Indre se singularisent par leurs mentalités traditionnelles jusqu'aux années de l'après-guerre. Ici la religion et la magie populaires résistent dans un monde touché par le modernisme. Là, on recueille plus volontiers les vestiges d'anciennes pratiques, le souvenir de rites archaïques dont la mémoire garde encore la trace.

---

<sup>158</sup> Le samedi 5 novembre 2005, plusieurs centaines de chasseurs participent à la fête de Saint-Hubert à Vendoeuvres. En présence des membres de plusieurs dizaines d'équipages, les trompes les Echos de la Vernusse sonnent la messe. « Puis l'abbé Ragot a béni la meute de chiens sur le parvis de l'église avant que tout le monde parte en direction de l'allée de Tocqueville, au cœur de la forêt de Lancosme, pour un apéritif et la traditionnelle distribution de brioches ». La journée se termine par « le traditionnel repas de chasse servi dans la salle des fêtes ». (La Nouvelle République du Centre-Ouest. Edition Indre. 7 nov. 2005). Une autre cérémonie se déroule à Pruniers, non loin de la forêt de Bommiers, avec messe sonnée par les trompes du Cercle Saint-Hubert du Bas-Berry puis bénédiction de la meute du rallye Saint-Cyr par le prêtre. (La Nouvelle République. Ed. Indre. 5 nov. 2005). Enfin à l'instigation des « Chasseurs du bois d'Anjou », une messe de saint-Hubert animé par les Echos de la Vernusse eut lieu à Vicq-sur-Nahon. La meute a été bénie par le père Auger. (La Nouvelle République. Ed. Indre. 7 déc. 2005).

<sup>159</sup> DESPLACES Jean-Louis, *Le florilège de l'eau en Berry*. Op. cit. Vol. 1, p. 73.

<sup>160</sup> ROCHET-LUCAS Brigitte. *Rites et traditions populaires en Bas-Berry*, Op. cit. p. 24. Elle note par ailleurs : « A Mébouché (Méobecq), le pèlerinage a lieu le 1<sup>o</sup> mai pour les oisons et autres volailles. On rapportait du cresson de la fontaine que l'on donnait à manger aux bêtes. » (Op. cit. p. 25.)

<sup>161</sup> DESPLACES Jean-Louis, *Le florilège de l'eau en Berry*. Op. cit. Vol. 1, p. 148.

<sup>162</sup> DESPLACES Jean-Louis, *Le florilège de l'eau en Berry*. Op. cit. Vol. 2, p. 75.

Face à l'introduction de la modernité en Berry, des permanences demeurent, vestiges d'un autre temps, d'un autre mode de pensée, d'une autre société... L'impact du christianisme n'a pu y éradiquer cette force de l'irrationnel et du symbolisme populaires. En dépit de l'évolution et des transformations de la société, certains milieux populaires et paysans vivent encore dans un monde différent, peut être plus particulièrement dans le bocage isolé où l'individualisme passé a laissé des traces profondes. Aussi n'est-il pas étonnant de constater que dans ces régions, les thérapeutiques traditionnelles par *pansement* continuent à survivre et font intervenir le pouvoir des saints. Aujourd'hui encore, quand la science vétérinaire ne donne pas satisfaction, (ou qu'on estime pouvoir s'en passer), l'utilisation de procédés et remèdes empiriques par *pansement* semble s'inscrire dans une logique séculaire. Ces pratiques qualifiées de marginales par rapport à la science, à l'Eglise, à l'école ou à la ville continuent de faire partie de la réalité paysanne, même si elles tombent en désuétude dans un monde rural vieillissant.

## **Daniel BERNARD**

Docteur en Anthropologie sociale et historique

Chargé de cours au Centre d'Etudes Supérieures de Châteauroux (Université d'Orléans)

Berry

## **Les pèlerinages pour les animaux dans le Rouergue et ses confins**

L'inventaire des pèlerinages aux saints protecteurs des animaux laisse deviner au moins deux grandes strates.

La plus récente paraît la conséquence d'une longue période critique qui est celle de la Réforme et de la Contre-Réforme, du temps des philosophes, de la Révolution et du rationalisme. L'Eglise, j'entends par là tous les niveaux de la communauté catholique, paroisses, diocèses, théologiens... fit le ménage, tendant à ne laisser subsister que ce qui se rattachait à l'Évangile et aux saints officiellement canonisés. Si on avait suivi jusqu'au bout tous les réformateurs et les critiques, il n'y aurait plus eu, dans le domaine qui nous intéresse, que les Rogations, le lundi de Pentecôte, l'Assomption et le lendemain de cette fête, la Saint-Roch (16 août), et parce qu'il a été promu au rang de saint thaumaturge, la fête de Saint-Blaise (3 février) pour les porcs. Si on les avait suivis, mon propos aurait été très court, se limitant au commentaire des rituels épiscopaux.

Mais le monde paysan avait à résoudre, souvent seul, des problèmes concrets pour lesquels depuis des temps immémoriaux la tradition lui donnait des réponses et des remèdes. Cette strate ancienne est constituée majoritairement par le culte des saints du terroir. À part saint Blaise, prié pour les porcs, et sainte Quitterie de Lespinassole, les grands saints protecteurs des animaux sont natifs du Rouergue ou de ses proches environs ou bien, selon les légendes locales qui parfois contredisent les récits historiques, ils y sont venus, ce qui introduit alors un doute sur leur exacte identification. C'est l'hypothèse que j'ai énoncée dans l'ouvrage *les Saints en Rouergue* (1987) de l'assimilation de saints obscurs, souvent des ermites, à des saints homonymes ou plus connus.

Il est permis, avec la prudence scientifique indispensable, de s'interroger sur l'ancienneté et l'origine des cultes rendus aux saints locaux. Pour des besoins aussi vieux que l'élevage, qui est lui-même tellement lié au sol, aux pâturages, à leurs accès, à des contraintes invariables, la vieille strate des saints locaux n'aurait-elle pas succédé à une strate plus ancienne de cultes indigènes ? Ce sera notre dernière interrogation.

### **I- Les saints généralistes**

On serait tenté de parler de saints polyvalents, sans spécialité reconnue. Ce sont principalement Notre-Dame et saint Roch dont les fêtes se suivent, le 15 et le 16 août.

Notre-Dame (N.-D. de Gironde, de Montpeyroux, de Romette, de Haute-Serre, d'Aures ou du Cayla) est la médiatrice par excellence entre les hommes et Dieu. Son intervention aux noces de Cana en fait l'intermédiaire indiscutable entre les aspirations matérielles les plus simples des hommes et la bonté sans limite de Dieu. En pays protestant, elle a été systématiquement mise en avant par le clergé. Le culte est bien balisé, uniforme. On poussa encore plus loin la rigueur face aux protestants en célébrant certains pèlerinages le lundi de Pentecôte, sous la protection de l'Esprit Saint : ainsi pour Notre-Dame du Cayla, près de Saint-Affrique, ou pour Notre-Dame d'Aures entre Ségala et Lévézou. Pas de rite particulier, pas de spécialité. On découvre exceptionnellement, que l'on priait Notre-Dame de Montpeyroux contre les attaques des carnassiers et Notre-Dame de Romette (La Salvetat-Peyralès) pour les « bêtes ensorcelées ». Il faut encore chercher dans les légendes des lieux de culte l'éventuelle présence d'un animal pour tenter de faire un lien entre le sanctuaire marial et les motivations des pèlerins : un cheval et des abeilles à Gironde, des bœufs à Haute-Serre, des brebis et point d'araignées à Notre-Dame du Cayla (J. Delmas, 1978, p. 23-27). Mais cela ne va pas plus loin.

Saint Roch (sanctuaires près de Decazeville, à Noailhac, à Castailhac, à Bruéjols et à Promilhanes dans le Lot, à la limite de l'Aveyron) suit Notre-Dame : sa fête est le lendemain de l'Assomption. Il paraît décharger Notre-Dame du souci trivial de la protection des bêtes. Son fidèle compagnon, le chien qui lui apportait son pain, est le modèle des animaux domestiques. Ces derniers méritent notre reconnaissance. La plaie visible sur la jambe découverte du saint rappelle qu'il fut atteint de la peste, ce qui en a fait l'intercesseur indiscutable en temps d'épidémie puis, au fur et à mesure des progrès de la médecine, en temps d'épizootie. La plaie et le chien figurent sur toutes les représentations du saint, qui était en outre languedocien, donc un peu du terroir et apte de ce fait à remplacer les saints locaux de la strate précédente.

L'enquête sur les pèlerinages de l'Aveyron livre les noms de quatre autres saints : les saints Fabien et Sébastien, priés à Villeneuve d'Aveyron, saint Benoît à Rayssac, près de Vabres, et Sainte Julite à Sainte-Juliette-sur-Viaur. Saint Sébastien mort criblé de flèches est devenu naturellement l'intercesseur de ceux dont la maladie perce la peau. D'abord invoqué lors des épidémies de peste, ses compétences sont également passées aux épizooties, quand les premières ont pris fin. Il a sans doute été remplacé un peu partout par saint Roch, qui avait la même spécialité. Saint Benoît avait pour compagnon un corbeau qui, comme le chien de saint Roch, lui apportait du pain. Cette même sympathie pour le monde animal pourrait expliquer sa présence dans notre liste. Cependant la date choisie, le 21 mars, correspond à l'équinoxe du printemps, donc à un moment de l'année qui comptait pour les éleveurs.

Ici doivent être posées les deux hypothèses de l'extension et de la spécialisation des compétences des saints. Telle dévotion d'abord limitée à une catégorie de bétail ou à un type de maladie aurait pu, en raison de son succès ou par désaffection d'autres pèlerinages, se généraliser. Pourraient entrer dans cette catégorie tous les saints dont nous verrons plus loin en détail les spécialités : Blaise (porcs), Dalmas et Fleuret (bovins), Gervais, Guiral et Quitterie (brebis)... Mais l'hypothèse inverse peut être également formulée : ces protecteurs qui nous sont connus avec leurs spécialités n'étaient-ils pas à l'origine des saints généralistes que les éleveurs ont spécialisés en raison de leur propre spécialisation ? Question presque insoluble. Un exemple illustrera le débat. Saint Roch (16 août) est un protecteur généraliste (fête après l'Assomption, rites empruntés aux Rogations de la bénédiction des grains, des pains et du sel, que l'on donnera aux bêtes, en cas de besoin etc.). Il se substitue progressivement à saint Sébastien, il a tendance à doubler ou même à remplacer saint Antoine Ermite et saint Blaise, qui sont des protecteurs des porcs. A ce titre-là, il se spécialise. Sur le tableau de Lespinassole, sainte Quitterie est entourée de deux saints protecteurs du bétail : saint Antoine (appelé improprement saint Blaise par certains, ce qui trahit une autre substitution) et saint Roch de l'autre. Ce dernier apporte, par sa présence, une garantie d'orthodoxie, dans l'esprit de la Contre-Réforme. Autre phénomène de spécialisation : à Saint-Félix de Rignac (Cne d'Anglars de Rignac), saint Roch est prié pour les volailles.

On est surpris de ne pas trouver mention de saint Jean-Baptiste, toujours figuré avec un agneau, ce qui aurait dû en faire le protecteur des troupeaux. Le clergé a sans doute combattu cette assimilation, par respect pour le Christ lui-même symbolisé par l'Agneau. On verra cependant que saint Jean n'est pas absent de notre inventaire.

## **II- Les saints spécialisés : classement par catégories de bétail**

**Je limiterai mon propos à la volaille, aux porcs, aux bovins et aux brebis.**

### **La volaille**

Pour la volaille, le lieu de pèlerinage le plus connu du Rouergue est Saint-Félix de Rignac (Cne d'Anglars de Rignac). On y allait *asorar per las clocas*. Le saint protecteur est saint Roch, saint généraliste. La spécialisation de l'élevage, dans ce secteur, a entraîné celle du saint. On y va du canton de Rignac et de ses deux voisins de Montbazens et de Rieupeyroux. Le pèlerinage collectif avait lieu le 16 août, ce qui n'interdisait pas les pèlerinages tout le long de l'année.

A Bor (canton de Najac), on va prier sainte Germaine pour les poules qui ont la *pèsta* (mortalité) ou la colique. La petite bergère de Pibrac (Haute-Garonne) est un personnage historique assez bien connu (1579-1601). C'est une sainte mise en avant par la Contre-Réforme : infirme, souffre-douleur de sa marâtre, méprisée toute sa vie, elle fut à sa mort « canonisée » par la voix populaire, puis béatifiée en 1854 et canonisée officiellement par Pie IX en 1867. Elle est une des meilleures illustrations des Béatitudes. Sa fête est le 15 juin. Dans la statuaire courante, elle est figurée avec une brebis. Mais ce n'est pas ce qui a attiré ici la dévotion. Sans doute parce que les ovins étaient moins nombreux dans les environs et que les anciens pèlerinages suffisaient à la demande. On y va donc pour les volailles des cantons de Rieupeyroux, de La Salvetat et de Najac, mais aussi du Tarn et du Tarn-et-Garonne. La carte est complémentaire de la précédente.

Les informateurs aveyronnais du canton de Najac citent encore Notre-Dame des Infournats (Tarn), presque en face de Bor, de l'autre côté du Viaur. Cette proximité me suggère l'hypothèse suivante : ce serait pour ce secteur le lieu de culte le plus ancien. Jusqu'au XVIIIe siècle, on traversait le Viaur par le pont des Infournats. Le pont fort dangereux s'écroula, faute d'entretien, à la fin du XVIIIe siècle et la liaison fut interrompue. Il fallait passer avec une barque du côté de Bar. La passerelle de la Vicasse (Bor-et-Bar) ne fut établie qu'en 1847 et, encore, le passage fut-il coupé pendant quelques années. La présence de reliques de sainte Germaine à Bor a-t-elle répondu à la demande des pèlerins rouergats, habitués au vieux chemin des Infournats ? Ceux du Najagués qui pouvaient passer le Viaur en aval auraient continué d'aller aux Infournats. Ceux de Rieupeyroux et de La Salvetat auraient substitué à ce lieu Bor, plus accessible. Bor, conforté par la présence du couvent des dominicaines, aurait à son tour attiré aussi les pèlerins de l'Albigeois.

On cite encore Labastide-L'Evêque, mais la volaille constitue un objet très marginal, par rapport au but principal du pèlerinage qui se fait en ce lieu : la santé des bovins.

On notera que les quatre sanctuaires sont dans le Rouergue occidental ou à sa limite et que les cantons concernés se touchent. Il y a là une évidente unité géographique correspondant sans doute à une spécificité de l'élevage.

### **Les porcs**

La carte des lieux de pèlerinage pour les porcs doit être rapprochée de la précédente : elle concerne elle aussi le Ségala, mais tout le Ségala, donc un secteur plus large. Les lieux sont plus nombreux : une vingtaine alors qu'il n'y en avait que quatre (et peut-être seulement deux à l'origine) pour les volailles :

- Saint Antoine Ermite est prié dans deux sanctuaires dans l'environnement du Ségala, à Saint-Sernin-sur-Rance et à Cuzoul (Tarn-et-Garonne).
- Saint Jean-Baptiste est prié dans deux lieux.
- Saint Blaise dans onze lieux.
- Saint Roch dans quatre lieux (mais il est associé à saint Blaise dans deux autres).

Reprenons la liste :

Saint Antoine le Grand, pauvre ermite égyptien qui vécut de 251 à 356 et mourut dans sa cent-cinquième année est fêté le 17 janvier. L'iconographie médiévale figure 1) à ses pieds le cochon emblème (à tort) selon les uns des tentations charnelles, fournisseur selon les autres du lard utilisé pour soigner le feu de Saint Antoine ou érysipèle ; 2) le feu rappelant les plaies dont il souffrit et qui lui valent d'être prié pour l'érysipèle ; 3) le tau qui serait à l'origine pour les uns l'image stylisée d'une béquille d'infirmités et pour d'autres la *crux commissa*, symbole égyptien de la vie future, crosse abbatiale ; 4) la clochette, attribut des ermites ; mais si cet attribut est figuré au cou du porc il rappelle que les « cochons des Antonins » avaient le privilège de libre pâture ; 5) le livre de la règle des Antonins ou Antonites. Il est avec saint Sébastien et saint Roch le saint que l'on priait contre la peste. Saint Antoine paraît être le protecteur le plus ancien des porcs. Le culte de saint Roch, plus tardif, est devenu rapidement plus populaire et il s'est progressivement substitué à lui. Il y avait dans l'église paroissiale de Saint-Sernin-sur-Rance *una Capela dels porcanhons* où l'on allait prier quand ces animaux étaient malades. Et à Brousse-le-Château, la dévotion à saint Blaise se faisait dans la chapelle de Saint-Antoine, ce qui laisse supposer une substitution de saint Blaise à saint Antoine. Le même phénomène est vraisemblable à Lespinassole où un tableau figure un saint Antoine qui serait confondu par certains pèlerins avec saint Blaise. Autre substitution connue : celle de saint Antoine de Padoue à saint Antoine Ermite, en raison de l'homonymie. A Bournazel, le culte de saint Antoine de Padoue voisinait avec celui de saint Roch.

Saint Jean-Baptiste n'est pas nommé comme saint protecteur, mais il est le patron de deux sanctuaires où l'on se rendait pour les maladies des porcs : Ampiac et la Capelle au-dessus de Rieupeyroux. On allait en outre à cette chapelle au début du XVIIe siècle pour accomplir un *vôt dels buous* (J. Delmas, 1999). J'y reviendrai.

Saint Blaise, fêté le 3 février, fut évêque de Sébaste et mourut martyr en 316. Il eut, d'après sa biographie, des bêtes sauvages pour compagnes. Selon la légende, il aurait sauvé un pourceau de la voracité d'un loup. D'où peut-être sa spécialité. Il est prié dans tout l'ancien monde chrétien, de l'Occident à l'Orient, jusqu'en Russie. Ce serait la preuve que sa compétence pour les maladies porcines aurait été très anciennement reconnue puisqu'elle serait antérieure au schisme de 1052. On compte en Aveyron au moins onze sanctuaires de pèlerinage qui lui sont dédiés. Le plus célèbre est celui de Montou (Cne et canton de La Salvetat-Peyralès). Les enquêtes montrent un rayonnement sur tout l'arrondissement de Villefranche et sur la majeure partie du Ségala, exception faite des cantons de Cassagnes-Bégonhès et de Réquista. Les éleveurs du canton de Naucelle connaissaient Montou, mais ils avaient à moindre distance de petits sanctuaires dédiés au même saint Blaise. Le Ségala possède à lui seul neuf des onze sanctuaires. Tous n'avaient pas le même rang, la même puissance. Ainsi celui de Brandonnet, sur la rive droite de l'Aveyron (canton de Montbazens), recevait les pèlerins qui ne pouvaient se rendre à Montou. Ce dernier lieu restait la référence. En revanche, celui de Salan (Cne de Quins, canton de Naucelle), non loin de la rencontre des cantons de Naucelle, de Baraqueville et de Cassagnes satisfaisait la demande locale de ces trois cantons, malgré la renommée de Montou, trop difficile à atteindre.

Un tableau donnera la répartition des lieux de culte :

#### - Secteur de Montou

Montou : on y allait à pied et, ici comme ailleurs, on ne devait rien faire d'autre que le pèlerinage, sinon il était inopérant. Les rites en usage étaient ceux des Rogations ou de la Saint Roch. Le prêtre bénissait des pains et du sel que les propriétaires donnaient à leurs bêtes : oies, vaches ou porcs.

Lavernhe (Cne de Castelmary, canton de La Salvetat) rayonnait sur les cantons de Naucelle et de La Salvetat. On priait le saint contre *lo mal roge* des porcs. Comme à Montou, on bénissait le pain, les grains et le sel.

#### - Secteur de Salan

Salan : on comptait 200 pèlerins en 1987.

Boussac (canton de Baraqueville) : on s'y rendait des paroisses de Boussac, Gramond, Lardayrolles et Jouels. Chacun avait sa messe, soit dans l'ordre à 7 h, à 8 h, à 9 h et à 10 h.

Meljac (canton de Naucelle) pour les cantons de Cassagnes et de Réquista, dont le lieu est proche, plus que pour celui de Naucelle, déjà bien servi.

#### - Secteur de Testas

Testas (Cne de Sanvensa, canton de Najac), pour les cantons de Najac, de Rieupeyroux et de Villefranche. C'est le troisième sanctuaire pour les porcs par l'importance des pèlerinages, mais il serait récent, l'église et la paroisse ne datant que de 1879. Selon la tradition orale, un curé aurait cherché avec ses paroissiens le moyen de financer la construction de l'église. Ayant des reliques de saint Blaise il aurait organisé un pèlerinage sur le modèle de celui de Montou. Mais on trouve au voisinage une *Fontaine de Nega porc* dite aussi de Saint-Roch. Peut-on supposer un lien ? On ne cite pas pour les porcs de « source sainte » ; celle-ci paraît échapper au domaine contrôlé par le clergé.

Le Cuzoul (Cne de Castanet, Tarn-et-Garonne).

#### - Marges du Ségala

Brandonnet, pour le canton de Montbazens, si les pèlerins ne pouvaient aller à Montou.

Saint-Félix de Rignac, pour les cantons de Rignac et de Montbazens. Le saint était prié pour *lo mal roge* (le rouget du porc).

Le Monastère-sous-Rodez (cantons de Rodez), pour les cantons de Rodez et de Pont-de-Salars.

Brousse-le-Château (canton de Saint-Rome de Tarn) : notoriété locale. Le saint, nous l'avons vu, s'est substitué à saint Antoine.

De même qu'il y a eu la cohabitation de saint Antoine et de saint Blaise, on trouve celle de saint Blaise et de saint Roch. Ainsi à Boussac (canton de Baraqueville) et à Lavernhe (Cne de Castelmary, canton de La Salvetat-Peyralès), sans compter le voisinage, plus difficile à analyser (car peut-être inverse) de saint Blaise de Testas et de la Fontaine de Saint-Roch. Les deux saints étaient-ils complémentaires, Roch venant à côté de Blaise pour le conforter, face à d'éventuelles critiques ou pour élargir les compétences du sanctuaire à tout le bétail et aux biens de la terre ? Ou bien a-t'on affaire à un début de substitution ?

Saint Roch, fêté le 16 août, suit Notre-Dame, célébrée le jour de l'Assomption. Il est prié dans deux sanctuaires dédiés à la Vierge : Notre-Dame du Soulier, près de Mayran, et Notre-Dame d'Aures, près d'Arviu. Dans deux autres sanctuaires, il était prié pour les porcs, sans qu'il y ait référence à un culte plus ancien de saint Blaise. C'était à Saint-Amans de Goutrens (canton de Rignac) et à Saint-Martin de Combradet (Cne et canton de Réquista) où l'on venait pour le *mal negre* (rouget) des porcs. En ce dernier lieu le pèlerinage avait lieu le jour de la Saint-Martin, 11 novembre. Il aurait pu avoir hérité des compétences du saint patron de l'église, prié ailleurs pour les chevaux et les oies, mais il n'y est pas fait mention d'une protection pour ces derniers animaux.

Le culte de saint Roch a visiblement été encouragé par le clergé ; effet probable, répétons-le, de la Contre-Réforme. Mais le culte de saint Blaise déjà bien ancré dans les dévotions des éleveurs de porc a résisté.

En conclusion, les lieux de culte sont tous dans le Ségala et dans ses très proches environs, satisfaisant probablement une population essentiellement ségaline. Les reliques ont décidé des lieux de culte, d'où un sentiment d'éparpillement, parfois de concurrence et dans un cas au moins, celui de Brandonnet, de hiérarchie. On pourrait s'interroger sur le succès de Montou, qui, proche de l'Albigeois, a sans doute rayonné sur celui-ci. Les références au terroir (source, site particulier, par exemple) sont ici absentes, au contraire de ce que nous verrons pour les bovins et surtout pour les ovins.

### Les bovins

Les enquêtes citent une dizaine de sanctuaires fréquentés pour les bovins. C'est presque moitié moins que pour les porcs. Ces centres ont en général un très faible rayonnement : la paroisse du sanctuaire

ou les paroisses immédiatement voisines. La raison est simple : les animaux concernés sont les vaches reproductrices, les veaux ou les bœufs de travail dispersés en petit nombre sur le territoire et non des troupeaux. Deux saints locaux ont cependant acquis une plus large renommée : saint Dalmas et saint Fleuret.

Saint Dalmas, évêque de Rodez de 524 à 581, est fêté le 14 novembre. Selon un épisode de sa vie, ses moissons (il était d'une famille de propriétaires terriens) auraient été protégées de la grêle. Les témoins y auraient vu plus tard un signe de sa spécialité en faveur des agriculteurs. On dit encore que c'est lui qui fit porter de Rodelle à Rodez avec un char tiré par des *bœufs* le corps de sainte Tarcisse. Mais ce genre d'épisode ne paraît pas avoir fondé une dévotion.

Le sanctuaire de Labastide-L'Evêque attirait les fidèles de presque tout l'ouest de l'Aveyron, sur un rayon de 20 km à pied, jusqu'aux cantons de Naucelle et de Baraqueville. La fête du 14 novembre rassemblait, il y a quelques années, jusqu'à 800 personnes. Comme saint Blaise, saint Dalmas a fait école. En effet, les fidèles se sont tournés vers les églises qui détenaient un relique du saint, pensant que si le saint exauçait les prières à Labastide, il pouvait le faire partout où il était présent par une parcelle de son corps. Ce phénomène d'école est d'autant plus perceptible que les sanctuaires secondaires se situent tous dans le rayon de Labastide : à Ols (canton de Villeneuve), à Boussac (canton de Baraqueville) où il voisine avec saint Blaise, prié pour les porcs, et saint Roch, prié pour le bétail en général, ou encore à Brandonnet. Là, de même que l'on y avait recours à saint Blaise, si l'on ne pouvait se rendre à Montou, on implorait saint Dalmas, si l'on ne pouvait se rendre à Labastide de l'autre côté de l'Aveyron. Reste le cas de Saint-Dalmazy (Cne de Brasc) au bord du Tarn, dont le patron était prié par les propriétaires de bœufs, en référence, dit-on, à un épisode de sa légende locale : il aurait traversé le Tarn avec un bœuf. Mais son crédit reste très local et l'on a presque l'impression que c'est la réputation du saint qui a suscité ici la légende.

Les personnes interrogées disent clairement que le pèlerinage pour les bovins de Labastide était le pendant de celui de Montou pour les porcs. Sans doute faudrait-il ajouter que le troisième pôle du Ségala était Lespinassole pour les brebis. Mais ce dernier paraît avoir régressé anciennement. C'est, comme on le verra, un fossile. De telle sorte que Labastide répondait aussi aux besoins des éleveurs de brebis du Rouergue occidental. A moins que ce fait ne soit lui aussi un fossile, comme on le verra.

La fondation de Labastide-L'Evêque ne remontant pas avant 1280, n'est-on pas ici en présence d'un culte relativement tardif, qui ne pourrait en aucun cas avoir pris la suite de pratiques plus anciennes, en un mot préchrétiennes ? Il y a quelques années (1980), dans sa plaquette *Labastide l'Evêque ou l'histoire d'un pèlerinage*, Henri Moulin a montré, grâce aux archives, que le culte à saint Dalmas se serait substitué, après les guerres de religion, à un vieux culte à saint Namphase. Protestants et clergé réformateurs auraient concouru pour faire table rase des vieilles dévotions, les premiers par la destruction, les seconds par la substitution. Nous retrouverons saint Namphase, représentant des vieilles strates des saints locaux, au chapitre des brebis pour lesquels on lui attribue une compétence. Saint Dalmas aurait donc pris le relais de celui-ci pour le bétail. Mais cela ne résout pas le problème que pose la date de création de la bastide (vers 1280). Il faudrait qu'il y ait eu un autre antécédent...

Saint Fleuret, fêté le premier dimanche de juillet, est essentiellement le saint d'Estaing, dans la vallée du Lot. Son culte encore vivace, en raison de son caractère spectaculaire, a fait l'objet de plusieurs études ou articles, où se manifeste parfois une imagination un peu débridée. C'est sous une forme mi-profane (et maintenant, hélas ! touristique) et mi-religieuse une des dernières manifestations de ce que l'on appelait un *reinage* (J. Delmas, 2000). Le culte attirait certaines années, le jour de la fête, plus de deux cent éleveurs du Nord-Aveyron et du Cantal. Le rite actuel est celui des Rogations ou de la Saint Roch (bénédiction des grains, du pain et du sel) avec de petites variantes festives. Seul rite attaché au sol : on va ou l'on allait puiser et boire de l'eau à la fontaine que saint Fleuret aurait fait naître, en promettant aux habitants de l'eau pour toujours.

On se pose ici la question qui vient à l'esprit devant tout culte spécialisé : La polyvalence actuelle du saint est-elle originelle ? ou est-elle une extension ? Sa spécialisation pour les bovins est-elle originelle ? ou est-elle la conséquence de la spécialisation de l'élevage dans ce secteur du Rouergue ?

Deuxième question que l'on doit se poser devant un lieu précis, qui porte les marques d'une dévotion : pourrait-on supposer, imaginer un vieux culte autochtone ? Constatons déjà que saint Fleuret, dont on trouve des reliques dans les environs d'Estaing n'a pas fait école au contraire de saint Dalmas. La différence tient peut-être au fait qu'il y avait deux clientèles, pour ne pas dire deux « cultures » : des laboureurs dispersés pour saint Dalmas, des éleveurs de troupeaux pour saint Fleuret.

Les autres lieux de dévotion pour les bovins sont :

- Gabriac : on rappelle qu'il y avait au Calvaire *una festa dels buous*, quinze jours après Pâques, à la suite d'un vœu probablement prononcé lors d'une épizootie.

- Rieupeyroux : faut-il inscrire ici *lo vòt dels buous* qui menait également les participants sur une hauteur, celle de la Capelle-Saint-Jean ? Dans les deux cas, il s'agit de l'accomplissement de vœux et non de pèlerinages pour demander une guérison. La marche et éventuellement la peine de l'ascension paraissent compter davantage que l'identité du saint.

- Lespinassole (Cne de Crespin) : pèlerinage pour les brebis et le bétail en général. Voir plus loin.

- Saint-Méen (Cne de Peux-et-Couffouleux) : pèlerinage pour les brebis et le bétail en général. Voir plus loin.

- Saint-Urcize (Cantal) : on y allait du canton aveyronnais voisin de Sainte-Geneviève à la Saint Roch (16 août). Il s'agit en fait d'une bénédiction générale des biens de la terre, parmi lesquels, dans ce secteur de l'Aubrac, les vaches sont prépondérantes.

Un lieu est fréquenté pour les maladies des bêtes à cornes sans référence religieuse : *lo Gorp de Tolon*, dans le Jaoul, Cne de La Capelle-Bleys, mais proche de Labastide-L'Évêque. Serait-ce là l'antécédent de saint Namphase ?

## Les ovins

On compte une dizaine de lieux pour les brebis, comme pour les bovins. Quatre ont tous les caractères de vieux lieux de culte. Ils ont ceci de commun qu'ils sont à la limite du Rouergue et sur des voies d'accès. Ils sont fréquentés pour la guérison des brebis, mais le reste du bétail n'en est pas exclu. Il est seulement moins représenté.

- Saint-Méen (Cne de Peux-et-Couffouleux) : qui soupçonnerait que ce lieu fut le centre de pèlerinage pour le bétail le plus réputé du Rouergue ? Les enquêtes le confirment : Montou pour les porcs rayonnait sur 12 cantons aveyronnais (sans compter le Tarn voisin et sans doute le Tarn-et-Garonne), Labastide-L'Évêque pour les bovins sur 8 cantons. Saint-Méen pour les brebis est encore fréquenté par les fidèles d'au moins 14 cantons aveyronnais (sans compter ceux des départements voisins de la Lozère, du Gard, de l'Hérault et du Tarn). La fête est célébrée le jour de Saint Jean, le précurseur, patron des ermites dont saint Méen fit partie.

- Sainte Quitterie de Lespinassole (Cne de Crespin) : le sanctuaire, également visité pour d'autres animaux, rayonnait sur 4 cantons (sans compter le Tarn). Le lieu est proche d'un site où était célébré un vieux culte lié au solstice d'été, donc sous le patronage de saint Jean, comme le précédent. Je pense qu'il y eut là un *fanum*. Cependant sainte Quitterie avait sa fête distincte, vers le 22 mai.

- Saint-Guiral, dans le Gard, mais à la limite de la commune de Saint-Jean du Bruel : il n'y a plus depuis longtemps d'édifice de culte, mais seulement un rocher de granit et les pauvres vestiges d'un ermitage et d'une chapelle. Le pèlerinage avait lieu le lundi de Pentecôte, jour adopté pour beaucoup de dévotions immémoriales, que l'on a tolérées en les mettant sous le patronage de l'Esprit Saint, surtout en pays protestant, comme c'était le cas ici. On note à proximité *la Font del Roc de la Luna*, dont le nom est païen. On allait puiser son eau pour les yeux, les enfants et les bêtes.

- Saint-Gervais, près de la Parade (Lozère) : le lieu est sur le flanc sud du Causse Méjean, mais le sanctuaire rayonnait sur la vallée de la Jonte et par la voie des airs sur le causse aveyronnais qui lui faisait face. Le pèlerinage avait lieu autour du 19 juin, donc vers le solstice d'été. On comptait vers 1930 jusqu'à mille pèlerins, le jour du saint.

On remarquera qu'à la différence des catégories précédentes on n'a pas pour les ovins de saint attiré ou principal, mais autant de saints que de lieux. Il est vrai que le Précurseur et l'agneau son attribut se profilent derrière. Dans trois lieux sur quatre le jour du pèlerinage est lié au solstice d'été. Dans tous les quatre, on trouve à proximité une source curative. C'est donc pour les ovins que l'on peut formuler l'hypothèse, si tentante, mais si rarement démontrée, d'un vieux font religieux que le christianisme aurait assimilé. J'y reviendrai.

Les autres lieux de pèlerinage pour les ovins sont :

- Labastide-l'Evêque : le patron est saint Dalmas déjà vu. Il aurait pu hériter ici des compétences particulières de saint Namphase.

- Cabanes (Cne de Labastide-l'Evêque) : ancien centre religieux de Labastide-l'Evêque. Le patron est saint Barthélémy, patron des bouchers. Serait-ce la raison de ce pèlerinage ?

- La Vernhe (Cne de Castelmarty), proche de Lespinassole, déjà vu pour les porcs (saint Blaise).

- Saint-Jean d'Alcas (Cne de Saint-Jean et Saint-Paul) : la procession de la Saint Marc (25 avril) relève des pratiques propres aux Rogations, donc tournées vers l'ensemble des biens de la terre. Mais comme les brebis étaient dominantes, elles ont imposé à ces pratiques une couleur particulière. On marquait alors à l'oreille les agnelles pour faciliter la reproduction et éviter le tournis. L'usage fut général jusque vers 1950.

- Notre-Dame de Bergounhous (Cne de Ségur) : un des grands sanctuaires du diocèse de Rodez, puis qu'il accueillait jusqu'à deux mille pèlerins (ainsi le 21 septembre 1873). Pèlerinage officiel le lundi de Pentecôte. On y allait pour les femmes enceintes et les brebis.

- Saint-Hilaire (Cne de Trémouilles) : on y allait contre le piétin des brebis.

- Pachins (Cne de Vaureilles) : il y a eu un vœu de la paroisse de 1820 à 1840 à la suite d'une épizootie de *pigòta* (clavelée des brebis).

## Conclusions

On peut tirer de cet inventaire par catégories de bétail plusieurs observations.

### A- Aspects thématiques et géographiques

Les trois grandes catégories de bétail qui font l'objet de pèlerinages sont les porcins, les bovins et les ovins. Pour chacune, il y a une géographie particulière et une diffusion et un rayonnement originaux.

- Porcins : culte diffus dans le Ségala occidental, correspondant à un élevage familial. Saint Blaise est la référence quel que soit le lieu, même si Montou fait figure de chef-lieu.

- Bovins : les deux lieux, Labastide-l'Evêque et Estaing, et les deux saints majeurs, saint Dalmas et saint Fleuret, ont deux clientèles différentes : laboureurs du Ségala occidental, éleveurs des terres d'estive de la Montagne.

- Ovins : en raison de la situation des quatre principaux sanctuaires, on peut déjà évoquer d'antiques parcours de transhumance, par des drayes (Biterrois aux Monts de Lacaune, à l'Albigeois et au Rouergue, Languedoc aux Cévennes et au Causse Méjean).

### B- Aspects historiques

Les cultes locaux pourraient avoir absorbé des pratiques préchrétiennes. Elles sont encore sensibles à Lacapelle-Bleys, à Lespinassole, à Saint-Guiral, à Saint-Méen. L'origine de certains sites relèverait plus de la légende que de l'histoire. On s'en serait accommodé, car c'était humain. Poussée par les critiques

protestantes, puis rationalistes, mue par son propre désir de vérité scientifique, l'Eglise a fait le ménage. Tous ces aspects se devinent.

On voit, par ailleurs, saint Antoine Ermite céder la place à saint Blaise et celui-ci paraître s'effacer devant saint Roch. On devrait pouvoir dater ces successions. On voit encore les saints protecteurs généralistes indiscutables, Notre-Dame et saint Roch (qui se suivent les 15 et 16 août), s'imposer surtout en pays touchés par le protestantisme. Les nouvelles dévotions, plus uniformes, moins différenciées relèvent de la foi, de la sociologie et de moins en moins de l'ethnologie traditionnelle.

### **C- Identification d'antiques dévotions**

Les dévotions à Marie et à saint Roch ou même à saint Blaise auraient-elles remplacé de vieux cultes ? La réponse est difficile, sinon impossible, quand on n'a pas de témoignage archéologique ou ethnographique. La présence d'une hauteur ou d'une source pourrait être un bon indice. Mais la symbolique et l'utilisation rituelle de l'eau sont si générales et de création si ininterrompue au cours des temps (je pense par exemple à Lourdes, qui en outre a fait école), que l'on ne peut en tirer aucune preuve absolue.

D'un autre côté, on est surpris de ne trouver que des vestiges d'un culte spécifique à saint Jean-Baptiste, le saint figuré avec l'Agneau, dont la fête voisine avec le solstice d'été si important dans les sociétés pastorales. Il n'apparaît qu'en arrière-fond : la date du pèlerinage à Saint-Méen est le 24 juin, celle de saint Gervais s'en rapproche, *la font del Roc*, près de Lespinassole, tarit la nuit de saint Jean, le vœu pour les bœufs de Rieupeyroux est lié à la chapelle Saint-Jean. Les références à ce saint et à la période de la fin juin peuvent être considérées comme de sérieux indices d'anciens cultes.

Allons plus loin dans notre analyse en étudiant maintenant le cas des grands saints protecteurs des animaux révélés par cette enquête et surtout des saints locaux. C'est là que nous avons le plus de chance de trouver d'antiques croyances.

## **III- Les grands saints protecteurs des animaux**

Huit saints se distinguent nettement : *Blaise* pour les porcs, *Dalmas* et *Fleuret* pour les bovins, *Méen*, *Quitterie*, *Guiral*, *Gervais* (Lozère) et *Namphase* pour les ovins. Il convient donc d'explorer leur personnalité : six peuvent être considérés comme locaux par un épisode légendaire de leur vie, deux (*Blaise* et *Quitterie*) sont étrangers.

### **Saint Blaise (pour mémoire)**

Le culte de saint Blaise paraît très lié à la présence de ses reliques et à leur diffusion par le clergé (11 points). Son culte répond à une demande de familles éparpillées qui, sauf à Montou, n'a pas produit de grands rassemblements. En deux lieux seulement on cite à proximité une fontaine (qui peut être un indice d'ancienneté), à Notre-Dame d'Aures et à Testas. Le culte à saint Blaise est, dans ce dernier lieu, récent, puisque l'église et la paroisse ne remontent qu'à 1879. Mais il est possible que le desservant ait récupéré un culte plus ancien et non contrôlé lié à la Fontaine de *Negapòrc* ou de Saint-Roch (Cne de Sanvensa).

### **Saint Dalmas**

Nous avons noté une analogie, ne serait-ce que par la diffusion des reliques, entre saint Dalmas (4 points) et saint Blaise. Cependant saint Dalmas, saint local, mérite un peu plus d'attention. J'en ai déjà

parlé. La légende de Saint-Dalmazy (Cne de Brasc) lui donne un bœuf pour compagnon. Celle de Labastide-L'Evêque rapporte qu'il arrêta, quelque part en Rouergue, la grêle qui menaçait un champ de blé. Il devint désormais pour tous un protecteur privilégié des biens de la terre. On ne cite aucune source placée sous son patronage. Cette absence et le mode de diffusion de ses reliques créent un doute sur l'ancienneté des lieux de culte qui lui sont dédiés. En revanche, le fait qu'il ait été substitué au XVI<sup>e</sup> siècle à saint Namphase à Labastide-L'Evêque laisserait entendre qu'il est un saint « historique » de la Contre-Réforme. C'est donc vers celui qu'il a remplacé que nous devons nous tourner.

### **Saint Fleuret**

Voici un grand saint protecteur des troupeaux du Rouergue. Saint Fleuret (*Floregius*) aurait été un évêque régional d'Auvergne, une sorte de missionnaire apostolique. De passage à Estaing, il y fut pris de fièvre et y mourut le 1<sup>er</sup> juillet. Vraie ou fausse, la date est proche du solstice d'été. On suppose que c'était en 621.

Selon une légende locale, attestée en 1714, saint Fleuret aurait fait couler une source pour venir au secours des habitants qui souffraient de la sécheresse. En conséquence, le saint serait prié pour les biens de la terre, donc pour les récoltes, les animaux et même les hommes. On se liait à lui par un vœu qui obligeait le demandeur et bénéficiaire sa vie durant.

Un des rites du pèlerinage, le premier dimanche de juillet, est la bénédiction du pain et du sel, rite identique à celui des Rogations, au cours desquelles ont sortait également le buste-reliquaire de saint Fleuret ; ou à celui de la Saint-Roch. Les pèlerins conservaient ces aliments ainsi que l'eau qu'ils avaient puisée à la Fontaine de Saint-Fleuret. La halte à celle-ci faisait partie du parcours rituel des pèlerins. Les éleveurs des environs étant majoritairement éleveurs de bovins, le saint était spécialisé de ce fait.

J'ai relevé que le quartier de la chapelle et de la source s'appelait jadis *la Malautia*, ce qui veut dire la léproserie. C'est peut-être là qu'il faut chercher l'origine du pèlerinage, l'explication des vertus de la source et du saint. Par ailleurs, le champ de foire touchait ou englobait la chapelle, ce qui peut avoir renforcé le lien entre le saint et les éleveurs.

Estaing est-il sur un passage, qui expliquerait l'intérêt d'éleveurs transhumants ? Le pont sur le Lot est du XVI<sup>e</sup> siècle, mais il pourrait avoir remplacé un gué et un pont de bois. Selon une autre légende, les Auvergnats auraient réclamé à sa mort le corps de saint Fleuret. L'attelage ne serait pas monté plus haut que le hameau appelé depuis le *Mas de Saint-Fleuret*, en direction soit du Nayrac, soit peut-être de Laguiole et de l'Auvergne. Serait-ce le souvenir d'un vieux chemin de troupeaux ?

### **Saint Namphase**

Le moment est venu de parler de saint Namphase (*Naufasi*), dont le culte a précédé celui de saint Dalmas à Labastide-L'Evêque.

Pierre Dalon lui a consacré une étude très complète, inventoriant les témoignages historiques et légendaires, les lieux de culte et l'iconographie. Selon la légende écrite, à laquelle on accorde quelque crédit sur le plan historique, le saint du Quercy aurait vécu à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. Il aurait fondé un monastère à Lantouy (Cne de Saint-Jean de Laur, Lot), à la limite du Rouergue. La limite, c'est une des composantes de nos sites de pèlerinage. Il y a là une étendue d'eau ou *lac* de 45 m de circonférence. De là, il se serait retiré dans un ermitage à Caniac près de Marcillac-sur-Célé. Selon une légende locale, il aurait enseigné aux éleveurs du pays le creusement dans le sol d'abreuvoirs ou de réservoirs appelés depuis *lacs* ou *laquets* de saint Namphase. Cet à-peu-près étymologique se serait imposé aux esprits : *naucs fasia*, il faisait des abreuvoirs (H. Moulin, 1980). Selon une autre légende, il serait mort éventré par un taureau furieux. Une partie de ses restes est conservée dans l'église de Caniac, où existe une crypte. Le saint était

anciennement prié pour *lo mal caduc* ou épilepsie. On ne parle pas du bétail. Cependant, connaissant la facilité avec laquelle nos ancêtres agriculteurs ou éleveurs voyaient des signes, je pense qu'ils ne pouvaient pas ignorer ces deux thèmes de la légende, le *lac* et le taureau, tous deux liés à l'élevage. Le taureau figure d'ailleurs dans l'iconographie du saint, tout petit à ses pieds, comme le cochon à côté de saint Antoine. On comprend mieux la confusion ou la substitution de saint Dalmas à saint Namphase. En revanche le creusement des *lacs* est un fait original essentiellement lié au pastoralisme des ovins.

En Aveyron, le culte de saint Namphase est attesté à l'ouest à Vailhourles, Villeneuve (*S. Naufezy*), Labastide-L'Evêque et Concourès (Cne de Sébazac-Concourès). Sa fête, le 12 novembre, le jour précédant la Saint Dalmas, le 13, a facilité son remplacement par celui-ci à Labastide.

Je n'ai trouvé que récemment, en cherchant des témoignages sur les drayes, l'existence d'un culte à Concourès. Là se trouvaient plusieurs *lacs* pour les troupeaux, qui remontaient par la grande draye du Quercy à l'Aubrac. Comment ne pas faire le lien et ne pas imaginer que la diffusion du culte a suivi le chemin ? C'est en effet au bord de cette même voie que se trouve aussi Villeneuve. En conséquence il faudrait supposer, pour expliquer les autres lieux de dévotion, l'existence d'autres voies, l'une par Vailhourles (le lieu est voisin du Quercy et donc dans sa zone d'influence), l'autre par Labastide-L'Evêque. Le chemin a souvent attiré les villes neuves. Ce serait le cas de Labastide. Notons cependant que l'on trouvait à proximité *lo Gorp del Tolon*, sur le Jaoul, où l'on venait pour le bétail. Le rite local, sans référence chrétienne, consistait à conduire le troupeau au bord du gouffre et à le ramener sans se retourner. On retrouvera un rite identique au Saint-Guiral.

### Saint Méen

A l'autre bout du département, on trouve le plus grand centre de pèlerinage pour les troupeaux du Rouergue et probablement des régions voisines. Saint Méen est en vérité honoré en deux lieux du Rouergue, l'un dans la commune de Peux-et-Couffouleux -c'est celui qui nous intéresse-, l'autre dans celle de la Rouquette. Le site de Saint-Méen de Couffouleux est aujourd'hui abîmé, enlaidi par des constructions qui se pressent autour de la source, comme si l'espace manquait, alors que nous sommes au milieu des bois et des prés ! Les cabinets d'aisance imposent leur présence déplaisante à côté ! Il faut faire un grand effort d'imagination pour rendre au site l'aspect champêtre, naturel qu'il devait avoir à l'origine.

Saint Méen serait né en Angleterre vers 540. Il passa en Bretagne continentale non loin de la rivière de la Rance où il fonda le monastère de Gaël, dédié à saint Jean-Baptiste, fit jaillir une source et délivra les populations angevines d'un serpent monstrueux. Il serait mort le 21 juin 617, jour du solstice d'été. Il est prié dans l'Ouest pour les dermatoses.

Les légendes rouergates et lozériennes le font passer à La Bastide-Capdenac (Cne de La Rouquette) où il créa une fontaine, bonne pour les maladies de la peau, à Grandrieu (Lozère) où la fontaine a les mêmes vertus et où, selon un récit comparable à celui de l'Anjou, il aurait protégé les bergers d'un monstre qui les menaçait. La légende de Saint-Méen (*Sent Mènh*), près de Peux-et-Couffouleux, le fait venir au pied du Merdélou, sommet du Camarès, dont le nom signifierait « margelle », limite. Il y fut aux prises avec une bête sauvage (un loup), équivalent des dragons des autres légendes. Il y aurait été décapité et sa tête en tombant aurait fait jaillir la source du Rance dite de Saint-Méen. Selon une autre légende (Belmontais), il menait paître un troupeau et, grattant le sol de son bâton, il fit naître une source. On voit que la similitude entre la vie de saint Méen en Camarès et celle de la Bretagne va jusqu'au nom de la rivière ! Mais comme le vrai saint Méen est historiquement mort en Bretagne, cette seconde mort fait problème. La légende de la décapitation est sans doute inspirée du récit de la mort de saint Jean-Baptiste. Comme à Estaing, il y aurait eu une léproserie. L'eau a les mêmes vertus que dans les autres sanctuaires de Saint-Méen : maladies de la peau, teigne des enfants et gale des brebis. Les enquêtes permettent d'énumérer les maladies de brebis contre lesquelles l'eau avait des effets merveilleux : *l'abrasieira* ou *la brasièira*, *la ronha*, *la petega* (gale), *la tinha*, *la garrelièira* (piétin), *la pigòta* (clavelée). On aspergeait (ou l'on bénissait) les étables avec cette eau. La fête en Aveyron est le 24 juin, jour de la Saint Jean-

Baptiste. Ce jour-là, la bénédiction du prêtre confère à l'eau dite *aiga de sent Joan* une vertu qui ne se perd pas en s'éloignant. Les gens avaient jadis calculé le temps que mettait l'eau pour arriver à tel ou tel endroit de la vallée. Le jour de la fête, on savait donc quand passerait l'eau bénite et ceux qui n'avaient pas pu venir à Saint-Méen la puisaient ou y faisaient tremper les troupeaux au passage.

La dévotion pour les brebis ne serait donc qu'une partie d'une dévotion plus large pour obtenir les maladies de la peau. On a noté cependant qu'il aurait aidé les bergers en Lozère et que berger lui-même il aurait fait naître une source pour son troupeau dans le Camarès. Il n'est donc pas complètement étranger au monde pastoral.

La vie de saint Méen de Gaël a-t'elle inspiré ici, comme à La Rouquette et à Grandrieu, la recherche d'une source à laquelle on aurait prêté les mêmes vertus contre les maladies de la peau. Ou bien la source était-elle déjà fréquentée pour ses qualités curatives par des pèlerins (païens ?) qui, inspirés par les clercs, l'auraient placée sous le patronage de saint Méen ? La voix populaire aurait transposé en ce lieu les deux vies confondues de saint Méen (source, monstre) et de saint Jean-Baptiste (décapitation). L'hypothèse d'un lieu de culte préchrétien s'appuie encore sur le fait que la voie antique de Béziers à Cahors par Albi, qui reprend elle-même le parcours d'une draye de troupeaux, passait juste au-dessus par Barre, Roquecezière, Montfranc et Alban. Son antiquité est confirmée par les vestiges archéologiques : menhirs de Barre, *fanum* du Mont de Barre. D'immenses troupeaux descendaient par là du Rouergue et du Haut-Languedoc vers le Bas-Languedoc et les boucheries de Montpellier et Béziers et le champ de foire de Roquecezière est resté célèbre. Grandrieu, en Lozère, était de la même façon au bord de la voie antique de Toulouse à Lyon par Rodez et Javols.

### Saint Guiral

Saint-Guiral est un énorme rocher de granit en pain de sucre qui se dresse à 1366 m d'altitude à l'ouest des Cévennes, sur la limite ou presque du Gard et de l'Aveyron (Cnes de Saint-Jean du Bruel et de Sauclières). Une grande pierre légèrement arquée, au pied du rocher, est censée être son tombeau. Quel est ce saint ? Ce serait, d'après les historiens, saint Géraud ou Guiral d'Aurillac (vers 855 - vers 918), dont la fête, célébrée le 13 octobre en Aveyron, marquait le retour de l'estive des troupeaux (de vaches) transhumants de l'Aubrac vers les domaines du Causse dont les granges étaient garnies de foin et où ils passaient l'hiver. Le jour de la saint Géraud une grande foire se tenait à Aurillac (Cantal). Saint Guiral était patron de la paroisse de Salles-Curan, en plein Lévézou. On y trouvait des foires de bestiaux réputées où l'on venait de la Lozère et du Tarn pour acheter des bœufs domptés.

Cependant le saint Guiral cévenol n'était pas fêté le 13 octobre mais le lundi de Pentecôte, jour fourre-tout des pèlerinages que l'on a voulu purifier du soupçon d'idolâtrie. La Cévenne protestante est proche. A. Durand-Tullou a consacré un livre à ce pèlerinage, à ses rites et à sa fréquentation (3000 pèlerins venus de dix paroisses voisines vers 1885). Le tombeau supposé du saint oblige à faire l'hypothèse qu'il s'agit d'un saint local distinct de son homonyme auvergnat, saint Géraud. Comme à Saint-Méen, le lieu de culte pourrait être antérieur au christianisme et on l'aurait mis sous le patronage d'un saint connu, prié ailleurs pour les troupeaux. Les vertus du lieu saint étaient nombreuses : pluie, récoltes, troupeaux (en particulier contre *la pesanha* ou piétin des brebis), enfants, conscrits, mariage... Il y avait une source. On bénissait de la laine et du caillé. On en faisait l'offrande, comme au lac de Saint-Andéol sur l'Aubrac. Malgré le jour de la fête, nous ne sommes pas dans l'ambiance de la Contre-Réforme mais dans celle de rites préchrétiens qui n'ont pas été éradiqués. Les compétences du saint sont précises : biens de la terre, l'élevage et ses produits, la fécondité...

Il ne reste rien de la chapelle et de l'ermitage. Le sanctuaire, c'était le rocher et ses alentours. Les pèlerins de chaque paroisse riveraine restaient, paraît-il, sur leur territoire, ce qui donnait au grand rassemblement un caractère grandiose. Les archives apportent assez de preuves de l'importance de l'élevage et des parcours de troupeaux dans les environs, pour qu'il n'y ait pas de doute sur l'ancienneté et la spécificité du « culte à saint Guiral. »

On trouve sur le territoire de Saint-Jean du Bruel, près des Crozes-Hauts, une source dite *del Roc de la Luna*, but d'une démarche, sans référence chrétienne, pour les yeux, pour les petits enfants et pour les troupeaux. Son nom lui venait de ce que la présence de l'eau aurait été soumise au mouvement de la lune. On faisait boire l'eau aux bêtes et l'on brisait, en le jetant derrière l'épaule, le vase que l'on avait utilisé pour boire. On laissait au fond de la vasque une pièce et on repartait sans se retourner, comme au *Gorp del Tolon* sur le Jaoul, non loin de Labastide-L'Evêque. Le rite prévoyait que propriétaire et troupeau devaient rapidement rejoindre, à la course, un champ du voisinage et en faire plusieurs fois le tour pour « y laisser la maladie » (Valadier, 1864, p. 38). Cette association entre lieu de culte chrétien et source préchrétienne (?) se constate aussi à Testas (*Font de Negapòrc*) et à Lespinassole (*la Font del Ròc*).

On retrouve les offrandes de laines et de fromages (ou de cire) dans un autre lieu de hauteur (1256 m), au lac de Saint-Andéol (Cne de Marchastel, Lozère), à moins de 4 km de l'Aveyron. Ce culte est cité par Grégoire de Tours, qui parle d'offrandes dans les eaux sacrées de *formas casei* (formes de fromage), datables de l'épiscopat de saint Hilaire, évêque des Gabales (VIe siècle). C'est dire l'ancienneté de ces pratiques qualifiées de païennes par cet auteur. Là-aussi la proximité des grandes drayes de l'Aubrac confirme la vocation pastorale du « lac ». C'est le lac extrême auquel aboutissaient les troupeaux qui depuis le Quercy avaient fait halte de lacs en lacs. Vers 1900 encore, des pèlerins allaient y baigner leurs membres, ce qui rappelle le rite également observé au *Gour del Toulou*. Et on peut conclure, sans trop d'imagination, que Saint-Guiral et Saint-Andéol répondaient aux mêmes besoins (Grégoire de Tours ; A. Albenque, 1948, p. 276-277).

### Saint Gervais

Revenons dans le sud avec le sanctuaire des saints Gervais et Protais, aux Douzes (Cne de La Parade, Lozère). Le sanctuaire de Saint-Gervais est sur un rocher au-dessus de la vallée de la Jonte sous les falaises du Causse Méjean. Le site paraît être celui d'un éperon barré protohistorique. J'y ai recueilli de la poterie beige avec dégraissant (quartz), qui pourrait être pré- ou protohistorique. C'est encore aujourd'hui un enclos sacré avec église jadis paroissiale, cimetière, oratoire, second clocher distinct de celui de la chapelle, abri dans le creux de la falaise, citerne surmontée d'une statue de la Vierge, rocher à cupules (?) et porte d'accès fermée d'une grille. De vieilles ardoises gravées d'inscriptions servent d'ex-voto ou portent des suppliques. Le Rouergue est de l'autre côté de la rivière.

Le sanctuaire était fréquenté par les éleveurs de la vallée, du Causse Méjean, mais aussi du Causse noir (Veyreau et Saint-André de Vézines et Gard voisin). Le jour de la fête, le 19 juin, proche du solstice d'été, les populations venaient à la chapelle. Mais les bergers du Causse noir ne franchissaient pas la vallée. Selon un curieux usage dont on a au moins un autre exemple dans le voisinage (Saint-Marcellin), ils se tenaient au bord du plateau avec leurs troupeaux, en face de Saint-Gervais, à la vue du prêtre, qui les bénissait de loin. Les pèlerins présents sur les lieux et peut-être ceux qui étaient de l'autre côté de la vallée s'en retournaient avec un rameau de buis béni, qu'ils plaçaient dans leur étable ou dans leur bergerie.

La vie et le martyre des saints Vital et Valérie de Milan et de leurs deux fils Gervais et Protais (Ier siècle) sont connus par un témoignage ancien assez précis. On ne trouve pas mention de la présence d'un animal à côté d'eux. Il faut peut-être chercher dans la légende locale l'explication des compétences des saints Gervais et Protais en faveur des propriétaires de bétail : un bœuf venu du Causse Méjean se serait avancé sur le promontoire au-dessus du village des Douzes et aurait refusé d'en partir. On creusa, on découvrit les statues des deux saints et l'on construisit la chapelle à cet endroit. Selon une variante, on aurait voulu construire une chapelle en l'honneur des deux frères. Un bœuf aurait indiqué l'emplacement choisi par le Ciel.

Les saints Gervais et Protais sont aussi les patrons de l'église de Fraissinet-de-Fourques, en Lozère. Selon la légende locale, ils se seraient arrêtés au col des Fourques ou de Perjuret à 6 km environ à l'est de Meyrueis, au bord du Méjean. On y allait en pèlerinage pour la pluie. Ce pourrait être à partir de là que le

culte se serait diffusé aux Douzes, puis à Sargel, entre Saint-Rome de Cernon et Saint-Georges de Luzençon. Leur culte aurait, dit-on, remplacé à Sargel celui de Notre-Dame. Mais le culte des deux saints, comparables aux Dioscures, paraît avoir ses racines dans l'Antiquité. Le site de Sargel, rappelons-le, était déjà occupé à la préhistoire (grotte-sanctuaire). C'est un des hauts-lieux de la préhistoire aveyronnaise : on parle du « groupe de Sargel ». Le pèlerinage y a pris fin en 1951.

### Sainte Quitterie

Lospinassole est éloigné des grands secteurs, voués jadis prioritairement à l'élevage des brebis (Causse, Cévennes et Aubrac). Mais celui-ci n'a pas été complètement absent du Ségala. Le Ségala a été traversé par des voies de transhumance, du Quercy ou de l'Albigeois vers les montagnes. Le cas de saint Namphase nous l'a déjà rappelé.

La patronne du lieu, sainte Quitterie, sainte espagnole, fut décapitée à Aire en Gascogne par les soldats de son père pour n'avoir pas voulu renoncer à la foi chrétienne ni à la virginité dont elle avait fait le vœu. On l'honorait dans le diocèse d'Auch le 22 mai. Elle est populaire en Espagne, au Portugal et dans le Sud-Ouest de la France.

Le pèlerinage de Lospinassole avait lieu selon les uns le 24 avril, selon les autres le 22 mai. On y venait de l'Aveyron et du Tarn. Un informateur de Pradinas me rappelait, il y a trente ans, que les gens se souvenaient que le sanctuaire était jadis voué aux brebis (et en particulier au *tornic* ou *torniquet* ou *tournis*), alors qu'il n'y en avait plus chez eux depuis longtemps de troupeaux importants. Selon une tradition locale, la roue à clochettes qui est dans l'église serait un ex-voto de bergers, composé justement de leurs sonnailles. Ce type de roue existe dans des églises du Cantal, telles que celles de Coltines, de La Trémouille, de Villedieu et de Virague, mais sans lien affirmé avec l'élevage.

On ne peut dissocier de Lospinassole le roc ou plutôt l'arête de quartz qui domine le village et constitue le faite de la dorsale que suivait en contre-bas l'antique voie de Rodez à Toulouse par Crespin et Pont-de-Cirou. On trouve parmi les rochers une vasque de 80 cm de profondeur, *la font del Ròc*, qui se viderait la nuit de la Saint-Jean. L'eau serait bonne pour la vue. Divers vestiges, dont des *tegulae*, indiquent qu'il y eut là à l'époque romaine un établissement, sans doute un lieu de culte, un *fanum*, lié à la voie et au passage des voyageurs. Ce site de frontière rappelle celui du Saint-Guiral où l'on trouve aussi à proximité une source sans référence chrétienne précise (celle du Roc de la Lune). La voie antique pourrait être à l'origine une *draye*, comme celle qui domine l'oratoire de Saint-Méen.

Chose assez remarquable, on trouve à 7 km à peine à vol d'oiseau au sud de Lospinassole, en direction de Carmaux, une église dédiée à sainte Gemme. Or, celle-ci, selon la légende, était une des sœurs, la jumelle, de sainte Quitterie ! Cette coïncidence confirme bien un parcours du Sud-Ouest vers le Rouergue (et inversement).

### Conclusions

Nous avons vu que la géographie des pèlerinages et des dévotions avait varié selon le type de bétail (porcins, bovins ou ovins) et que les saints protecteurs avaient parfois changé au cours des temps. En revanche quelques saints paraissent avoir résisté aux changements de l'histoire. Ils sont essentiellement liés à l'élevage des bovins et surtout des ovins.

Tous les saints locaux ne sont pas devenus protecteurs du bétail, malgré certains épisodes de leur vie, comme les ruches et les chevaux figurant dans la vie de saint Amans ou la chèvre et les bœufs dans celle de sainte Tarcisse.

Parmi les huit (ou neuf) saints majeurs spécialisés dans la protection du bétail, cinq (ou six) sont du terroir. Un seul, saint Dalmas, est historique. La vie des autres est à la limite de l'histoire et de la légende

et peut-être plus légendaire qu'historique. On considère souvent l'existence de rochers et de sources comme un bon indice d'ancienneté. J'ai ajouté d'autres indices, tel celui des vieilles voies de transhumance. Ces indices se retrouvent aux sanctuaires de Fleuret, Namphase, Guiral, Méen, Gervais et Quitterie. Touche-t'on là au vieux fonds de croyances qui aurait été christianisé ? Des preuves archéologiques indiscutables de cultes antiques manquent encore.

Jean Delmas, Conservateur des Archives Départementales de l'Aveyron, Conservateur du Musée du Rouergue  
(Aveyron)

### Bibliographie

ALBENQUE, Alexandre. *Les Rutènes*. Rodez – Paris, 1948, p. 276-278.

BEDEL, Christian-Pierre, dir. : *Al canton*. Rodez : Mission départementale de la culture, toute la série, 1991-2004.

BORNES, Monique. *Les Saints guérisseurs en Bas-Rouergue*. Thèse : Montpellier. Université de Montpellier. 1969. 287 p.

DALON, Pierre. Saint Namphaise, ermite quercynois du VIII<sup>e</sup> siècle dans *Bulletin de la Soc. Etudes du Lot*, 4<sup>e</sup> fasc. de 1998, p. 241-274.

DELMAS, Jean. Les animaux dans le légendaire chrétien du Rouergue, dans *Bestiaire rouergat*, 1978, p. 23-27.

*Les Saints en Rouergue, enquête sur les pèlerinages et les dévotions populaires*. [Rodez] : Musée du Rouergue – Musée Joseph Vaylet, 1986. 239 p.

*Les Saints en Rouergue. Deuxième partie : Vies des saints rouergats et catalogue de l'exposition*. [Rodez] : Musée du Rouergue, 1987. 113 p.

L'Occitan vielh, dans *Al canton : Rieupeyroux*. Rodez : Mission départementale de la Culture, 1999.

*Les reinages*. *Bulletin du Cercle Généalogique du Rouergue*, n° 33, juillet 2000. p. 4-11.

DURAND-TULLOU, Adrienne. *Religion populaire en Cévennes : le culte à Saint-Guiral*. Béziers, 1981. 192 p.

MOULIN, Henri. *La Bastide l'Evêque ou l'histoire d'un pèlerinage*. Aurillac : Impr. Gerbert, 1980. 48 p.

UHMANN, Frédéric. *Le culte des saints en Lozère*. Thèse. Montpellier. 1969.

VALADIER. Les Monuments celtiques de l'Aveyron, dans *Congrès archéologique de la France. XXXe session*. Rodez, Albi, (1863), 1864. p. 37-40.

## Pardons des chevaux en Bretagne et saints guérisseurs

Au siècle dernier dans les campagnes bretonnes, le cheval représente un capital économique de grande importance. D'une part, il constitue une force de travail et de transport extraordinaire. D'autre part, la jument qui donne naissance à un poulain, procure à la ferme une arrivée d'argent frais souvent salulaire. Ce n'est pas tout. L'importance du cheval est également marquée par sa présence au quotidien dans les conversations. En dehors des nombreuses métaphores et comparaisons chevalines dont la liste est aussi longue en breton qu'en français, la référence au cheval intervient dans bien d'autres domaines. Par exemple, on évalue la superficie d'une ferme au nombre de chevaux qu'elle entretient. Ainsi parle-t-on en breton de : **ur menaj a daou, dri, bewar k(g)ezeg** (une ferme de deux, trois ou quatre chevaux). On compte environ cinq hectares par cheval. D'ailleurs pour traduire une superficie d'un hectare, on dit encore aujourd'hui en breton : **un devezh arat**, c'est-à-dire, la surface de terre retournée par une charrue tirée par un cheval en une journée. Avant l'arrivée des tracteurs et des produits manufacturés, le forgeron dont on connaît le rayonnement dans les communes et dont le nom en breton est « **ar gov** », est connu de tous les paysans sous le nom de « **marichal** », c'est-à-dire, maréchal-ferrant<sup>163</sup>. C'est encore le cheval qui domine ici.

Les qualités physiques de l'animal procurent aussi à son propriétaire un capital prestige particulièrement utile dans le jeu économique, social et politique local. « **Quand on avait quatre chevaux**, raconte Anjela Duval, **on pouvait être candidat à la mairie ; trois, adjoint, deux, conseiller municipal, certains savaient à peine lire et écrire, mais pourvu qu'ils aient des chevaux... Si on n'avait qu'une brouette, ce n'était pas la peine de se mettre sur les rangs... Le paysan était un roi sur son petit royaume. On disait autrefois qu'un paysan qui était capable de mener à bien une ferme de quatre chevaux, était capable de gouverner un royaume**<sup>164</sup>».

Par ailleurs, sur le plan affectif, on pourrait dire **que le cheval fait partie de la famille**. On lui donne un nom, et ce nom est en français, ce qui ajoute à son prestige. De plus le nom donné au cheval est souvent celui **d'un homme illustre** (pour les mâles): Bayard<sup>165</sup>, Napoléon, Ulysse, Moji, et pour les juments des noms très doux de femmes voire même de divinités : Cadine, Arlette, Duchesse, Charmante, Stella, Cybèle, Belone, ou encore des noms de villes ou départements français : Isère, Narbonne, Garonne en souvenir de batailles de l'armée française.

A titre de comparaison, on voit tout de suite la différence avec les vaches dont les noms sont en langue bretonne avec souvent comme seule référence leur couleur ou une particularité physique. **Penn gwenn, Ruzig, Penn-du, Lost gwenn, Kernioù moan, Kernioù lemm...Tête blanche, rougette, tête noire, queue blanche, cornes minces, cornes pointues**

Tout le monde s'accorde à dire que le cheval « est l'animal gâté de la ferme » Par rapport aux autres animaux domestiques, il bénéficie en effet d'un traitement de faveur et ce ne sont pas ses congénères qui nous contrediront : tous les jours, on lui change sa litière, Alors que le fumier s'accumule sous les vaches. Tous les jours, on le brosse, on le bouchonne et on le bichonne, on l'étrille, on lui parle, on le flatte, on le caresse, on le récompense. La meilleure nourriture, le meilleur foin est pour lui. En certaines circonstances mêmes, il passe avant l'homme. Au retour du travail dans les champs, c'est à lui qu'on pense d'abord avant de se mettre à table. On lui donne à boire le premier. Dans les rares photos que l'on détient dans la ferme, il est présent parmi les quelques clichés de la famille, rangé dans une ancienne boîte de biscuits et parfois

<sup>163</sup> Voir Daniel Giraudon, *Gens de métier, Tud a vicher*, pp. 125-144, Kreiz N°12, CRBC, Brest, 2000

<sup>164</sup> Christian Brunel, Anjela Duval, *Ma vie*, pp. 3-37, *Tud ha Bro, Changer de monde*, N°7, Lesneven, 1981.

<sup>165</sup> Bayard qui à l'origine caractérisait une couleur, *bai*, a été relayé par le héros du même nom dans l'histoire de France et le nom du cheval des quatre fils Aymon. Moji est également un héros de ce roman de chevalerie, qui fut traduit en breton sous forme de tragédie très populaire en Bretagne jusqu'à la fin du XIXe siècle.

même, sa photo est encadrée et attachée au mur dans la maison ; le soir, le paysan breton ne va jamais au lit sans être passé dire bonsoir à ses chevaux et constater que tout va bien dans l'écurie.

Dans une société où la force physique occupe la première place, sa puissante musculature fait évidemment l'admiration des hommes qui passent une grande partie de leur temps en sa compagnie. Ce sont effectivement les hommes qui se chargent des chevaux alors que ce sont les femmes qui s'activent autour des vaches. Ces animaux sont d'ailleurs les compagnons respectifs de leur solitude, la femme qui traite sa vache à l'étable et l'homme qui conduit son cheval dans le champ. Les témoignages tendant à montrer l'attachement des paysans pour leurs chevaux sont nombreux. En voici quelques uns : Une femme de Coatreven (22) me disait : « **Quand les hommes se trouvaient entre eux au café à la sortie de la messe le dimanche, ils parlaient plus de leur chevaux que de leurs femmes** », « **La première fois que j'ai vu pleurer mon père, c'est quand il a perdu sa jument** », me disait une autre. « **Quand j'ai conduit ma dernière jument à l'abattoir, je suis allé au lit sans manger me disait un troisième** »...

On comprend par conséquent que l'on mette tout en oeuvre pour protéger la vie d'un être aussi cher. A une époque où la médecine a encore peu fait son entrée dans les campagnes, le peuple breton, fortement attaché à la religion, place toute sa confiance dans le pouvoir de « ses saints ». En Bretagne, le réseau de saints thérapeutes au service aussi bien des hommes que des animaux est particulièrement fourni. En ce qui concerne **les saints vétérinaires**, chacun d'entre eux, sans avoir de haut lieu sacré, de véritable grand centre de pèlerinage, assure une présence, j'allais dire, une garde, dans des églises et surtout des chapelles réparties sur l'ensemble du territoire. Chacun exerce dans son propre cabinet. C'est comme si chaque paroisse, chaque village, parfois chaque hameau avait voulu avoir pour soi, à sa porte, un protecteur de son cheptel.

Ils sont plus d'une dizaine à se préoccuper des chevaux. Ce sont d'abord des spécialistes comme : Eloi, Alar, Alor, Hervé, Nicodème, Salomon. D'autres se font un petit complément en soignant aussi les vaches ou les cochons comme Envel, Guy, Cornéli, Nicodème. Gildas, quant à lui veille à la fois sur les chevaux, les vaches et les chiens. Enfin, il y a aussi des généralistes comme saint Yves (1250-1303), originaire du Trégor, guérisseur des corps et des âmes, des hommes comme des bêtes. Enfant du pays de Tréguier, on l'honore partout et pas seulement en Bretagne, c'est le plus grand de tous comme le proclame son cantique. **Na n'eus ket unan, evel sant Erwan ! il n'y en a pas un comme saint Yves**<sup>166</sup>.

Toutefois, pour ce qui est de la protection des chevaux, c'est saint Eloi qui domine tous les autres. Dans le seul diocèse de Saint-Brieuc-Tréguier, il est le patron de 16 églises ou chapelles et sa statue est présente dans 60 édifices religieux. Plus on va vers l'ouest, plus la dévotion à saint Eloi est grande. Dans le Finistère, plus de 70 paroisses sur 246 sont touchées par ce culte et on y dénombre au moins une centaine de statues de saint Eloi, beaucoup d'entre elles en bois polychrome. Certaines paroisses en ont même plusieurs comme à Plougastel-Daoulas où il n'y en a pas moins de cinq<sup>167</sup>!

En dépit de son statut d'immigré, l'évêque de Noyon, Saint Eloi, reçut, jusque dans sa partie la plus occidentale, un accueil populaire extraordinaire. C'est un bel exemple d'intégration réussie. Le nom qui lui est donné en breton, Alara, Alor pourrait d'ailleurs cacher un saint local plus ancien, ce qui expliquerait l'aisance avec laquelle il fut adopté par les populations autochtones

C'est, en particulier lors de leurs **pardons** que le paysan va consulter ces saints thérapeutes dans les nombreux sanctuaires de villages dont la Basse-Bretagne est constellée<sup>168</sup> et, qu'il les prie de prendre soin

<sup>166</sup> JC Cassard, P. Combot, J.Dervilly, D. Giraudon, *Les Chemins de saint Yves*, Skol Vreizh-N°30, Morlaix, 1994

<sup>167</sup> Renseignements communiqués par Marie-Hélène Stéphan, grande spécialiste de saint Eloi.

<sup>168</sup> « Avec plus de six mille chapelles et un moyenne supérieure à cinq lieux de culte par paroisse, la Bretagne dépasse certainement les densités provençale et peut-être flamande jusqu'à approcher parfois les résultats des vallées alpines... Dans le cas de la Bretagne, il convient d'isoler les très nombreuses chapelles publiques ou « frairiennes » desservant une portion de paroisse, car c'est là que réside la vraie spécificité de la Province : on en compte sans doute plus de quatre mille à la fin du XVIIIe siècle, de plus en plus nombreuses au fur et à mesure que l'on se dirige vers l'ouest ; », Georges Provost, *La fête et le sacré. Pardons et pèlerinages en Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles*, pp. 25-26, Paris 1998.

de ses bêtes ou qu'il les remercie à la suite d'une guérison. **On sait**, écrit Jean-Michel Guilcher, **qu'on nomme pardon en Basse-Bretagne la fête qui se tient à date fixe en un lieu consacré, pour honorer et prier le saint patron du lieu. On compte autant de pardons que de lieux de culte. La plus pauvre chapelle de campagne a le sien, qui n'est pas le moins fréquenté. Les pardons sont de date immémoriale, l'un des fondements de la vie religieuse et sociale bretonne...le pardon comporte d'abord –et quelquefois uniquement- une fête religieuse : messe, procession, vêpres, bénédictions diverses. Presque toujours s'y ajoutent des pratiques et croyances traditionnelles d'inspiration peu orthodoxe : dévotion et médecine populaires, prophylaxie du bétail, recherches de présages, etc..., les unes plus ou moins christianisées, d'autres seulement tolérées – ou ignorées – par le clergé. Enfin dans la plupart des cas, le pardon comporte une fête profane, avec ses attractions (les boutiques de plein vent, le débit forain, le chanteur de plaintes, les luttes) et ses plaisirs collectifs, parmi lesquels, la danse.**<sup>169</sup>

En Bretagne, la démarche de recours aux saints protecteurs des chevaux ne date pas d'hier. Les archives nous apprennent qu'en 1470, le recteur de Pommerit-Jaudy donna 5 sols « **pour ungu veu qu'il avoit fait à monseigneur saint Yves de son cheval qui estoit malade, (et qui fut) guerit** ». A la même époque, le seigneur du Traon, de Morlaix, faisait conduire ses chevaux en pèlerinage à la chapelle de Saint-Eloi, en Bothoa. Les plus anciennes statues qui représentent saint Eloi avec *le cheval au pied coupé*<sup>170</sup> sont également du XV<sup>e</sup> siècle. On pourra les voir par exemple à Plougastel-Daoulas, à Saint-Claude et Feunteun-Wenn ou encore sur un vitrail de la chapelle de Notre-Dame du Crann à Spézet daté de 1550.

Les folkloristes du siècle dernier et nos plus anciens informateurs ont gardé ces pardons en mémoire et on assiste même aujourd'hui à une reprise de ces coutumes en certains endroits. Là encore, la tradition est mouvante. Certains gestes sont d'adoption récente, d'autres sont beaucoup plus anciens, voire très anciens. Comme on vient de le voir, ils ont évolué au gré de l'imagination populaire ou de l'initiative cléricale. Mais dans l'ensemble, ce qui frappe c'est la forte conviction avec laquelle ils sont effectués.

L'état d'esprit dans lequel les participants se rendent à ces fêtes religieuses est particulier. Il s'agit moins d'obtenir la rémission de leurs péchés ou gagner des indulgences, comme ce serait le cas pour un pardon ordinaire, que de régler leurs comptes avec le saint qui leur a guéri une bête ou donné un poulain ou encore de solliciter sa protection pour l'année à venir. Afin de s'attirer les bienfaits du saint, le pèlerin et sa monture se doivent d'effectuer, répétons le, un certain nombre de rites, où profane et religieux se mêlent en parfaite harmonie. « **Le peuple breton, écrit Anatole Le Braz, a une façon tout individuelle d'entendre la catholicité : il veut des dévotions qui ne soient qu'à lui. De là cette multitude de petites divinités locales auxquelles il s'adresse plus volontiers qu'à la divinité tout court** »<sup>171</sup>.

Chevaux et cavaliers, en grand appareil, sont étroitement associés à la démarche. On pèlerine à deux et quatre pattes, sans allusion au retour de la fête, bien entendu. Les arrivées au sanctuaire se font en continu. C'est d'abord, comme à Plouyé, le circuit autour de la chapelle, dans le sens du soleil : « **En em gavet ar bardonerien, kentañ tra a reont eo diskenn diwar o c'hezeg hag ober teir gwech tro ar chapel, ar gordenn dindan o c'hazel, ur chapeled en un dorn hag an tog en dorn all, en ur lavarout o fater.** / La première chose que font les pèlerins en arrivant, c'est de descendre de cheval et de faire trois tours de la chapelle, tenant la corde sous l'aisselle, le chapelet d'une main, le chapeau de l'autre, en disant leur prière. ».

A Paule, le parcours traditionnel est original : en amont de la chapelle, sur le tracé de l'ancienne voie romaine, se trouve un petit oratoire, le **Ti marc'h**, maison du cheval, dans lequel on voit (voyait car il a été volé) saint Eloi et son cheval chez un forgeron. Après les vêpres, les cavaliers montent au galop vers le petit édifice pour effectuer les trois tours rituels. A chaque passage devant le saint, le cavalier s'arrête et

<sup>169</sup> Jean-Michel Guilcher, *La tradition populaire de danse en Basse-Bretagne*, p. 38, Paris 1963.

<sup>170</sup> Voir légende dans Daniel Giraudon, *Du coq à l'âne*, Editions Chasse-Marée, douarnenez, 2000.

<sup>171</sup> Anatole Le Braz, *Vieilles chapelles de Bretagne*, p. 15, terre de Brume, 2003

redresse la tête de sa jument pour lui montrer le cheval de saint-Eloi. Il y a dans ce geste l'espoir caché d'un futur poulinage.

Le plus souvent, c'est après avoir tourné autour de la chapelle que le pèlerin s'acquitte de sa dette envers le saint en reconnaissance d'une guérison ou en prévision de l'avenir. Comme à tous pardons, l'offre d'argent est courante. Autrefois elle pouvait atteindre le prix d'un cheval ; mais l'originalité d'un pardon de chevaux s'exprime plutôt par le don de crin, coupé à la queue, la crinière ou même entre les deux oreilles. C'est celui qui touche l'animal de plus près. Ainsi le cheval paye en quelque sorte, de sa personne. A Ploudaniel, une pièce à la sacristie porte le nom de « **kambr ar reun** », la chambre au crin. C'est dire l'importance accordée à cette collecte. A Saint-Nicolas du Pélem, les fidèles font une offrande de grain qu'ils déversent dans un énorme coffre en bois placé au fond de la chapelle. Avant la Révolution, Ogée évalue à 300 boisseaux, c'est à dire environ quatre tonnes, les offrandes d'avoine au soir du pardon et il précise : « **C'est un des bons revenus de la fabrique de la paroisse Saint-Nicolas** »<sup>172</sup>.

D'autres fidèles apportent un fer à cheval. Les murs de nombreuses chapelles sont couverts de ces ex-voto sur lesquels on a gravé ou peint le nom du cheval ou de son propriétaire. C'est le cas à Quistinic, à Tonquédec, à Gouzelin, à Ploubazlanec, à Saint-Pever, à Pluméliau, à Kerfourn, à Guénin... On en voit de toutes les tailles, de toutes les formes. Certains sont les anciennes "chaussures orthopédiques" d'un cheval guéri. D'autres, plus fantaisie, ont été spécialement commandés et taillés sur mesure par le forgeron local, car le forgeron donne aussi un coup de main au saint protecteur. C'est ce que confirme Cambry dans une formule qui en dit long sur l'attachement du paysan pour son cheval : « **Si le cheval et la femme d'un Léonard tombent malades en même temps, il a recours au maréchal et laisse opérer la nature sur sa moitié** »<sup>173</sup>. Certains de ces fers sont si grands qu'ils pourraient chausser des éléphants. D'autres encore appartenaient à des chevaux morts que l'on a déferrés avant de les enterrer, pour qu'ils bénéficient dans l'au-delà de la sollicitude du saint ou pour écarter le mauvais sort. Autre originalité, à Louargat, c'est un maréchal-ferrant qui a offert au saint un véritable bouquet, une panoplie de fers, semblable aux enseignes que l'on voyait autrefois à l'entrée des forges. Enfin, à Saint-Eloi de Guisriff, de dévots serviteurs du saint ont orné son autel et sa fontaine de petits chevaux de buis, taillés au couteau, pendant les veillées d'hiver. Plusieurs années après, en revoyant ces diverses marques de reconnaissance, la famille aura une pensée pour l'animal et pour le donateur disparus.

A l'issue de l'office, messe ou vêpres, selon les lieux, le prêtre bénit les chevaux et leurs cavaliers : il occupe généralement une position élevée, soit sur le socle d'un calvaire, soit sur un talus ou encore sur une levée de terre dans l'enclos sacré. Après cette consécration vient le moment de la procession. A une époque où le cheval de trait connaît son heure de gloire, les animaux sont en force dans le défilé qui se dirige vers la **fontaine**, passage obligé, pour ainsi dire, de tous les pardons. On les compte par milliers en Bretagne. Aucune autre région de France ne peut se prévaloir d'autant de fontaines à croyances<sup>174</sup>. L'eau du saint attire le pèlerin. C'est la substance magique et médicinale. En particulier le jour du pardon, elle possède un pouvoir qu'elle n'a pas à d'autres moments. Elle féconde et elle guérit. Le témoignage d'Ogée à la fin du XVIIIe siècle au pardon de Saint-Eloy en Plérin, est à ce sujet révélateur : « **Après leurs prières faites à la chapelle, ils vont à la fontaine, y puisent de l'eau avec une écuelle, la jettent dans la matrice et sur les oreilles de leur jument, et en arrosent les testicules de leur cheval dans la persuasion que cette eau a des vertus prolifiques. Cette opinion est si gravée dans l'esprit de ces bonnes gens, qu'il seroit impossible de l'en déraciner** ». L'auteur de ce récit s'indigne devant de telles pratiques et appelle même à la suppression de ces *pardons superstitieux* comme il les nomme qui entraînent le libertinage et le désordre parmi la jeunesse si bien poursuit-il « **qu'il n'est pas rare de voir des filles que la fontaine de saint Eloy rend aussi fécondes dans l'année** »<sup>175</sup>.

<sup>172</sup> Ogée, *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, nouvelle édition, Tome 2, page 847, Rennes, 1843

<sup>173</sup> Jacques Cambry, *Voyage dans le Finistère ou état de ce département en 1794 et 1795*, Edition critique avec introduction et commentaire par Dany Guillou-Beuzit, Société archéologique du Finistère, 1999.

<sup>174</sup> Sylvette Denèfle, *Croyances aux fontaines en Bretagne*, p. 41, Edisud, 1994

<sup>175</sup> Ogée, op. cit. page 291

Parlant cette fois de la fête de Saint-Eloy à Bothoa, le même Ogée donne un peu plus de précisions sur le sens de ces gestes : « **Cette assemblée est très fréquentée par les éleveurs de chevaux qui viennent arroser ceux-ci de l'eau de la fontaine pour renforcer leur ouïe, leur vitesse ou leur fécondité** ». Pour les chevaux qui sont restés à la ferme et en prévision de l'année à venir, le cavalier fait remplir une petite fiole d'eau miraculeuse par le préposé à cette besogne, en général, un pauvre de la paroisse. Les indigents, protégés de Dieu, donnent à ce geste une valeur encore plus forte.

L'eau de la fontaine du saint garde son pouvoir lorsqu'elle en sort sous la forme d'un ruisseau. A Plouarzel et à Ploudalmézeau, le jour du pardon de Saint-Eloi, on fait faire aux juments un saut par dessus l'eau qui s'écoule ainsi de la fontaine. C'est le **Lamm Sant-Alar**, le saut de Saint-Eloi. La symbolique du saut par dessus l'eau traduit encore des espoirs de fertilité et de fécondité. Le jour du pardon était tellement propice que certains cultivateurs procédaient à des saillies comme l'observa Soaig Joncour à Plouyé en 1913 : « **Dans le champ précédant l'oratoire, derrière un talus, un paysan faisait saillir sa jument, coutume assez fréquente, paraît-il, surtout pour les juments réputées stériles, par confiance en l'action bénéfique du saint** ».

L'eau du saint est encore efficace lorsqu'elle s'écoule dans une mare ou un étang. C'est pourquoi, on procède également à **une baignade des chevaux** dans des pièces d'eau situées près de chapelles comme à Plouyé, Saint-Pever, Goudelin, Saint-Jean-Kerdaniel ou encore à Plaine-Haute. Les chevaux et leurs cavaliers effectuent habituellement trois tours dans l'étang. Les tours dans l'eau donnent lieu parfois à un rite de contact comme encore à Plouyé : « **La fontaine miraculeuse se trouve dans une prairie. A la toucher, une auge en pierre de taille. On l'appelle le cercueil de Saint-Salomon. Selon d'anciennes croyances, le saint aurait traversé la mer dans cette auge pour venir d'Irlande en Bretagne et on l'aurait mis dedans à sa mort. Quelques jours avant le pardon, les jeunes des fermes alentour font un barrage autour de la fontaine avec des mottes de terre et de grosses pierres. Ils forment ainsi une pièce d'eau d'environ trente pieds. C'est dans cette mare que l'on fait faire trois tours aux chevaux. A l'un de ces tours, l'animal doit toucher l'auge du saint recouverte d'eau. En sortant, on fait le signe de croix sur la tête et la croupe du cheval avec quelques gouttes d'eau de la mare** ».

Certains rites prennent une valeur particulière lorsqu'ils sont effectués par des mendiants. C'est le cas généralement aux fontaines, lorsque c'est un pauvre qui va puiser l'eau sacrée pour l'offrir au pèlerin qui lui donne une obole en retour. C'est encore le cas dans le cadre de ces baignades de chevaux. La bénédiction du saint est encore plus grande si l'on confie la tâche à un pauvre. Le chanteur populaire Ian ar Minous (1827-1892) confirme cette croyance dans une de ses chansons publiées sur feuilles volantes. Il s'agit ici du pardon de Notre Dame-de-l'Isle à Goudelin :

**Na laran ket na po ket (ma benedikcion) gant ur gondision**

**Ma ri neuial da gezeg gant ur paour n'ar stank don,**

**Destinet da gement-se en kichen ma chapel**

**Ya, pe neuail anezi en stank bras ar c'hastel.**

*Je ne dis pas que tu n'auras pas ma bénédiction, à condition*

*Que tu fasses faire nager ta jument par un pauvre dans l'étang profond*

*Destiné à cet effet à côté de ma chapelle,*

*Oui, ou la faire nager dans le grand étang du château.<sup>176</sup>*

Ce n'est pas tout. La course de chevaux, était une autre tradition liée à ces pardons. Les courses sont l'occasion pour les jeunes de rivaliser entre eux dans une épreuve de force et de danger. On est bien dans l'esprit des fêtes irlandaises de Lugnassadh : **this was a time for showing off the speed of one's horses, of competing in contests of skills and strength**, c'était le moment de faire valoir la vitesse de son cheval, de montrer sa force et son adresse. Tantôt cavalcade, tantôt véritable compétition, on en a gardé le souvenir à Gourin, à Paule, à Plouyé, à Saint-Pever, à Saint-Nicolas du Pélem, à Louargat, à Plaine-Haute,

<sup>176</sup> Feuille volante. Collection personnelle DG.

à Lanmodez et à Penvénan. La description qu'en donne Anatole Le Braz lors du pardon à l'île Saint-Gildas en face de Penvénan fait bien penser à une course de défoulement, sorte de fantasia, où chacun cherche à libérer toute son énergie et toute la force de son cheval : « **Par tous les chemins raboteux qui dévalent vers la grève, se précipitaient au galop, des hordes de juments et d'étalons montés par des paysans à demi-nus. Ni bride, ni selle, un simple licol. L'homme en bras de chemise, le pantalon de berlinge retroussé jusqu'aux cuisses, avait les bras noués autour du cou de la bête ou se cramponnait à sa crinière. Il en débouchait de toutes parts. Sur le bord de la plage, ils se rangèrent, l'eau n'étant pas encore assez basse pour passer. les bêtes piaffaient, hennissaient. Les hommes chantaient ou s'interpellaient bruyamment, avec de farouches éclats de voix, ou, dans leur impatience, insultaient la mer. Dès que l'eau parut guéable, ils s'élancèrent. J'eus sous les yeux, de la hauteur où j'étais assis, le spectacle d'une extraordinaire fantasia bretonne** ».

Écoutons cette autre description du même pardon par Guillotin de Corson qui montre l'enthousiasme des pèlerins arrivant des paroisses voisines : **Dès que la marée baisse sensiblement, des centaines de cavaliers descendent vers les grèves venant de Plougrescant, Penvénan, Camlez et Plouguiel : arrivés sur la plage, ils n'attendent point que les flots se soient complètement retirés ; c'est à qui briguera l'honneur d'arriver le premier dans l'île : tous se lancent à la mer et rien n'est plus pittoresque que cette course effrénée des paysans bretons dont beaucoup mettent leurs chevaux à la nage au risque de se noyer avec eux. Mais nul ne craint pareil accident, St Gildas ne les protège t il pas ?**

Le pardon des chevaux est le jour de la jeunesse, des garçons en particulier. Si les anciens sont fiers de leurs bêtes, ils sont aussi fiers des cavaliers qui ne sont autres que leurs fils, ou leurs valets, qui s'affrontent dans les courses. Ce sont ces compétitions qui donnent aux jeunes gens la meilleure occasion de s'affirmer, de rivaliser entre eux dans une épreuve de force et de danger. La société paysanne traditionnelle accorde beaucoup de prix à la performance physique. On est aussi dans une société de l'honneur.

Les courses donnent en effet l'occasion aux jeunes garçons de briller devant les jeunes filles. Elles sont ponctuées d'acrobaties, de sauts, de stations debout sur le cheval. On est toujours dans le même esprit. De même en Irlande on dit encore des fêtes de Lughnassadh : **It was a time for arranging marriages also since young people would be foremost in exhibiting their quality**, *c'était aussi un moment favorable pour conclure des mariages puisque les jeunes gens étaient les plus en vue en faisant preuve de leur agilité.*

Un observateur du pardon de St Eloi à Plérin confirme : **"Le pardon des chevaux était une sorte de fête de fiançailles. Les jeunes fermiers célibataires s'empressaient au retour d'offrir à leur douce sur la croupe de leur monture, une place toujours acceptée avec plaisir. Et on revenait en chantant, mêlant l'éloge du grand saint Eloi aux récits de toutes sortes : marchés, querelles, raccommodements, remarques plus ou moins charitables, projets d'avenir..."**<sup>177</sup>

Les rencontres entre jeunes se prolongent aussi dans les danses. Ainsi à Paule le dimanche, après les courses, raconte un informateur, ma mère (née en 1887) disait qu'on dansait "à la gueule" (cad avec un chanteur) jusque la nuit , **dans rond**, dans un endroit triangulaire, empierré, près du **ti ar marc'h**. C'était avant 14-18.

Enfin, certains pardons de chevaux comportent un feu de joie, un **tantad**, purificateur et prophylactique. Sa confection ressemble à celle des feux de saint-Jean où toute la contrée apporte sa contribution en combustible. C'est le prêtre ou une autorité locale qui l'allume. Pendant que montent les flammes, certains, comme à Neuillac, lancent des **pétards** ou tirent des coups de fusil. En d'autres lieux, comme à Goudelin, on souhaite donner un certain relief à la cérémonie : c'est un **ange pyrophore**, descendu du clocher sur un câble qui embrase le bûcher. Il faut voir dans ce nouvel éclat l'influence d'un vicaire fraîchement arrivé de Saint-Jean du Doigt où cette pratique avait été adoptée à partir de 1764. Georges

<sup>177</sup> Ogée, op.cit.

Provost en situe la première manifestation en Bretagne en 1660 à l'occasion de festivités organisées à Rennes pour le mariage de Louis XIV<sup>178</sup>.

L'adoption d'usages nouveaux dans le répertoire des pardons semble avoir été un fait constant jusqu'à nos jours. Les rituels populaires n'ont jamais cessé de renaître de leurs cendres ou d'évoluer au gré de réfections de chapelles, de nominations de prêtres, de regain de foi, de recherche de fonds, et plus récemment d'exigences touristiques.

Jusqu'au XXe siècle, des pasteurs avisés, voyant tout le profit qu'ils pourraient tirer d'un tel patronage, créèrent de toutes pièces sous le nom d'Eloi de nouvelles fêtes religieuses. Ainsi l'abbé Dupuis, recteur de Saint-Pever, qui écrit dans son cahier de paroisse : « **Afin de faire vivre la fabrique dont les quelques rentes avaient été confisquées par le gouvernement, je créais en 1888 un pèlerinage à Restudo, en l'honneur de saint Eloi pour mettre les chevaux de la contrée sous la protection du saint..** »<sup>179</sup>.

A Plouharnel, dans le Vannetais, où l'introduction du cheval de trait se fit plus tardive que dans le nord de la Bretagne, Zacharie le Rouzic signale, dans les années vingt, une autre initiative du même type à la chapelle Saint-Antoine: « **Jusqu'à ces dernières années, saint Antoine était invoqué pour la guérison et la conservation des porcs. Le curé, voyant qu'il n'y avait pas de saint Eloi dans la région, en acheta un, le joignit à saint Antoine, et fit célébrer sa fête le premier dimanche de décembre, avec une bénédiction aux chevaux. En peu d'années la renommée de saint Eloi était faite, et les propriétaires de chevaux se donnaient rendez-vous à cette chapelle les premiers dimanches de décembre ; et l'on y compte parfois jusqu'à 400 chevaux autour de la chapelle pendant la messe ; puis ils font une procession en colonne en suivant un chemin creux pour repasser devant la fontaine où se tiennent le marguillier, tenant un plat pour recevoir les offrandes, et le curé de la paroisse, monté sur un talus, tenant une branche de laurier pour asperger les chevaux dont les conducteurs ont jeté dans le plat quelques deniers et restant immobile devant ceux qui n'ont rien versé. Cette cérémonie, très récente, est des plus intéressantes** »<sup>180</sup>.

Comme on le voit, le curé de Saint-Antoine n'a pas manqué d'imagination pour orchestrer son pardon des chevaux. Il aura en fait trouvé son inspiration dans les nombreux rites pratiqués aux autres pardons d'animaux, en particulier dans les trois autres évéchés bretonnants où les boeufs ont depuis plus longtemps cédé la place aux chevaux.

A Landébia, c'est l'abbé Le Doré, arrivé dans cette paroisse au printemps 1948, qui prend les choses en main. Voilà ce qu'il en dit lui-même : « **Chaque année, en été, le pardon de Saint-Eloi voyait accourir de nombreux cultivateurs pour recommander leurs chevaux au bon saint Eloi. C'était sans doute les vestiges d'un pèlerinage à la fontaine, car les enfants avaient parfois l'audace de prendre un flacon d'eau à cette fontaine et se proposaient de bénir les chevaux. C'est pour empêcher sans doute cela que je donnai un nouveau lustre à la bénédiction par le prêtre et que j'ai organisé un magnifique défilé de ces chevaux, en tête de la grande procession de l'après-midi. Il avait de la gueule ce bataillon, qui ne bronchait pas lorsqu'à la station, il fallait écouter la harrangue du prédicateur. Les pèlerins assistaient à l'une des nombreuses messes et offraient des honoraires de messe dans la journée. ..Après les messes, magnifiquement chantées, après la procession clôturée par le char, il y avait le soir, un beau théâtre dans une grange, suivi d'un feu d'artifice offert par la mairie** ». L'abbé Cadellec prend la suite et maintient la fête jusqu'en 1960 mais l'abbé Le Blanc qui le remplace à cette date abandonne à son tour. Aujourd'hui, l'assemblée de saint Tlé, comme on la nomme en gallo, est repartie de plus belle, sous la houlette du maire et du recteur. Le cortège prend de plus en plus des allures de fête folklorique. Plusieurs chars, pilotés par des tracteurs défilent devant une foule de curieux. Pour compenser l'absence des chevaux de trait et satisfaire les vacanciers, on a fait aussi appel à un centre équestre et à une meute de chiens. Désormais, on assiste plus au pardon en spectateur qu'en acteur.

<sup>178</sup> Georges Provost, op.cit.

<sup>179</sup> Archives municipales Saint-Pever. Communication M. Philippe.

<sup>180</sup> Zacharie Le Rouzic, *Carnac*, pp. 164-5, Vannes 1928

Même chose à Saint-Pever où le pardon de Notre-Dame de Restudo est maintenant assuré par le comité des fêtes. L'état d'esprit est différent. Comme à Goudelin, la baignade des chevaux tourne à la joute aquatique. Chacun cherche à renverser l'autre dans l'étang. Comme à Landébia, le défilé folklorique dispose des ingrédients propres à attirer les vacanciers : on a fait appel au bagad de Bourbriac, avec tambours, binious et bombardes. On a fait venir une meute de chiens. Des gens arrivent avec d'anciennes calèches. Ceux qui viennent avec leurs chevaux (de selle) reçoivent gratuitement un ticket pour le repas campagnard servi au bourg...

Tombé en désuétude pendant près de trente ans, le pardon de Saint-Gildas, sur l'île du même nom, reprend du souffle en 1987 sous l'impulsion de l'association **Breiz santel**. Le recteur compte aussi sur l'appui de l'amicale des plaisanciers du Port-Blanc qui assure le passage des piétons. Les quadrupèdes sont toujours de la fête mais ceux de loisir surpassent en nombre leurs frères de trait. Les tracteurs font aussi le trajet par Buguelès à marée basse. La statue du saint sur son brancard est portée en procession jusqu'à la fontaine. Au retour, le prêtre donne sa bénédiction aux chevaux rassemblés dans la prairie jouxtant la chapelle et leur distribue le pain béni, **bara Sant-Weltraz** (voir ci-dessous).

+++++

Avec la disparition progressive des chevaux de labour, voilà maintenant qu'en certains lieux, on se met à bénir des tracteurs, des voitures, et même des tracto-pelles « bénédiction symbolique des instruments de travail servant aux hommes ». Dès 1970, pour le pardon de saint-Eloi à Guisriff, le recteur de la paroisse annonce son programme dans la presse : Bénédiction des voitures, tracteurs et chevaux (s'il y en a). A partir de 1982, il n'y a plus de bénédiction. On annonce une messe à 14h30 suivie d'une procession et d'un feu de joie. En 1989, aux Forges de la Nouée, il y a une dizaine de chevaux du cercle équestre de Pleugriffet, suivie d'une dizaine de tracteurs, puis une vingtaine de voitures particulières et une dizaine d'enfants sur des vélos<sup>181</sup>... On a beau dire qu'il faut vivre avec son temps, on se demande alors comment Eloi, Gildas, Nicodème, Yves et les autres reconnaîtront les leurs au paradis des canassons ?

Daniel Giraudon  
Professeur de breton, Université de Bretagne occidentale, Brest  
Chercheur au CRBC

\*\*\*\*\*

A mettre en encadré.

Anatole Le Braz, *Enquête relative aux saints bretons* (1894), inédit.  
Le pain de Saint-Gildas, **bara sant-Weltraz** (île Saint-Gildas, Penvénan)

Dans le canton de Penvénan, le saint des chevaux, c'est saint Gildas, **sant ar c'hezeg**. La légende raconte qu'il vint d'Hibernie en Bretagne sur un rocher, celui-là même que l'on voit encore auprès de sa chapelle et qui est couvert de lierre. Le rocher était lourd et n'avancait que lentement. Or, les parents du saint, qui ne voulaient point qu'il les quittât, lancèrent une flotte sur ses traces, pour le rattraper et le forcer à revenir. Déjà, il apercevait les voiles des navires, derrière lui, à l'horizon. Alors, il fit une prière et étendit la main droite au dessus des flots. A ce geste, une **bande de chevaux de mer** sortit des profondeurs de l'abîme, et, s'attelant au rocher qui portait le saint, ils l'amènèrent au galop vers le lieu où il devait aborder. Voilà comment saint Gildas est devenu patron des chevaux.

Le jour de son pardon, qui se célèbre sur l'île le dimanche de la Pentecôte, des femmes se viennent installer aux abords du sanctuaire, avec des corbeilles de pain coupé par tranches égales. Elles vendent un

<sup>181</sup> Claude Millour, *Les saints vétérinaires en Bretagne*, Skol Vreizh, 1990

sou chaque tranche aux pèlerins qui emportent ce pain à la chapelle et le confient à un des deux hommes placés, pour cet office, de part et d'autre de la statue du saint. L'homme le frotte par trois fois contre le ventre de la statue, en procédant alternativement de bas en haut et de haut en bas, puis le rend au pèlerin ou à la pèlerine en disant : « **Sant Weltaz d'ho pinnigo ! / que saint Gildas vous bénisse** ». Ce pain dès lors est consacré. « La vertu du saint est en lui ». De retour parmi les siens, le pèlerin en distribue un morceau à tous les gens de sa maison qui doivent faire le signe de la croix avant de le manger. C'est un préservatif tout puissant contre la fièvre. il n'est pas bon de distribuer tout le pain : il convient au moins d'en garder la croûte qu'il faut ramasser précieusement au fond de la grande armoire. Qui a chez lui le pain de Saint-Gildas n'a à craindre pour son logis ni le feu de la terre, ni le feu du ciel, pour sa famille, **ni les maladies contagieuses ni les accidents pour ses bêtes**, ni les herbes mauvaises, ni les maléfices des sorciers, pour ses champs enfin, ni la grêle, ni aucun autre fléau. Ce qui prouve d'ailleurs que ce pain possède des facultés miraculeuses, c'est que, le laissât-on, des temps indéfinis dans l'armoire, il ne moisit jamais et jamais ne se dessèche. il est même passé en proverbe de dire de quelqu'un qui garde, malgré les années, bel air et bonne mine : « **Heman 'zo 'vel bara Sant Weltaz, cossâd ha chom fresk** / celui-ci est comme le pain de Saint-Gildas : il vieillit et reste frais ».

Daniel Giraudon, Professeur de breton à l'université de Bretagne Occidentale  
(Bretagne)

\*\*\*\*\*

Daniel Giraudon, Les pardons des chevaux aux chapelles en Bretagne ; in *Etudes sur la Bretagne et les pays celtiques*, Kreiz 6, Colloque *Hauts lieux du sacré en Bretagne*, Université de Bretagne occidentale, CRBC, Brest, décembre 1995, pp. 160-179.

Daniel Giraudon, *Du Coq à l'âne, bestiaire populaire*, Editions ArMen, 2000.

Zacharie Le Rouzic, *Carnac*, Vannes 1928

Claude Millour, *Les saints vétérinaires en Bretagne*, Skol Vreizh, N°19 morlaix 1990

Georges Provost, *La fête et le sacré. Pardons et pèlerinages en Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Paris 1998.

+++++

# Relations symboliques entre saints guérisseurs, le calendrier et l'ours dans le Grand Sud-Ouest de la France. Le cas de saint Léon de Bayonne.

---

Cette contribution se propose d'essayer d'interroger l'histoire, la légende et le culte de Saint Léon, saint guérisseur, martyr et saint patron de la ville de Bayonne (situé au Nord Ouest des Pyrénées Atlantiques sur le fleuve Adour), afin d'essayer de discerner ses rapports avec d'autres cultes locaux antérieurs.

Dans un deuxième temps, nous essaierons de comparer les ressemblances avec d'autres légendes liées à d'autres saints ou divinités pour, en troisième temps, suggérer une hypothèse sur l'origine et l'ancienneté de ce culte guérisseur qui fut à notre avis en relation avec le calendrier (changement d'année) et l'ours.

La recherche que nous vous proposons se situe à l'intérieur de la zone préhistorique dite du *Franco-Cantabre*, c'est à dire une zone comprise entre la Dordogne au nord, le Gard, l'Hérault et l'Ardèche à l'est, la chaîne des Pyrénées au sud et les Asturies à l'ouest. Plus particulièrement, nous nous sommes attachés à la zone géographique de l'ancienne *Novempopulanie* ( voir la carte jointe). Cette région, au sud de l'Aquitaine et à l'ouest de Midi-Pyrénées, regroupait sous l'Empire romain un certain nombre de tribus ayant plusieurs traits culturels et linguistiques communs. Beaucoup de chercheurs ont d'ailleurs parlé de « tribus basques anciennes ». Cette province est attestée par une pierre retrouvée à Hasparren. Ces frontières sont le sud de Bordeaux et le Bazadais au nord, l'Est du département du Gers et l'Ariège à l'est, la chaîne des Pyrénées au sud, et l'océan Atlantique à l'ouest. La capitale de la *Novempopulanie* était la ville d'Eauze dont l'ancien nom était Elusate.

## Les Sources<sup>182</sup>

Saint Léon que les différentes sources font vivre de 856 à 892, aurait été archevêque de Rouen, martyr et saint patron de Bayonne<sup>183</sup> et de la province basque du Labourd ou Comté de Bayonne comme le signale une gravure de 1650<sup>184</sup>.

Comme la vie de nombreux saints, celle de saint Léon mélange histoire et légende, ce qui aboutit à certains doutes historiques quant à son existence réelle. Malgré cela, il faut reconnaître que la vie de saint Léon a fait l'objet de très nombreux écrits depuis certainement la fin du IX<sup>e</sup> siècle. Parmi les textes anciens qui nous sont parvenus nous avons une VITAE courte qui semble du XI<sup>e</sup> siècle et une VITAE longue qui est généralement donnée du XIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle mais pourrait être postérieure au XV<sup>e</sup> ou même XVI<sup>e</sup> siècle<sup>185</sup>. Beaucoup de chercheurs historiens bayonnais, pensent que ces deux textes prennent en grande partie leur source dans un plus ancien, du IX<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle, aujourd'hui disparu.

Avant d'aborder en détails ces VITAE, nous nous proposons de continuer l'énumération des très nombreux écrits relatifs à la vie de saint Léon au travers des siècles.

---

<sup>182</sup> Voir en détail la Bibliographie jointe à la contribution.

<sup>183</sup> Certains auteurs ont affirmé semble t-il à tort que Saint Léon fut Evêque de Bayonne.

<sup>184</sup> Gravure publiée dans l'Ouvrage de Jean-Jacques FEUGA médecin bayonnais sur Saint Léon.

<sup>185</sup> Voir en Bibliographie les recherches de l'abbé LEGRIS de l'abbé MENJOLET, de l'abbé DUBARAT, de De JAURGAIN, de J.VINSON, de R. MUSSOT-GOULARD et de P.HOURMAT. et les Actes des BOLLANDISTES à la date du 1<sup>er</sup> Mars.

Les recherches historiques<sup>186</sup> ont démontré l'utilisation des Vitae de saint Léon dans les différents bréviaires du Moyen Age en cours dans le diocèse de Bayonne ainsi que quand un Missel manuscrit du XIVème siècle.

EN 1570, le Chapitre de la Cathédrale de Bayonne envoya une copie latine de ces deux Vitae : « *Vie de Saint Léon extraite du trésor de l'église cathédrale de Notre Dame* » à René BENOIT curé de Saint-Eustache à Paris. Ce dernier en publia une traduction française en 1607 dans son *Histoire des Saints*. Quelques années après une copie de cette traduction en est faite par un chanoine de la cathédrale de Bayonne : Denys de NIERT.

Tout le XVIIIe siècle voit se développer des publications traitant de saint Léon et de sa vie. Les BOLLANDISTES l'inscrivent en 1642, grâce au jésuite Frédéric FLOUEST, à la date du premier mars.

Les écrits du XVIIe siècle sont issus de deux régions différentes qui revendiquent saint Léon :

- la Normandie avec Rouen car il serait né dans cette région à CARANTAN puis aurait été archevêque de Rouen

- Bayonne et son diocèse car il aurait été l'un des évangélistes de cette zone en y trouvant la mort en martyr.

A Rouen et en Normandie, le développement de nombreuses vies de Saint Léon est dû à l'initiative du chanoine PREVOST(1633) et à d'autres prêtres normands comme F. FARIN prêtre de l'église Saint Godard de Rouen. Ce dernier publia une version très riche de la vie de saint Léon dans : "*La Normandie chrétienne ou l'histoire des archevêques de Rouen qui sont au catalogue des saints*". Nous devons aussi signaler l'œuvre de D.POMMERAYE en 1677 : "*Histoire des Archevesques de Rouen*".

A Rouen, ce Saint est reconnu et honoré d'un office à partir de 1633. Saint Léon remplaça même, dans la liste des évêques officiels, un évêque de Rouen nommé Vitto.

Pour ce qui est de l'évêché de Bayonne, parmi tous les textes du XVIIe et XVIIIe siècle, nous retiendrons spécialement quatre sources majeures :

-- en 1625 l'historien basque Lope de INASTI signale la vie de saint Léon dans son ouvrage "*Compendio historial de Guipuzcoa*<sup>187</sup>", en tirant ses informations d'un vieux Missel Bayonnais manuscrit .

-- en 1650 un médecin bayonnais guéri par les eaux de la Fontaine Saint Léon, Jean Jacques FEUGA, publie en vers (avec l'aide financière de la ville de Bayonne) : "*La Vie et la mort du Bienheureux martyr saint Léon, premier évêque de la ville de Bayonne et patron d'icelle suivi des Litanies de saint Léon, de Odes sur la Fontaine saint Léon, d'une Oraison pour les malades qui se servent de l'eau de la dite Fontaine et une Epitaphe sur saint Léon*"

-- durant le XVIIe et le XVIIIe siècle les nombreuses éditions du "*Petit livre de saint Léon*" publié par l'importante confrérie de saint Léon.

-- en 1732 l'évêque de Bayonne donne une place importante à saint Léon dans la quatrième partie du "*Catéchisme ou Abrégé de la doctrine chrétienne*" publié par l'Evêché..

Durant tout le XIXe siècle, de nombreuses publications racontent la vie de saint Léon comme en 1856 le "*Manuel de dévotion à saint Léon, évêque de Bayonne et martyr*", manuel approuvé par Monseigneur l'Evêque de Bayonne. Il s'agit d'un véritable mode d'emploi pour connaître la vie du saint ainsi que les différents cultes qui lui sont associés dont les litanies de saint Léon ainsi que son office. Cet ouvrage contient aussi plusieurs prières d'intercession pour affermir la foi ou contre les maladies et la famine, une oraison pour les malades qui se servent de l'eau de la

<sup>186</sup> Voir aussi toutes les recherches relatives à Saint Léon dans les Bulletin des Etudes historiques et religieuses du diocèse de Bayonne, à la fin des années 1800 et au début des années 1900.

<sup>187</sup> Cet ouvrage ne sera publié qu'en 1850 à Saint Sébastien.

Fontaine, une oraison pour les femmes enceintes. Tout cela démontre, à Bayonne, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle l'importance de la dévotion et du culte lié à saint Léon.

A partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à aujourd'hui, la vie et le culte de saint Léon ont fait l'objet de nombreuses publications dues aux historiens locaux. Ils ont livré ainsi d'autres séries de documents remarquables.

L'une des toutes premières recherches fut en 1876 celle de l'abbé MENJOLET : "*Histoire de saint Léon apôtre de Bayonne. Son époque, sa vie, son culte*". Ce texte fut suivi à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle des nombreuses études des abbés DARANATZ, DUBARAT et HARISTOY<sup>188</sup>.

Enfin, tout récemment en 1992, à l'occasion du onzième centenaire de la date présumée du martyre de saint Léon, deux éminents historiens Renée MUSSOT-GOULARD et Pierre HOURMAT ont publié à La Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne un ouvrage très complet sous le titre "*Saint LEON de Bayonne*".

## **Etude des VITAE et des sources:**

Au travers les diverses sources, nous vous proposons de reconstituer la vie et la légende de Saint Léon.

Dans une famille noble de Normandie habitant la commune de CARANTAN, un ange annonça à une femme la future naissance de Léon. Déjà, avant sa venue au monde, il était marqué d'une annonce qui n'est pas sans rappeler celle faite à Marie pour la naissance de Jésus.

Sa mère appelée ALLICIE , accoucha sans douleur en l'an 856. Dans certaines versions de la vie de Saint Léon, elle mit au monde des triplés. Léon aurait eu deux frères appelés Gervais et Philippe. Durant son enfance il se fit remarquer par sa piété et sa douceur mais aussi par de nombreuses mortifications qu'il s'imposa très tôt dès le berceau, en refusant le lait de sa nourrice pour jeûner. Malgré cela, il devint si fort et si vigoureux qu'à l'âge de 10 ans il était décrit ayant une riche taille, beau comme un astre et droit comme une palme. Remarqué à 12 ans, il fut reçu par le roi de France qui voulait le connaître ainsi que par le roi d'Allemagne. Il s'installa à Paris jusqu'à l'âge de 23 ans et y fit des études religieuses où il se distingua par sa piété et sa connaissance des textes. Puis il se rendit à Rome où le Pape le fit archevêque de Rouen et lui demanda d'aller prêcher à Bayonne et en Espagne. Après un court passage à Rouen, il prit la route accompagné de ses deux frères Gervais et Philippe. Sur la route, sans doute dans les Landes dans la zone de Labouheyre, il séjourna dans une famille, celle d'un seigneur appelé ARGARE et la convertit. Après cette conversion les textes signalent que Léon et ses frères arrivèrent à Bayonne en bateau par le fleuve (dont l'embouchure à cette époque était plus haute sur la côte). Mais, comme c'était le soir, les trois hommes trouvèrent les portes de la ville fermées et ne rencontrèrent personne car les faubourgs étaient inhabités, le pays n'étant pas assuré car rempli de vagabonds. Léon et ses frères se retirèrent alors sur un monticule situé près de la porte méridionale de la ville. Là, suivant les versions, ils trouvèrent un abri : soit dans un creux de rocher, soit en disposant des pierres pour réaliser une cellule.

La version de cet abri donnée en 1650 par Jean-Jacques FEUGA est des plus intéressantes :

*« L'Oint de Dieu se retire au haut d'une colline,  
Borné par l'aspect de la ville voisine :  
Où d'un pierreux débris, que luy fournit ce lieu,  
Il y dresse un hospice à la gloire de Dieu,  
Le couvre de ses mains et par dessus défilent  
Les branches d'un gros chêne, ainsi qu'on fait tuile*

---

<sup>188</sup> Voir la bibliographie jointe.

*Dessus le toit ouvert d'une maison,  
Que la pluie et le vent perce en toute saison ;  
Si bien, que l'on diroit à voir cet Hermitage,  
Que c'est d'un Cerf la chambre en laquelle il s'ombrage,  
Ou d'un autre moussu, formé dans le rocher,  
La grote, que la nature y a voulu percer .”*

La description renvoie à l'habitation de l'ermite, dans le monde sauvage, dans une grotte où dans un arbre creux. C'est souvent comme cela qu'est représenté un autre saint, saint Blaise<sup>189</sup>. C'est aussi l'une des représentations de l'habitation au Moyen Âge de l'homme sauvage<sup>190</sup>. Le texte fait également référence à deux animaux qui pourraient occuper comme Saint Léon ce type d'habitation. Le cerf est clairement évoqué dans le texte par contre il faut deviner l'ours derrière le mot "moussu", car c'est le nom qui lui était souvent donné dans les Pyrénées spécialement en Gascogne<sup>191</sup>.

En s'installant dans ce lieu ce lieu saint Léon dit : « *Voilà le lieu de mon repos dans tous les siècles, je l'habiterai parce que je l'ai élu* ».

*C'est dans ce lieu, que les bayonnais les rencontrèrent le lendemain et s'étonnèrent du miracle, car saint Léon et ses frères avaient résisté aux bêtes sauvages, aux loups, aux serpents et aux pillards.*

---

<sup>189</sup> GAIGNEBET, Claude, LAJOUX, Jean Dominique, 1985, *Art profane et religion populaire au Moyen Age*, Paris, PUF, 400 p

<sup>190</sup> Voir Bibliographie, LAJOUX, PRANEUF.

<sup>191</sup> Saint-Blaise, le cerf, l'ours évoquent tous cette période de l'année entre les premiers jours de février et les premiers jours de mars, période durant laquelle au premier mars se trouve la fête de saint Léon. Voir LOMBARD-JOURDAN, Anne, 2005, *Aux Origines de Carnaval*, Odile Jacob, Paris, 381 p.

## Les enfants, le feu et la photographie. Saint Macaire dans la vallée du Cians

### Les saints des enfants

La protection des enfants est sans doute l'une des attributions prophylactiques des saints qui reste la plus répandue. Une enquête, que nous avons menée dans le cadre d'une recherche doctorale, sur un type de saint particulier, les saints légionnaires dans les Alpes du sud, nous avez permis de souligner cette fonction des saints catholiques (fig. 1)<sup>192</sup>. Si les pouvoirs politiques avaient précocement utilisé les saints légionnaires comme patron officiel, leurs attributions locales les inscrivaient dans une logique plus générale de patronage de village, mais leurs spécialités touchaient également deux domaines très sensibles de la culture rurale des Alpes : le pastoralisme et les enfants. Le jour de la Saint-Pons, dans la vallée de l'Estéron (Alpes-Maritimes), la bénédiction du sel prophylactique du bétail, ou le bétail lui-même, avait lieu devant l'église<sup>193</sup>. San Magno est le protecteur principal des bovins de la vallée Grana (Provincia di Cuneo) dont témoigne une importante collection d'ex-voto.

Dans l'église de Demonte (vallée Stura, Provincia di Cuneo), san Costanzo apparaît sur un médaillon bénissant un jeune enfant présenté par sa mère (fig. 2). À Villar-Saint-Pancrace, la messe du jeudi de la neuvaine de saint Pancrace était entièrement consacrée aux enfants<sup>194</sup>. À Allos (Alpes-de-Haute-Provence, vallée du Verdon), saint Domnin protège les enfants<sup>195</sup>, à Roccabruna (Provincia di Cuneo, vallée Maïra), à Sambuco (Provincia di Cuneo, vallée Stura) et à Coaraze (Alpes-Maritimes, vallée du Paillon) saint Julien-san Giuliano est le protecteur des enfants du village. À Roquebillière (Alpes-Maritimes, vallée de la Vésubie), une bénédiction des enfants, après une absoute pour les défunts, avait lieu le jour de l'Ascension<sup>196</sup>.

Si l'on comprend bien la mise à contribution des saints légionnaires dans le champ du pastoralisme par un processus de contribution des saints du panthéon local aux besoins les plus proches des fidèles, le lien entre le légionnaire et la protection des enfants s'appuie sans doute sur un rapport analogique et formel que l'analyse de l'iconographie et les enquêtes de terrain semblent confirmer. La plupart des saints légionnaires sont représentés comme de jeunes hommes, imberbes, à la carrure fluette, lorsqu'ils ne sont pas littéralement des enfants, comme le jeune saint Pancrace à Elva (Provincia di Cuneo) ou à Le-Haut-Vernet (Alpes-de-Haute-Provence). L'explication du pouvoir de protection que l'on attribue au saint légionnaire s'appuie, pour les informateurs, sur la jeunesse même de son image. L'équivalence entre jeunesse du légionnaire et protection de l'enfance se retrouve d'ailleurs en Italie du nord, dans le cas de saint Guinefort étudié par Jean-Claude Schmitt.

En analysant les cultes parallèles européens de saint Guinefort, saint, lévrier et guérisseur d'enfants, dans les Dombes françaises, Schmitt découvre à Pavie, un de ses doublets, san Guniforto<sup>197</sup>. Sans qu'il puisse assurer fermement que les deux saints sont identiques, plusieurs facteurs rapprochent le chien et le saint de Pavie, notamment la spécialisation infantine et la concomitance temporelle de l'apparition du culte. Un parallèle peut être pourtant tracé entre ce saint légionnaire et ceux des Alpes du sud, si on veut bien relire l'histoire de son culte. San Guniforto se répand en Europe à l'occasion d'une translation de reliques en 1650 que l'on disperse en Italie et en France. À cette occasion, le couvent de Pavie qui reçoit le corps saint fait construire un reliquaire monumental en forme de caisson vitré. Les reliques du saint (la mâchoire et un ensemble de morceaux d'os variés) sont placées dans un mannequin représentant un

<sup>192</sup> Je me permets ici de renvoyer à la lecture de ISNART, Cyril. Insignifiance et vertu des saints légionnaires. *Le Monde Alpin et Rhodanien*, 2004, n°4, p. 49-68.

<sup>193</sup> Archives Départementales des Alpes-de-Haute-Provence, 2V73, Coutumier, Vergons, s.d., Castellet-Saint-Cassien, 1836, Allons, 1843, Archives Départementales des Alpes-Maritimes, 56J0001, Le Mas, c. 1850, Amirat, 1835-1892, 57J0004, Les Muéjols, 1899-1917.

<sup>194</sup> VAN GENNEP, Arnold. *Les Hautes-Alpes traditionnelles, t. 3, Les fêtes périodiques et religieuses*, Voreppe : Curandera, 1992 [1<sup>ère</sup> éd. 1946-1948]. (coll. Traditions). p. 201.

<sup>195</sup> PELLISIER J.-E. *Histoire d'Allos*, Digne : Chez l'auteur, 1901, p. 43.

<sup>196</sup> Archives Historiques du Diocèse de Nice, Archives paroissiales de Roquebillière, 7° Cultes : Coutumier et tarif paroissial, 1908-1962.

<sup>197</sup> SCHMITT, Jean-Claude. *Le saint lévrier, Guinefort, guérisseur d'enfant depuis le XIII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Flammarion, 1979. (coll. Bibliothèque d'ethnologie historique). p. 131-143.

légionnaire romain avec casque emplumé et cuirasse. Les hagiographies locales rappellent le rôle de san Guniforto dans les luttes contre les lombards, d'où le costume de légionnaire, mais également sa principale attribution thaumaturgique : le soin des enfants. Cette forme particulière du culte des reliques qu'est la translation se révèle ici comme l'espace d'une relecture et d'une ré-interprétation de l'identité du saint par les acteurs sociaux. Dans le cas de san Guniforto de Pavie, cette interprétation passe par une mise en scène des reliques qui donne au saint l'apparence d'un légionnaire tout en gardant sa caractéristique thaumaturgique. Le culte de san Guniforto de Pavie réunit donc la spécialisation enfantine et l'identité légionnaire<sup>198</sup>.

Même si l'hypothèse analogique entre la jeunesse du saint et la protection des enfants semble confirmée, trois constats viennent nuancer ce qui pourrait apparaître comme un lien par trop mécanique. En premier lieu, les saints légionnaires, s'ils sont spécialisés dans la protection des enfants, ils ne sont pas les seuls<sup>199</sup> et ils possèdent d'autres attributions notamment la protection du bétail et le patronage. Ensuite, les modalités de leur intercession est assez banale. Il s'agit le plus souvent d'une bénédiction des enfants de la paroisse par le curé, sans autre rituel plus spécifique. Van Gennepe note d'ailleurs, pour la bénédiction qui avait lieu à Villar-Saint-Pancrace, qu'il s'agit sans doute d'une coutume liturgique déplacée au jour de la fête du saint et qui a lieu ordinairement pendant la semaine sainte<sup>200</sup>. Enfin, il arrive que le saint légionnaire du lieu ne soit pas nécessairement le protecteur dévolu aux enfants, comme c'est le cas à Lieuche (Alpes-Maritimes) où saint Macaire l'évêque et saint Pons le légionnaire se partagent les tâches.

### **Le saint et le feu**

Lieuche est un village de moyenne montagne, à 850 mètres d'altitude, situé entre deux vallées, le Cians et la Tinée (carte et fig. 3)<sup>201</sup>. C'est un petit bout du monde, rassemblant une trentaine de personnes résidant à l'année, mais qui voit, comme nombre de villages ruraux, les descendants des anciens habitants ainsi que les néo-ruraux réinvestissent ses rues et ses maisons lors des vacances scolaires estivales. Deux fêtes collectives d'une certaine importance ponctuent l'année. D'une part, au milieu du mois de mai, la chapelle Saint-Pons, portant la titulature du saint légionnaire local, située sur les limites des trois paroisses de Lieuche, Ilonse et Pierlas, était jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle un lieu de pèlerinage interparoissial. Elle est aujourd'hui un pique-nique collectif réunissant les habitants de ces trois villages. Le dernier week end du mois de juin, une fête de village, reprenant les caractéristiques des fêtes patronales, réunit l'ensemble des habitants, de leurs descendants et les « amis du village ».

Avant 1914, en plus des fêtes universelles du calendrier catholiques, il existait quatre fêtes locales. La fête patronale de la Vierge, le 8 octobre, suivant le schéma classique (bals, commensalité, messe et procession), la fête de la Saint-Jean, le 24 juin, pendant laquelle on fabriquait un bûcher, le pèlerinage à la chapelle Saint-Pons, autour du 11 mai et enfin la fête de saint Macaire, le 15 janvier, qui était en fait un pèlerinage pour guérir les nouveaux-nés d'une maladie spécifique.

Le principal problème que devait résoudre saint Macaire était la prolifération des croûtes de lait qui formaient, selon les informateurs, un véritable casque sur le cuir chevelu des jeunes enfants. Le rituel de guérison s'établissait en deux étapes distinctes dans le calendrier. Le 15 janvier, on portait en pèlerinage les enfants à soigner à la chapelle, qui se situe 500 mètres en contrebas du village (fig. 4). Une procession accompagnait la statue du saint conservée à l'église paroissiale pendant l'année jusqu'à la chapelle rurale<sup>202</sup>. A la fin de la messe, les parents déposaient un vêtement de l'enfant à guérir dans une niche aménagée à droite de l'autel. Le second temps du rituel se situait six mois plus tard, pendant la fête de la Saint-Jean. Les vêtements déposés pendant l'année étaient jetés et brûlés dans le bûcher.

<sup>198</sup> Il existe cependant, et de manière plus tardive, un modèle de sainteté spécifique, qui se développe notamment en Italie, dans lequel les enfants miraculeux deviennent eux-mêmes des saints protecteurs (SCARAMELLA, Paolo. *I santolilli. Culti dell'infanzia e santità infantile a Napoli alla fine del XVII secolo*. Roma : Edizioni di Storia e Letteratura, 1997 (coll. Temi e testi, n° 39) et *Bambini santi* / BENVENUTI, A. et GIANARELLI, E. ... et al. Torino : Rosenberg e Sellier, 1991. (coll. Sacro Santo).

<sup>199</sup> MERCERON, Jacques E. *Dictionnaire des saints imaginaires et facétieux*, Paris : Seuil, 2002. p. 529-695.

<sup>200</sup> VAN GENNEPE, Arnold. *loc. cit.*

<sup>201</sup> BOURRIER, Michel et BOURRIER-RAYNAUD, Colette. *Sur les chemins de la tradition : chapelles et oratoires au cœur du Haut Pays niçois*. Nice : Serre, 1986. (coll. Vida). p. 121-124.

<sup>202</sup> Cf. le texte du cantique en annexe, qui ne signale pas la fonction spécifique de Macaire.

Plusieurs caractéristiques de ce rituel de guérison se retrouvent dans le folklore français, mais sous des formes toutefois légèrement différentes. Le dépôt des vêtements, dans un premier temps, est une pratique assez courante, du moins pas exceptionnelle. Il peut s'agir de vêtements entiers ou de morceaux que l'on accroche sur la statue, que l'on glisse sous son socle ou que l'on suspend aux abords du lieu de culte<sup>203</sup>. Le traitement des maladies de peau se base le plus souvent sur l'usage de l'eau d'une source ou d'une fontaine, dans laquelle on trempe des vêtements que l'on dépose autour du point d'eau<sup>204</sup>. En revanche, le brûlage des vêtements semble un cas plus rare, alors qu'il est d'usage de jeter des pierres ou des graines dans le feu de la Saint-Jean afin d'obtenir de meilleures récoltes<sup>205</sup>.

Le culte de saint Macaire à Lieuche apparaît ainsi à la fois sous une forme classique mais présente deux caractéristiques originales : l'absence de l'élément hydrique et le lien avec la fête de la Saint-Jean. Ce dernier point convoque un découpage du calendrier précis (15 janvier/24 juin), avec un écart de six mois, qui rappelle d'autres partages de l'année pris en charge par des couples de saints liés : d'abord le culte des deux mêmes saints à Dourgnes (Tarn)<sup>206</sup>, les deux saint Jean au 24 juin et au 27 décembre, les deux saints cavaliers orthodoxes Démètre et Georges, au 26 octobre et 23 avril. À Lieuche, le partage de l'année est borné par deux saints ermites, saint Jean-Baptiste et saint Macaire, bien que sur les deux images de Macaire le présentent comme un évêque, normalement placé au 10 mars, en contradiction avec sa place calendaire au 15 janvier à Lieuche<sup>207</sup>. Il existe donc dans ce rituel de guérison une symétrie calendaire et un aspect cyclique du rite dont les termes dépassent la simple bénédiction de protection des saints légionnaires. Selon les informateurs, le rituel sous sa forme la plus complexe que nous venons de décrire s'est sans doute éteint au début du XX<sup>e</sup> siècle, mais notre enquête récente montre que, même s'il ne s'agit pas d'un processus très prisé, le culte a été réactivé depuis une quinzaine d'années.

### Les images des enfants

Le récit qui est à l'origine de la reprise du culte de saint Macaire – ou qui en est le symptôme – est un récit de guérison ancré à la fois dans la tradition des attributions de Macaire à Lieuche et dans le contexte calendaire actuel du village. Nous avons pu le recueillir plusieurs fois et constater l'homogénéité de cette narration dont nous livrons ici un résumé.

Une femme du Nord de la France et sa fille étaient venues s'installer au village. La jeune fille a contracté une grave maladie, une leucémie, alors qu'elle avait environ une dizaine d'années. Tout en consultant et suivant le traitement médical approprié, la mère de la jeune fille a déposé au pied de la statue de Macaire, conservée dans l'église paroissiale, une photographie de sa fille pendant le traitement et un foulard (fig. 5). Pour des raisons qui ne sont pas précisées, la jeune fille et sa mère ont quitté le village avant que la jeune fille ne guérisse. Elles reviennent cependant tous les ans pour la fête du village à la fin du mois de juin, pour prier et remercier saint Macaire de la guérison obtenue. La jeune fille se porte bien et « elle a de beaux cheveux maintenant ».

Depuis cet événement, quatre photographies ont été déposées au pied de la même statue de saint Macaire qui représentent principalement des nouveaux-nés en bonne santé ainsi qu'une série de vêtement dans la niche de la chapelle<sup>208</sup>. Les dépositaires sont des grands-mères qui vivent ou viennent en résidence secondaire dans les villages alentours et qui veulent mettre sous la protection du saint leur propre descendance. Il s'agit bien d'un phénomène discret, qui n'a rien de commun avec le pèlerinage et le brûlage ostentatoire des vêtements pendant la fête collective de la Saint-Jean. Mais les pratiques que nous venons de décrire s'inscrivent dans une forme de religiosité qui emprunte autant aux rituels du passé qu'à des usages religieux et prophylactiques actuels. Si l'usage de la photographie ne s'inscrit en effet pas dans la liturgie canonique, elle se manifeste assez souvent dans les lieux de culte catholique, autour des figures d'intercession que sont les saints et la Vierge, à côté de pratiques aussi différentes que l'écriture, la prière,

<sup>203</sup> SÉBILLOT, Paul. *Le folklore de France*. Paris : Maisonneuve et Larose, 1968 [1<sup>ère</sup> éd. 1904]. I, p. 409, II, p. 162, p. 300-301, p. 463.

<sup>204</sup> SÉBILLOT, Paul. *loc. cit.* II, p. 300-301 et VAN GENNEP, Arnold. *Le folklore français : t. I, Du berceau à la tombe, Cycles de Carnaval-Carême et de Pâques*, Paris : Robert Laffont, 1998. (coll. Bouquins). [*Manuel de folklore français contemporain*. Paris : Picard, 1937-1959]. p. 1660.

<sup>205</sup> SÉBILLOT, Paul. *loc. cit.* I, p. 354-355, III, p. 421.

<sup>206</sup> **Ici, références de la communication de B. de Viviers.**

<sup>207</sup> *10 000 saints*. Bénédictins de Ramstag. Bruxelles : Brepols, 1991. p. 325

<sup>208</sup> Sept bonnets d'enfants, deux brassières, un bavoir datant du début du XX<sup>e</sup> siècle ; une paire de chaussettes contenant des cheveux sans doute plus récente.

l'allumage de veilleuse. Les formes du dépôt de photographie, en dehors des dépôts liés aux ex-voto qui peuvent comporter des images photographiques<sup>209</sup>, varient beaucoup d'un lieu de culte à un autre, mais présentent toutes la particularité de nouer avec l'être intercesseur un lien matériel et spirituel qui perdurera.

Qu'il s'agisse de glisser la photographie dans les anfractuosités d'une statue, de l'encadrer et de la déposer autour des autels (fig. 6), de la confier à une personne du sanctuaire pour qu'il la place parmi d'autres, ou encore de la glisser dans une dame-jeanne placée devant une statue et dont on a ôté l'osier protecteur, le dépôt de photographie apparaît comme une forme réappropriation, très peu médiée par le clergé, de la relation personnelle à l'être surnaturel.

En ce sens, le culte de saint Macaire à Lieuche ne doit pas être seulement considéré comme un phénomène marginal, mais son évolution est bien inscrite dans un mouvement plus général qui transforme les modalités de relation entre le croyant et l'intercesseur. La forme contemporaine du culte de saint Macaire, et son histoire récente, permet de décrire au moins quatre types de plasticité, qui contribuent à éclairer la dialectique de la religiosité, entre les formes anciennes du culte et ses adaptations actuelles.

## Les saints et les hommes

On voit dans un premier temps que le nouvel objet manipulé pour les besoins du rituel de guérison et de protection, la photographie, reste une modalité de représentation de soi, comme l'était le vêtement. Le calendrier que suit le culte de saint Macaire s'est quant à lui profondément modifié. Du cycle annuel, typique d'un calendrier rituel symétrique à deux moments clé de l'année, le calendrier actuel est fondé sur le calendrier scolaire et estival. À cette transformation calendaire s'ajoute le changement des contextes sociaux, où les fidèles de saint Macaire passent d'une société agricole des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles (mi-sédentaires, se déplaçant pour le travail pastoral et salarié ainsi que pour les dévotions<sup>210</sup>) à une société contemporaine, fondée sur les migrations pendulaires des estivants, des résidants secondaires et des quelques habitants à l'année<sup>211</sup>. Enfin, le culte de Macaire témoigne d'une plasticité structurelle de la sainteté et des attributions des saints. La majeure partie des fonctions des saints se justifie par des jeux de mots, des analogies sur la vie du saint ou sur des détails narratifs. Les caractéristiques géographiques ou historiques du lieu de culte jouent également un rôle très important, si bien que l'on peut considérer les logiques de localisation des cultes comme un autre versant de la fabrication des saints et des figures mariales<sup>212</sup>. Dès lors, la question se pose de penser de manière systématique les variations du culte des saints, d'un lieu à l'autre, d'une attribution à l'autre. Si les catalogues des patronages, comme ils sont répertoriés chez Réau ou chez le père Cahier<sup>213</sup>, si les jeux de mots, si les légendes types s'adaptent aux – ou sont adaptés par les – fidèles d'un lieu et d'un temps, la perspective anthropologique doit sans doute emprunter un double cheminement : le point de vue individuel, intime et local donne accès aux logiques plus universelles d'autre part. D'un côté, le culte de Macaire vaut pour son exemplarité localement située, comme une étude de cas. D'un autre côté, les adaptations et les bricolages religieux et dévotionnels à l'œuvre dans ce culte dévoilent plusieurs caractéristiques des cultes européens qui sont passés, dans le temps historique et aujourd'hui encore, par des adaptations, des résistances et des résurgences que le travail des folkloristes nous aide à penser. Le culte de Macaire, et sa fonction actuelle de protection des enfants, ne pouvait sans doute pas être compris sans le passage par l'étape antérieure du pèlerinage typique de la religiosité du XIX<sup>e</sup> siècle, comme il ne pouvait pas être totalement saisi sans la vision comparative contemporaine de l'usage de la photographie. D'un temps à l'autre, d'un complexe rituel à

<sup>209</sup> Voir dernièrement à ce sujet pour la Provence : COUSIN, Bernard. *De l'ex-voto à l'image in memoriam, une évolution récente* in BERTRAND, Régis, CAROL, Anne et PELEN, Jean-Noël. *Les narrations de la mort*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 2005, p. XXX-XXX.

<sup>210</sup> Sur la mobilité des alpins, GRANET-ABISSET, Anne-Marie. *La route réinventée. Les migrations des queyrassins aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1994.

<sup>211</sup> Sur l'influence de la mobilité saisonnière dans les rites ruraux actuels, voir BRAVO, Gian Luigi. *Festa contadina e società complessa*. Milano : F. Angeli, 1984 et SERAIDARI Katerina. *Le culte des icônes en Grèce*. Toulouse : Presses Universitaires de Toulouse, 2005 (coll. Les anthropologiques).

<sup>212</sup> Cf. BELMONT, Nicole. « Préface » in MORVAN, Françoise. *Les Contes de Luzel : Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes et Terre de Brume, 2001. p. viii et ALBERT-LLORCA, Marlène. *Les Vierges miraculeuses : Légendes et rituels*. Paris : Gallimard, 2002. (coll. Le temps des images).

<sup>213</sup> RÉAU, Louis. *Iconographie de l'art chrétien*. Paris : Presses Universitaires de France, 1957-1959 et CAHIER, Charles. *Caractéristiques des saints dans l'art populaire énumérées et expliquées*. Paris : Poussielgue Frères, 1867.

l'autre, le culte de saint Macaire dessine autant un contexte symbolique d'une société rurale en forte déprise que les dynamiques des réaménagements rituels, en dialogue constant entre les ressources religieuses disponibles dans le passé et la nécessité toujours impérieuse de la protection des enfants.

Cyril Isnart, Ethnologue. Institut d'Ethnologie Méditerranéenne et Comparative (IDEMEC)  
(Alpes du Sud)

## Bibliographie

- 10 000 saints*. Bénédictins de Ramstag. Bruxelles : Brepols, 1991.
- ALBERT-LLORCA, Marlène. *Les Vierges miraculeuses : Légendes et rituels*. Paris : Gallimard, 2002. (coll. Le temps des images).
- Bambini santi / BENVENUTI*, A. et GIANARELLI, E. ... et al. Torino : Rosenberg e Sellier, 1991. (coll. Sacro Santo).
- BOURRIER, Michel et BOURRIER-RAYNAUD, Colette. *Sur les chemins de la tradition : chapelles et oratoires au cœur du Haut Pays niçois*. Nice : Serre, 1986. (coll. Vida).
- BRAVO, Gian Luigi. *Festa contadina e società complessa*. Milano : F. Angeli, 1984
- CAHIER, Charles. *Caractéristiques des saints dans l'art populaire énumérées et expliquées*. Paris : Poussielgue Frères, 1867.
- COUSIN, Bernard. « *De l'ex-voto à l'image in memoriam, une évolution récente* » in BERTRAND, Régis, CAROL, Anne et PELEN, Jean-Noël. *Les narrations de la mort*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 2005, p. p. 161-170.
- GRANET-ABISSET, Anne-Marie. *La route réinventée. Les migrations des queyrassins aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1994.
- ISNART, Cyril. Insignifiance et vertu des saints légionnaires. *Le Monde Alpin et Rhodanien*, 2004, n°4, p. 49-68.
- MERCERON, Jacques E. *Dictionnaire des saints imaginaires et facétieux*, Paris : Seuil, 2002.
- MORVAN, Françoise. *Les Contes de Luzel : Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes et Terre de Brume, 2001.
- PELLISIER J.-E. *Histoire d'Allos*, Digne : Chez l'auteur, 1901.
- RÉAU, Louis. *Iconographie de l'art chrétien*. Paris : Presses Universitaires de France, 1957-1959.
- SCARAMELLA, Paolo. *I santolilli. Culti dell'infanzia e santità infantile a Napoli alla fine del XVII secolo*. Roma : Edizioni di Storia e Letteratura, 1997 (coll. Temi e testi, n° 39)
- SCHMITT, Jean-Claude. *Le saint lévrier, Guinefort, guérisseur d'enfant depuis le XIII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Flammarion, 1979. (coll. Bibliothèque d'ethnologie historique).
- SÉBILLOT, Paul. *Le folklore de France*. Paris : Maisonneuve et Larose, 1968 [1<sup>ère</sup> éd. 1904].
- SERAIDARI Katherina. *Le culte des icônes en Grèce*. Toulouse : Presses Universitaires de Toulouse, 2005 (coll. Les anthropologiques).
- VAN GENNEP, Arnold. *Le folklore français : t. I, Du berceau à la tombe, Cycles de Carnaval-Carême et de Pâques*, Paris : Robert Laffont, 1998. (coll. Bouquins). [*Manuel de folklore français contemporain*. Paris : Picard, 1937-1959].
- VAN GENNEP, Arnold. *Les Hautes-Alpes traditionnelles, t. 3, Les fêtes périodiques et religieuses*, Voreppe : Curandera, 1992 [1<sup>ère</sup> éd. 1946-1948]. (coll. Traditions).

## Annexe

Cantique de saint Macaire (15 janvier)  
Chanté lors de la procession à la chapelle de Lieuche (Alpes-Maritimes)  
avant 1914

I.  
Saint Macaire tout puissant  
Si l'enfer nous menace  
D'un regard il terrasse  
Le démon rougeoyant

Refrain  
Au ciel, au ciel saint Macaire tout puissant (bis)

II.  
Saint Macaire tout puissant  
Au couchant, à l'aurore  
La foule qui t'implore  
Va toujours grandissant

III.  
Saint Macaire tout puissant  
Devant sa douce image  
Présentons l'humble hommage  
D'un cœur reconnaissant

IV.  
Saint Macaire tout puissant  
Dans sa bonté j'espère  
Je l'aime comme un père  
Tendre et compatissant

V.  
Saint Macaire tout puissant  
Dans la sainte patrie  
Obtiens moi je t'en prie  
Le bonheur ravissant

Illustrations

Toutes les photographies et la carte sont de l'auteur.



Fig. 1 : Statue de San Chiaffredo et ses porteurs, Limonetto, commune de Limone, Provincia di Cuneo, Italie (C. Isnart, 2003).



Fig. San Costanzo bénissant un enfant. Dronero, Provincia di Cuneo, Italie (C. Isnart,, 2003).



Fig. 3 : Le village de Lieuche. Alpes-Maritimes, France (C. Isnart, 2005).



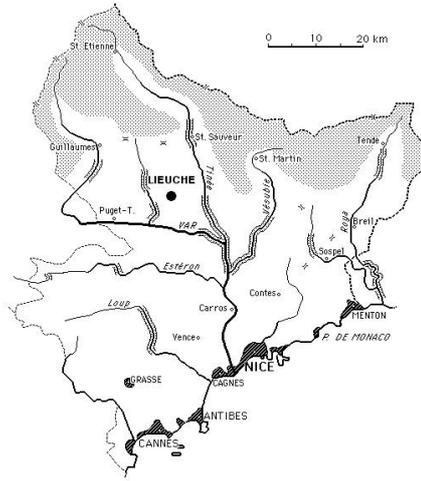
Fig. 4 : Chapelle Saint-Macaire, Lieuche, Alpes-Maritimes, France (C. Isnart, 2005).



Fig. 5 : Statue de saint Macaire conservée dans l'église pasoisiale de Lieuche et dépôts prophylactiques, Lieuche, Alpes-Maritimes, France (C. Isnart, 2005).



Fig. 6 : Dépôts prophylactiques de photographies atour d'un autel. Crissolo, Provincia di Cuneo, Italie (C. Isnart, 2003).



Carte : Localisation du village de Lieuche. (C. Isnart, 2005)

## Rituels de guérison et fontaines thérapeutiques dans la Grande-Lande

« Des pratiques magiques, il [le landais] s'en sert toujours et les gens les plus sensés... Je suis bien forcé de reconnaître que ces pratiques ont du succès et qu'elles réussissent »

Bernard Manciet<sup>214</sup>

Mon intervention puise dans des recherches et des enquêtes de terrain anciennes que j'ai menées, en 1985 et 1986, dans la Grande-Lande, au nord du département des Landes. J'étais alors étudiant en ethnologie à l'Université de Bordeaux et j'avais obtenu une allocation de la Mission du Patrimoine Ethnologique du Ministère de la Culture sur la base d'un projet de recherche sur les croyances populaires élaboré par l'Ecomusée de la Grande-Lande de Sabres dans la perspective de l'ouverture d'un Musée du Patrimoine Religieux et des Croyances Populaires<sup>215</sup>. Pendant plusieurs mois, j'ai ainsi effectué des recherches sur les croyances populaires et, dans le cadre de mes études d'ethnologie, j'ai présenté, en 1986, un mémoire de maîtrise intitulé « Rituels de guérison et fontaines thérapeutiques dans la Grande-Lande »<sup>216</sup>. Par la suite, des choix professionnels parfaitement assumés m'ont tenu éloigné de tout approfondissement de ces recherches<sup>217</sup> et pour répondre à la sollicitation de Daniel Loddo et de La Talvera d'intervenir dans ce colloque, il a donc fallu que je me replonge dans ces recherches de jeunesse et que je sorte de l'oubli un modeste mémoire de maîtrise d'ethnologie dont je tire l'essentiel de cette intervention.

Eu égard au cadre territorial de l'Ecomusée, j'ai mené ces recherches dans la Grande-Lande, une région située au cœur du massif forestier landais, du « Triangle des Landes » pour reprendre l'expression de Bernard Manciet<sup>218</sup>, et plus précisément, dans les cantons de Pissos, Sore, Sabres et Labrit. A la suite de la plantation massive de pins au milieu du XIXe siècle, cette région a connu une modification radicale de son paysage et un bouleversement complet de ses structures socio-économiques. L'économie traditionnelle de la Grande-Lande, fondée sur l'équilibre agropastoral, n'a pas survécu et l'ancienne société landaise s'est trouvée fortement affectée par ces changements brutaux : disparition de l'organisation collective du quartier et autarcique de la famille ainsi que des activités traditionnelles, exode rural, disparition du métayage et développement du travail salarié, recul progressif de la langue occitane, dissolution des savoirs traditionnels techniques et symboliques, etc.

Dès mes premières recherches en archives et en bibliothèque sur le thème général des croyances populaires, j'avais été frappé par les nombreux textes émanant de prêtres, de folkloristes ou d'érudits locaux, qui évoquaient les propriétés thérapeutiques de certaines fontaines et les rituels de guérison dont elles faisaient l'objet. Ces différents textes faisaient apparaître une certaine densité de ces croyances et de ces pratiques et les plus récents d'entre eux laissaient à penser que les rituels de guérison étaient encore bien vivants.

Pour commencer, je voudrais rapidement vous donner quelques éléments sur ces fontaines en question. Sur notre zone d'enquête (quatre cantons, vingt-sept communes), nous avons ainsi inventorié trente-deux fontaines thérapeutiques. Sept communes n'ont pas de fontaines et certaines en possèdent plusieurs (une commune en compte cinq, une autre en compte trois ; sept autres en comptent deux). Premier commentaire : ces chiffres confirment que les fontaines thérapeutiques existent en assez grand nombre sur notre zone.

<sup>214</sup> Bernard Manciet, Interview, in L'Auguitche, n° 29, n° 30, 1986

<sup>215</sup> Musée du Patrimoine Religieux et des Croyances Populaires de Moustey (40)

<sup>216</sup> Je voudrais exprimer, une nouvelle fois, ma gratitude à ceux qui avaient encadré mes recherches et mes travaux d'étudiant, notamment à Francis Dupuy, ethnologue à l'Ecomusée de la Grande-Lande, et à Christian Mériot, Professeur à la Faculté d'Ethnologie de l'Université de Bordeaux.

<sup>217</sup> Après avoir occupé différentes fonctions dans le champ culturel, Patrick Lavaud dirige aujourd'hui les Nuits Atypiques de Langon ([www.nuitsatypiques.org](http://www.nuitsatypiques.org)) et le label de disques daqui ([www.daqui.fr](http://www.daqui.fr))

<sup>218</sup> Bernard Manciet, Le Triangle des Landes, Arthaud, 1981

Les buts du rituel sont thérapeutiques, celui-ci devant permettre de soigner un certain nombre de maux. La désignation du mal se fait dans une terminologie indigène propre et nous avons ainsi inventorié neuf maux, que nous avons classés selon le nombre de fontaines qui les soignent :

- 6) Les maladies de peau (du gascon « mau de peth »), terme générique désignant des affections dermatologiques (douze fontaines)
- 7) Le retard pour marcher chez un jeune enfant (six fontaines)
- 8) Les douleurs (du gascon « dolor »). On dit aussi volontiers pour signaler une douleur que l'on a, par exemple, « mau a la cama », mal à la jambe (cinq fontaines)
- 9) Les problèmes de lactation, quand une femme n'a pas de lait ou qu'elle est « sèche » (quatre fontaines)
- 10) Les maux des yeux (quatre fontaines)
- 11) Les maux de tête (deux fontaines)
- 12) Les verrues (une fontaine)
- 13) Les fièvres (une fontaine)
- 14) Les maux de gorge (une fontaine)

Le recours à ces fontaines donnent lieu à des rituels collectifs ou individuels, se déroulent ou pas à date fixe. Les rituels collectifs à date fixe concernent des fontaines consacrés à un saint ou à une sainte (vingt-six sur trente-deux) et ont pour cadre des processions religieuses. On trouve aux abords de ces fontaines les signes religieux correspondants : croix, plaque, tronc destiné à recevoir des aumônes, ex-voto. A Sabres, par exemple, c'était le 19 mai, qu'avait lieu la procession à la fontaine St Loup que le folkloriste Félix Arnaudin a pris le soin de décrire avec précision :

« On sait qu'autrefois, le lendemain de la Pentecôte, toute une bruyante multitude se rendait en pèlerinage à la suite du curé de Sabres à la fontaine St-Loup (...) Hommes et femmes, jeunes et vieux, y affluaient par bandes de proche et de loin (...) Il en venait de Trensacq, de Pissos, de Labouheyre, de Commensacq, même de Luglon et d'Escourde en « bros », à cheval, à pied, sur des échasses même de Morcenx à travers la lande ; et, en plein désert, là où régnaient habituellement la solitude et le profond silence, c'étaient pendant quelques heures une capitation et un brouhaha de foire, un peu le pendant du pèlerinage de Mons ou de Bouricos »<sup>219</sup>.

Dans le cas où le rituel collectif, c'est-à-dire la procession, n'existe plus, il peut arriver, comme cela nous a été dit, que certaines personnes continuent à se rendre à la fontaine après la messe, le jour de la fête du saint. D'autres fontaines, consacrées ou non, font l'objet de rituels individuels qui peuvent se dérouler à tout moment de l'année.

Quelque soit la nature de ces rituels, collectifs ou individuels, à date fixe ou à date variable, il apparaît possible d'en distinguer deux types, l'un relative aux usages de l'eau, l'autre au dépôt d'objet.

Concernant les usages de l'eau, on ne recourt quasiment pas à l'immersion et la boisson alors que les ablutions sont d'un usage très répandu. Selon les témoignages directs ou indirects, il fallait/il faut se laver pendant neuf matins avant le lever du soleil ou encore se laver neuf jours à jeun. On pouvait/on peut aussi emporter de l'eau chez soi, dans des bouteilles, et procéder aux rituels adéquats. Concernant les dépôts d'objets, nous avons relevé plusieurs témoignages directs ou indirects relatifs à des pièces de monnaie, des produits de la ferme (œufs, grains, chanvre), des quartiers d'agneaux (pour les bergers) ou encore des linges et vêtements. Ainsi, quand Jean-Pierre Lescarret procéda, en 1976, en accord avec les habitants du lieu, au nettoyage de la fontaine Sainte Ruffine de Biganon, à Moustey, et alors que la dite-fontaine avait été plusieurs fois nettoyé par le passé, il récupéra, outre quelques perles de verroterie, 17 pièces de monnaie daté de 1854 à 1973<sup>220</sup>. Concernant les linges et les vêtements, et outre les témoignages directs ou ceux des folkloristes, historiens ou érudits locaux, nous avons nous-même noté ce rituel à propos de deux fontaines. Pour l'une d'entre-elle, la Hont de Langa à Pissos, nous avons comptabilisé une vingtaine de linges et vêtements. Cette dernière fontaine étant réputée activer la marche des jeunes enfants, on y amène ceux, âgés de un an environ, qui sont en retard ou ont des difficultés pour faire leurs premiers pas. Le

<sup>219</sup> Félix Arnaudin, Choses de l'Ancienne Landes, Paris-Bordeaux-Labouheyre, 1919

<sup>220</sup> Jean-Pierre Lescarret, Fontaines consacrées et Saints guérisseurs dans la Haute-Lande et ses régions voisines limitrophes, in Mélande de Mythologie Française offert au Président Henri Danterville, Maison Larroze, Paris, 1980, p. 181

rituel consiste à passer de l'eau avec un linge ou un vêtement (slip, maillot, culotte, gant, etc.) sur les jambes de l'enfant et le déposer sur la toiture du bâti de la fontaine. Il y a quelques semaines, alors que je préparais cette intervention, je me suis rendu à cette fontaine et j'ai pu vérifier qu'elle était toujours fréquentée puisque j'ai noté la présence d'une demi-douzaine de linges sur la toiture du bâti qui recouvre la fontaine ainsi qu'un linge accroché à un arbuste, situé au raz de la fontaine.

Il convient alors de se poser des questions relatives à la détention et à la transmission de ce savoir ainsi que sur la croyance et l'efficacité pratique du rituel. Qui sait que les fontaines soignent ? Que faut-il y faire ? Qu'est-ce qui motive des personnes à se rendre aux fontaines pour être soigné ? Pour éclaircir au mieux mon propos, je voudrais reprendre une distinction utilisée en sociolinguistique entre compétence (le fait de connaître une langue) et performance (le fait de pratiquer cette langue). En ce qui nous concerne, la compétence relèverait du fait de savoir que les fontaines soignent, la performance du fait de la pratique du rituel lui-même. Il nous faut ajouter le champ de la croyance qui renvoie à la notion d'efficacité (« ça marche »).

Concernant la compétence, nos informateurs (qui sont le plus souvent des « pratiquants ») justifient leur savoir en faisant très souvent référence d'une façon générale à la tradition, c'est-à-dire à un savoir populaire transmis oralement :

1) « Aquò's la tradicion » (c'est la tradition)

2) « Ei totjamèir entenut parlar d'aquera hont » (J'ai toujours entendu parler de cette fontaine »

En raison notamment de variables telles que l'âge, le sexe, l'origine sociale ou le vécu familial, les acteurs sociaux détiennent un savoir plus ou moins important. En général, il ne s'agit pas uniquement d'un savoir relatif aux fontaines thérapeutiques mais plus globalement d'un savoir populaire de transmission orale relatif à la langue, à la littérature orale, aux traditions, à la société rurale, etc.

Le savoir thérapeutique porte tout d'abord sur l'identification du mal. Cette identification ne semble pas poser de problème majeur et le savoir semble même partagé collectivement. Il en est ainsi des « retards enfantins » ou des « dolors », des maux des yeux ou des « maus de peth ».

Le savoir thérapeutique porte également sur la thérapie elle-même, à savoir sur la connaissance des fontaines et de leurs vertus. Le plus souvent, il s'agit d'un savoir localisé, c'est-à-dire inscrit dans un certain territoire limité. En général, on connaît les fontaines qui se trouvent dans le voisinage immédiat. Toutefois, il arrive parfois que ce savoir soit mis en échec, notamment en ce qui concerne les « maus de peth » (les maladies de peau). Une solution existe, celle qui consiste à « se har reméter », littéralement « se faire remettre », c'est-à-dire s'adresser à une personne compétente qui sait dire quelle est ou quelles sont les fontaines appropriées pour soigner le mal en question. De ce point de vue, la remettrice - pour des commodités de langage et par convention, nous appellerons cette personne une « remettrice », même si le mot n'existe ni en occitan ni en français - est un personnage quelques peu différent de la voyageuse évoquée, par exemple, par Alain Bensa à propos du Perche Gouët. Dans la région étudiée par cet auteur, le terme de voyageuse désigne la femme qui accomplit pour le compte d'autrui des voyages ou des pèlerinages. « Dans le milieu rural étudié, écrit-il, la voyageuse est une « spécialiste » du culte des saints. Son rôle ne se borne pas à la prière puisqu'elle doit, par divination le plus souvent, décider du saint qu'il faut invoquer en fonction de la maladie de son client »<sup>221</sup>.

Nous avons relevé deux rituels utilisés par les remettrices, l'un utilise les bougies et l'autre les plantes. Le premier semble être le plus connu. Il est attesté, en 1847, par le curé de Commensacq qui écrit dans son registre paroissial : « Elles préparent autant de bougies qu'elles ont de saints en vue, chaque bougie représentera le saint qu'elles lui indiquent, puis elles allument toutes ces bougies à la fois et la première brûlée indique le saint auquel il faut recourir et, en cas de ballottage, elles n'oublient pas de faire attention quelle est la bougie la plus flamboyante ; c'est celle-ci qui représente le saint qu'il faut choisir et auquel il faut s'adresser »<sup>222</sup>. La remettrice rencontrée par Jean-Pierre Lescarret « prend alors trois morceaux d'égale longueur d'une fine chandelle mortuaire (candeloun) qu'elle allume en même temps. Chaque chandelle représente un saint ou une sainte, la première qui s'éteint indique à qui il faut avoir recours »<sup>223</sup>.

<sup>221</sup> Alain Bensa, Les saints guérisseurs du Perche Gouët, Paris, Institut d'Ethnologie, 1978, p. 40

<sup>222</sup> Registre paroissial de Commensacq, Archives Départementales des Landes

Nous avons enquêté pour notre part, sur une remettrice de Sabres disparue depuis fort longtemps, celle à laquelle fait allusion – nous l’avons appris par la suite – Bernard Manciet dans « Le Triangle des Landes » : « Les fontaines sacrées, dans les creux du sable, n’émanaient-elles pas des vertus, qui se mettaient même en catégories ? Puisqu’en effet une famille de métayers conservait le don de « remettre », c’est-à-dire, au cours d’une cérémonie d’évocation, et au moyen de chandelles allumées, de confier un malade à telle ou telle fontaine appropriée à son cas et qui consentît à s’en occuper »<sup>224</sup>. Nous avons ainsi rencontré la petite fille – en fait une grand-mère de 83 ans – de cette remettrice née à Sabres en 1858. D’après notre informatrice, sa grand-mère disait, en parlant de sa pratique, « remettre ou tirer les saints ». Le rituel était entouré de secret car « elle se fermait dans sa chambre et faisait ça toute seule ». Cette remettrice « allumait des chandelles, les regardait blûler et suivant ce que disaient les bougies, elles les (les malades) envoyait aux fontaines ». Le savoir de cette remettrice n’a pas été transmis : « Elle a voulu quelques fois me faire faire. Moi, je n’y comprenais rien. A moi, les bougies ne me disaient rien. ».

D’autre part, nous avons recueilli – mais uniquement sur le terrain d’ailleurs – des informations concernant le second rituel, celui qui utilise les plantes, vraisemblablement des feuilles de lierre. Nous avons surtout eu la chance de rencontrer une remettrice à Labouheyre, née en 1948 – elle avait donc moins de quarante ans au moment de notre enquête - qui procède ainsi. Cependant, pour des raisons évidentes de secret et de protection de son savoir, elle s’est refusée à trop en dire. Nous savons toutefois que le principe général du rituel reste le même que celui avec les bougies. Cette remettrice de Labouheyre n’a besoin que de regarder rapidement le mal en question, ce qui lui suffit pour établir un premier diagnostic : « Je vois à peu près », dit-elle. Puis elle prend le nom ou le prénom du patient afin de rechercher la bonne ou les bonnes fontaines. Ces deux opérations n’ont pas duré plus de deux ou trois minutes. La remettrice en sait suffisamment, mais elle doit laisser s’écouler une nuit avant de pouvoir faire part au malade du résultat de ses recherches. En fonction de la personne et le mal, elle effectue une sélection de quelques fontaines mais, dit-elle, « on ne mets pas tout la première fois ». Elle fait une « préparation » avec des plantes - elle n’en dit pas plus et reste volontairement dans le vague – et attribue une fontaine à chaque feuille de la plante. Elle laisse s’écouler une nuit et le lendemain matin, il lui suffit d’observer les réactions de la plante. Pour cela, « il fait savoir lire le mal sur les feuilles ». C’est cette science de la lecture qui lui permet de savoir à quelles fontaines le malade doit se rendre. Elle indique également ce que doit faire le malade quand il se rend à la fontaine. Dans un cas qu’il nous a été donné d’étudier, il fallait se passer sur les mains l’eau puisée dans dix fontaines, pendant trois jours pour chacune d’entre-elles, selon un ordre établi. L’arrière-grand-mère et la grand-mère de notre remettrice étaient des guérisseuses et c’est sa grand-mère qui lui a transmis son savoir – son don dit-elle – quand elle avait une quinzaine d’années. A partir de ce moment là, elle a commencé à assister sa grand-mère, cette dernière étant paralysée et ayant besoin d’une assistante. Depuis la mort de celle-ci, survenue une dizaine d’années avant notre rencontre, elle exerce seule. Comme d’autres remettrices, elle est aussi guérisseuse puisque elle soigne le zona par imposition des mains, « en touchant le mal ». Bien que nous n’ayons pu obtenir des renseignements précis sur le nombre de patients qu’elle reçoit, nous sommes en mesure d’affirmer qu’elle « exerçait », au moment de notre enquête, effectivement et qu’elle « remettait » plusieurs fois par semaine. Par ailleurs, cette remettrice de Labouheyre ne se livre pas à des prières. Elle se déclare fervente croyante mais estime que le malade « est libre d’être croyant ou pas ». Dans son rapport avec le malade, le sentiment religieux n’intervient pas. Elle ne demande jamais, par exemple, d’adresser des prières ou de faire dire une messe. Sa raison d’être n’est pas le prosélytisme religieux ou la conversion de son patient mais sa guérison.

Pour finir, nos informateurs font très souvent référence à la notion d’efficacité, au fait que « ça marche », comme en témoigne la citation de Bernard Manciet, mise en exergue à cette communication. Ce type de témoignage peut aller jusqu’à de véritables récits qui ont pour objectif de témoigner ou de démontrer l’efficacité du rituel. Nous avons ainsi pu en recueillir quatre que nous avons appelés « récits de guérison » et qui nous permettent de dégager une ébauche de structure générale de ce type de discours justificateur :

- 5) Il s’agit de rendre compte d’une expérience vécue personnellement, par un proche ou une personne identifiable : soi-même (récit 1), un beau-frère (récit 2), Madame C. (récit 3), un parisien (récit 4)

<sup>223</sup> Jean-Pierre Lescarret, Fontaines consacrées et Saints guérisseurs dans la Haute-Lande et ses régions voisines limitrophes, op. cit., p. 180

<sup>224</sup> Bernard Manciet, Le Triangle des Landes, op. cit., p. 154

- 6) Il s'agit d'évoquer le mal dont souffre le patient : mal à la jambe (récit 1), croûtes de lait (récit 2), mal de Saint-Barthélémy (récit 3), mal de Saint-Michel (récit 4). Parfois, le narrateur insiste sur la gravité du mal, son caractère « incurable » : « Ils avaient tout essayé » (récit 2), « Ils l'avait fait courir tous les hôpitaux de Paris et finalement ils ne lui faisaient rien » (récit 3), « Il avait galopé presque dans tout Paris pour la guérir » (récit 4).
- 7) Il s'agit d'évoquer le recours à une fontaine thérapeutique et d'attester de l'efficacité : « C'était parti » (récit 1), « Il a été guéri » (récit 2), « En trois jours, elle était soulagée, en huit jours elle n'avait plus rien » (récit 3), « Vous savez pas, madame, me dit-elle, ma fille, elle est guérie » (récit 4).

« Elle est guérie », c'est ces mots que nous voudrions conclure. Ces fontaines font partie d'un ensemble de savoirs et de pratiques populaires, au même titre que l'usage des plantes médicinales ou le recours à des guérisseurs, destinés à faire disparaître le mal et à guérir. La guérison est la seule raison d'être de ces pratiques.

Patrick Lavaud  
(Aquitaine) Directeur artistique des Nuits Atypiques de Langon

# GUERIR EN PERIGORD LIMOUSIN

## Maladies et remèdes en Périgord Limousin

Pour vaincre la Maladie et la Souffrance, le malade du Haut Périgord s'orientera en fonction de sa maladie, vers :

1 - un remède "sans intermédiaire" (en auto thérapie) : un remède de "bonnes femmes", fontaines de dévotion, Saints guérisseurs ou "simples" plantes médicinales.

2 - un guérisseur traditionnel : conjureur, "metteur de part" ou "tireur de Saint" (qui choisissent les "bonnes fontaines"), rebouteux, etc....

3 - un guérisseur moderne : phytothérapeute, radiesthésiste déclaré, magnétiseur ... qui perçoivent des honoraires déclarés.

4 - le médecin.



Dans les discours, toutes les maladies sont susceptibles d'être guéries ou, tout au moins, « soulagées ». Y compris les maladies les plus modernes comme le cancer et le SIDA. Pour ces cas extrêmes, les guérisseurs conseillent néanmoins de poursuivre le traitement médical. Ils se proposent simplement comme soutien mais ne se font pas d'illusion quant à l'issue de la maladie. Ainsi, Mme R. de Châlus :

"Elle, elle a un cancer... C'est grave, elle. De toute façon, je la soulagerai mais je ne la sauverai pas. C'est pas possible. Je le vois, le mal est trop grave."

Dans les faits, seules trois grandes catégories de maladies sont concernées :

### ❶- Les maladies de peau :

eczéma, "dartres", furoncles, engelures, plaies, "mal blanc"(herpès), cors, verrues, brûlures, etc. ...

Pour ces maladies bénignes, superficielles, les "remèdes de bonne femme", ou les conjurations suffisent généralement.

❷ - **Les maladies physiques plus graves** :

douleurs diverses ; rhumatismes ; lombagos ; maux de tête, de dents, d'yeux, d'estomac, de gorge ; problèmes circulatoires ; parasites, hémorroïdes, etc. ...

Les fontaines et les Saints sont fréquentés à ces occasions.

❸- **Les maladies psychiques et neurologiques** :

On parle souvent des maladies "*du dedans*", "*de la tête*" : "*Oh lui, ça n'allait pas très bien dedans, dans sa tête. il avait peur de tout*".

Les maladies les plus courantes sont, pour les enfants : les peurs nocturnes et les incontinenances d'urine ; pour les adultes : les dépressions, "l'épilepsie" au sens "populaire" du terme c'est-à-dire, les « crises de nerfs », la nervosité (au sens général), le "mauvais sort", l'envoûtement.

Ces maladies se guérissent en général par les dévotions aux Saints et/ou parfois aux fontaines qui leur sont associées (surtout pour les maladies infantiles), parfois par conjuration.

Aujourd'hui, la pharmacopée paysanne est la grande délaissée. Les médicaments "officiels" la remplacent de plus en plus et ce, depuis près d'un siècle. Les saints et les fontaines de dévotion arrivent en tête pour de nombreuses maladies psychiques où la croyance en sa guérison et aussi -sinon plus- importante que le traitement lui-même. Les "conjureurs" eux, interviennent beaucoup sur du "visible" -les maladies de peau où souvent, la médecine fait naufrage (zonas en particulier). Les guérisons peuvent se constater, nous en donnerons quelques exemples. Mais les scientifiques spécialisés en dermatologie ont montré que beaucoup de maladies que l'on croyait physiologiques étaient en fait purement psychiques (exemples des zonas et de l'eczéma). C'est là la réponse "savante" aux guérissons spectaculaires "populaires".

## **La pharmacopée paysanne (plantes, potions et médicaments "populaires")**

---

La pharmacopée paysanne du Haut Périgord limousin est fondée sur des faits expérimentaux, relevant de l'observation quotidienne, et des principes de magie, ces deux aspects s'imbriquant dans la plupart des cas. Certaines plantes, par leurs constituantes chimiques ont une utilisation pleinement justifiée. La plupart des remèdes végétaux ont une action objective incontestable. mais d'autres plantes n'ont aucune propriété médicinale ou n'ont pas les propriétés qu'on leur accorde ... Le remède est ailleurs. Lorsque le paysan a recours à son "remède de bonne femme" il s'adresse tout autant à la nature protectrice qu'aux propriétés chimiothérapiques des végétaux qui la constituent.

### **1 - Les plantes**

Une infusion de gui, bien connu comme hypotenseur, est recommandée aux hypertendus (désignés sous le terme populaire de "nerveux") ; la guimauve et le sureau, en infusion également, soulagent les maux de gorge ; les queues de cerises en tisane agissent comme diurétiques, etc. ... Tous ces

produits se vendent en pharmacie et sont remis à l'honneur depuis quelques années par les phytothérapeutes modernes.

Voici quelques exemples de remèdes à base végétale pratiqués aujourd'hui encore (bien que relativement peu souvent) dans la région :

- **pour faire tomber les cors** :

mettre un emplâtre d'ail pilé et salé pendant trois nuits.

- **l'eczéma et le zona** :

se guérissent en lavant la peau avec de la tisane de tilleul et de la vaseline "*en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre*" (Mme C. de Nontron, 1988).

- **la fatigue** :

disparaît si l'on boit tous les matins, à jeun, un verre de vin blanc dans lequel aura trempé pendant trois semaines une branche de romarin.

- **contre les verrues** :

frotter du suc de chélidoine.

- **pour dormir** : prendre de l'ivraie ou de la datura en infusion.

- l'armoise, la rue et le persil seraient d'efficaces **contraceptifs** (or en pharmacie, l'armoise est utilisée comme vermifuge, la rue comme tonifiant sexuel ...).

- l'ail, enfin, est réputé pour ses qualités de **vermifuge** qu'il soit mangé cru ou porté autour du cou pendant la nuit.

Ce dernier exemple prouve que l'action thérapeutique de la plante ne s'explique pas seulement par ses propriétés pharmacologiques objectivables mais tout autant par les pouvoirs magiques qui lui sont attribués. L'ail, lorsqu'on le porte en collier, agit de manière répulsive : il repousse les vers comme il repousse les vampires ...Le persil agit lui aussi dans le même sens : c'est un contraceptif qui éloigne également la fièvre lorsqu'on le porte "*haché en compresses aux poignets et aux chevilles*" (Mme V. de St Martial de Valette, 1990).

## **2 - Les plantes de transfert**

D'autres plantes ou racines communes sont utilisées selon la loi dite de "similitude"<sup>225</sup>. Par exemple, Mme R. de Châlus guérit les verrues à l'aide pomme de terre : "*Je prends une épine de buisson blanc, je la passe sur la verrue, de chaque côté pour prendre les racines et je pique la pomme de terre avec l'épine. La verrue sèche en même temps que la pomme de terre ...*".

La verrue, comme la pomme de terre, possède des racines. comme elle, elle sèche et il n'est donc pas étonnant de les retrouver associées symboliquement : "*Pourquoi une pomme de terre ? C'est parce que le mal a toujours des racines et la pomme de terre porte des racines, alors je mets dedans le mal et quand elle sèche, le mal sèche avec au bout de 4 jours ...*".

Le symbole de l'épine, lui, renvoie à la religion puisque d'après Mme R. : "*L'épine de buisson blanc, c'est une plante sacrée parce que le Christ a été couronné avec la couronne d'épine ...*".

Selon cette même loi de similitude, Mme C. de Cussac, guérit les maladies de peau "qui piquent" (zonas, herpès, "dartres", etc. ...) grâce à une plante "qui pique" elle aussi : le « petit houx » ou

<sup>225</sup> Voir les travaux de J.G. FRAZER à ce sujet et en outre : Le Rameau d'Or - Paris - R.Laffont (rééd. 1981)

« fragon ». *"Il y a un gars qui est venu dernièrement. Il avait un eczéma. J'ai pris son nom et, le soir, j'ai ramassé 3 espèces de plantes : une droite, une tordue, une fourchue. J'ai fait la prière à son nom et je les ai posé pour qu'elles soient toujours à l'ombre, pour pas qu'elles sèchent trop vite ... Il est revenu il y a 8 jours et il m'a dit : "Vous savez, j'ai dormi dès la première nuit ..."*

D'autres plantes détiennent des pouvoirs de guérison ou de protection liés au rituel qui a accompagné leurs cueillette. Chaque région de France possède ses herbes de la Saint Jean (en Limousin, le noisetier, le sorbier et l'aubépine) qui, parce qu'elles sont cueillies la nuit du solstice d'été sont investies de vertus thérapeutiques magiques. Les bouquets séchés que l'on voit souvent accrochés sur la porte de la maison ou de la grange sont aussi ramassés la veille de la Saint Jean et, qui plus est, bénis le lendemain par le curé.

Les astres jouent un grand rôle dans les propriétés des plantes, notamment la lune. Par exemple, la doucette cueillie le premier vendredi qui suit la lune nouvelle est réputée soigner les rhumatismes.

Le sel a lui aussi certaines propriétés magiques. Pour guérir les verrues par exemple, G. ROCAL<sup>226</sup> a relevé cette pratique courante au début du siècle en Nontronnais : *"Mettre deux grains de sel dans un linge, le jeter dans un chemin. Celui qui le ramasse prendra la verrue"*. Le sel sert donc lui aussi de transfert. Il "porte" la verrue, le "mal", d'un corps à l'autre.

Le sel sert également à la protection : si l'on en porte trois gros grains dans sa poche droite, *"cela protège de ceux qui vous veulent du mal"* (Mme C. de Cussac, 1989) ; pour éloigner l'orage, il faut en jeter dans le feu avec quelques herbes sèches : *"cela éparpille l'orage"* nous dit toujours Mme C.

En réalité, on tente de communiquer avec les instances célestes et là aussi, d'en tirer le meilleur profit. Si l'on imite dans la cheminée le bruit du craquement de la foudre c'est pour lui faire comprendre (et croire) qu'elle est déjà tombée ici, qu'elle n'a plus qu'à s'éloigner et à chercher une autre cible ailleurs. Parfois, au contraire, on combattra directement le mal, non pas par analogie, mais par son contraire. Ainsi, le guérisseur souffle sur une brûlure pour éteindre symboliquement le feu qui l'a provoqué. Il est également recommandé aux rhumatisants d'exposer leur dos au feu de la Saint Jean. Ici, la chaleur du feu combat un mal lié à l'humidité et, qui plus est, son action est renforcée par toute la symbolique de la nuit de la Saint Jean.

### **3 - Les potions magiques**

Si les plantes guérissent énormément d'affections, les animaux vivants ou morts ont eux aussi certaines vertus thérapeutiques. il y a à peine soixante ans, voici ce qui se faisait encore parfois dans le Haut Périgord (témoignages recueillis entre 1987 et 1994 auprès de personnes âgées.

**- Pour la migraine :**

manger la cervelle d'un pigeon ou d'un corbeau cuite sur des charbons de bois.

**- Contre la jaunisse :**

mettre de la fiente de poule séchée au soleil dans un verre de vin blanc et boire le mélange.

---

<sup>226</sup> ROCAL Georges : Vieilles coutumes dévotieuses et magiques du Périgord - Périgueux : Fanlac, 1985

**- Contre la gale :**

percer un oeuf, enlever le blanc et y introduire du soufre. faire chauffer à feu doux puis y mélanger du vinaigre, de la graisse animale et un dé de poudre de cartouche. Appliquer l'onguent ainsi obtenu.

**- Contre les maladies pulmonaires :**

avaler tous les matins trois limaces rouges ou encore boire à jeun de la bave d'escargot sucrée.

Les pierres, quant à elles, sont surtout utilisées comme instruments de protection. ces pierres "magiques" sont souvent des mégalithes (pierres dressées ou dolmens) relativement peu nombreux dans la région et dont le culte encore fréquent au 19ème siècle a pratiquement disparu. D'autres pierres de forme plus ou moins bizarre, plantées à l'angle de deux chemins (aux "cafourches") pourraient avoir certaines vertus thérapeutiques. On avait ainsi des "pierres pour les yeux", d'autres "pour les dents" et bien souvent un simple contact ou une prière murmurée avant le levé du soleil suffisait à la guérison miraculeuse.

## **Les guérisseurs**

---

### **Guérisseurs ou sorciers ?**

Il n'est pas aussi aisé que cela de situer le sorcier par rapport au guérisseur. La distinction entre guérisseur "qui fait le bien" et sorcier "qui veut le mal" nous paraît par trop tranchée. Les techniques utilisées par les deux sont assez proches, notamment les possibilités de communiquer avec le surnaturel. Guérisseur et sorcier sont souvent confondus avec la même personne. Du guérisseur-sorcier au sorcier-guérisseur, il n'y a qu'un pas qui ne manque pas d'occasion pour être franchi. A ce moment là, le guérisseur agit par "contre agression" mais toujours comme protecteur de son client.

Il se veut intermédiaire privilégié entre l'homme et le sacré et ne soigne que des gens baptisés et chrétiens. Certains thérapeutes traditionnels exigent même de leurs patients qu'ils soient catholiques pratiquants. La réussite du "traitement" en dépend. Ainsi Mme B. (1992) :  
*"Il était même pas baptisé, comment voulez-vous que ça marche ?...."*

Tous agissent à peu près de la même façon et opèrent des traitements soit directement sur la personne, soit sur la photo, soit sur un vêtement lui ayant appartenu, soit, et dans de nombreux cas, simplement en ayant son nom, son adresse, et sa date de naissance.

## **Formules, gestes de guérison et talismans**

---

### **1-Formules et gestes**

La salive est souvent employée (Jésus l'utilise pour guérir un aveugle). Le souffle chaud ou froid chasse, "barre" le mal. Le cercle définit le secteur protégé. Le geste contraire est employé dans la prière à l'envers. On cueille, par exemple, certaines plantes à reculons. les prières sont dites en nombre sacré : trois, cinq ou leurs multiples.

Voici quelques exemples :

### **Les maux de ventre se soignaient parfois grâce au marteleur de rate<sup>227</sup> :**

Un enfant nu est couché sur une enclume. Le forgeron frappe avec son marteau pendant que le soufflet de forge mugit, que la forge rougeoit. L'enfant est terrorisé, le marteau frôle son ventre. L'effet de peur guérira la rate.

### **Contre les zonas :**

Mme E., de Cussac :

*"Je conjure les zonas. Je dis Notre Père et Je vous salut Marie et je conjure : avec ma main, je fais un signe de croix dessus et je souffle. Et j'entoure le zona, pour qu'il ne se déplace pas. Au bout de 48 heures, c'est finis ! Les gens, ils n'en reviennent pas !"*

### **Les panaris et les brûlures :**

Mme F. de Dournazac :

*"Le panaris, il faut faire aller dans le fumier. Vous avez une petite épingle, vous la prenez, vous faites arrêter que cela ne monte pas (elle trace du bout de l'épingle une ligne imaginaire qui entoure le doigt). Et puis vous dites Notre Père et je vous Salut et que cela s'en aille dans le fumier."*

*"La brûlure, c'est dans l'eau : vous soufflez trois fois sur le feu, vous allez sous le robinet, vous dites 'je vous salut' et vous le faites partir dans l'eau".*

## **2- Talismans et rituels**

Exemples du pied d'élan ("lo pe d'elan") mis dans le berceau du bébé "pour qu'il marche tôt et facilement ; du bouquet de la Saint Jean ; ou en P-L encore aujourd'hui, les petits paquets en tissu qui contiennent du poil des bêtes et qui ont été bénit dans l'eau de la fontaine pour la Saint Blaise... ; le buis des rameaux, etc.

# **Le Mal de Saint**

---

## **1- Mauvais Saints et Saints guérisseurs**

---

<sup>227</sup> ROCAL G. loc. cit.

Les maladies moins superficielles qui "dérangent le dedans" comme nous l'avons entendu dire parfois proviennent dans la plupart des cas des Saints méchants ou de mauvaises fontaines. Ce sont principalement celles des enfants, que se soient les pleurs, les angoisses nocturnes ou les "pipis au lit".

Le mal de la peur à Champagnac, comme à Agonac est dit "le mal de Saint Paul".

Selon Mme E. de Cussac, le mal est plus "mauvais" à Massignac où l'église possède une statue entière des saints qu'à Champagnac où on en a conservé que le bras :  
*"A Champagnac, c'est Saint Pierre et Saint Paul. Il y a qu'une fontaine, mais il y a deux Saints. Mais il y a que la moitié du Saint là. Il y a que son bras à Champagnac. Parce que quand ça vous prend le mal de Champagnac, voyez-vous, c'est plutôt pour la peur. Ils ont peur. Mais il y a que le bras du Saint. Si c'est plus mauvais, ça met les gens dans le comas. Et ça vient de Massignac. Mais c'est le même Saint. Saint Pierre et Saint Paul. Mais à Massignac le corps y est tout entier. Tandis qu'à Champagnac, non."*

La force "maléfique" du Saint peut donc dépendre de l'état de la statue qui le représente. Pour Mme E. le problème ne se pose pas en ces termes : la statue et le Saint ne font qu'un et à l'état "physique" de l'un correspond l'état "psychique" - puisque nous devons parler de "force mentale" - de l'autre. Le Saint est cassé, il n'a donc pas la même puissance que s'il était entier.

Les rhumatismes sont attribués aux Saints de Varaignes, Pluviers, Abjat et beaucoup d'autres.  
*"A Milhaguet, ils y vont beaucoup pour l'arthrose et les rhumatismes. Mais ceux qui sont traumatisés aussi. Parce que c'est saint Christophe, c'est le Saint des accidentés."*

Les Saints ne sont pas tous mauvais. Parfois au contraire il arrive qu'un Saint bienfaiteur se spécialise dans la guérison d'une maladie qui ne provient pas de lui.

## **2- Les pèlerinages**

En dehors des rites qui se pratiquent à titre individuel en cas de nécessité, il existe dans la partie occidentale du Limousin qui nous intéresse - mais dans beaucoup de régions françaises, notamment en Vendée, en Bretagne et en Auvergne - des pratiques thérapeutiques qui font appel explicitement à la participation de la collectivité toute entière. Les épidémies et les sécheresses ne sont que très rarement aujourd'hui l'occasion de pèlerinages. Ceux-ci ne sont qu'un support collectif à l'acte individuel de guérison. Dans la région étudiée, cinq "pèlerinages" se font encore. Ces diverses manifestations étaient organisées à l'origine pour combattre les crises collectives (épidémies ; grandes invasions, sécheresse) puis sont devenues régulières, se reproduisant selon une certaine périodicité, généralement d'un an, parfois de 7 pour les ostensions.

D'autres pèlerinages se font ainsi, parfois plus laïcisé - avec fête folklorique et repas, dans le Parc Naturel du Haut-Périgord limousin. C'est le cas à Cussac ("Fête des bonnes fontaines") et à Champsac ("Fête de la Saint Roch") en Haute-Vienne ; au Petit Saint Martin (commune de St Martial de Valette) et à Mareuil (Pèlerinage de Notre Dame de Bon Secours) en Dordogne (cette liste n'est pas exhaustive).

## **3- Les fontaines de dévotion**

## 1- les "metteuses de part" ou "tireuses de Saints"

Elles ne sont que des relais entre le malade et un moyen d'obtenir sa guérison. Nous avons vu que si le malade connaissait dans la région une fontaine ou un Saint spécialisé dans la guérison de sa maladie, il pouvait aller directement faire sa dévotion. Il en va tout autrement lorsque :

- 1-la nature du mal est indéterminée : on ne sait véritablement pas "à quel Saint se vouer".
- 2-le malade ne connaît pas de fontaines spécialisées pour sa maladie.

Dans ces deux cas, il s'adresse alors à un spécialiste qui, suivant un rituel précis, va désigner le Saint ou la fontaine auquel doit s'adresser la dévotion. Dans la Basse Marche, on dit qu'on "tire les voyages" à l'aide de morceaux d'étoffe appartenant au malade, qu'on dispose sur de l'eau et qu'on laisse flotter au gré des vents tandis qu'on récite la liste des Saints Protectors. Le premier morceau qui s'enfonce désigne le nom du Saint à invoquer, la direction du lambeau indique la fontaine où il faut se rendre. Parfois on remplace les morceaux d'étoffe par de pelotons de laine. Dans la région de Limoges et de Salignac, on essaie de savoir quel Saint "bouge le mal" en faisant brûler une baguette de coudrier (noisetier). Dans les environs de St Yrieix, on "tire de part" ; vers Confolens, on "tire ou vire les devoirs". Là encore, par l'intermédiaire du spécialiste, le plus souvent guérisseur en même temps, on s'en remet au sort, faisant intervenir ainsi une dimension magique supplémentaire dans la conduite du rituel thérapeutique.

Voici la technique de Mme C. de Cussac, "metteuse de part" de 85 ans très réputée dans la région (cf. photo) :

*"Je vais vous expliquer ça. Je prends du noisetier, avec des jeunes pousses, qui viennent directement de terre. C'est pas celles qui poussent sur l'arbre, on dit "des pousses vierges". On les ramasse tous les jours de la semaine sauf le mercredi et le vendredi, parce que ces jours là, elles sont pas valables. On peut mettre de part, y a pas d'importance, mais il faut avoir du noisetier d'avance. Et puis on le fait brûler, on met la "machine" dans le feu. Quand mon charbon est bien cuit, j'en casse un petit bout, et je commence : je demande pour les morts. Parce que les morts ont souvent besoin de prières. alors il faut leur faire des prières. Si c'est eux qui demandent quelque chose. Je dis "Au nom des morts faites moi connaître s'il faut prier pour vous", je mets mon charbon et je dis "Notre Père" et "Je Vous Salut Marie". Voilà. Et puis si les morts ont besoin d'une prière au nom de cette personne, alors le charbon descend au fond. Après, je le refais. A chaque fois vous cassez un charbon et c'est le charbon qui vous indique pour quel Saint il faut prier. Ca vient de Boubon, de Cussac, de Champagnac, de Saint Bazile... Il y a partout des fontaines ! Les charbons, vous comprenez, quand ça vient du saint que j'invoque, il descend directement au fond. C'est là qu'on connaît si ça vient de ce saint.*

*Ceux qui s'enfonce pas, je les enlève, mais ceux qui restent au fond, je les y laisse et puis je marque d'où ça vient et je le dis aux personnes. Des fois on leur téléphone, mais quand il y en a trop, vous comprenez, je le marque sur un bout de papier, et je l'envoie par le facteur, c'est plus vite fait.*

*J'aime autant être seule mais ils peuvent être là. Il y a pas d'importance. J'aime autant être seule parce que comme ça, je me rappelle. Et je le fais en principe le matin de bonne heure ou bien le soir, quand tout le monde est au lit. En pleine journée, ça ne marche pas. J'ai essayé.*

*Quand le charbon reste debout au fond, le Saint vous demande de faire brûler une chandelle.*

*Pour mettre de part, j'ai juste besoin du nom de la personne.*

*On met pour les morts et de la fontaine la plus près et puis après autour. J'en mets 2 ou 3 de plus pour voir si ça ne vient pas d'ailleurs mais là, si ça s'arrête (si les charbons ne tombent plus), je ne continue pas."*

Les sceptiques prétendent que les charbons sont de densité diverse par suite de leur cuisson incomplète. Le morceau le plus saturé d'eau pique du nez en avance sur les autres. Pour le groupe qui nous intéresse, c'est là le signe infaillible de la malveillance du saint ou de la fontaine.

Les "metteuses de part", quand on les interroge parlent en général plutôt de "la fontaine" que du Saint qui lui est attribuée. La récupération catholique active du culte millénaire de l'eau ne semble pas avoir porté ses fruits dans les mentalités.

La fontaine désignée doit être visitée par le malade apte à subir le voyage. En cas d'impossibilité de l'intéressé, quelqu'un de la famille ou un voisin délégué. Il devra simplement avoir en sa possession un habit ou un objet appartenant au malade. Le pèlerin a presque toujours deux visites à accomplir : l'une à la fontaine du Saint ; l'autre à l'église paroissiale, ou à la chapelle isolée bâtie à la gloire du bienveillant patron. la dévotion à faire (prière et prises d'eau en général ; offrandes d'habits ou d'argent parfois) est indiquée par la "metteuse de part" qui agit ainsi comme une véritable "guide thérapeutique".

## **2- Les fontaines de dévotion du Haut Périgord limousin et leurs vertus**

180 fontaines repérées sur le territoire du Parc. Certaines fontaines ont une réputation particulière : à Saint Saud, et plus exactement au lieu-dit "Pérouse", la fontaine a pris le nom de la maladie qu'elle guérissait. On l'appelle la "fontaine des engelures". Toujours à saint Saud, au lieu dit "Bourneix", une autre fontaine a pour nom "fontaine de la goutte". A Pageas, dans le canton de Chalus, une autre s'appelle 'font do devei" ; "fontaine du devoir" car "faire sa dévotion" se dit en Limousin "faire son devoir". Dans la plupart des cas, la dévotion est fondée sur la réputation qu'accorde la groupe social à chaque Saint protecteur. Pourquoi accorder telle ou telle spécialité particulière à son Saint Patron ? Souvent les causes sont obscures. Cependant, il existe parfois un rapport d'analogie entre le nom du Saint et le pouvoir qui lui est attribué : la dévotion à Saint Aurélien (ou Saint Aureille) est recommandée à ceux qui ont l'ouïe dure ; à Sainte Claire ont recours tous ceux qui souffrent de maladies oculaires ; Saint Eutrope est recommandé pour les boiteux et les "estropiés" ; Saint Cloud pour les furoncles (les "clous"). Dans d'autres cas, selon Coissac<sup>228</sup>, le culte repose sur un fait de la vie du Saint : métier, miracle, martyr ou maladie. Saint Blaise est invoqué pour la protection du bétail et des récoltes mais aussi, parce qu'il aurait pratiqué une délicate extraction d'arête de poisson chez un enfant en train de s'étouffer, pour les maux de gorge et la protection des enfants. Saint Roch, souvent représenté entouré d'animaux, protège les troupeaux des paysans limousins. Nous pourrions multiplier les exemples.

La dévotion se pratique en plusieurs temps.

Il s'agit d'abord de choisir le Saint et/ou la fontaine à honorer. Parfois le "diagnostic" du mal est évident. On connaît dans la région une fontaine ou un Saint spécialisé dans la guérison du mal dont on souffre ; le lieu et le destinataire de la dévotion ne posent alors aucun problème de choix. La dévotion consiste généralement à prendre de l'eau, en boire lorsque cela est possible, s'en frotter... Bref, mettre en contact les parties malades du corps avec l'eau bienfaisante. Mme F. de Champniers-Reilhac (Dordogne) se souvient de la dévotion qu'elle a faite avec deux amis :  
"C'était pour un monsieur de Chéronnac qui était coincé dans le dos. Il travaillait à Saillat. On est allé à la fontaine avec sa femme et lui, tous les trois. Et puis ils y ont fait la dévotion. Lui, il s'est lavé les pieds dans le lavoir qui est derrière, à Chasseneuil. Il s'est lavé les pieds dans le lavoir. Et puis plus tard, il a pris son bain le matin avec sa femme qui le lavait avec cette eau. Il lui disait : *"si tu savais comme je suis bien quand j'ai cette eau sur le dos !..."* *"Et bien, maintenant il retravaille. Il était bien coincé, bien coincé ! Il a repris le travail. Il avait passé des radios et tout. Et rien lui faisait rien. Rien. Ah je vous jure qu'ils sont contents, hein !... Alors quand elle lui passait cette eau sur le dos, c'était comme s'il avait eu du coton, voyez...Que ce soit doux...Il était drôlement bien."*

Pour que l'action de l'eau dure plus longtemps et qu'elle soit plus efficace, certaines personnes mouillent des vêtements, les font sécher, et les portent sur eux :

<sup>228</sup> Coissac G. M. Mon limousin Paris, Lahure, 1913.

"Il faut qu'il les porte à ras la peau, de façon que ça agisse sur lui" (Mme F. de Champniers-Reilhac - 63 ans).

Certaines personnes font un rituel beaucoup plus précis et complexe. Ainsi, Mme L. d'Eymouthiers (Charente) - 55 ans :

"Il faut prendre de l'eau, mouiller une chemise, la garder pendant 3 ou 4 jours au moins mais les dictons de nos anciens disaient bien de prendre de l'eau à la fontaine et de se laver le matin à jeun 3 matins de rang avec l'eau de la fontaine. Pour tuer le mal, pour éliminer ce mal. 3 matins de rang. Vous en avez beaucoup qui ne le font pas. En principe, il faut laisser une pièce. Moi je laisse toujours quelque chose aux fontaines".

Il semble que le nombre de jours ne soit pas toujours bien respecté. L'essentiel est le contact avec l'eau et le rituel très précis des prières :

"Quand on arrive devant la fontaine, vous arrivez et vous faites "Notre Père", "Je vous salut Marie". Après, il faut faire 3 fois le tour de la fontaine en disant "Je vous salut Marie", à chaque fois. Mais, il faut toujours toucher quelque chose au point de départ. Mais si la fontaine est dans une haie ou derrière un mur, on ne peut pas faire le tour. Alors vous faites 6 fois le va et vient en disant "Je vous salut Marie". Mais chaque fois, il faut toucher quelque chose au point de départ. 6 fois "Je vous salut Marie". Et quand on a fini, il faut faire "Notre Père" et "Je vous salut Marie". Et puis alors vous demandez au Saint, si vous savez le nom, de soulager votre malade (ou vous même). Si vous savez pas le nom, vous dites le nom de l'endroit". (Mme L. - 68 ans - Abjat/Bandiat).

Certains laissent une pièce, d'autres du linge, ou les deux. D'après les témoignages, l'essentiel (outre le fait de dire ses prières) c'est de faire un "acte de foi". Mme F. de Champniers-Reilhac le dit clairement :

"La fontaine peut guérir n'importe quoi. Mais, je vous dit, il faut être croyant. Il faut y croire".

Autre solution : le cierge à l'église au pied du Saint protecteur. Il remplace dans bien des cas la fontaine qui a disparue ou dont on a oublié l'emplacement. Le Saint apparaît là comme le personnage tout puissant, médiateur entre l'humain et les forces régissant l'univers, dont le pouvoir curateur n'est qu'un pouvoir parmi tant d'autres, indices de sa puissance. Parfois, l'invocation de certains Saints a lieu en demande, non d'une intervention favorable, mais de cessation d'une intervention défavorable. Nous avons donc des "bons" Saints et des "mauvais" Saints, au de "méchants".

La fontaine est intimement liée au Saint dont elle porte le nom et souvent, entendons-nous dire :

"La fontaine de Massignac, elle est mauvaise, très mauvaise".

Ou bien :

"Quand c'est méchant [ la maladie est très douloureuse et la guérison se fait attendre] comme ça, c'est que cela vient de Saint Sulpice".

## **Conclusion : recherche ethnographique et développement touristique**

Depuis une dizaine d'années le Périgord-Limousin prend conscience de la valeur de cette mémoire collective. De nombreuses fontaines ont été ainsi sauvées... pendant que d'autres disparaissaient à tout jamais ! Cependant certaines municipalités et associations ont parié sur leur mise en valeur pour garantir leur pérennité. Cela ne se fait pas toujours sans mal, certains y voyant là une sorte de « crime contre le sacré » ce dernier étant préféré secret, au risque de le voir disparaître. C'est pourtant là une part importante de notre culture « populaire », témoin de nos racines païennes, animistes et d'« homo

religiosus » cher à Mircéa Héliade. Alors, l'ethnologue doit-il garder les résultats de sa recherche au sein du microcosme universitaire, ou bien proposer des pistes de réflexions pour sa valorisation et ainsi participer au maintien d'une culture dominée, certes, mais qui fonde aujourd'hui encore le socle de « l'esprit religieux » de nos sociétés ?

Pour ma part, le choix s'est résolument tourné vers une participation sans équivoque au maintien, ou du moins, à la tentative de maintien de cette culture en utilisant des vecteurs de diffusion peu utilisés par les ethnologues jusqu'alors. Ces vecteurs sont les outils de communication modernes mais aussi et surtout la sensibilisation des élus à cette culture régionale qu'ils combattaient jusqu'à présent, par crainte d'être traités de passésistes ou de rétrogrades. Le potentiel touristique des fontaines de dévotion par exemple, au moment où le tourisme vert et culturel est en plein développement, est un moyen d'amener les décideurs à réfléchir sur le message donné au touriste (qu'il soit étranger à la région ou local). Quelle image emportera-t-il ? Les paysages, l'architecture, la Nature ? Ou bien la Vie des hommes croisés au détour d'un chemin, leurs rapport à la Nature, l'architecture, les paysages ? Découvrir une fontaine de dévotion, c'est rencontrer certains hommes et leurs interrelations avec la Nature. Mais n'est-ce pas, tout simplement, rencontrer la nature de l'Homme ?

### Vallée de la Dronne

St Pardoux-la-Rivière/Champs-Romain/St Saud/Miallet/Milhac-de-Nontron/St  
Pardoux-la-Rivière  
(12 fontaines)

### Vallée du Bandiat

#### Circuit 1 :

Nontron/Abjat/Marval/La Chapelle-  
Montbrandeix/Montbron/Dournazac/Pensol/Savignac-de-Nontron/Nontron  
(13 fontaines)

#### Circuit 2 :

St Martial-de-Valette/Nontronneau/Javerlhac/Teyjat/La Chapelle-St Robert/  
Souffrignac/Varaignes/Etouars/Le Bourdeix/St Estèphe/Augignac/Nontron/St  
Martial-de-Valette  
(16 fontaines)

Christian Magne, Ethnologue, Directeur du Centre d'Etudes et de Découvertes  
du Patrimoine du Périgord-Limousin  
(Dordogne)

## **Bibliographie**

**Outre les ouvrages cités en bas de pages :**

**ROCAL, Georges. *Vieilles coutumes dévotieuses et magiques du Périgord*. Périgueux : Fanlac, 1985  
(1<sup>ère</sup> éd. 1971)**

ROCAL, Georges. *Le Vieux Périgord*. Périgueux : Fanlac, 1987 (1<sup>ère</sup> éd. 1982)

LOUTY, Jean-Claude. *Ermites guérisseurs, fondateurs de nos bourgades*. Périgueux : Fanlac, 1987

GOURSAUD, Albert. *La société rurale traditionnelle en Limousin. Ethnologie et folklore du Haut-Limousin et de la Basse-Marche*. Tome III. Paris : Maisonneuve et Larose, 1978.

PRANEUF, Michel. *Les Ostensions et la Religion Populaire du Limousin*. Tulle : Revue Lemousi, N° 105 bis, 1988.

JAN DAU MELHAU. *Pregieras de tradicion popularia : Prières de tradition populaire*. Editions dau Chamin de Sent-Jaume, 1988

*Médecine Traditionnelles et Populaires en Périgord hier et aujourd'hui*. Robert DELFOUR, Jacqueline DUBOIS, Janine DURRENS, et al. Sous la direction de Janine Durrens. Le Bugue : PLB éditeur, ESPER-CPIE de Sireuil, 1991

DARCHEN, Bernadette. *Fontaines sacrées en Périgord ou la mémoire des hommes : pèlerinages, croyances, rites mystérieux et religieux des sources miraculeuses*. Le Bugue : PLB éditeur, 1988

COLIN, Hélène. *Guérir en Limousin : les Bonnes Fontaines en Haute-Vienne*. Limoges : Lucien Souny, 1989

## Crier au miracle L'espace thérapeutique de Lourdes

En 1858, Bernarde-Marie Soubirous, dite Bernadette Soubirous, habitante de Lourdes dans les Hautes-Pyrénées, est témoin d'une série d'apparitions de la Vierge dans une grotte au bord du cours d'eau local. Ces apparitions sont bientôt authentifiées par l'Église, Bernadette se fait religieuse à Nevers et Lourdes attire vite des milliers de pèlerins et de malades, devenant le plus grand lieu de pèlerinage thérapeutique du christianisme. Voici, grossièrement et succinctement résumée, l'histoire de la fondation du sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes. Il est vrai que le fait d'être réputé pour des guérisons miraculeuses n'est guère original pour un sanctuaire catholique, mais Lourdes a aussi pour mérite d'être un pèlerinage de la modernité, entièrement contrôlé par l'institution ecclésiale, où l'articulation entre la Vierge, la Grotte et Bernadette est pour le moins complexe et interroge le lien entre le catholicisme officiel de l'Église romaine et cette « religion locale » (terme que j'emprunte à que William A. Christian<sup>229</sup>), éminemment coutumière.

### MALADES

« MME. VANDAMME-DESMONS DE LILLE  
ATTEINTE DEPUIS SEPT ANS  
DE BRONCHITE GRAVE, D'HEMOPTYSIE  
ET DE NOMBREUSES CARENCES PULMONAIRES  
GUÉRIE PAR L'INTERCESSION  
DE N. D. DE LOURDES  
LE 15 AOUT 1886 »

Telle est l'inscription gravée sur l'une des centaines de plaques de marbre scellées aux murs de la basilique du Rosaire édifée sur le rocher des apparitions. Ce qui frappe, de prime abord, c'est l'acuité de la description clinique délivrant, en plus du nom du donateur et de sa provenance géographique, force détails sur les pathologies dont il a pu souffrir. Les plaques votives ne sont pourtant pas les seuls supports à rendre compte de l'importance prise, sur le sanctuaire de N.-D. de Lourdes, par le malheur organique. À la grotte par exemple, demeurent suspendues quelques béquilles, vestiges attestant la présence jadis étourdissante de dizaines de spécimens, qui font partie de ces ex-voto trop réalistes que l'on rechigne aujourd'hui à laisser en évidence.

Depuis les premières apparitions, les malades ainsi que le récit de leurs déboires physiologiques occupent à Lourdes une position importante, situation qui eut de nombreuses répercussions sur l'aménagement du sanctuaire et l'organisation des pèlerinages. Pour pourvoir à leur acheminement jusqu'à Lourdes, des rames de train sont spécialement aménagées dès 1897<sup>230</sup>. Deux structures d'hébergement appartenant au sanctuaire disposent aujourd'hui de chambres médicalisées et, pendant la saison des pèlerinages, un couloir d'accès est réservé aux chaises roulantes, parcours qui ressemble un peu aux pistes cyclables que l'on trouve désormais dans la plupart des agglomérations. Enfin, concernant les exercices de piété proprement dits, un chemin de croix spécifique a également été conçu.

En 1997, les services de statistiques du Domaine ont recensé 84 838 malades<sup>231</sup>, mais nombreux sont également ceux qui viennent à Lourdes sans se faire connaître de l'administration du sanctuaire. La délivrance d'une « carte de malade » par le Bureau Médical, sur présentation d'un dossier médical, permet de dénombrer et d'enregistrer les malades qui bénéficient en retour d'un certain nombre de prérogatives sur le domaine de la Grotte et dans la ville de Lourdes. Cette carte de malade, qui porte la signature du médecin responsable du Bureau Médical et qui fonctionne tant comme une attestation qu'un laissez-

<sup>229</sup> *Local Religion in Sixteenth-Century Spain*, Princeton, New Jersey : Princeton University Press, 1981.

<sup>230</sup> PIOT, Georges. « Le rail et les pèlerinages de Lourdes », *La vie du rail*, n°1313, 1971, p. 7.

<sup>231</sup> *Bulletin Officiel*, Bureau de Presse, Sanctuaire Notre-Dame de Lourdes, 1998.

passer, est épinglée bien en vue sur la poitrine du porteur. Signe distinctif, ce justificatif mentionne le nom du malade, son diocèse d'origine, sa nationalité ainsi que l'identité du médecin traitant.

Tous les observateurs de Lourdes l'ont noté, un statut privilégié est accordé aux malades pendant le temps du pèlerinage<sup>232</sup>. D'avril à octobre, la procession eucharistique constitue la manifestation la plus ostensible de ce traitement spécifique des malades, à tel point que cette cérémonie spectaculaire, qui prend à Lourdes des allures de Fête-Dieu quotidienne (affirmation de l'Église triomphante et exaltation du Corpus Christi), est également appelée procession des malades. Il est vrai que le catholicisme a encouragé ses souffrants et ses souffrantes, enclins à valoriser leurs peines et même, dans certains cas, à en redemander. Du reste, l'ethnologue est également averti de l'importance accordée aux récits de déboires organiques envisagés comme des signes d'élection dans certaines sociétés plus ou moins exotiques : je pense au personnage du chamane que de nombreuses maladies confortent dans son statut d'individu hors normes et doté de pouvoirs spécifiques. On ne saurait négliger, enfin, la place tenue par les médecins dans l'ordonnement du cortège qui sont, avec les membres du clergé, les plus proches du dais sous lequel est transporté le Saint-Sacrement. Ainsi, le médecin dirigeant le Bureau Médical défile-t-il tous les jours derrière le Corpus Christi, tandis que la foule s'attroupe, cherchant à jouir du meilleur point de vue possible sur la procession.

## LES HOSPITALITÉS

À Lourdes, la personne malade ou invalide est le plus souvent prise en charge par une Hospitalité. À l'origine et comme le rappelle le *Trésor de la langue française*, le terme « hospitaliers » désignait les membres de certains ordres militaires astreints aux trois vœux monacaux qui prenaient soin des pèlerins en Terre Sainte. Par la suite, le terme s'est appliqué à certaines congrégations religieuses vouées à l'assistance aux malades et aux indigents dans les hôpitaux. À Lourdes, si l'Hospitalité de Notre-Dame de Salut est une institution permanente, nombre d'hospitalités dites d'accompagnement composées de laïques désireux de « venir servir » prennent en charge les malades tout en assurant un service d'ordre<sup>233</sup>. Les pèlerinages officiels ont ainsi leur hospitalité propre, dont le statut varie selon qu'il s'agit d'une simple association ou d'une confrérie placée sous l'égide de l'évêque. Si certaines hospitalités semblent jouir d'un certain prestige (« c'est la crème » me confie cette dame anciennement hospitalière du Rosaire<sup>234</sup>), toutes sont extrêmement hiérarchisées, l'ancienneté et le mérite étant sanctionnés par des décorations, et contraintes par une stricte répartition sexuelle des tâches et un code vestimentaire (d'ailleurs beaucoup plus visible et complet pour les femmes, dont l'uniforme est calquée sur l'habit religieux, les hommes arborant le plus souvent un brassard et une paire de bretelles, véritable insigne, dont les couleurs et le matériau indiquent l'hospitalité d'appartenance ainsi que le grade du porteur). En outre, les différents pèlerinages mettent un point d'honneur à ce que les membres de leur hospitalité propre soient « tirés à quatre épingles », et cela est tout particulièrement vrai pour les femmes, notamment lors des processions où, convoyant les malades, elles sont au premier plan. Reconnaisables à leur tenue spécifique, ce sont les femmes également qui s'occupent des chambres et du réfectoire. Il est vrai qu'à l'origine, l'hospitalité de N.-D. de Salut, fondée en 1872 par le père d'Alzon assomptionniste, était une charitable et très aristocratique organisation féminine ayant pour pieux et premier dessein l'évangélisation de la classe ouvrière. Les hommes – volontiers appelés « brancardiers » plutôt qu'hospitaliers d'ailleurs – ont, quant à eux, un rôle que l'on pourrait qualifier d'encadrement : ils décident de l'ordonnement des malades avant chaque déplacement, veillent à ce que chacun soit à sa place et assurent un service de maintien de l'ordre vis-à-vis des autres pèlerins (ce sont eux qui tiennent les cordes de protection lors des cérémonies). Certains, appelés *commissaires*, ont de plus grandes responsabilités et une autorité accrue.

---

<sup>232</sup> Cf. DAHLBERG, Andrea. "The Body as a Principle of Holism. Three Pilgrimages to Lourdes" in *Contesting the Sacred. The Anthropology of Pilgrimages*, J. EADE et M.J. SALLNOW (eds.), Routledge, 1991, p. 37.

<sup>233</sup> Toujours selon les statistiques officielles, 6918 personnes ont pris part à l'activité de l'Hospitalité de Notre-Dame de Salut en 1997, mais le dénombrement exact des membres des hospitalités dites « d'accompagnement » (estimés tout de même à plus de 100 000 individus par an) s'avère malaisé.

<sup>234</sup> Le Rosaire est, avec le pèlerinage national du mois d'août, l'un des plus importants pèlerinages officiels de Lourdes. Organisé par les dominicains, il a lieu au début du mois d'octobre et a son hospitalité propre.

« On est toujours très bien placées pour les cérémonies » explique une hospitalière. De fait, la qualité d'hospitalier permet de profiter d'un accès privilégié puisque les malades étant toujours, on l'a dit, mis en avant, les personnes qui les accompagnent jouissent, elles aussi, d'un statut prioritaire alors que la masse des pèlerins est contrainte de patienter, de faire la queue et est bien souvent reléguée au fond des édifices religieux lors des célébrations. À Lourdes, le fait d'être « bien placé » est une véritable valeur, selon cette importance topographique de la pratique dévotionnelle qui consiste à être « le plus près possible » des reliques ou de l'image d'un saint, de préférence « aux pieds mêmes de la statue ». En contrepartie, les membres des différentes hospitalités peuvent rarement s'asseoir et ils sont obligés, après avoir tiré les chariots ou poussé les fauteuils, de rester debout pendant des heures.

## L'EAU

C'est en public, le 25 février 1858, lors de la neuvième apparition et sur injonction de la Vierge, que Bernadette mit à jour la source miraculeuse. « Allez boire à la fontaine et vous y laver » aurait dit « l'apparition ». De fait, des piscines furent rapidement construites afin que les pèlerins puissent s'immerger dans l'eau de la source. On aménagea également diverses fontaines et robinets, si bien que tout un chacun eut la possibilité de recueillir « l'eau de Lourdes » au moyen des récipients les plus divers. Car, si le pèlerin a généralement à cœur d'emporter avec lui un « petit quelque chose » (médaille de la Vierge, chapelet, reproduction de la grotte, etc.), à plus forte raison désire-t-il rapporter l'eau de la fontaine miraculeusement découverte par Bernadette.

L'ouverture des piscines est contrainte par des horaires stricts qui varient en fonction de la saison. L'hiver, elles sont ouvertes deux heures par jour : de dix heures à onze heures en matinée, puis de quinze à seize heures. À cette époque, étant donné la moindre affluence, une seule piscine accueille les pèlerins, hommes et femmes confondus. Pendant la saison des pèlerinages (d'avril à octobre), les piscines sont réparties par sexe : elles sont au nombre de sept pour les hommes et de dix pour les femmes. Des rideaux à rayures s'ouvrent sur chacune des piscines individuelles disposées en enfilade. L'espace se compose d'une sorte de plate-forme meublée par huit chaises ; en contrebas, se trouve la piscine proprement dite, qui est en réalité une baignoire en pierre. Sur les murs sont suspendues des serviettes ainsi que des harnais pour le bain des malades. Une statue de la Vierge est accrochée en surplomb de la piscine ; deux autres sont posées sur le rebord du bassin où elles côtoient un pot contenant de l'eau de la source accompagné d'un gobelet afin que « les baigneurs ne boivent pas l'eau du bain ». Après immersion, les fidèles ne se sèchent pas le corps.

La question de l'eau est une question délicate puisqu'il est explicitement interdit d'en faire commerce. Pourtant, cette eau est sollicitée de toutes les parties du monde et le sanctuaire a dû mettre en place un système de diffusion : il est possible d'en commander par l'intermédiaire du Bureau des Offrandes, par courrier uniquement. Certains commerçants expédient aussi de l'eau à leurs « clients les plus fidèles » (manière indirecte de vendre un bidon), affirmant, à l'instar du Sanctuaire, que seuls le contenant et la manipulation sont payants. Reste que la meilleure manière de se procurer de l'eau de Lourdes est encore d'aller la recueillir soi-même aux robinets aménagés à gauche de la grotte, opération qui occasionne un grand déballage de toutes sortes de flacons, bouteilles et gourdes en forme de Vierge couronnée.

On sait que les vertus curatives des fontaines dites « guérissantes » sont bien connues de la tradition folkloriste française<sup>235</sup> et ce seul colloque leur consacre de nombreuses conférences. L'eau de Lourdes, pourtant, largement prise en charge par l'institution, doit aussi être considérée dans son rapport avec les sacramentaux gérés par l'Église. Elle est foncièrement ambivalente puisqu'elle se doit d'être tout à la fois naturelle (il importe de la considérer comme une eau ordinaire, du moins du point de vue de sa composition chimique) et extraordinaire (sa découverte est attribuée à un événement surnaturel, l'apparition mariale).

## MIRACULÉS, RÉCITS ET DÉNOMBREMENT

---

<sup>235</sup> Notamment SÉBILLOT, Paul. *Les eaux douces*, Paris : Imago, 1983, p. 89-111 [1<sup>ère</sup> éd. in *Le Folklore de France*, 1904-1906].

Si l'affluence des malades a de telles conséquences logistiques et topographiques, et si l'eau de Lourdes est mondialement réputée, c'est bien en vertu de la renommée miraculeuse du sanctuaire. L'établissement de registres de miracles (*miracula*) n'est pas un phénomène récent et, concernant la France médiévale, Pierre André Sigal en a décrit les étapes traditionnelles : interrogatoire, mise à l'épreuve et enquête<sup>236</sup>. La reconnaissance et la diffusion de tels événements a donc très tôt été mise à l'honneur par les sanctuaires chrétiens.

Je vais rappeler brièvement la procédure officielle de reconnaissance du miracle en vigueur à Lourdes qui est, semble-t-il, le seul sanctuaire à s'être doté d'un Bureau Médical (anciennement Bureau des Constatations Médicales), dont le médecin responsable est désigné par l'évêque. Après constatation par le Bureau, une deuxième instance doit valider les cas de « guérisons extraordinaires », le Comité Médical International de Lourdes (CMIL)<sup>237</sup>, présidé par l'évêque de Tarbes et Lourdes, dont tous les membres sont chrétiens et dont la séance annuelle est inaugurée par une messe. C'est bien entendu l'Église seule qui a, en dernier lieu, l'autorité de reconnaître le miracle puisque ce rôle incombe à l'évêque du diocèse d'origine de la personne guérie.

Une volonté de rationalisation est donc manifeste avec le recours à une caution « scientifique » et l'usage d'un outil de la modernité, le dossier médical. À l'époque même des apparitions, des guérisons furent enregistrées par les autorités et nombreuses sont les thèses de médecine consacrées aux « guérisons de Lourdes ». Il est même un prix Nobel de médecine, Alexis Carrel, à avoir écrit *Le voyage de Lourdes* (Plon, 1949). Mais il faut aussi se souvenir de toute une littérature médicale qui, au siècle des apparitions, vantait les mérites du thermalisme, du « grand air » et des « villes d'eaux ». Du reste, on l'a dit, le nom du « médecin traitant » côtoie, sur la carte de malade, l'identité du porteur, mais aussi le nom du diocèse dont il dépend. Il existe également une Association Médicale Internationale de Lourdes, présidée par le directeur de Bureau Médical. L'historien Yves Chiron, auteur entre autres de *Enquête sur les miracles de Lourdes* (Perrin, 2000) est membre de l'AMIL. Bien entendu, les miracles de Lourdes eurent aussi leurs détracteurs parmi les médecins, à l'image du couple Valot (Thérèse et Guy Valot, *Lourdes et l'illusion*).

Un soin tout particulier est porté au dénombrement et à l'exposition des cas de miracles et, sur le sanctuaire, les photographies des miraculés sont thésaurisées et exposées dans une salle ouverte au public. La plupart de ces photographies sont postérieures à la guérison, mais on peut aussi observer certains clichés « avant » et « après », images spectaculaires où sont exhibées à l'envi les plaies et autres affections révolues. En parcourant cette galerie de portraits, on constate vite la prédominance des femmes avec, parmi elles, une bonne part de religieuses. C'est la grotte qui sert de décor privilégié, la grotte devant laquelle la plupart des individus prennent la pose dans leur tenue d'hospitalière ou de brancardier, rôle auquel ils se sont voués en reconnaissance pour la grâce reçue.

À chaque personne miraculée est attribué un numéro qui correspond à son classement chronologique dans la liste des reconnaissances (les miraculés de Lourdes sont, à ce jour, au nombre de 66, le dernier en date remontant à 1999 seulement. Il faut cependant leur adjoindre les milliers de guérisons inexplicables que le sanctuaire ne se prive pas de mettre également en valeur), viennent ensuite l'état-civil et l'origine géographique du malade (ville, pays), puis la description de la maladie<sup>238</sup>, la date de la guérison ainsi que l'âge de l'individu au moment de cette guérison, pour terminer par la date de déclaration du miracle et le nom du diocèse l'ayant proclamé. Pour les miraculés récents les plus célèbres, existent aussi des récits retraçant l'historique de la guérison. Ces récits, éminemment descriptifs, racontent le pèlerinage du miraculé (dont on a pris soin de mentionner la situation familiale, géographique et professionnelle) et font volontiers état de ses retours réguliers sur le sanctuaire après la guérison, au titre de brancardier par exemple. Il faut signaler à cet égard que, à côté de l'exposé médical, l'institution prend en considération, entre autres critères, la « spiritualité » de la personne guérie ainsi que les répercussions éventuelles sur l'entourage de cette dernière – la conséquence exemplaire d'une guérison miraculeuse étant, bien entendu, la conversion, conversion qui est aussi, soit dit en passant, un motif courant dans les

---

<sup>236</sup> *L'homme et le miracle dans la France médiévale (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)*, Paris : Cerf, 1985, p. 147-155.

<sup>237</sup> Anciennement Comité médical national (CMN, 1947), puis internationalisé en 1954.

<sup>238</sup> Ces trois derniers points sont identiques à ceux généralement retenus dans les récits de miracles établis par les hagiographes médiévaux : « sur la nature des questions que l'on posait, le contenu des récits de miracles donne une réponse indirecte, de même que les affirmations de plusieurs hagiographes indiquant avoir noté scrupuleusement le nom, le lieu d'origine, la maladie dont souffraient les miraculés. », SIGAL, *op. cit.*, 1985, p. 151-152.

récits hagiographiques légendaires. On comprend bien, dès lors, l'importance des actes de consécration consécutifs aux guérisons.

Ces compilations exposent donc, avec force détails, la nature de la pathologie et multiplient les « preuves » de sa disparition. Cela donne des descriptions cliniques effrayantes relatant l'évolution de la maladie, ses traitements infructueux ainsi que les noms des médecins et autres professeurs que le malade a été amené à consulter. Il ressort toujours de ces descriptions effectuées en jargon médical une morbidité certaine. Des livrets où abondent ces extraits de dossiers médicaux complétés par des radiographies sont même en vente à la librairie du sanctuaire<sup>239</sup>.

Tout en demeurant des personnes d'exception touchées par la grâce divine, les miraculés tombent dans une sorte de nomenclature publique que tout un chacun peut consulter. Ainsi répertoriés, ils font bel et bien partie du patrimoine miraculeux de Lourdes. En quoi toutefois ces récits de miracles diffèrent-ils de ceux consignés dans les recueils médiévaux ? Si l'exposé méticuleux des vaines cures antérieures à la guérison définitive semble déjà caractéristique des procès en béatification et canonisation<sup>240</sup>, s'opère néanmoins à Lourdes, une indéniable restriction du champ possible des miracles : ces derniers sont strictement individuels et confinés à l'ordre de la guérison physique puisque l'évaluation d'un miracle dont le bénéfice serait de type collectif n'est pas possible. Plus de place pour les disettes, inondations, sécheresses, épidémies, guerres et autres fléaux ou calamités. Il n'y a pas de place non plus pour ces maux bénins que sont par exemple les verrues ou encore les croûtes de lait du nourrisson, pour lesquels on sollicite volontiers tel ou tel saint.

## LA VOYANTE DE LOURDES

L'examen des guérisons de Lourdes nécessite en outre de s'intéresser à l'étude de ce que la théologie désigne par le vocable d'intercession, qui correspond à une relation de patronage entre une figure tutélaire et une collectivité ou un individu, impliquant des obligations mutuelles. Dans le catholicisme, les pouvoirs thaumaturgiques d'un saint se manifestent le plus souvent par des miracles accomplis après sa mort, par l'intermédiaire de ses reliques notamment. Or, en matière de guérisons, la réputation de Bernadette, plutôt solide de son vivant, s'estompe rapidement au profit de la Vierge de Lourdes, mais aussi sans aucun doute de la « grotte » et de la source miraculeuse. L'image de Lourdes, en effet, c'est avant tout la grotte, ou plutôt ce que les commerçants d'articles de piété appellent « l'apparition ». Il est significatif, à cet égard, de noter que l'histoire de la fondation du sanctuaire atteste, non pas une apparition, mais une série de dix-huit apparitions de la Vierge à Bernadette, échelonnées entre le 11 février et le 16 juillet 1858, sans compter les dizaines d'apparitions non reconnues car nombreux furent les habitants qui ne manquèrent pas d'affirmer, eux aussi, avoir vu la Vierge et bien d'autres personnages célestes encore. Tous furent vite discrédités au profit de la seule voyante légitime. Comme le fait remarquer Philippe Bruneau, contrairement à l'apparition de La Salette, apparition unique qui fut diffusée sous forme de trois scènes distinctes, les apparitions de Lourdes, au nombre de dix-huit, sont résumées en une image unique<sup>241</sup>.

C'est d'ailleurs la grotte que l'on vient toucher et embrasser, c'est contre sa paroi que l'on frotte divers objets, fabriquant ainsi des reliques, et ce sont encore des « grottes de Lourdes », reproductions à échelle réduite en vente dans les innombrables boutiques de la ville, qui sont laissées en ex-voto dans de nombreux sanctuaires quand elles ne tiennent pas lieu de mobilier funéraire. Jadis déposés directement dans la grotte, les cierges votifs trouvent aujourd'hui place sur des brûloirs disposés à droite de celle-ci, aménagement qui permet au visiteur de déambuler d'abord dans la cavité sacrée. On sait aussi quelle importance est accordée à la pratique qui consiste à faire brûler un cierge « sur place » et, lorsque l'affluence devient trop grande, c'est à contrecœur et non sans craintes que les pèlerins sont parfois forcés d'abandonner leurs cierges aux employés chargés de les faire brûler par la suite.

---

<sup>239</sup> C'est le cas par exemple de l'ouvrage du docteur MANGIAPAN (*Les Guérisons de Lourdes. Étude historique et critique depuis l'origine à nos jours*, Lourdes : Œuvre de la Grotte, 1994), médecin chrétien qui dirigea le Bureau Médical de 1972 à 1990.

<sup>240</sup> BURKARDT, Albrecht. « Voyage de dévotion et quête du miracle » in *Rendre ses vœux, les identités pèlerines dans l'Europe moderne (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> s.)*, Ph. BOUTRY et al. (éds.), Paris : Éd. de l'EHESS, 2000, p. 506.

<sup>241</sup> BRUNEAU, Philippe. « Les grottes de Lourdes », *Revue d'archéologie moderne et d'archéologie historique (RAMAGE)*, n°4, 1986, p. 151.

Si la statue officielle de la Vierge de Lourdes, offerte par deux pieuses demoiselles en 1864 seulement, trône dans une niche du rocher, Bernadette, pour sa part, n'a pas sa place devant la véritable grotte des apparitions où seule une plaque commémore sa présence (le sanctuaire détient tout de même une côte de Bernadette, relique portée en procession le 18 février à l'occasion de la fête de la sainte). L'absence de Bernadette est également manifeste, si l'on peut dire, sur les plaques votives scellées aux murs des édifices religieux du sanctuaire. Celle à qui l'on rend grâce, c'est bien la Vierge, et pas n'importe quelle Vierge, Notre-Dame de Lourdes. La voyante de Lourdes fut pourtant canonisée en 1933 et on dispose, la concernant, de nombreux témoignages et photographies ; aussi est-il étonnant de constater que cette dernière demeure « la petite bergère de Lourdes », sans compter que cette mythologie fondatrice du sanctuaire profite aussi à la narration de certaines guérisons. Ainsi, lorsque une vendéenne, Madame Marchée, est « miraculeusement » guérie de sa cécité, les commentateurs ne manquent pas de souligner sa condition passée de jeune bergère. On rapporte de surcroît qu'elle était illettrée au moment de sa première communion<sup>242</sup>, au même titre que la voyante de Lourdes.

Il est vrai que Bernadette Soubirous était l'aînée d'une famille indigente de la ville, vraisemblablement mal nourrie et en mauvaise santé. Elle restera d'ailleurs mal portante jusqu'à sa mort en 1879, au Couvent des Sœurs de la Charité de Nevers. Si cette image de Bernadette religieuse, à travers la photographie de sa dépouille mortuaire exposée dans sa châsse, c'est-à-dire l'image canonique de la sainte, fut largement diffusée ; c'est néanmoins en costume local typique qu'on préféra voir poser la voyante de Lourdes. La Vierge eut, pour sa part, la courtoisie de s'exprimer en dialecte local<sup>243</sup>, affirmant être « l'Immaculada conceptiou », curieuse appellation dans laquelle le patois investit une notion théologique officielle. Bernadette et ses brebis sont pourtant loin de figurer uniquement sur les cartes postales ou les grottes en plâtre des magasins d'articles de piété puisque la statuaire officielle du Domaine de la Grotte leur réserve elle aussi une place de choix et que nombre d'occurrences littéraires y font également référence, à commencer par le très populaire *Notre-Dame de Lourdes* rédigé par Henri Lasserre qui dresse l'édifiant tableau de la pauvre petite bergère, pieuse et innocente, préservée des travers du « monde » dans son paysage de montagne<sup>244</sup>. Or Bernadette était d'abord une citadine – certes habitante d'une ville fort modeste – qui aurait gardé des bêtes chez son ancienne nourrice dans un village des environs nommé Bartrès, emploi qui n'aurait pas excédé quelques mois et qu'elle n'a jamais exercé à Lourdes, encore moins devant la grotte des apparitions. Elle fut, en revanche, employée comme servante au comptoir du cabaret appartenant à sa tante et marraine, condition fort éloignée du tableau édifiant et bucolique de l'iconographie et des *Histoires* des apparitions, surtout lorsque l'on connaît l'horreur des clercs à l'égard de ce lieu de licence et de « perdition » que fut précisément le cabaret. Reste à savoir pourquoi Bernadette, dont on a les moyens de connaître avec précision la biographie, persiste dans cette *Vie* pastorale légendaire.

On connaît bien l'attention romantique à la montagne en général et l'attrait pour le folklore local. On sait par ailleurs que, dans sa dimension locale et traditionnelle, le culte des saints privilégie les chapelles foraines tandis que les marges constituent un motif courant dans le légendaire d'inventions miraculeuses d'images<sup>245</sup>, autant de dévotions qui se démarquent de la liturgie proprement paroissiale. À Lourdes, le rocher de Massabielle, lieu déconsidéré et effrayant, est situé aux confins de la ville et au bord d'un cours d'eau que Bernadette et ses compagnes sont obligées de traverser. Un personnage champêtre par excellence est donc particulièrement qualifié pour se rendre dans un tel endroit. À Betharram, site distant de Lourdes de quelques kilomètres seulement, la Vierge serait apparue à des bergers au XIV<sup>e</sup> siècle. De même, ainsi que les premiers observateurs puis les historiens de Lourdes n'ont pas manqué de le faire remarquer, les événements survenus en 1858 rappellent étrangement la fondation du proche sanctuaire de Garaison, également pourvu d'une source, et où, au XVI<sup>e</sup> siècle, la Vierge serait apparue

---

<sup>242</sup> REUMONT DE POLIGNY, M. Z. *L'Histoire complète de N.-D. de Lourdes et de la petite Bernadette suivie de pièces justificatives, notes et récits de miracles*, Paris : Teillon, 1924, p. 306. Madame Marchée n'a pourtant pas été canoniquement reconnue comme une « authentique miraculée » de Lourdes puisqu'on ne trouve pas trace de sa guérison dans la nomenclature officielle.

<sup>243</sup> Sur cette question, on peut consulter LAGRÉE, Michel. « Langue céleste et langue régionale au XIX<sup>e</sup> siècle » in *Religion et modernité, France XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.*, Rennes : PU de Rennes, 2002, p. 221-230.

<sup>244</sup> éd. ill., Paris : Société générale de librairie catholique, Victor Palmé, 1877, p. 20-23, [1<sup>ère</sup> éd. 1869].

<sup>245</sup> Cf. ALBERT-LLORCA, Marlène. *Les Vierges miraculeuses. Légendes et rituels*, Paris : Gallimard, 2002.

trois fois à une toute jeune gardienne de troupeaux, demandant l'édification d'une chapelle. N'oublions pas non plus ces références, tant dans les différentes mises en récit des apparitions que sur certains articles de piété, à d'autres illustres bergères, tout aussi légendaires, que sont sainte Geneviève et surtout Jeanne d'Arc, dont le culte connaît un nouvel essor à l'époque même de la popularité croissante du sanctuaire de Lourdes<sup>246</sup>. La rusticité de Bernadette doit être pensée dans la continuité des récits de fondation de sanctuaires agrestes ainsi qu'au regard de l'étiologie de la « réputation de sainteté ».

## LES RÉPLIQUES DE LA GROTTE

« Mais pour que la reproduction soit désirée, il faut que l'original soit idolâtré »

Umberto Eco

*La guerre du faux* (1985, p. 37).

Au cours des siècles, l'instauration d'un lien de patronage entre une localité et un saint personnage a bien souvent échappé au contrôle de l'Église, phénomène qualifié de « religion civique » ou encore de « religion locale »<sup>247</sup>. L'élection d'un saint patron entraînait alors une forme de « droit de propriété » ainsi qu'une rivalité de fait entre patronages, le saint ou la Vierge de tel ou tel endroit étant considéré comme un saint ou une Vierge spécifique<sup>248</sup>. La Vierge de Lourdes, elle aussi, est devenue une Vierge singulière, disposant d'un autel dans de nombreuses églises. Bien souvent, ce n'est pas uniquement la statue bleue et blanche de Notre-Dame de Lourdes qui est ainsi représentée, mais une véritable grotte de Lourdes, généralement reconstruite à une échelle réduite. Cette situation est finalement si peu commune que, en dépit de La Salette, on serait bien en peine de citer d'autres sanctuaires répliqués de la sorte. Est-ce faute de reliques que la grotte de Lourdes, dotée d'une iconographie spécifique et stable, facilement identifiable, a été reproduite à travers le monde ? Si l'on admet, avec Philippe Bruneau, que la grotte, en tant qu'image, est « réitérable à un nombre infini d'exemplaires »<sup>249</sup>, il faut bien reconnaître aussi que la frontière avec la relique est parfois floue, telle cette grotte de Lourdes édifiée à Bazouges (Mayenne), qui comporte des « pierres extraites de la vraie grotte »<sup>250</sup>.

Certaines de ces répliques ont vu le jour très rapidement après les apparitions : le sanctuaire d'Oostacker (Belgique) est fondé dès 1870, édifié à l'initiative de la marquise de Courtebourne qui fait construire, sur ses terres, une imitation de la grotte de Lourdes, flanquée d'une statue de Bernadette et même d'un aquarium. Le sanctuaire, quasi identifié à l'original, connaît une rapide popularité : « Les voyageurs qui quittaient la gare de Gand étaient d'abord étonnés d'y trouver des voitures avec l'inscription : *pour Lourdes*<sup>251</sup>. » Sur place, s'observent les mêmes manipulations d'objets : « À Oostacker, comme à Lourdes, écrit encore l'abbé Scheerlinck, on glisse sa carte de visite dans les fentes du rocher et on dépose ses désirs aux pieds de Marie<sup>252</sup>. » En 1875, un paysan, Pierre de Rudder, se rend au sanctuaire d'Oostacker où il est subitement guéri d'une fracture ouverte de la jambe. En cela, la copie fonctionne sur le modèle du pèlerinage local. Sa guérison est toutefois déclarée miraculeuse par l'évêque de Bruges en 1908<sup>253</sup>, année du cinquantenaire des apparitions, inaugurant la série de miracles reconnus cette même année (une vingtaine) et, partant, la procédure de reconnaissance canonique puisque les guérisons antérieures avaient été déclarées « miraculeuses » par mandement de l'évêque de Tarbes en 1862, simultanément à la reconnaissance des apparitions. Depuis lors, Pierre de Rudder occupe le rang numéro 8 dans la nomenclature des miraculés de Lourdes, dont il est l'un des plus illustres membres.

Ce cas montre que le miracle, pour être reconnu, n'a pas obligation de se produire à Lourdes, mais il importe qu'il soit qualifié de miracle *de* Lourdes. Pour l'institution, en effet, la réplique et ses éventuels particularismes locaux sont annulés par le sanctuaire original des Pyrénées. En conséquence, il ne peut

<sup>246</sup> AMALVI, Christian. *Le goût du Moyen-Âge*, Paris : Plon, 1996, p. 96-114.

<sup>247</sup> Respectivement par André VAUCHEZ et William A. CHRISTIAN.

<sup>248</sup> W. A. CHRISTIAN, *op. cit.*, p. 178.

<sup>249</sup> *Op. cit.*, p. 159.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>251</sup> SCHEERLINCK, Émile. *Lourdes en Flandre ou la dévotion de la Vierge immaculée à la grotte d'Oostacker*, Gand : Soc. De S. Charles Borromée, 1876, p. 107.

<sup>252</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>253</sup>

véritablement y avoir de miracle d'Oostaker car il ne peut s'agir d'un miracle, à défaut d'être un miracle de Lourdes. D'ailleurs, Pierre de Rudder ne se rend-il pas au « vrai » Lourdes en pèlerinage d'action de grâces trois ans après les événements où il se présente au Bureau des Constatations médicales ? Un moulage de ses os miraculés est conservé par le sanctuaire, étrange témoignage corporel rappelant tout à la fois la relique traditionnelle et l'ex-voto anatomique. Ce type d'évènement devrait être interprété comme un signe de l'ubiquité de la Vierge. Dans les faits, pourtant, cette dernière se dissémine dans une multitudes de Vierges singulières, et N.-D. de Lourdes n'est pas n'importe quelle Vierge, rappelant la dispute des patronages entre communautés distinctes.

Ainsi donc, l'espace thérapeutique de Lourdes ne se limite pas à la grotte des apparitions inscrite dans son paysage de montagne ni même au Domaine de la Grotte édifié alentour, scrupuleusement circonscrit au moyen de clôtures et surveillé par des gardiens. L'espace thérapeutique de Lourdes s'étend aussi à l'ensemble des répliques de la grotte édifiées à travers le monde, situation, on l'a dit, exceptionnelle pour un sanctuaire catholique. Il est vrai que, dans le contexte médiéval notamment, les reliques remplissaient cette fonction de dissémination. Ici, c'est « l'apparition » elle-même qui investit ce rôle et qu'il faut comprendre comme un tout, mêlant l'image de la Vierge, la grotte, l'eau de la fontaine et, dans une moindre mesure, Bernadette.

Anne MANEVY

**(Bouches-du-Rhône) Docteur en anthropologie sociale et historique de l'Europe**

## Les « Notre-Dame de Bon Lait » : dévotions, rituels et antécédents préchrétiens, spécialement en Bretagne

Condition *sine qua non* de la survie et du développement du nourrisson, le lait – abondant si possible – est à la fois un aliment et un symbole de vie universels. Il n'est donc guère utile d'insister trop longtemps sur le fait que la bonne lactation et montée de lait chez les mères allaitantes ont de tous temps constitué à la fois un enjeu vital pour les nouveau-nés et un souci primordial pour ces mères et pour les communautés intéressées par la bonne croissance de leurs membres les plus jeunes et les plus dépendants. On peut aisément imaginer dans ces conditions, spécialement sur la longue durée ayant précédé l'avènement de l'allaitement artificiel (laits « maternisés », biberons stérilisés), l'intérêt, le souci, mais aussi parfois l'angoisse manifestés par les mères allaitantes ou par les nourrices face au tarissement, à l'insuffisance (hypogalaxie) ou à l'absence totale de lait (agalaxie). En outre, ce manque cruel de lait était parfois aussi stigmatisé socialement par l'attribution de sobriquets peu délicats, tels que *une Marie-pisse-trois gouttes* qui désignait en Bretagne une femme jugée médiocre nourrice (Sébillot 1968 : I, 31).

Parmi l'arsenal des moyens mis en œuvre pour favoriser la lactation des mères ou des nourrices (Sébillot 1908 : 39-45 ; Van Gennep 1998 : I, 118), l'un des préférés en pays chrétien fut – et reste encore parfois – le recours à l'invocation de cette Mère par excellence qu'est la Vierge Marie. C'est pourquoi je me propose d'étudier dans cette communication les dévotions et rituels adressés à des Vierges qui, notamment en Bretagne, passent pour avoir le pouvoir de favoriser une lactation abondante. Je mentionnerai d'abord rapidement quelques dévotions officielles encouragées par l'Église et le clergé local, puis je m'étendrai plus longuement sur les pratiques populaires non orthodoxes. En examinant enfin quelques sites sacrés importants comportant à la fois un sanctuaire marial et une fontaine lactogènes, ainsi que l'ancrage calendaire de ces pratiques, je m'efforcerai de mettre en lumière les antécédents préchrétiens de ces sites et d'éclairer la nature des figures sacrées féminines ayant très souvent précédé la Vierge sur ces lieux.

### Vocables *Notre-Dame* d'origine populaire et autres vocables des Vierges lactogènes

Mère unique et Mère à vocation universelle pour la théologie officielle (*Mater Omnium, Nutrix Omnium*), la Vierge Marie a aussi la particularité de pouvoir se diffracter localement à travers le système d'appellation, si prévalent depuis le XII<sup>e</sup> siècle, des *Notre-Dame* de tel ou tel lieu ou des *Notre-Dame* des mille et une Joies et Souffrances chrétiennes. Mais on constate que ce système dénominatif officiel déjà extrêmement prolifique n'est pas le seul et qu'il en existe en fait un autre, d'origine populaire, qui génère des vocables fonctionnant en parallèle par rapport aux vocables officiels et faisant ainsi figure de sobriquets populaires<sup>254</sup>. C'est à cette dernière catégorie de vocables-sobriquets que se rattachent des vocables *Notre-Dame* qui affichent directement la spécialisation lactogène de la Vierge et qui reflètent sa dimension maternelle et nourricière (lat. *Virgo* ou *Maria lactans*)<sup>255</sup>. Ils s'appliquent aussi bien aux chapelles qu'aux statues et parfois aux deux sur un même site. Au cours de mes recherches, j'ai relevé l'existence de quatre vocables principaux de cette nature : *N.-D. de Bon Lait*, *N.-D. de Crée-Lait*, *N.-D. du Lait* et *N.-D. du Sein*. Un report sur carte, comme celui que j'avais fait dans le cas des saints imaginaires substitués, montrerait en outre une nette distribution régionale de ces divers vocables populaires.

- 8) *N.-D. de Bon Lait* est un vocable de l'Ouest de la France. C'est l'un des deux vocables populaires de la chapelle officiellement appelée en français *N.-D. de Kergonet* en Gestel (Morbihan) ou *Itron Varia ar Gergonet* en breton. C'est aussi le vocable d'une statue de la Vierge allaitante (*Virgo lactans*)<sup>256</sup> à Saint-Chartres (Vienne)<sup>257</sup>.

<sup>254</sup> Parlant du Moyen Âge, Didier Lett a aussi bien saisi une autre expression de cette dualité : « Le développement du culte marial est à la fois « populaire » et orchestré, canalisé, institutionnalisé par l'Église. » (1997 : 264).

<sup>255</sup> Du point de vue iconographique, la Vierge nourrice, *Virgo lactans*, est le type le plus ancien de tous. Il figure déjà au II<sup>e</sup> siècle sur la fresque de la catacombe de Priscille (Réau 1957 : II, 2, 96). D'après M. Warner, la plus ancienne représentation en Occident d'une *Maria lactans* figurerait sur une mosaïque du XII<sup>e</sup> siècle sur la façade de Sainte-Marie-au-Transtévère à Rome (1989 : 189).

<sup>256</sup> Statue ou peinture représentant la Vierge allaitant l'Enfant-Jésus, un sein découvert.

<sup>257</sup> Un site Internet américain indique un sanctuaire de Bon Lait à Persac (Vienne), mais on n'en trouve nulle mention dans l'ouvrage fort complet de R. Mineau et L. Racinoux (1995). Il doit y avoir confusion.

- 1) *N.-D. de Crée-Lait* est un vocable populaire<sup>258</sup> qui semble particulier au département de la Loire-Atlantique. On le rencontre à Nantes où la Vierge était invoquée sous ce nom ou sous celui de *Bonne Vierge de Crée-Lait* par les mères, car elle passait pour favoriser la lactation. La statue était placée dans une niche ou dans une sorte de grotte formant un petit monument orné dans le goût du XV<sup>e</sup> siècle sur les ponts situés près de l'église Sainte-Croix (pont de la Belle-Croix et pont de la Madeleine). Elle y formait une triade, étant placée entre les statues de saint Gilles et saint Leu (ou Laud) (Pied 1906 : 183-184)<sup>259</sup> ; *N.-D. de Crée Lait* est aussi le vocable populaire de l'actuelle chapelle *N.-D. des Champs* à Vieillevigne (sur la route de Montaigu).
- 1) *N.-D. du Lait* est le nom de six Vierges locales situées dans l'est et dans le sud de la France. C'est tout d'abord celui d'une Vierge noire appelée également *N.-D. Trouvée* à Pouilly-en-Auxois (Côte-d'Or) dans la chapelle *N.-D. de la Motte*. C'est aussi celui d'une chapelle à Aigrefeuille sur la commune de Bâgé-la-Ville (Ain). Un reliquaire de *N-D du Lait* est également signalé en Haute-Savoie, mais je n'ai pu le localiser de façon précise (peut-être à Entremont ?). Pour le sud, on rencontre des variantes occitanes, telles que *Nostra-Dama de la Lach* (« du Lait ») qui désigne une Vierge assise allaitante, en bois polychrome de style populaire, conservée au musée d'Espalion (Aveyron) (Nègre 1975 : 15)<sup>260</sup>. On connaît aussi une chapelle *N.-D. du Lait* à Cadalen (Tarn), vocable populaire de *N.-D. de Cadalen* (Nègre 1975 : 20). C'est enfin le nom populaire français d'une Vierge du Rosaire à La Cassaigne (Aude)<sup>261</sup>. Une plaque située à la base de la statue lui donne aussi le nom mi-français mi-occitan de *Nostro-Dame-del-Lait*, tandis qu'un document écrit l'appelle *Nostro-Damo-de-la-Lait*. À noter que *N.-D. du Lait* est l'équivalent français de l'italien *Madonna del Latte* (Lionetti 1988 : 27 et passim)<sup>262</sup>.
- 3) Le vocable *N.-D. du Sein* est unique à ma connaissance et constitue, avec *N.-D. de Bon Lait*, le second sobriquet populaire de l'officielle *N.-D. de Kergornet* en Gestel (Morbihan)<sup>263</sup>. En marge du vocable *N.-D. du Sein*, on peut noter aussi que c'est sans doute par attraction phonétique populaire ou par un « pieux » jeu de mots que la statue-reliquaire de la Vierge d'Entremont (Haute-Savoie) appelée *N.-D. de Tous les Saints* et contenant une fiole dite *ampoule du lait de la Vierge* favorise aussi la lactation des mères et des nourrices (Merceron 2002 : 556)<sup>264</sup>.

À côté de ces quatre vocables explicitement « lactogènes », d'autres Vierges locales et sanctuaires marials, notamment en Bretagne, sans afficher directement leur spécialité lactogène représentent néanmoins des pôles de dévotion et des sites très importants pour la bonne lactation des mères et des nourrices. C'est le cas pour la chapelle de *N.-D. du Ménez Guen* ou *du Mont-Blanc* près de Locminé (Morbihan), de la chapelle de *N.-D. Tréguron* en Tréguron (un hameau de Gouézec dans le Finistère), de

<sup>258</sup> Selon P. Sébillot, *Crée* a ici le sens précis d'« Augmente » (1905 : II, 236, n. 3).

<sup>259</sup> Le monument se trouvait du côté ouest en face de l'auberge de la Boule d'Or. Il avait été érigé pour perpétuer le souvenir du supplice de Gilles de Rais en 1440 sur le site de l'Hôtel-Dieu. Selon certains, il fut démoli vers 1866 (Pied) ou en 1848 selon d'autres (<http://mythofrancaise.asso.fr/mythes/cadres/NAtopoC.htm>). Il exista pendant un certain temps ensuite une *rue Bonne Vierge-de-Crée-Lait* (Pied).

<sup>260</sup> Il existe au Portugal une *Nossa-Senhora da Leite* (« N.-D. du Lait ») à l'extérieur de la cathédrale de Braga, à l'arrière du chœur (dans la rue du même nom). Il s'agit d'une élégante Vierge allaitant l'Enfant-Jésus, placée dans une niche très décorée. Elle serait l'œuvre du sculpteur français Nicolas Chantereine.

<sup>261</sup> Elle pourrait dater de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (Nègre 1975 : 13).

<sup>262</sup> Signalons aussi au Liban une *N.-D. du Lait abondant* (chapelle Saidet Ed-Darr) à mi-chemin entre Bcharré et Hadchî, et une *paroisse N.-D. du Sein* à Zeaïtré (région de Jounieh) (sites Internet). Les Byzantins orthodoxes connaissent pour leur part le type iconographique de la *Panagia Galaktrophousa* « Vierge nourrice » ou « Vierge au lait », Vierge allaitant l'Enfant (Réau 1957 : II, 2, 72-73, 96-97).

<sup>263</sup> On disait aussi que *N.-D. de Kergornet* avait le pouvoir de rendre les vaches bonnes laitières et bonnes beurrières (site Internet). Une autre *N.-D. de Kergornet* est signalée à Pont-Aven. Sur cette statue, on peut voir l'Enfant-Jésus s'agripper au ventre de la Vierge pour parvenir à boire à son sein. «On dirait un petit kangourou», ajoute Edmond Rébillé ! (Rébillé et Penne 2002: 42).

<sup>264</sup> De la même manière, il est fort possible que le nom de la commune d'*Onlay* ait renforcé ou même surdéterminé le rituel lactogène auquel se livraient les femmes sur le site de *N.-D. d'Onlay* (v. infra). Le nom de saint Etton prononcé donne normalement saint \*Téton. D'où là encore une spécilisation de lactation pour les femmes et les animaux ; de même saint Lactencin compris comme « Lacte-en-seins » favorisait la montée du lait (Merceron 2002 : 310-312 et 629-630).

la chapelle *N.-D. des Fontaines* à Briec (Finistère) (breton : *Itron Varia 'r Feunteuniou* « Madame Marie des Fontaines »), de la chapelle et de la statue de *N.-D. du Crann* en Spézet (Finistère), de la chapelle et de la statue de *N.-D. de Lanriot* en Moëlan-sur-Mer (Finistère), de la chapelle *N.-D. de Bulat* à Bulat-Pestivien (Côtes-d'Armor) (breton : *Itron Varia Bulat*)<sup>265</sup>, de la chapelle et statue de *N.-D. de Planté* à l'est de Quilly<sup>266</sup> (Loire-Atlantique), de la chapelle de *N.-D. de Bellevau* à Sers (Charente) et de la statue de *N.-D. du Regard* à La Petite-Verrière (Saône-et-Loire). J'aurai l'occasion de mentionner d'autres Vierges et sanctuaires similaires par la suite.

### Dévotions officielles et dévotions populaires à ces Vierges lactogènes

À quelles pratiques et à quels rituels lactogènes les femmes se livrent-elles dans ce genre de sanctuaires ? Mentionnons tout d'abord des pratiques dévotionnelles officielles, qui sont d'ailleurs communes à d'autres requêtes mariales : allumer un cierge devant la statue de la Vierge (Saint-Chartres, encore en 1976, cf. Mineau et Racinoux 1995 : 256, avec photo de la Vierge) ; prier et invoquer la Vierge devant sa statue (précisé pour Saint-Chartres, mais commun à tous ces sites) qui est souvent du type « Vierge allaitante » (*Virgo lactans*) ; prier et effectuer une neuvaine, comme à *N.-D. du Lait* de La Cassaigne (Aude) où avant 1870, selon une note datant de 1885, de nombreuses nourrices qui avaient « perdu » leur lait se rendaient, même de fort loin (Nègre 1975 : 13-14) ; faire dire une messe (*N.-D. du Lait* à Cadalen) (Nègre 1975 : 20) ; offrir à la Vierge la parure de noces qui est ensuite vendue au profit de la fabrique (le dimanche de Quasimodo à Cadalen avant 1870, Nègre 1975 : 20), etc.

À ces dévotions individuelles s'ajoutent des pèlerinages ou pardons collectifs spécialisés organisés par l'Église, parfois avec des processions. Ainsi, à *N.-D. du Sein* en Gestel (Morbihan), jusqu'à la seconde guerre mondiale se déroulait le Premier Mai le *pardon des nourrices* avec une procession qui leur était réservée. Il en existait un autre à *N.-D. du Ménez Guen* ou *du Mont-Blanc* à Guénin, à l'ouest de Locminé (Morbihan) auquel les mères n'ayant pas de lait se rendaient (Herpin 1897 : 485). Une procession, probablement le premier dimanche de mai, existait aussi à La Cassaigne dans l'Aude (Nègre 1975 : 14).

Plus intéressantes encore sont les pratiques officielles qui mettaient autrefois en jeu l'ingestion d'une relique<sup>267</sup> appelée *Lait de la Vierge* ou *Saint-Lait* pour favoriser la lactation et guérir les maladies du sein. Officiellement, il s'agissait de gouttes de lait échappées du sein de la Vierge<sup>268</sup>, alors que celle-ci allaitait l'Enfant-Jésus dans la grotte de Bethléem<sup>269</sup>. Tombées sur des pierres, ces gouttes de lait sacrées les auraient alors ramollies. M<sup>gr</sup> Barbier de Montault qui avait déjà conclu à l'impossibilité de cette origine pour ces « laits » pensait qu'il s'agissait en réalité d'une sorte de craie provenant de cette grotte<sup>270</sup>. À sa

<sup>265</sup> Certains auteurs affirment que ce nom serait la contraction de *Itron Varia Bugelat*, soit « N.-D. de l'Enfantement ».

<sup>266</sup> La chapelle de Planté est attestée depuis 1505 (restaurée en 1816). Certains auteurs la localisent à Campbon (ou Cambon), village situé plus au sud, mais c'est que les limites de paroisses ont changé au fil du temps. Il convient de souligner le fort « environnement » païen autour de ce site. Non loin de la chapelle, dans la lande, on voyait encore en 1830 un dolmen formé de sept pierres de grès. D'autre part, le *vallon de Planté* est à quelques centaines de mètres du « chemin nantais », une ancienne voie romaine (Dontenville 1966 : 25). Enfin, on a découvert des vestiges gallo-romains autour de la chapelle.

<sup>267</sup> Le dogme de l'Assomption de la Vierge au ciel aurait dû, normalement, entraîner l'absence de toute relique corporelle. La piété laïque et populaire, accommodée en cela par la hiérarchie cléricale, ne put s'y résoudre. Outre le lait, on proposa donc à la vénération comme reliques directes des cheveux de la Vierge et comme reliques dites « de contact » la ceinture, voile, tunique, sandales, etc., de la Vierge multipliés à plusieurs exemplaires ou fragments (Réau 1957 : II, 2, 61-63).

<sup>268</sup> Dans de nombreuses régions de France, la croyance populaire voyait jadis la Voie Lactée ou *Galaxie* comme le résultat d'un lait échappé des seins de la Vierge quand l'Enfant-Jésus n'avait plus voulu téter (signalé en Bourbonnais par Gagnon 1948 : II, 277). En cela, le christianisme ne faisait que s'approprier la fable antique qui voyait dans la Voie lactée des gouttes de lait tombée une nuit du sein de la déesse Héra, alors qu'elle allaitait l'enfant Héraclès (Hygin, *Fabulae* ; v. aussi Warner 1989 : 183 ; v. aussi Glauser-Matecki 2002 : 130-131).

<sup>269</sup> Problème « technique » : comment le lait tombé à terre pouvait-il être sur les parois ? Gréthenios au XV<sup>e</sup> siècle le sait : « Et là [dans cette grotte], le Christ cracha du lait, et la Très Pure, l'ayant essuyé, le rejeta sur la muraille [...] » (Mély 1889 : 5). Certains se targuaient même d'en savoir plus encore : cette tétée aux suites miraculeuses se serait produite, alors que Joseph était parti acheter des provisions en prévision de la fuite en Egypte, suite à la persécution d'Hérode, et que la Vierge, inquiète, s'était cachée avec l'Enfant dans une grotte. C'est cette inquiétude qui lui aurait fait laisser échapper quelques gouttes (Saintyves 1916 : 78) ou bien, dans le même contexte, ayant dû confier un instant l'Enfant à Joseph, elle fut très émue en le reprenant. Convaincue que son émotion pouvait se transmettre à l'Enfant par son lait (croyance courante), elle en exprima d'abord quelques gouttes à terre (version de Catherine Emmerich) (Bousset 1971 : 179).

<sup>270</sup> Louis Réau parle pour sa part de craie diluée grattée sur les parois badigeonnées de chaux de la grotte (1957 : II, 2, 61).

suite, Fernand de Mély (1889) a démontré que cette poudre ou ces granulés blanchâtres étaient en réalité de la *galactite*<sup>271</sup> provenant notamment du raclage des parois d'une grotte de Bethléem que l'on avait par suite appelée *Grotte du Lait* et qui passait pour « la » grotte de la Vierge Marie. Cette poudre était ensuite mise dans des sachets, des fioles ou des ampoules pour être rapportée en Occident, principalement à partir de l'époque des Croisades<sup>272</sup>. Plus rarement, elle put être diluée sur place dans un liquide, produisant une mixture d'aspect laiteux. Cela n'empêchait d'ailleurs pas la tradition d'attribuer parfois une origine beaucoup plus ancienne à ces laits virginaux. Ainsi, à la chapelle *N.-D. du Lait* à Cadalen (Tarn), la tradition locale affirmait que du lait de la Vierge avait été rapporté soit par sainte Véronique, soit par sainte Marthe ou sainte Marie-Madeleine après leur débarquement en Provence (Bidault de L'Isle 1952 : I, 582). Il en était de même à l'abbaye de Soulac<sup>273</sup> appelée *N.-D. de la Fin des Terres* ou *N.-D. de Soulac* (-sur-Mer) (Gironde), où dans la chapelle bâtie pour la Vierge par saint Martial l'on connaissait une dévotion à *N.-D. du Saint-Lait*, c'est-à-dire au lait – d'aucuns disaient même à la dernière goutte de lait – de la Vierge qui était censée avoir été apportée, selon Grégoire de Tours, dans une fiole par sainte Véronique (donnée dans ce cas comme la femme de Zachée-saint Amador de Quercy, saint éponyme de Rocamadour) (Nègre 1975 : 21)<sup>274</sup>. À Évron (Mayenne), c'est vers 630, si du moins l'on en croit la tradition locale, que l'ampoule du lait de la Vierge avait été rapportée de Palestine par un pèlerin (Nègre 1975 : 19 ; v. aussi F.B.G., curé-doyen, *Monographie religieuse et pèlerinage de Notre-Dame de l'Épine d'Évron*, Laval, 1876)<sup>275</sup>.

On sait que de nombreux sanctuaires en France et ailleurs conservèrent fort longtemps de telles reliques dans leur trésor. Calvin en faisait déjà des gorges chaudes dans son *Traité des reliques* (Boussel 1971 : 178)<sup>276</sup>. M<sup>gr</sup> Barbier de Montault, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en avait relevé 69<sup>277</sup>, sa liste étant d'ailleurs loin d'être complète selon P. Saintyves (1916 : 77). Outre celles qui ont déjà été mentionnées, citons pour mémoire des reliques du lait de la Vierge à : Aix-en-Provence, Berre-l'Étang (Bouches-du-Rhône)<sup>278</sup>, Bouillac (Tarn-et-Garonne), Capdenac-le-Haut (Lot)<sup>279</sup>, Cunaud (auj. Chênehutte-Trêves-Cunault, Maine-et-Loire, dans l'église priorale), Le Mans, le Mont-Saint-Michel (abbaye), Paris (Sainte-Chapelle),

<sup>271</sup> Cette « pierre » ou cette poudre recueillie dans divers endroits était connue sous ce nom et sous une multitude d'autres depuis l'Antiquité (Dioscoride, Galien, Pline, etc.) et avec les mêmes propriétés supposées en faveur principalement de la lactation, mais aussi des ophtalmies et d'autres maladies. On l'absorbait dans de l'eau, du vin ou avec du miel, ou encore on pendait la pierre au cou (Mély 1889 : passim).

<sup>272</sup> C'est le pape Adrien IV (1154-1159), ancien archidiacre de la cathédrale de Reims, qui fit don à cette cathédrale d'une relique qui est conservée dans la septième chapelle du déambulatoire (lieu de pèlerinage) et qui est à l'origine de la dévotion et du vocable de *N.-D. du Saint Lait*. Il s'agit de quelques gouttes du « lait de la Vierge » qui, avec une sandale de Notre-Seigneur, un fragment du Saint-Suaire et un morceau de la robe de la Vierge, furent incorporées dans le buste d'une statue en or offerte par Blanche de Champagne, nièce de saint Louis (Drochon 1890 : 1206).

<sup>273</sup> Une pseudo-étymologie savante interprétait d'ailleurs ce nom en le rattachant à cette légende. Véronique aurait aussi donné du lait à Mende et à Clermont (Réau 1957 : II, 2, 61).

<sup>274</sup> Selon l'abbé Mesuret (1865), cette relique était enfermée dans le pied d'une statue en argent de la Vierge. Celle-ci a disparu, avec sa relique, depuis la Révolution, semble-t-il. Par ailleurs, en 1974, le curé de Soulac déclarait qu'il n'y avait plus aucune trace locale de dévotion à *N.-D. du Lait* (Nègre 1975 : 21-22).

<sup>275</sup> Fatigué et assoiffé, il aurait fait halte dans la région d'Aurion (auj. Évron) pour boire à la fontaine (encore visible sous le chœur de la basilique), puis aurait suspendu sa besace contenant sa précieuse fiole à la branche d'un buisson d'aubépine et s'endormit, mais quand il se réveilla le lendemain, le buisson avait tellement grandi qu'il lui fut impossible de la récupérer. On fit bientôt venir saint Hadouin, évêque du Mans. Ayant constaté le miracle, il décida d'y faire bâtir une basilique et un monastère dédiés à la Vierge. Le sanctuaire une fois érigé et l'aubépin encastré dans l'autel, il put enfin détacher l'ampoule du saint lait et la déposer dans la basilique (Nègre : *ibid.*). En 1834, M<sup>gr</sup> Bouvier fit adjoindre au Saint-Lait une relique du voile de la Vierge (Boussel 1971 : 180).

<sup>276</sup> Cependant la Contre-réforme commence à mettre un frein à l'enthousiasme pour ces reliques du Saint-Lait. Ainsi, en 1603, la Congrégation des rites consultée statue que la relique conservée à Urbino n'est qu'un souvenir de Terre Sainte : « De terra ubi sparsum fuit lac ». Il n'est plus question de la Vierge (Mély 1889 : 3).

<sup>277</sup> V. *Revue de l'Art chrétien*, 1888, p. 485.

<sup>278</sup> Selon une version de la légende de *N.-D. de Caderot*, un énorme taureau noir venu de Martigues se jeta par une nuit d'hiver dans les eaux de l'Étang de Berre et traversa à la nage jusqu'à la rive opposée. Là, il se mit à creuser le sol de son sabot au pied d'un *cade* (« genévrier »). Il mit bientôt à jour une cassette contenant des reliques de la Vierge (notamment du « Saint-Lait » et des cheveux) (Merceron 2005).

<sup>279</sup> En 1396, Pierre de Méalet, prieur de ce monastère fit don à l'église de la paroisse d'une « image » d'argent en forme d'ange avec des ailes, d'une auréole en argent doré, portant sur la poitrine un petit globe d'argent en forme de mamelle de femme où se trouve du *lait de la Très Sainte Vierge* (Sol 1947 : 211).

Poitiers (*N.-D. du Bon Lait* dans la cathédrale Sainte-Croix), Reims (*N.-D. du Saint Lait* dans la cathédrale)<sup>280</sup>, Saint-Denis, Sainte-Radegonde (-des-Pommiers) (Deux-Sèvres) (reliquaire du *Saint-Lait*, XIII<sup>e</sup> s., dans le prieuré), Vienne (*De terra dicta lac[te] Virginis*). À Pouilly-en-Auxois, la Vierge noire dite *N.-D. du Lait* devait son surnom à la présence d'une relique du *lait de la Très Sainte Vierge* (Renardet 1970 : II, 150 ; Couturier de Chefdu Bois 1954b : 86). Dans le cas de Chartres, l'origine du *Saint-Lait* conservé au trésor de la cathédrale dans une fiole portant l'inscription *de lacte B. M.* se voulait différente : il passait pour être du lait resté sur la joue de saint Fulbert qui avait bénéficié d'une lactation miraculeuse (Saintyves 1916 : 79)<sup>281</sup>.

En général, les mères et les nourrices avalaient ce genre de breuvage (Fournée 1973 : I, 205-206), mais parfois on se contentait de leur faire toucher la relique, tout en ayant soin de faire dire une messe et un évangile *ad lac mammis revocandum* (« pour faire revenir le lait ») (Saintyves 1916 : 77, avec exemple de Sainte-Marie-du-Peuple à Rome). À noter que les mères et nourrices dans certains endroits buvaient encore ces « laits » de la Vierge à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, à cette date un curé de la paroisse de *N.-D. du Lait* à Aigrefeuille (Ain) « hygiénisa et spiritualisa » par un tel lait une pratique plus ancienne encore qui consistait à gratter les carreaux d'argile du sol placés sous la statue de saint Lazare (alors patron du lieu), à ajouter cette poussière dans le lait des biberons, puis à écrire sur le mur une demande de guérison. Les sachets de poudre du « lait de la Vierge » d'Aigrefeuille étaient distribués gratuitement aux pèlerins soit à la chapelle, soit à l'hôpital de la commune limitrophe<sup>282</sup>. Mais l'absorption de ces laits virginaux ne faisait déjà plus l'unanimité depuis longtemps, car on constate qu'en 1752 la relique du lait de la Vierge à Pouilly fut retirée par l'évêque.

Je viens d'évoquer rapidement des pratiques dévotionnelles officielles qui doivent normalement s'accompagner de prières à la Vierge, voire à Jésus lui-même. En réalité, quand on étudie de près l'ensemble des gestes rituels effectués par les femmes, on s'aperçoit que dans de nombreux cas, ceux-ci ne forment souvent qu'une partie d'un ensemble de dévotions dont la totalité constitue un mélange inextricable d'éléments strictement chrétiens et de pratiques non orthodoxes à peine christianisées. Sous-jacente à la bénédiction ou à l'invocation mariale orthodoxe se lit toujours en filigrane le geste mémorial destiné à favoriser la lactation, notamment autour des fontaines lactogènes (v. infra). Tout en étant donc assez courantes et assez bien intégrées dans le contexte chrétien, les pratiques dont il va être question à présent ont certainement une antiquité plus grande encore. Parmi celles-ci, on peut citer le recours aux épingles qui étaient piquées dans la robe de la Vierge, comme c'est le cas avec la statue de la Vierge allaitante dite *N.-D. de Planté* en Gouézec (Finistère) (Maître 1922 : 316). On verra plus loin comment elles étaient utilisées en rapport avec les fontaines. Plus rarement (du moins selon mes sources), on pratique la circumambulation en nombre impair autour de la chapelle mariale<sup>283</sup>.

On relève en outre dans certains sanctuaires marials trois autres types de pratiques populaires qui impliquent plus directement encore la personne des femmes allaitantes : le port de « grains », « graines »

<sup>280</sup> Cf. Marie-Pasquine Subes, « Art et dévotion dans la cathédrale de Reims à la fin du XV<sup>e</sup> siècle : la chapelle du Saint-Lait », dans *Colloque international sur la cathédrale de Reims*, Reims, 2002.

<sup>281</sup> Rappelons que pour la médecine médiévale, dans le prolongement de celle de l'Antiquité (Hippocrate, Galien), le lait est une décoction ou purification du sang, notamment menstruel, monté dans les mamelles. Lors de l'accouchement, le sang se blanchit par déalbatation et se transforme en lait. Pour les théologiens, le sang et par suite le lait de la Vierge était plus pur que celui des femmes ordinaires, car celle-ci n'avait pas connu la concupiscence charnelle pour enfanter (Lett 1997 : 263 ; L'Hermite-Leclercq 1999 : 149, 150, n. 13, 159).

<sup>282</sup> Cette chapelle érigée au XII<sup>e</sup> siècle et dépendante de l'ordre hospitalier et militaire de Saint-Lazare de Jérusalem était le lieu d'un culte à saint Lazare pour les troubles de croissance des petits enfants ([http://conservateurs.objets.free.fr/Pages/archiv\\_articles/Archiv\\_Cadre.html?info=00\\_5\\_NDduLait.html](http://conservateurs.objets.free.fr/Pages/archiv_articles/Archiv_Cadre.html?info=00_5_NDduLait.html)).

<sup>283</sup> À la chapelle Sainte-Agathe de Langon (autrefois Saint-Vénier), encore en 1900, les femmes devaient faire sept fois le tour du sanctuaire pour une meilleure montée de lait (Audin 1992 : 76, 78). Rappelons que cet imaginaire *saint Vénier* ou *saint Vénus* recouvre littéralement un culte à Vénus, puisqu'on a retrouvé des fresques de la déesse dans l'abside de la chapelle qui avait réemployé un ancien édifice gallo-romain du II<sup>e</sup> siècle (Merceron 2002 : 320-323). À *N.-D. de Tréguron* en Gouézec (Finistère), pour obtenir une lactation abondante, les mères et les nourrices devaient faire trois fois le tour de la chapelle « corsage déboutonné » (dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, c'est-à-dire dans le sens du déplacement apparent du soleil, précise Audin 1992). Après chaque tour, elles s'arrêtaient à la fontaine, s'y lavaient les seins, puis rentraient à l'église dire cinq *Pater* et cinq *Ave*, puis versaient une aumône dans un tronc (Sébillot 1905 : II, 236 ; Romieux 1986 [1937] : 89).

ou « globules de lactation ». D'après mes relevés, il se pratique surtout dans le Sud-Ouest de la France. C'est ainsi que le rituel périgourdin de 1827 note la « bénédiction de quelques grains pour les nourrices qui manquent de lait ». La femme doit porter sur elle des « globules » dont la nature n'est malheureusement pas précisée. Il est demandé au Christ, par l'intermédiaire de la Vierge et de la sainte dont la femme porte le nom, de faire gonfler les seins par la vertu de ces grains dédiés à la Bienheureuse Vierge Marie et qui sont aspergés. Dans d'autres cas, il s'agit de colliers de diverses pierres taillées qui sont passés au cou des nourrices ou des mères désirant un lait abondant et qui sont éventuellement bénis : tel est le cas à Saint-Pardoux-la-Rivière (Dordogne)<sup>284</sup>. Il en existait plusieurs sur la commune qui avaient tous une efficacité et donc une renommée variables. À Saint-Saud (auj. Saint-Saud-Lacoussière) (Dordogne), le collier était composé de « tessères de lait » (*tessera de la*) ; il comprenait plusieurs boules de trois couleurs différentes (bleu clair, bleu foncé et rouge) qui devaient pendre entre les seins de la nourrice (Rocal 1971 [1926] : 43). Dans la Gironde, il est question de « grains de lait », en fait des boules de verroterie, que les femmes allant le 8 septembre en pèlerinage à la Vierge d'Aillas-le-Vieux faisaient bénir (Cuzacq 1902 : 25). Bien que certains documents s'abstiennent de décrire la matière de ces « grains de lactation », plusieurs autres précisent que l'agate blanche appelée *Pierre de lait*, notamment en Auvergne-Velay<sup>285</sup> et en Provence, ou *garde-lait* en Lauragais, est le talisman des nourrices et préserve les femmes allaitantes des « fièvres du lait » (Benoît 1975 : 267 ; Lauga 1993 : 95 ; *Gardo-lait* est le nom d'une pierre-talisman percée en Haute-Garonne, Sébillot 1980 : 40-41). Dans les Vosges, les femmes utilisaient une graine en albâtre de forme ovoïde (appelée « gland de saint Anselme ») (Sébillot 1908 : 40)<sup>286</sup>. On voit donc qu'outre la vertu intrinsèque aux pierres sacrées transmises par tradition familiale, leur forme arrondie ou globuleuse et, dans certains cas, leur couleur blanche rappelant à échelle réduite les seins devaient également participer de leur puissance « magico-sympathique »<sup>287</sup>.

Deuxième pratique, le port entre les seins de « sachets de lactation » pouvant contenir diverses herbes ou plantes lactogènes. Ainsi, sur le site de la chapelle *N.-D. du Ménez Guen*, au nord-est de la commune de Guénin (Morbihan), certaines mères allaitantes et nourrices du pays de Baud grattaient la mousse accrochée aux murs de la chapelle, car elle passait pour « rendre intarissable le lait de leurs mamelles » si on la mettait dans de petits sachets pendus entre les seins<sup>288</sup>. La vertu lactogène de ces sachets était d'ailleurs relayée dans la chapelle par la présence, sur les deux balustrades d'entrée, de bustes sculptés de femmes tenant à pleines mains leurs seins nus, motif insolite repris à gauche entre deux visages masculins (Chardonnet et Mingant 1996 : 30 ; Éveillard et Huchet 1999 : 21 ; site <http://villard.de/cb/56/Guenin1.html>).

Dernière pratique de nature magico-sympathique : des offrandes individuelles ou collectives de produits lactés destinées à stimuler ou rétablir la lactation. Ainsi, à La Petite-Verrière (Saône-et-Loire), la vénérable *statue de N.-D. du Regard* (bois, XVI<sup>e</sup> s.)<sup>289</sup> favorisait la lactation des nourrices dépourvues de lait. Celles-ci devaient venir en pèlerinage et déposer un fromage dans une chapelle du XV<sup>e</sup> siècle attenante à l'église (Grivot 1974 : 79, 86). En Dordogne, à Saint-Pardoux-la-Rivière, encore à la fin du

<sup>284</sup> L'auteur indique avoir vu un tel collier, composé de 3 agates taillées, celle du milieu en olive et les deux autres de forme globuleuse. Le cordon en était noir de crasse, preuve de son long usage. Dans les Côtes-d'Armor, les femmes s'appliquaient deux patelles (berniques) sur les seins pour favoriser la lactation (Vergnes 1979 : 42). À Brignolles (Var), on recommandait la consommation de lentilles aux femmes qui allaitaient (*Lei lentiho fan veni lou la ei fiho*, « Les lentilles font venir le lait aux filles ») (Seignolle 1980 : 56).

<sup>285</sup> Les femmes l'utilisaient pour « guérir les engorgements du sein, faciliter et régulariser la lactation » (Van Gennep 1942 : 260). Une peau de couleuvre posée sur la poitrine évitait l'abcès du sein en Ariège (Vergnes 1979 : 38). La pensée populaire analogique a aussi dû voir un rapport entre l'agate et sainte *Agathe*, patronne des nourrices.

<sup>286</sup> En Italie, il est question de *pietre delle latte* (agate, calcédoine, sélénite, corail blanc) (*ibid.*). On pourra aussi les rapprocher des *gougad patereu* (et var.) du Morbihan (notamment), colliers-talismans fait d'objets provenant de sépultures préhistoriques. Certains d'entre eux empêchent la disparition du lait ou le font revenir (*ibid.* 40-41).

<sup>287</sup> Il doit en être de même pour les infusions de gros pois blancs en Gironde (Cuzacq 1902 : 25).

<sup>288</sup> On relève une pratique similaire en Ombrie où les nourrices « s'assurent un lait abondant ou le font revenir en s'attachant au cou un sachet rempli de terre prise dans une petite chapelle d'Umbertide où l'on vénère une statue de la Vierge appelée *Madonne delle Latte*. » (Saintyves 1916 : 80).

<sup>289</sup> *Regard* a ici le sens d'« ouverture » qui permet d'inspecter un conduit. La chapelle doit son nom au fait qu'elle était placée au-dessus d'un « regard » qui amenait les eaux du Vaux-Bertrand dans les fossés de l'ancien château de la Chalhoire.

XIX<sup>e</sup> siècle les nourrices, pour augmenter leur lactation, déposaient sur l'autel de la Vierge un fromage *fait de leur propre lait*, tandis qu'à Busserolles, elles se contentaient de déposer une fiole de lait au bout d'un ruban blanc (ainsi qu'un morceau de pain) (Bouscaillon 1895 : 229)<sup>290</sup>. À *N.-D. du Bon Lait* en Gestel, c'était une motte de beurre que les nourrices offraient jadis à la Vierge pour favoriser la lactation. On relève le même rituel à *N.-D. de Crann* en Spézet (Finistère), mais sous une forme plus complexe et sur une échelle plus vaste, à l'occasion du pardon fixé à la Trinité (1<sup>er</sup> dimanche après la Pentecôte). Le rituel existe encore de nos jours sous une forme simplifiée, mais il convient d'abord de le décrire dans sa forme la plus élaborée.

Jadis, une semaine avant le pardon, le fabricant de la chapelle désignait six quêteuses de beurre, à savoir trois femmes mariées et trois jeunes filles correspondant aux trois quartiers de la paroisse. Chaque groupe de deux se rendait à pied dans une quarantaine de villages afin de collecter dans de grands paniers d'osier du beurre fraîchement barraté. Puis, l'avant-veille du pardon, les quêteuses et leur chargement se rendaient en char à bancs à la chapelle pour y confectionner de grandes mottes de beurre (Arlaux). Voici comment le folkloriste Anatole Le Braz décrivait en 1893 la suite du rituel : « On dispose les monceaux de beurre sur des tables de pierre, en forme d'autels rustiques, dressées à cet effet dans l'intérieur de la chapelle. Dans chaque monceau ou *moche* est plantée une croix de bois, et dans ces croix sont pratiquées des entailles où les pèlerins qui n'ont pas apporté de beurre insèrent des pièces d'argent et même des pièces d'or. Le soir du pardon, le beurre est vendu à la criée sur les marches du calvaire. Ce sont là, comme on dit, les *rentes de Notre-Dame de Crann* ». Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les mottes très richement décorées pesaient chacune 60 kg et des billets de banques disposés en forme de fleurs étaient placés à titre d'offrande par les habitants du bourg, puis par tous ceux qui ne fabriquaient pas de beurre. Aujourd'hui (en 1992), précise Claire Arlaux<sup>291</sup>, alors que plusieurs centaines de personnes participent encore au pèlerinage entre la chapelle et l'église Saint-Pierre, « la fabrication artisanale du beurre n'est plus pratiquée que dans quelques rares fermes. Aussi la quête du beurre désigne maintenant à Spézet la collecte d'argent du denier du culte, sur lequel on prélève une somme pour acheter 45 livres de beurre. Par souci d'économie, il n'y a plus qu'une seule motte, confectionnée dans la chapelle par quelques femmes le vendredi précédant le pardon. » Ainsi, en dépit des évolutions socio-économiques, ce rituel communautaire autour de l'offrande de produits dérivés du lait a perduré et est resté essentiellement sous le contrôle des femmes.

Dans le cadre des offrandes lactées, la pratique qui semble la plus archaïque par son allure de magie sympathique, est celle de Clermont-d'Excideuil (Dordogne) qui, selon Georges Rocal, avait disparu depuis peu en 1926. La coutume consistait à mener à l'église la nourrice dont le lait se tarissait. Elle posait alors sur son sein même un fromage mou et l'y maintenait pendant que le prêtre lisait sur elle l'Évangile. « L'honoraire de cette cérémonie était précisément le fromage propitiatoire. » Et le même Rocal d'ajouter avec une pointe d'ironie : « Le presbytère de Clermont-d'Excideuil n'offrait pas aux réunions confraternelles du canton ses fromages dont l'origine suspecte répugnait aux ecclésiastiques des environs »... (1971 [1926]: 43-44)<sup>292</sup>.

## Fontaines lactogènes

À étudier de manière concertée les sanctuaires marials à vocation lactogène, une autre constatation s'impose : quasiment tous ces sites sont pourvus, à côté du sanctuaire chrétien, d'une source généralement aménagée en fontaine ou d'un puits qui passe pour sacré ou miraculeux, c'est-à-dire ayant lui-même des vertus lactogènes. En vérité, chronologiquement, c'est bien sûr l'inverse qui s'est produit : à savoir que c'est le christianisme qui a placé des sanctuaires marials tout près des sources et fontaines lactogènes préchrétiennes. Seconde constatation, à la lecture des documents écrits et des rapports d'enquête de terrain des folkloristes, on s'aperçoit que sanctuaire marial et fontaine fonctionnent en synergie et que c'est ce

<sup>290</sup> Communiqué par Marie Chavagné, en religion sœur Antonine.

<sup>291</sup> Claire Arlaux dans *Ar Men*, 1992, n° 43, cité d'après site <http://www.villard.de/cb/29/Spezet1.html>.

<sup>292</sup> L'abbé Thiers condamne en 1741 comme superstitieuses les nourrices de Lucé, près de Chartres, « qui, pour avoir beaucoup de lait, portent au marché un fromage mou et tout dégouttant, le vendent et donnent l'argent qu'elles en ont eu à la fabrique de l'église de Saint-Pantaléon, après s'être fait dire un évangile de ce Saint Martyre. ». Ce saint patron de l'église eut la tête tranchée : il en sortit du sang et du lait (Saintyves 1916 : 82). On offrait parfois aussi des fromages aux fontaines. Ainsi, à Saint-Léger-sous-Beuvray (Saône-et-Loire), les nourrices voulant avoir un lait abondant portaient un fromage à la source Sainte-Avaubourg (Walburge, fêtée le 25 février) (Sébillot 1905 : II, 297-298).

complexe culturel qu'il faut prendre en considération et étudier, si l'on veut véritablement saisir la nature syncrétique des gestes et des conceptions qui sous-tendent la dévotion féminine populaire, que les femmes se rendent d'abord à la chapelle ou bien à la fontaine.

### *Sites marials avec fontaine ou puits lactogène*

Je signale d'abord des sites dont la fontaine ou le puits lactogène n'a pas de nom particulier ou dont je n'ai pas trouvé le nom :

- 1) Il existe des fontaines lactogènes : à N.-D. du Sein ou du Bon Lait (Kergonet en Gestel, Morbihan) ; à N.-D. de Tréguron en Edern ; à N.-D. du Crann en Spézet (Finistère) ; il existe trois fontaines à N.-D. de Planté en Quilly (Loire-Atlantique)<sup>293</sup> ; et trois fontaines à N.-D. des Fontaines à Briec (Finistère) (v. infra).
- 1) Il existe un puits lactogène : à N.-D. du Ménez-Guen (Morbihan) et un conduit d'eau lactogène : à N.-D. du Regard (Saône-et-Loire).

### *Noms spéciaux de ces fontaines et puits lactogènes*

D'autres fontaines lactogènes portent en revanche des noms spéciaux que l'on peut répartir en deux catégories :

- Ceux qui qualifient la fontaine ou le puits lui-même : la *Bonne fontaine* à Vieillevigne (Loire-Atlantique), qui est en fait un très ancien puits qui se trouvait à l'entrée de la « chapelle de Bonne Fontaine », autre nom de N.-D. de Créé Lait (*Patrimoine* 1999: I, 65) ; la *Fontaine du lait* (breton : *Feunteun ar laez*) à N.-D. de Bulat (nom officiel : *fontaine Notre-Dame*).
- Ceux qui qualifient l'être sacré féminin associé à la fontaine et qui donne ses qualités à son eau : la *Fontaine de la Bonne Dame* sur le site de N.-D. d'Onlay (Nièvre) ; la *Fontaine de la Mère au lait* (breton : *Mamm ar lez*) en Tréguron (Finistère) ; sur cette même commune, la *Fontaine des Trois Marie* qui comporte une source triple. Je reviendrai plus loin sur l'identité de ces êtres sacrés féminins<sup>294</sup>.

Par rapport à la chapelle, la fontaine lactogène donne lieu de la part des femmes à une série de gestes qui lui sont particuliers. Ils sont parfois simples et uniques, parfois multiples et complexes. L'un des plus courants consiste à boire l'eau de la fontaine. Mais dans le Sud-Ouest, il peut comporter une particularité. En effet, le rituel de lactation y était souvent lié à l'eau coulant dans des grottes<sup>295</sup> ou suintant de concrétions naturelles ressemblant à des mamelles. C'est le cas dans la grotte de Sos (Lot-et-Garonne) dite de *Las Popetas* ou *Las Poupettes* (« Les seins ») qui abrite une source du même nom, source qui tombe en cascade depuis une cavité dont la voûte présente des aspérités ressemblant à des mamelles avec tétons et d'où suintent des gouttes plus ou moins blanchâtres en raison du calcaire. Elle passait pour donner ou rendre le lait aux mères et aux nourrices qui la buvaient sur place ou en emportaient une bouteille, ou bien

<sup>293</sup> « La chapelle est au bord d'un champ rempli de sources abondantes dont l'eau limpide est à fleur du sol. Le mur de la chapelle abrite trois fontaines dont l'eau coule toujours et alimente un lavoir situé à une vingtaine de pas. Les mères nourrices vont prier à la chapelle et boire aux fontaines pour avoir du lait. » (Eugène Orioux et Justin Vincent, *Histoire et géographie de la Loire-Inférieure*, Nantes, Émile Grimaud, 1895, t. 2, cité d'après <http://phiphi.levesque.free.fr/bibliotheque/bibliotheque.html>).

<sup>294</sup> Signalons aussi la *fontaine de dévotion de N.-D. du Regard* qui était située dans le *pré du Regard*, au-dessus du chemin d'Autun à Anost. Elle fut comblée en 1861 par un ouragan (Grivot 1974: 79, 86 ; site Internet). Au Vivier en Treffiat, la fontaine dite *Feunteunigou* favorise la lactation (M. Andro dans Éveillard et Milin 1998 : 37). Il existe à Taller (Landes) une *Houn de la Leit* (« fontaine du Lait ») aux eaux blanchâtres où venaient les mères et nourrices en quête de lait (Marliave 1999 : 146-147 ; v. aussi *ibid.* : 17, 31, 40, 52, 100, 115, 120, 126).

<sup>295</sup> Sur les grottes lactogènes en général, v. C. Corrain, F. Rittatore, P. Zampini, « Fonti e grotte lattaie nell' Europa occidentale », *Etnoiatria*, 1967, vol. 1, n° 2, pp. 31-39.

encore qui s'y lavaient les seins (encore vers 1950), après avoir déposé une offrande et dit une prière en gascon à la Vierge auprès de la source (Cuzacq 1902 : 26-27, qui aussi signale plusieurs autres fontaines lactogène ; Sébillot 1905 : II, 236 ; Marliave 1999 : 143, avec texte français de la prière). À Madiran (Hautes-Pyrénées), une fontaine pétrifiante dédiée à une imaginaire *Sainte-Popeta* ou *Sainte-Poupette*, sacralisation personnifiée des seins, favorisait la lactation des nourrices qui venaient boire son eau ou s'y laver les seins (Merceron 2002 : 1080, n. 109). Au lieu-dit Le Tait, commune de Ruch (Gironde), les femmes qui voulaient avoir plus de lait buvaient de l'eau de la fontaine de *la Poupe* (Cuzacq 1902 : 25). À Bostens dans les Landes, au lieu-dit Corbelut, les femmes en mal de lait suçaient, après avoir dit une prière, les stalactites suintant d'eau de la petite grotte de *Las Mames* ou *Las Mamas* qui ressemblent à des mamelles gorgées de lait, puis déposaient une offrande soit dans une large pierre en forme de vasque à l'entrée de la grotte, soit à l'église. On voit encore parfois des linges d'enfant ou des soutiens-gorges abandonnés près de l'entrée de la grotte (Cuzacq 1902 : 27 ; Marliave 1999 : 78-80, avec photo des « mamas » calcaires)<sup>296</sup>.

Un autre geste lactogène assez courant consistait à faire couler de l'eau de la fontaine sacrée entre les seins ou à baigner les seins à la fontaine<sup>297</sup>. Ainsi, à *Onlay* (Nièvre), les jeunes mamans allaient en foule se baigner les seins à la *Fontaine de la Bonne Dame* le 15 août pour obtenir un lait abondant. Elles montaient ensuite à l'église mariale, bâtie sur les ruines d'un ancien temple et déposaient une offrande aux pieds de la Sainte Vierge (Sébillot 1905 : II, 236 ; Bidault de L'Isle 1952 : I, 582 ; Brulay 1966: II, 346). À N.-D. de Planté (à Quilly, Loire-Atlantique) : cette Vierge offrait aux mères trois fontaines dont les eaux vives rendaient aux mamelles taries l'abondance (*plenté*) pourvues qu'elles fussent arrosées. À N.-D. de Bellevau à Sers (Charente), les rites pratiqués par les nourrices et les femmes allaitantes comportent le lavage des seins et du linge pour favoriser la lactation. On croit également que cette eau a le pouvoir de rendre fertiles les femmes stériles (Lionetti) et de guérir les enfants malades. Il n'est sans doute pas indifférent de souligner que ce site et ce sanctuaire sont très anciens puisqu'ils sont liés à un ermitage mérovingien du VI<sup>e</sup> siècle.

Une variante du geste précédent consistait, peut-être par pudeur, à asperger la poitrine d'eau de la fontaine sacrée en la faisant couler entre les manches du vêtement. C'est ce qui se faisait à la fontaine de *N.-D. du Sein* en Gestel<sup>298</sup>. Les femmes se frottaient ensuite la poitrine avec un caillou de la fontaine (Vloberg 1942 : 181)<sup>299</sup>. Rien n'est chrétien dans ces derniers gestes et il y a de fortes chances que le frottement de la poitrine avec la statue de la Vierge signalé par certains auteurs (déjà peu orthodoxe en soi) soit une solution de substitution ou de compromis par rapport à la pierre de la fontaine.

On relève aussi le geste d'application de linges mouillés sur les seins. En Gironde, au bourg de Hure, près de La Réole, les nourrices, pour accroître leur lactation, faisaient tremper un linge dans l'eau sortant d'un rocher présentant des concrétions en forme de mamelles allongées, puis se l'appliquaient sur les seins (Cuzacq 1902 : 25-26 ; Sébillot 1904 : I, 341). On retrouve ici l'action par mimétisme entre poitrine et « mamelle rocheuse » relevée pour les grottes.

Autre pratique, le recours aux épingles : à *N.-D. de Tréguron* en Édern (Finistère), en se signant à chaque fois, les femmes laissaient tomber une à une trois épingles de leur corsage, peut-être dans un geste d'offrande (Sébillot 1905 : II, 236 ; Romieux 1986 [1937] : 83, 89).

Terminons ce tour d'horizon des pratiques lactogènes aux fontaines par une très curieuse opération de « magie » sympathique. À Saint-Gilles Pligeaux (autref. Saint-Ygeaux, Côtes-d'Armor), la pèlerine se rendait à la *fontaine de Sainte-Gwen*, la « sainte Blanche » (v. infra), la vidait à l'aide d'une écuelle, puis

<sup>296</sup> O. de Marliave situe cette grotte sur la commune de Lucbardez-et-Bargues, toute proche de Bostens.

<sup>297</sup> Les Romains notent que les femmes gauloises de Bibracte trempent leurs seins dans une fontaine du mont (auj. Beuvray) pour obtenir un lait abondant.

<sup>298</sup> La légende accompagnant une carte postale de la série « La Bretagne pittoresque » (n° 7042) indique que les « nourrices se font couler de l'eau dans la manche *pour savoir si elles auront beaucoup de lait* », ce qui n'est pas la même chose que « pour avoir beaucoup de lait ». Nous n'avons jamais rencontré ailleurs que sur cette carte postale (qui semble d'ailleurs être plus une mise en scène qu'une scène photographiée sur le vif) un tel objectif pour le rite.

<sup>299</sup> Une ancienne carte postale de la même série montre ce ramassage des cailloux près de la fontaine. À Carcarès-Sainte-Croix (Landes), les femmes se frottaient jadis les seins aux colonnes de la crypte dite de saint Girons (*sen Guiron*) et se rendaient à la *houn Sen-Guiron* lactogène, près de l'église (un cas isolé pour la source est signalé en 1989) (Marliave 1999 : 17, 52). Près de Mâcon, elles se frottaient la nuit le ventre et les seins à nu contre une pierre levée pour enfanter et avoir beaucoup de lait (Sébillot 1908 : 39-40).

se rendait à l'église où elle disait un chapelet et retournait ensuite à la maison. Or, pendant que la fontaine se remplissait, les seins de la femme se gonflaient d'un lait excellent (Sébillot 1905 : II, 236 ; Saintyves 1916 : 80 ; Sébillot 1968 : I, 343). On voit donc que selon la conception populaire le couple fontaine-poitrine fonctionnait comme un véritable système de vases communicants.

## La "Mère au Lait", les trois Marie et les *Matres* gauloises

On a vu que les vocables du type *N.-D. du Bon Lait* appliqués aux chapelles et aux statues sont des sobriquets populaires fabriqués à partir du modèle du vocable standard et fixe « Notre-Dame » dont saint Bernard fut au XII<sup>e</sup> siècle le grand propagateur (sinon le créateur). On constate en revanche, quand on se penche sur les titres de l'être féminin présidant à la fontaine sacrée, que ceux-ci sont un peu plus flous, même si le christianisme les a récupérés au profit de la Vierge : ainsi, la fontaine N.-D. de Tréguron est dite aussi *Fontaine de la Mère au lait* (Finistère). Ce titre de *Mère au lait* (*Mamm ar lez*) s'applique aujourd'hui à une statue de la Vierge à l'Enfant-Jésus qui a la particularité d'exposer largement à la vue sa poitrine nue et gonflée de lait. Elle presse de sa main son sein droit, tandis que l'Enfant tète le gauche (Jean-Haffen)<sup>300</sup>. À *N.-D. des Fontaines* à Briec (Finistère) où il y a trois groupes de fontaines, l'une de ces fontaines, la plus spacieuse, est consacrée à la *Mère du lait*. Là encore, ce titre renvoie aujourd'hui à la Vierge dont on aperçoit une statue dans une niche, mais dans la légende de fondation du sanctuaire la Vierge est d'abord qualifiée de *belle dame vêtue de blanc*, puis de *dame blanche de la source* par la conteuse traditionnelle (Le Braz). À N.-D. d'Onlay (Nièvre), la fontaine s'appelle la *Fontaine de la Bonne Dame*.

Autre observation cruciale pour identifier le ou les êtres sacrés féminins ayant présidé à ces fontaines lactogènes avant leur christianisation, et tout spécialement en Bretagne, est la prévalence d'un symbolisme de la triplicité ou de la tri-unité. Là encore, le christianisme a eu recours à plusieurs procédés de substitution. Sur la commune de Tréguron, outre la *fontaine de la Mère au lait*, on rencontre aussi la *Fontaine des Trois Marie*, avec une source triple<sup>301</sup>, des rites de fécondité et une légende de Dame blanche (Audin)<sup>302</sup>. À *N.-D. des Fontaines* à Briec (Finistère), on peut observer au total trois fontaines. Outre la fontaine de la *Mère du lait* et la petite fontaine Saint-Jean située au milieu, la fontaine qui fait pendant à celle de la *Mère du lait* est elle-même divisée en trois bassins et consacrée aux *Trois Marie* (*An ter Vari*) (v. aussi infra : sainte Gwen)<sup>303</sup>.

À *N.-D. du Sein* ou de Kergonet (Gestel, Morbihan), la Vierge actuelle allaite un Enfant-Jésus bien planté sur ses jambes et âgé d'au moins quatre ans. Mais jadis, il existait en fait trois statues de la Vierge (donc trois Marie) de ce genre. La première était portée en procession par les nourrices, la seconde était recouverte de ceintures de noces et de bouquets de fleurs, tandis que la troisième était une statuette que ces femmes baisaient et s'appliquaient sur la poitrine en faisant le signe de croix, geste réputé souverain pour stimuler la lactation<sup>304</sup>.

Au vu des titres de *Dame blanche de la source* et de *Mère au lait*, associés à un symbolisme récurrent de la triplicité, soit de la source, soit de l'être sacré qui y préside, il ne fait guère de doute pour moi que ce sont les mères nourricières gauloises ou gallo-romaines, les *Matres*<sup>305</sup> – divinités tutélaires régionales ou

<sup>300</sup> Située à gauche de la très belle *chapelle N.-D. de Tréguron*, cette fontaine est un « édifice à fronton triangulaire et à voûte en plein ceintre, sur le grand bassin carré bordé de grosses pierres. » Cette chapelle contient aussi un magnifique triptyque qui représente la Vierge allaitante entourée de saints.

<sup>301</sup> On sait que dans la religion naturaliste des peuples les confluent de rivière sont des endroits saturés de sacralité (gemellité) ; cela est encore plus vrai pour les triples confluences de sources, qu'elles soient naturelles ou artificielles. En Bretagne, il existe plusieurs sites appelés *N.-D. des Trois-Fontaines* (Gouézec, Morlaix, Noyal-Pontivy, Pontrieux, etc.). À Bignan (Morbihan), la chapelle *N.-D. des Trois-Fontaines* est bâtie sur la fontaine même (Sébillot 1905 : II, 217).

<sup>302</sup> Cf. Audin 1979 : 93-94 ; Jean-Haffen 1979 : 44, avec dessin de la fontaine ; Romieux 1986 [1937] : 89 ; Audin 1992 : 76 ; Éveillard et Huchet 1999 : 20, avec photo de la Vierge.

<sup>303</sup> On connaît d'autres *fontaines des Trois Marie*, notamment à Badaroux (Lozère, avec procession en cas de sécheresse), à Falaise (Calvados) et à Méréglise (Eure-et-Loir, réputée guérisseuse).

<sup>304</sup> Un cantique breton disait : « Notre-Dame de Kergonet (*Itron Varia ar Gergonet*) / Daignez écouter les mamans / Devant vous prosternées avec crainte / Et qui vous implorent pour leurs bébés. »

<sup>305</sup> Appelées aussi, selon les régions, *Matrae* ou *Matrones*. Dans d'autres endroits, la Vierge nourricière a pu remplacer une *Cybèle-Magna Mater* (cas de *N.-D. de la Major* à Arles où, jusqu'en 1602, les Arlésiennes venaient vénérer les seins

locales représentées soit individuellement, souvent un sein découvert et allaitantes (cf. la figurine de l'Allier dans Duval 1976, fig. 40), soit par groupes de trois (comme sur la stèle votive de Vertault en Côte-d'Or ; Duval 1976 : 55-57 et fig. 39 ; Thevenot 1968 : 165-180) –, mères folklorisées ensuite sous le nom de *fées* ou *dames blanches*<sup>306</sup>, auxquelles la Vierge s'est substituée sur les sites lactogènes et de fertilité, particulièrement en Bretagne<sup>307</sup>. Ne pouvant toutefois accepter une Vierge Marie triple, la théologie officielle a dû se rabattre sur le symbolisme des *trois Marie* (diversement conçues comme la Vierge Marie, Marie de Béthanie, Marie de Magdala [Marie-Madeleine] ; Marie-Madeleine, Marie Jacobé, Marie Salomé ou encore Marie de Cléophas) pour récupérer la dévotion aux *Matres* triples ou à la triple Mère païenne. En revanche, on ne constate aucune hésitation dans la mentalité populaire à concevoir une Vierge triple, une Vierge démultipliée en trois avatars. Pour qui en douterait, il suffit de rappeler que jadis (1893) au 15 août les habitants de Cléden effectuaient le *Pèlerinage des trois Vierges* : ils se rendaient à *N.-D. de Cléden*, puis à *N.-D. de Lanlaën* et enfin à *N.-D. de Rostrenen*, et ceux de Rostrenen faisaient l'inverse. Ils effectuaient aussi des « visites » de statues. Ainsi, selon A. Le Braz, le jour du pardon la statue de *N.-D. de Cléden* en Cléden-Poher (à quelques kilomètres au nord-est) venait rendre visite à sa « sœur », *N.-D. du Crann*<sup>308</sup>. La piété populaire, qui a une forte tendance à littéraliser, interprétait à sa façon la rencontre de ces deux Vierges : « On les a vues causer ensemble en se promenant à la brume, dans le pré qui avoisine le sanctuaire. Toutes deux portaient de longues robes blanches, flottantes, et elles avaient la démarche si souple qu'on eût dit qu'elles volaient. » Outre une conception littéralement « féérique » de ces Vierges, les éléments processionnels me semblent pointer vers l'existence d'un ancien mini réseau local de sites préchrétiens placé sous le contrôle de trois *Matres* gauloises ou gallo-romaines, réseau

---

nourriciers de la Vierge ; cf. Merceron 2002 : 556-557) ou d'autres déesses mères. M. Vincent Aguillon me signale par ailleurs qu'il existe tout à côté de Saint-Chartres (Vienne) et de sa *N.-D. de Bon Lait* un village de *Marnes*. Or, ce toponyme pour Marnes (Deux-Sèvres) et Marnes-la-Coquette (Seine-Saint-Denis) est, à travers des formes anciennes *Materna* et *in Matronis*, à rattacher au gaulois *matrona* « déesse mère des sources ». La rivière Marne (*Matrona* chez César) est l'une des formes de la matérialisation de cette déesse (Nègre 1990 : I, 119). On a d'ailleurs dans la vallée marécageuse trois sanctuaires anciens proches. Du nord au sud, en ligne droite : Marnes, Saint-Chartres et *N.-D. d'Or* (Mineau et Racinoux 1995 : 80).

<sup>306</sup> *Martes* est d'ailleurs le nom de méchantes fées à longues mamelles du Centre de la France (Sébillot 1904 : I, 315).

<sup>307</sup> En rapport avec la *chapelle N.-D. du Lait* de Cadalen (Tarn), je note avec intérêt chez Daniel Loddo qu'à l'origine de la fondation du sanctuaire et du bourg de Cadalen, il y a non pas une apparition de la Vierge ou une « invention » de sa statue, mais l'arrivée – au IV<sup>e</sup> s. selon la légende – d'une jeune vierge noble fuyant le monde et qui s'était réfugiée dans le tronc creux d'un vieux saule (*sauze*) près d'une mare. D'où son surnom de *vièrja del Sauze*. Des miracles s'étant produits après sa mort, on lui éleva un petit sanctuaire. N'avons-nous pas là initialement l'image de la « femme sauvage », de la « Dame de l'Arbre » ? L'Église dut certainement le penser qui fit appeler le sanctuaire *N.-D. del Sauze*, passant ainsi de la vierge à la Vierge. Ce nom fut celui de l'église de Cadalen jusqu'à la Révolution (2005 : 62, citant *Albia Christiana*, 1896). La Vierge, le saule et la lactation sont encore associés à Pontaubert (Yonne) où, dans l'église templière (XII<sup>e</sup> s.) se trouve une Vierge à l'Enfant (XV<sup>e</sup> s.) appelée *N.-D. du Saulce* (« saule ») jadis vénérée par les nourrices et mères allaitantes. Elle tire son nom du fait qu'elle provient de la chapelle (XIII<sup>e</sup> s.) de l'ancienne commanderie templière du *Saulce* d'Island (citée dès 1192) (Mégnyen 1958 : 128). Coïncidence ou concordance de l'observation empirique et scientifique, l'association saule-lactation est encore affirmée sur un site Internet selon lequel le polen de saule favorise la lactation grâce à ses vitamines B6, B3, B2, B1, E et C, mais surtout par son exceptionnelle richesse en folates (vit. B9), en polyphénols et en phytostérols (<http://www.pollenergie.fr/page0001000f.html>). Près de Tregueux (Côtes-d'Armor), des mères pour favoriser leur lactation tiraient sur les branches d'un gros genêt situé au bord d'un ruisseau comme si elles voulaient le traire (Sébillot 1908 : 42).

<sup>308</sup> Cf. Maître 1922 : 318 ; Le Braz 1994 : 927 ; Pégorier et Lejeune 1997 : 74 ; Rébillé et Pennec 2002 : 40 ; Claire Arlaux, dans *Ar Men*, 1992, n° 43, cité d'après site <http://www.villard.de/cb/29/Spezet1.html> ; v. aussi chanoine J.-M. Abgrall, « La chapelle de Notre-Dame du Crann en Spézet », *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, 1901 [ca. p. 244] ; chanoine H. Perennes, *La chapelle de Notre-Dame du Crann en Spézet*, éd. Imprimerie cornouaillaise, 1931 ; Claire Arlaux, *Notre-Dame du Krann*, 1991, éd. Keltia Graphic. Georges Provost signale d'autres pèlerinages mariaux triangulaires ou « en trépied » en Haute-Cornouaille et Vannetais : le pèlerin se rend aux premières vêpres dans l'un, à la grand-messe dans le second et aux vêpres du jour dans un troisième. En ce qui concerne le *pardon an Teir Vari* (« des Trois Marie ») de La Clarté (Combrit), Izel-Vor (La Forêt-Fouesnant) et Kerdévot (Ergué-Gabéric), il note que « ces associations se nourrissent de la croyance aux liens de parenté unissant les vierges de pèlerinage, dont on fait couramment deux ou trois sœurs. » (1998 : 91 et n. 3).

réinvesti spatialement et théologiquement par le christianisme officiel, mais qui, on le voit, dut composer avec la dévotion populaire<sup>309</sup>. Il me semble aussi significatif de l'importance accordée à la christianisation des fontaines lactogènes qu'aucune d'entre elles, à ma connaissance, ne soit (encore) expressément nommée *Fontaine aux Fées*, alors que cette appellation existe en maints endroits pour d'autres types de fontaines sacrées (cf. Sébillot 1905 : II, 194ss).

Une dernière occurrence et, pour moi, preuve de ce compromis théologique et dévotionnel inscrit dans la géographie sacrée des terroirs se rencontre avec le cas déjà mentionné d'une sainte appelée *Gwen* en breton, c'est-à-dire sainte Blanche en français (V<sup>e</sup> s., fêtée le 3 ou le 18 octobre). J'ai montré ailleurs que sous sa forme de *Dame blanche*, sainte Blanche est souvent un doublet de la Vierge. Mais sainte Gwen est aussi invoquée populairement par les mères allaitantes sous le nom de *Gwen Teir Bronn* (lat. *Alba Trimammis*), c'est-à-dire la « Blanche aux Trois Seins ». Et c'est d'ailleurs ainsi qu'elle est souvent représentée, car d'après sa légende dorée, ayant eu *trois enfants* (tous futurs saints : Jagu, Guéthenoc [ou Venec], Guéanolé), Dieu lui accorda la grâce d'avoir un troisième sein pour nourrir Guéanolé. C'est ainsi qu'on peut la voir en statue *trimammis* (XV<sup>e</sup> s.) dans la chapelle Saint-Venec de Brieç (<http://www.infobretagne.com/brieç.htm>) ou à la source de Landrévarzec (Finistère) où elle est assise, cheveux longs dénoués sur les épaules, couronnée (Merceron 2002 : 838 ; Audin 1992 : 80)<sup>310</sup>.

Investissant l'espace sacré, l'Église a aussi balisé le calendrier en plaçant une sorte de cordon sanitaire de fêtes lactogènes et purificatrices<sup>311</sup> chrétiennes autour du 1<sup>er</sup> février, date correspondant à l'ancienne fête celtique d'Imbolc dans l'Irlande préchrétienne, fête comportant notamment, comme les *Februaris* romaines, des rituels de purification (*lustratio*). Une étymologie ancienne, sans doute analogique, assimilait en effet Imbolc au temps de la « lactation des brebis ». C'est ainsi qu'au 1<sup>er</sup> février, on trouve la Sainte-Brigitte, patronne des nourrices, au 2 la Chandeleur ou fête de Purification de la Vierge, dite aussi populairement *N.-D. de Bon Lait* ; le même jour, la « Lactation de Saint-Bernard », le 4 la fête de Véronique, sainte qui, dit-on, apporta du lait de la Vierge à Soulac ; enfin et surtout, le 5 la Sainte-Agathe, fête des nourrices dans de nombreuses provinces (v. Appendice).

## Conclusion

---

<sup>309</sup> On aura sans doute remarqué la récurrence insistante du symbolisme ternaire dans nombre de ces dévotions lactogènes. Certains éléments relèvent de ce symbolisme en général, d'autres sont plus particuliers au cadre de la dévotion aux *Matres* triples relayée par la Vierge, les Trois Marie et d'autres saintes (même si certains éléments peuvent se justifier dans le cadre de la théologie trinitéenne chrétienne). Au premier cas appartient sans doute la triple circumambulation de la chapelle et le jet de trois épingles dans une fontaine. Du second cas relève à mon avis le fait qu'à N.-D. de Crann (qui aurait été construit à la limite de trois bois) les quêteuses de beurre sont six au total réparties en deux groupes de trois femmes mariées et trois jeunes filles correspondant aux trois quartiers de la paroisse. On retrouve ce symbolisme ternaire chez des saintes qui font doublet avec la Vierge au lait. Ainsi, à Merdrignac (Côte-d'Armor), les nourrices invoquaient sainte Brigitte (de Kildare). La raison en était que la sainte ayant un jour reçu des évêques et leurs nombreuses suites n'avait pas de quoi les nourrir. Elle fit alors « traire trois fois une seule vache, qui lui donna autant de lait que trois bonnes vaches ont l'habitude d'en produire » (Saintyves 1916 : 83, d'après Sébillot, *Petite légende dorée de Bretagne, Nantes, 1897*, p. 118). Plus trinitéenne apparaît en revanche le fait que lors de la fameuse « lactation de saint Bernard », le saint reçut de l'image de la Vierge pressant son sein trois gouttes de lait dans la bouche et sur la langue. L'événement se renouvela d'ailleurs deux autres fois avec d'autres statues et en d'autres endroits (Boussel 1971 : 179).

<sup>310</sup> On retrouve donc ici la même iconographie qu'avec la *Mère Bhavani Trimurti* (« la Mère-Existence à Trois formes »), la grande déesse hindoue à trois seins (Neumann 1963 : 236, fig. 51). On connaît même une sainte irlandaise à quatre seins : *Derinilla* ou *Derinnell cetharchichech* (« aux quatre mamelles »). La *polymastie* constitue donc une autre manière de représenter la lactation surabondante sacrée. On la rencontre avec l'Artémis grecque à multiples mamelles. D'origine anatolienne et héritière du culte de Cybèle, cette déesse vierge est polymaste à Éphèse (et ailleurs). Les Byzantins orthodoxes connaissent pour leur part un type de Vierge appelé *Panagia Platytera* « au sein plus large que l'empyrée » illustrant un texte de saint Basile « où il est dit que Dieu a créé le sein de la Vierge assez vaste pour contenir le Christ incarné ». Mais il s'agit ici de la poitrine ou du torse en général qui porte en surimpression un médaillon contenant le Christ (Réau 1957 : II, 2, 72).

<sup>311</sup> Le *Protévangile de Jacques* montre que sainte Anne se purifie avant de donner le sein à Marie (Quéré 1983 : 72 et n. 2).

Si pour les théologiens, le lait de la Vierge put être conçu comme un *Lait de Paradis*, de façon plus immédiate pour les femmes et pour les communautés le lait maternel fut tout d'abord un « liquide de vie terrestre », objet de tous les soins et de tous les soucis. Plus encore qu'aujourd'hui, il fut jadis l'objet de multiples attentions et interdits relevant autant de la dévotion que du souci préventif ou thérapeutique. Liquide éminemment précieux, il fallait constamment en maîtriser le flot, qu'il s'agît généralement de le rendre abondant ou d'empêcher son tarissement dû soit à des causes naturelles, soit à un maléfice ; ou bien inversement, d'en interrompre le flot, de le « faire passer », lors du sevrage. Mais le lait maternel fut aussi un « liquide idéologique »<sup>312</sup>, enjeu de transactions et d'un dialogue complexe – et parfois tendu – entre la religion officielle et la dévotion populaire. Patiemment, méthodiquement, le clergé local s'est appliqué à investir et à contrôler l'ancien espace sacré et le calendrier, tout en s'efforçant d'oblitérer les rites aux fontaines par le transfert aux « Vierges allaitantes » et à ses saintes doublets de l'attribution des vertus lactogènes jadis présidées par les *Matres* gallo-romaines, puis par les *Dames blanches* féériques. Chaque geste païen fut doublé ou contrebalancé par un geste chrétien (offrandes et prières à la Vierge, bénédiction des boules de lait, etc.). Force est toutefois de constater qu'après plusieurs siècles, le succès de l'Église fut plutôt mitigé. Faute de pouvoir éradiquer complètement la dévotion aux fontaines lactogènes, elle dut composer et se résigner à voir se perpétuer cette sacralisation hybride, mélange de procédés magico-symphathiques et numériques, et à finalité toute pratique qu'est la dévotion populaire aux fontaines et aux Vierges de *Bon Lait*.

Jacques E. Merceron, professeur de littérature et de civilisation françaises à Indiana University (USA)

#### APPENDICE : esquisse d'un calendrier lactogène

25 décembre : fête de la Nativité de Jésus. L'apocryphe *Protévangile de saint Jacques* montre que le premier geste de l'Enfant-Jésus après sa naissance fut de téter : « Et il vint prendre le sein de Marie sa mère » (Quéré 1983 : 81). À quoi fait allusion le répons de l'octave de Noël : « bienheureux les seins qui nourrissent le Seigneur Christ ». Le pseudo-Bonaventure déclare pour sa part que Marie lava Jésus dans son lait<sup>313</sup>.

23 janvier : fête de sainte Émerance à Bain-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine). Cette sainte a le pouvoir de rendre le lait aux nourrices qui n'en ont plus ; celles-ci offrent à la sainte un bonnet qu'elles posent sur la tête de sa statue (Orain, cité d'après Rondel 2001 : 15)

1<sup>er</sup> février : fête de sainte Brigitte de Kildare (morte en 525), patronne des nourrices qui est aussi souvent représentée avec des vaches à ses pieds, animaux dont elle favorise également la lactation. L'un des éléments de célébration de la Sainte-Brigitte dans l'Irlande chrétienne consistait à « rassembler les gouttes », c'est-à-dire à récolter du lait 8 à 10 jours auparavant afin de faire du beurre durant la nuit de la Sainte-Brigitte<sup>314</sup>. Selon toute vraisemblance, sainte Brigitte a succédé à *Brigit*, la grande déesse irlandaise préchrétienne, « mère de tous les dieux », autre nom de Boand, Étain ou Dana. Le *Glossaire de Cormac* (X<sup>e</sup> s.) suggère que *Brigit* est le nom de trois déesses, mais sans donner de détails sur les deux autres (MacKillop 2000 : 58). La date du 1<sup>er</sup> février correspond aussi à la fête d'*Imbolc* dans l'Irlande

---

<sup>312</sup> J'ai délibérément laissé de côté la question des rapports hommes-femmes et des rapports de classes sociales dans la mise en œuvre de l'allaitement naturel ou par nourrice. On pourra à ce sujet consulter l'intéressant article d'Yvonne Knibiehler (2003).

<sup>313</sup> [http://catholicculture.net/docs/doc\\_view.cfm?recnum=4147](http://catholicculture.net/docs/doc_view.cfm?recnum=4147).

<sup>314</sup> À N.-D. de Crann en Spézet (Finistère), on note dans la chapelle la présence de sainte Berthet ou Brigitte, notoire patronne des nourrices, mais dans ce cas la tradition locale lui attribue la personnalité de la femme qui, bien qu'amputée des membres supérieurs, avait aidé la Vierge enceinte à accoucher (et avait ce faisant, et par récompense, recouvré ses mains selon les Évangiles apocryphes). D'ailleurs, en été à N.-D. du Crann la statue de sainte Berthet porte un bébé. Anatole Le Braz indique en outre qu'il existe, à 200 m environ de la chapelle, une fontaine à laquelle on vient puiser de l'eau pour toutes sortes de maladies internes ou externes.

préchrétienne, fête comportant notamment des rituels de purification (*lustratio*) au premier adoucissement de l'hiver. Le *Glossaire de Cormac* mentionne le terme *óimelc* « lait de brebis » qui correspond au temps de la lactation des brebis, terme que d'aucuns ont apparenté par une étymologie analogique à *Imbolc* (prononcé *Imolg*), arguant du rôle purificateur du lait dans les lustrations. Quoi qu'il en soit, le sens d'Imbolc est clairement celui d'une « ablution purificatrice » (Leroux et Guyonvarc'h 1995 : 83-97).

2 février : la Chandeleur, fête de Purification de la Vierge Marie, est parfois appelée *N.-D. du Lait* en France et « jour de la fête de Marie aux chandelles » dans l'Irlande chrétienne (*lá Fhéile Muire na gCoinneal*) ; c'est aussi le jour de la *Lactation de saint Bernard*. Doublant en quelque sorte la Sainte-Brigitte, cette fête de la Vierge en reprend les éléments de purification et de lactation que l'on voit ou entrevoit aussi dans Imbolc.

4 février : fête de sainte Véronique qui était censée avoir apporté une goutte de lait de la Vierge à Soulac.

5 février : fête de sainte Agathe<sup>315</sup>, jour particulièrement célébré par les nourrices en France et ailleurs en Europe (Gaignebet 1974 : 14, 107-108 ; 1985 : 138). ; ce même jour, à Lys dans la Nièvre on fêtait une imaginaire *sainte Alaithe*, protectrice des nourrices, qui n'était autre que sainte Agathe (Merceron 2002 : 555). Dans certains endroits, on fait bénir ce jour-là de petits pains en forme de seins (appelés *guéta* à Queige en Savoie), mais ils servent plutôt à protéger des incendies (Van Gennepe 1973 : 76)

Quasimodo (dimanche de l'octave de Pâques, cette fête tombant entre le 22 mars et le 25 avril) : offrande de la parure à N.-D. de Cadalen.

Trinité (1<sup>er</sup> dimanche après la Pentecôte, cette fête tombant cinquante jours après Pâques) : pèlerinage et offrande à N.-D. de Crann.

1<sup>er</sup> mai : pardon des nourrices à N.-D. du Sein en Gestel et sans doute à La Cassaigne ; pèlerinage le 1<sup>er</sup> dimanche de mai (ainsi que le dimanche suivant le 25 novembre) à la chapelle N.-D. de Rétis à Hostens (Gironde) et à la source (auj. disparue) pour les femmes qui veulent du lait (Cuzacq 1902 : 25 ; Marliave 1999 : 69). Par ailleurs, la nuit du 31 avril (« Nuit de Walpurgis ») et le jour du Premier mai étaient considérés en Europe comme dangereux en raison des sorties des sorciers et sorcières qui, entre autres, cherchaient à voler le lait des femmes et des animaux ; c'est pourquoi les mères et les nourrices évitaient de se promener en plein air avec leurs nourrissons. De plus, les « voleuses de lait » pouvaient traire à distance le lait des vaches, voler le beurre et la crème des animaux ou bien le transformer en sang (Glauser-Matecki 2002 : 129-131). En Ille-et-Vilaine, on croyait que si on allait le Premier mai au matin, avant le lever du soleil, « promener un balai entouré d'une guenille sur les prairies de ses voisins, on déroba[ait] ainsi tout le beurre que les plantes peuvent produire. Dans les Côtes-d'Armor, à Plouguernevel, on croyait que les *ribotteurs* « portant *ribotte* ou baratte sous le bras s'en vont nus dans les prés pendant la nuit du 1<sup>er</sup> mai ; emplissent leur ribotte de rosée et se rendent aux fontaines où les vaches auxquelles ils veulent nuire ont coutume d'aller se désaltérer. Là, il les appellent par leurs noms, prononcent des paroles magiques et à partir de ce jour les animaux ne donnent qu'un lait si pauvre qu'il ne s'écume plus alors que les vaches des ribotteurs produisent le double. » (Varagnac 1948 : 123-124). Autre région, autres mœurs, en Touraine, on fêtait le *Lait de mai* à Tours. Jusque vers 1930, les jeunes gens et jeunes filles se rendaient ce jour-là à la ferme de la Belle-Fille au Sanitas pour y boire le lait frais tiré : il donnait force et bonheur toute l'année. À Bourgueil, les paysans l'offraient gracieusement à ceux qui se présentaient (Feneant et Level 1989 : 251).

13 mai : lactation de saint Bernard parfois fêtée à cette date.

20 juillet : fête de sainte Marguerite d'Antioche, patronne des nourrices. La fontaine Sainte-Marguerite d'Argelouse (Landes) (auj. asséchée) passait pour lactogène. Elle fut fréquentée jusque vers 1930 (Marliave 1999 : 31).

---

<sup>315</sup> D'après sa légende dorée, cette sainte ayant eu les seins coupés était un peu partout la patronne des nourrices et la protectrice de leur poitrine (pour le Lauragais, Lauga 1993 : 97 ; pour la Haute-Bretagne, Rondel 2001 : 15).

26 juillet : fête de sainte Anne, mère de Marie, patronne des nourrices. La fontaine Sainte-Anne de Belhade (Landes) passe pour lactogène. Les femmes s'y lavaient discrètement les seins après la procession (jusqu'en 1955 ; reprise en 1992) (Marliave 1999 : 40).

15 août : fête de l'Assomption de la Vierge Marie durant laquelle les mères et les nourrices effectuaient parfois des pèlerinages (Onlay ; pèlerinage des trois Vierges de Cléden, Lanlaën et Rostrenen). À Entremont (Haute-Savoie), la statue-reliquaire de *N.-D. de Tous les Saints avec ampoule du lait de la Vierge* était vénérée du 15 août au 8 septembre (« entre les deux Notre-Dame ») par les jeunes mères de la vallée de Thônes, du Val d'Arly et du Faucigny central pour obtenir une lactation abondante (Merceron 2002 : 556).

8 septembre : fête de la Nativité de la Vierge Marie durant laquelle une « assemblée » se tenait à N.-D. de Planté en Quilly (Loire-Atlantique), avec foire le lendemain. Elle était surtout fréquentée par les femmes et les nourrices souhaitant un lait à *planté* (« abondant ») et se guérir de la « fièvre de lait ». « Elles faisaient station devant les sources, puis se rendaient à une dernière fontaine située à l'ouest, dans un petit marais, près d'une vieille croix de pierre. » (Dontenville 1966 : 25). Pèlerinage lactogène à Aillas-le-Vieux (Gironde) (Cuzacq 1902 : 25 ; v. supra).

3 ou 18 octobre : fête de sainte Gwen, la « Blanche » à trois mamelles (v. supra).

14 octobre : fête de sainte Enora (VII<sup>e</sup> s.). Cette fille d'un roi d'Irlande et femme de saint Efflam est la patronne des nourrices en Bretagne (Sébillot 1968 : I, 25).

\*

## BIBLIOGRAPHIE

- ARABEYRE, Patrick, BERLIOZ, Jacques et POIRRIER, Philippe. *Vies et légendes de saint Bernard de Clairvaux : Création, diffusion, réception (XI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles). Actes des Rencontres de Dijon, 7-8 juin 1991*. Saint-Nicolas-lès-Cîteaux : Abbaye de Cîteaux, Commentarii Cisterciens, 1993. 436 p.
- AUDIN, Pierre. Les Rites de l'eau dans la France de l'Ouest. *Les Dossiers d'archéologie (L'Eau en Gaule. Rites sacrés et thermalisme)*, septembre 1992, n° 174, p. 74-83.
- BENOÎT, Fernand. *La Provence et le Comtat Venaissin : Arts et traditions populaires*. Avignon : Aubanel, 1975 [1<sup>ère</sup> éd. 1949]. 390 p.
- BIDAULT DE L'ISLE, Georges. *Vieux dictons de nos campagnes*. Paris : Nouvelles éd. de la Toison d'Or, 1952, 2 t. 599 p et 590 p.
- BOUSCAILLON, P. Traditions et coutumes du Périgord. *Revue des Traditions Populaires*, 1895, t. 10, n° 4, p. 229-230.
- BOUSSEL, Patrice. *Des reliques et de leur bon usage*. Paris : Balland, 1971. 300 p.
- BRULEY, Joseph. *Le Morvan coeur de la France*. t. 2, *Folklore*. Paris : Société Amicale et Philanthropique « La Morvandelle », 1966. 581 p.
- CHARDRONNET, Joseph et MINGANT, Daniel. *Pardons et pèlerinages de Bretagne*. Rennes : éd. Ouest-France, 1996. 32 p.
- COUTURIER DE CHEFDUBOIS, [Isabelle]. *Mille pèlerinages de Notre-Dame (région B)*. Paris : éd. Spes, 1954. 236 p.
- CUZACQ, Pierre. *La Naissance, le mariage et le décès... dans le Sud-Ouest de la France*. Paris : Honoré Champion, 1902. 199 p.
- DONTENVILLE, Henri, dir. *La France mythologique : Travaux de la Société de Mythologie Française*. Paris : Tchou, 1966. 380 p.
- DROCHON, Jean-Emmanuel B. (R.P.). *Histoire illustrée des pèlerinages français de la Très Sainte Vierge*. Paris : Librairie Plon, 1890. 1272 p.
- DUINE, F., *Revue des Traditions Populaires*, 1904, t. 19, p. 178.

- DUVAL, Paul-Marie. *Les Dieux de la Gaule*. Nouv. éd. mise à jour et augm. Paris : Payot, 1976 [1<sup>ère</sup> éd. 1957]. 169 p.
- ÉVEILLARD, James et HUCHET, Patrick. *Croyances et superstitions en Bretagne*. Rennes : éd. Ouest-France, 2004. 125 p.
- ÉVEILLARD, Jean-Yves et MILIN, Gaël, dir. *Fontaines, puits, lavoirs en Bretagne*. Brest : C.R.B.C., *Kreiz* n° 9, 1998. 196 p.
- FENEANT, Jacques et LEVEEL, Maryse. *Le Folklore de la Touraine : Dictionnaire des rites et coutumes*. Chambray-lès-Tours : C.L.D., 1989. 466 p.
- FOURNÉE, Jean (D<sup>r</sup>). *Le Culte populaire des saints en Normandie : Étude générale*. Paris : Société Parisienne d'Histoire et d'Archéologie Normandes, 1973, vol. 1. 287 p.
- GAIGNEBET, Claude et FLORENTIN, Marie-Claude. *Le Carnaval : Essais de mythologie populaire*. Paris : Payot, 1974. 170 p.
- GAIGNEBET, Claude et LAJOUX, Jean-Dominique. *Art profane et religion populaire au Moyen Âge*. Paris : P.U.F., 1985. 363 p.
- GAGNON, Camille. *Le Folklore bourbonnais*. Vol. 2 : *Les croyances et les coutumes*. Moulins : Crépin-Leblond Éditeurs, 1948, 342 p.
- GLAUSER-MATECKI, Antoinette. *Le Premier Mai ou le cycle du printemps : Rites, mythes et croyances*. Paris : Imago, 2002. 244 p.
- GRIVOT, Denis, *La Légende dorée d'Autun : Châlon, Mâcon, Charolles et Louhans*. Lyon : Lescuyer, 1974. 511 p.
- HERPIN, Eugène. Pèlerins et pèlerinages. XXXIII. Le Mené-Guen. *Revue des Traditions Populaires*, 1897, t. 12, n° 8-9, p. 485.
- KNIBIEHLER, Yvonne. L'allaitement et la société. *Recherches féministes*, 2003, vol. 16, n° 2 [<http://www.erudit.org/revue/RF/2003/v16/n2/007766ar.html>].
- LAUGA, Émile. *Sorcellerie en Haute-Provence*. Digne-les-Bains : Paul Keruel éd., 1993. 172 p.
- LE BRAZ, Anatole. *Magies de la Bretagne*. Paris : Robert Laffont, 1994. 1304 p.
- LE ROUX, Françoise et GUYONVARCH, Christian-J. *Les Fêtes celtiques*. Rennes : éd. Ouest-France, 1995. 215 p.
- LETT, Didier. *L'Enfant des miracles : Enfance et société au Moyen Âge (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*. Paris : Aubier, 1997. 396 p.
- L'HERMITE-LECLERQ, Paulette. Le sang et le lait de la Vierge. *Le Sang au Moyen Âge : Actes du 4<sup>e</sup> colloque international de Montpellier, 27-29 novembre 1997*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, Les Cahiers du CRISIMA, n° 4, 1999, p. 145-162. 476 p.
- LIONETTI, Roberto. *Le Lait du père*. Paris : Imago, 1988. 167 p.
- LODDO, Daniel, avec la collaboration de Bertrand de Viviers. *Legendas d'Occitània (Légendes d'Occitanie) : Albigeois, Montagne Noire, Quercy, Rouergue*. Cordes-sur-Ciel : C.O.R.D.A.E-La Talvera, 2005.
- MACKILLOP, James. *Oxford Dictionary of Celtic Mythology*. Oxford : Oxford U. P., 2000. 454 p.
- MAÎTRE, Léon. Les saints guérisseurs et les pèlerinages en Armorique. *RHEF*, 1922, t. 8, p. 302-319 et p. 430-440.
- MARLIAVE, Olivier de. *Sources et saints guérisseurs des Landes de Gascogne*. Bordeaux : L'Horizon Chimérique, 1999. 189 p.
- MÉGNIEU, Paul (chanoine). *Notre-Dame de chez nous*. Joigny : J. Peyronnet et C<sup>ie</sup>, 1958. 207 p.
- MÉLY, Fernand de. *Les reliques du lait de la Vierge et la galactite*. Paris : Ernest Leroux, 1889 [extrait de la *Revue Archéologique*, 1890].
- MERCERON, Jacques E. *Dictionnaire thématique et géographique des saints imaginaires, facétieux et substitués en France et en Belgique francophone du Moyen Âge à nos jours (Traditions & Dévotions populaires – Littérature – Argot), suivi d'un Répertoire raisonné des dévotions et patronages par calembour*. Paris : éd. du Seuil, 2002. 1289 p.
- MERCERON, Jacques E. Sur les pas de la « Langue de Bœuf » : le rôle des bovins dans les légendes toponymiques. *Mythologie Française : Bulletin de la Société de Mythologie Française*, Actes du congrès de Yerville 2005, [à paraître en 2006].

- MINEAU, Robert et RACINOUX, Lucien. *La Vienne légendaire et mythologique : Êtres fabuleux, mythes anciens, légendes historiques & hagiographiques [...]*. Nouv. éd. rev., corrigée et augm. Poitiers : Librairie Brissaud-Geste éd., 1995. 395 p.
- NÈGRE, Ernest, *Toponymie générale de la France*. Vol. 1 : *Formations préceltiques, celtiques, romanes*. Genève : Librairie Droz, 1990.
- NÈGRE, Roger. Une dévotion de jadis : Notre-Dame-du-Lait (La Cassaigne, Aude). *Folklore : Revue d'Ethnographie méridionale*, 1975, t. 28, fasc. 1, n° 157, p. 12-22.
- NEUMANN, Erich. *The Great Mother : An Analysis of the Archetype*. 2<sup>e</sup> éd. Princeton: Princeton University Press, 1963 [1<sup>ère</sup> éd. 1955]. 379 p.
- Le Patrimoine des communes de la Loire-Atlantique*. Charenton-le-Pont : Flohic éd., 1999, 2 t. 1383 p.
- PIED, Édouard. *Notices sur les rues, ruelles, cours, impasses, quais, ponts, boulevards, places et promenades de la ville de Nantes*. Nantes : impr. A. Dugas & C<sup>ie</sup>, 1906. 331 p.
- PROVOST, Georges, *La Fête et le sacré : Pardons et pèlerinages en Bretagne aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris : éd. du Cerf, 1998.
- QUÉRÉ, France. *Évangiles apocryphes*. Paris : Seuil, 1983. 183 p.
- RÉAU, Louis. *Iconographie de l'art chrétien*. Paris : P.U.F, 1957, vol. 2, t. 2. 772 p.
- RÉBILLÉ, Edmond et PENNEC, Albert. *Quand les saints guérissaient*. Brest : éd. Le Télégramme, 2002. 90 p.
- RENARDET, Étienne. *Légendes, contes et traditions du Pays Lingon*. Avallon-Paris : éd. F.E.R.N.-librairie Guénégaud, 1970 [2 Livres en un vol.]. 209 p.
- ROCAL, Georges. *Vieilles coutumes dévotieuses et magiques du Périgord*. 2<sup>e</sup> éd. Périgueux : Pierre Fanlac, 1971 [1<sup>ère</sup> éd. 1926]. 204 p.
- ROMIEUX, Paul. *Les Vieux remèdes bretons*, 2<sup>e</sup> éd. Aigre : Séquences, 1986 [1<sup>ère</sup> éd. 1937]. 102 p.
- RONDEL, Éric. *Traditions, croyances, superstitions : Haute-Bretagne*. Fréhel : Astoure éd., 2001. 191 p.
- SAINTYVES, Pierre. Les saints protecteurs des nourrices et les guérisseurs des maladies des seins. *Revue des Traditions Populaires*, 1916, t. 31, p. 3-4 et p. 77-84.
- SÉBILLOT, Paul. *Le Folk-lore de France*. Paris : Librairie orientale & américaine, 1904-1907, 4 t. 489 p., 476 p., 541 p., 499 p.
- SÉBILLOT, Paul. *Le Paganisme contemporain chez les peuples celto-latins*. Paris : Octave Douin, 1908. 378 p.
- SÉBILLOT, Paul-Yves. *Le Folklore de la Bretagne*. Paris : G.-P. Maisonneuve et Larose, 1968, t. 1. 408 p.
- SEIGNOLLE, Claude. *Le Folklore de la Provence*. Nouv. éd. Paris : G.-P. Maisonneuve et Larose, 1980 [1<sup>ère</sup> éd. 1963]. 435 p.
- SOL, Eugène. *Le Vieux Quercy : Usages anciens*, 4<sup>e</sup> éd. Cahors : Société des Études, 1947. 246 p.
- THEVENOT, Émile. *Divinités et sanctuaires de la Gaule*. Paris : Fayard, 1968. 247 p.
- VAN GENNEP, Arnold. *Le Folklore de l'Auvergne et du Velay*. Paris : Librairie orientale et américaine G.-P. Maisonneuve, 1942. 371 p.
- VAN GENNEP, Arnold. *Culte populaire des saints en Savoie*. Paris : G.-P. Maisonneuve et Larose, 1973. 217 p.
- VAN GENNEP, Arnold. *Le Folklore de France : Du berceau à la tombe. Cycle de Carnaval-Carême et de Pâques*. Paris : Robert Laffont, 1998, t. 1 [1<sup>ère</sup> éd. 1943]. 1182 p.
- VARAGNAC, André. *Civilisation traditionnelle et genres de vie*. Paris : Albin Michel, 1948. 402 p.
- VERGNES, Georges. *La Médecine venue du fond des âges : Formules et recettes médico-magiques*. Paris : Robert Laffont, 1979. 282 p.
- VLOBERG, Maurice. *Les Fêtes de France : Coutumes religieuses et populaires..* Grenoble-Paris : B. Arthaud, 1942 [1<sup>ère</sup> éd. 1936]. 231 p.
- WARNER, Marina. *Seule entre toutes les femmes : Mythe et culte de la Vierge Marie*. Marseille : Rivages, 1989. 420 p.**

UN ANGE PASSE...  
ET, LE MONDE SE REVELE DIFFERENT.

*Maalaak* signifie en hébreu « porteur de message ».

Le grec *aggelos* prend le sens de « message » puis d'« ange » dans l'Évangile.

**Le catholicisme vient « par-dessus » l'ange**, car l'être-ange est au monde **historiquement...** bien avant que l'Église n'ait inventé le saint... (aux dires du Père de l'Église Saint Augustin, l'ange aurait été créé par Dieu en même temps que la Lumière) **et, phénoménologiquement** dans la mesure où, étant celui qui de toute éternité sait tout, il vient indubitablement avant le miracle, avant l'acte thaumaturge déclenché par le saint, précède le miracle de la dernière minute.

**Matière et esprit ne font qu'un avec l'événement qu'occasionne et incarne l'ange.** Selon le même Augustin, « esprit pour ce qu'il est ; ange ou matière pour ce qu'il fait... l'ange désigne la fonction, l'office et point la nature ; la nature de l'ange étant celle d'être esprit ».

**L'ange n'apparaît jamais pour rien, l'ange annonce toujours quelque chose, l'ange est idée de Dieu, son projet, sa puissance, son action. Il existe au monde concrètement par le phénomène qui procède de son intervention, de son agentivité.** « L'ange est une pensée spirituelle pure et parfaite se communiquant à l'homme ; une inspiration neutralisant tout mal, toute sensualité, toute mortalité, un hôte que l'on reçoit sans le savoir»,<sup>316</sup> un compagnon, un gardien de l'âme. Il passe sans relâche la frontière des mondes, va porter les prières à Dieu, descend du ciel en distribuer les dons, voyage entre visible et invisible, avertit, veille, surveillance, soutient, convainc, rassure, guérit inexplicablement, **s'offre comme surface projetée pour révéler à chacun ce qui se cache en lui et pour lui...** Les verbes d'action qui s'inscrivent dans une volonté de résoudre ce qui « cloche » récapitulent son être. Etre de l'intercession... son action est accélérée, éphémère. Il est chez lui dans le mouvement. En un éclair de temps, un coup de foudre, une rencontre avec l'ange et le monde se révèle différent. Padre Baldrucci, théologue chargé au Vatican de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, souligne la «*différence fondamentale entre l'humain chez qui l'âme est entravée dans son agir par son corps même, et l'ange, être spirituel libéré de la matière, qui est où il veut être et agit à sa guise. Dans les rares cas où il se manifeste, précise le père, il se matérialise dans la forme physique de son choix* ».

**Globalement, sa fonction médiatrice est triple : ambassadeur de la Trinité, messager de Dieu, défenseur de l'humain ; la vocation bienfaitrice se divisant elle-même : PROTÉGER, PREDIRE, CONSOLER, GUIDER.**

**Cependant, l'ange n'est pas seulement un instrument, il est et naît de la relation qu'il entretient avec son interlocuteur...** relation qui peut d'ailleurs être exempte de Dieu, son rôle consistant à l'y conduire (« croire en l'ange » étant un premier pas vers Dieu).

Rarement l'ange se présente du type « hé toi, tu sais, je suis ton ange ». Quand l'ange veut entrer en communication, **il se manifeste à travers un phénomène inaperçu si l'on est dépourvu des clés d'interprétation épistémologique idoines.**

Athènes. Dix-neuf heures. Trois scientifiques, passagers d'une B.M.W. à l'arrêt, entendent la voix d'un homme : *Yannis mon fils, je dois te dire...* au même moment le pare-brise de la voiture qui les abrite implose. Les gars sont stupéfiés. Pas de radio, personne à l'horizon. Cette manifestation heurte leur cognition... Mais l'apparition a été précédée la veille d'un rêve d'Hermine, la compagne du propriétaire de la bagnole auquel s'est adressé le défunt. Hermine vit à Paris, bien qu'elle aussi soit d'Athènes.

*En pleine campagne un RER s'immobilise sur un talus. Yannis et Hermine quittent la rame et*

<sup>316</sup> Baker-Eddy, Mary. *Science et Santé ou la Clef des Ecritures*. Boston : 1875, Science Chrétienne Editions. p. 581.

*longent les rails, leurs valises à bouts de bras. Le train est en contrebas quand un crâne carbonisé déboule en leur direction et leur barre la route. Une voiture est parquée en bordure de la voie. Mis en alarme, les jeunes gens s'approchent mais au moment d'atteindre à la portière du conducteur, deux rameaux secs et noirs dissimulés dans les gravillons se dressent en croix devant eux pour les accueillir. Un autel mortifère, un enterrement surnaturel. Désormais, accéder à l'auto veut dire écartier le crucifix de branchages. La menace est claire, ils s'en vont.*

*Changement de lieu. Le couple est à Athènes dans le salon des parents de Yannis –ne connaissant pas le visage de feu son beau-père, Hermine suppute tel l'homme qui se tient auprès de sa belle-mère– âgés d'environ soixante ans, qui sirotent une liqueur. Manque au tableau Michele, le frère de Yannis habituellement casanier. L'inconnu écoute une valse dans cette maison qu'Hermine a toujours connue silencieuse. L'invite à danser. La valse est envoûtante. Si tu danses avec un mort en songes, c'est qu'il vient te chercher, dit le proverbe. Mais très vite, Yannis propose de prendre les voiles... un instant plus tard, il revient à la charge... sans cesse plus insistant, contre son habitude. Mais l'homme retient Hermine : « personne n'a fait les présentations. Je suis le père de Yannis. Je suis venu expressément pour faire ta connaissance et suis heureux que tu sois qui tu es ». Hermine finit toutefois par céder aux supplices de Yannis. Or, dès qu'ils mettent le nez au-dehors, la jeune femme est stupéfaite. Bois, tissus, meubles, tout ce qui peut vieillir a vieilli... **la poussière semble avoir tout inondé, un coup de vent et le linge accroché aux balcons part en cendres.** Hermine s'en émeut. Mais Yannis presse son bras, lui intime de hâter le pas et surtout de se taire. Hermine pressent... la poussière est mémoire. Tu fais le vide et tu perçois les ombres. Quand l'autre monde approche, la perception vacille. Frôler la mort peut s'avérer fatal...*

Le soir au téléphone, après que Yannis lui ait raconté l'épisode du pare-brise, Hermine croit bon de lui relater son rêve mais son amant y coupe court (comme dans le rêve): « **qu'elle fasse comme si rien ne s'était produit** ». Hermine se rappelle alors l'avertissement du père à l'heure des au revoir: « **avec le jour, l'importance de cette fête s'estompera. Ne rien dire de cette rencontre aux siens, ils ne comprendraient pas** »...

Ils revenaient d'un séjour d'été dans le Péloponnèse quand la voiture glissa dans un ravin... Le père au volant mourût sur le coup, la mère et Michele furent hospitalisés, Yannis sortît indemne de l'accident. Aujourd'hui, pour re-pénétrer la vie de son fils, **le défunt se fait ange... et guide, mais l'on ne sait pas vers quoi.**

Au fil de l'étude suivie d'histoires récoltées ces dernières années, je vais tenter de broser un portrait de cette intercession particulière de l'ange dans les Pouilles italiennes. Comment apparaît-il? Est-ce qu'il répond à une nécessité pratique pour qui le rencontre? Comment le reconnaît-on? Quelle émotion quand on le croise? A quoi sert-il, que cristallise-t-il? Pourquoi le fabrique-t-on? Est-il là de toute éternité? **Quelle différence fait-on entre l'invention et la reconnaissance d'un ange?**

### **L'angélique pose l'espace...**

Ange-madone, ange-saint, ange-défunt, ange-quidam, s'interroger sur l'authenticité des multiples identités qui lui sont attribuées est invalide. Car la figure est fonction, finalité, usage... point personne, et incarne les valeurs des divers milieux sociaux qui en l'adoptant, le réinventent. Figure hybride du saint, de la madone, du défunt, de l'inconnu, il se glisse et agit l'air de rien, abusant parfois de ses prérogatives afin de répondre à « l'obligation de perfection de l'ange œcuménique ».

**Ceci dit, on peut grossièrement scinder le monde des anges en deux...**

**Il y a l'ange fonctionnel, l'ange utile, héritier de la cosmologie augustinienne... l'ange qui est ou passe pour saint, madone, ancêtre, inconnu, désincarné...** qui se manifeste, se rend visible pour rendre service, fait communiquer avec un au-delà réparateur, déchire l'univers et ainsi le résoud. En ce cas, l'individu protégé est défini en termes de carences, de vulnérabilité, et est sauvé du gouffre grâce à l'infinie Miséricorde.

**Et un ange a-fonctionnel, qui passe, qui ne fait que passer.** Mais qui lui aussi appelle, réveille, éveille, évoque... quelque chose de si particulier qui fait que tout change pour celui à qui il apparaît. L'ange fait, change, est ce qui fait que... le monde change, opaque ou transparent.

**Que l'on rencontre un ange fonctionnel ou a-fonctionnel, il y a transformation radicale.** Car si l'être angélique est multiple, le principe angélique de ce médecin du Ciel est unique. **Le lieu même de la manifestation parle cette transformation, comme lieu où l'on change d'état : la gare, l'hôpital, le cimetière, la chambre mortuaire, la route comme un tunnel...**

### Ses missions ou comment se passe le temps dans la cartographie de l'ange pouillais ?

**Le détournement du trajet** est une de ses missions favorites.

**Une voix guide...** on obéit sans comprendre comment et on se retrouve ailleurs. Après seulement, on découvre avoir frôlé le pire. Sur le Gargano par exemple, l'archange Michel inonde les rêves de Luca et le guide autre part.

En 1943, Luca de San Marcuccio partage le pavillon des Américains. Se fait copain avec l'un d'eux... L'Américain est de garde et Luca pique un somme. Notre homme retourne en songes sur son Gargano : il rêve que San Michele lui prend la main et l'attire au-dehors. Au réveil, abasourdi, Luca sort du cabanon en quête de la sentinelle à laquelle il confie sa vision : *quelle histoire, tu te rends compte!* Un grand fracas... le cabanon a été bombardé, soixante morts, au moins autant de blessés. Quelques semaines plus tard, Luca profite d'une permission de quarante-huit heures au village pour ordonner à son épouse enceinte *de baptiser leur fils du nom de l'archange... San Michele m'a sauvé la vie...* Le fils aura pour nom Michelarchangelo...<sup>317</sup>

In extremis, un acte inexplicable, une voix de l'au-delà, une voix de la conscience replace sur la voie.

Dans un système d'interprétation qui fait habituellement la part belle à la chance, cette figure appelée ange favorise les issues heureuses... **l'ange, c'est donc la chance qui te guide.**

*Quand nous demandons la protection, elle nous est toujours accordée...* déclare radieusement Gianna de Trani. *Les anges gardiens guident tes pas, t'apprennent ce dont tu peux parler, à qui, comment, et aussi ce que tu dois taire, absolument...* A Trani quelquefois Gianna « entend le vent » et se met à écrire... Suite à quoi elle interprète ses visions. En juin dernier par exemple, elle écrit : *demain matin, nous devons partir plus tôt que prévu. Sans quoi nous serons bloqués sur la route.* Gianna se rend en effet le lendemain à Bologne avec son mari et son neveu. Relisant son carnet dans la soirée, Gianna questionne son ange: pourquoi devrais-je partir plus tôt? Et l'ange de lui répondre à haute voix : *il y aura un accident. Si tu pars plus tard, tu n'arriveras pas à temps à l'hôpital.* Gianna se le tient pour dit et avise son neveu de l'information qui lui a été communiquée, lequel se soumet sans souci aux prescriptions de l'ange. Plus embarrassée devant son mari, Gianna manoeuvre : *Mimmi qu'en dis-tu, partons deux heures plus tôt qu'il fait chaud...* Mimmi consent. Mais nos voyageurs partent malgré tout en retard et à hauteur d'Ancone, sont ralenti par un accident. *Grouilles-toi, répète la voix, emprunte la première départementale possible, peu importe où elle va, ou tu ne feras pas à temps.* La voix dit juste... les voyageurs qui bifurquent à la première occasion, arrivent à l'hôpital pour la dernière visite.

**Ecouter l'avertissement, c'est entrer en contact avec l'ange.** L'ange est un hôte que l'on reçoit ou qui apparaît sans qu'on le sache. On l'accueille. On lui fait une place. On l'écoute. Philip Pullman décrit l'ange p. 137 du tome II de *A la Croisée des Mondes* : « leurs traits étaient érodés par des siècles d'intempéries mais malgré tout quelque chose dans leur immobilité exprimait le pouvoir, la compassion et la force intellectuelle ». **La bienveillance angélique émane d'une entité au savoir et à la dimension supérieurs et survient quand la protection s'impose.** Car, figure édifiante, l'ange connaît toutes les pensées et y répond télépathiquement.

Son fils est hospitalisé. On ne sait pas ce qu'il a. Giorgia somnole chez elle à Bisceglie quand un murmure arrive à ses oreilles: *et tes fils?* D'un bond, Giorgia est sur pied. Elle furète sa maison, il n'y a personne d'autre qu'elle. Ni une, ni deux, elle part pour Bari... et décide de passer la nuit auprès de son fils à peine a-t-elle passé la porte du service pédiatrique. **Quelqu'un pense à sa place, quelque chose...** Les lits étant tous occupés, quand la nuit l'envahit, Giorgia s'endort contre son fils. Un instant, ses paupières se soulèvent pourtant sur le dos d'une doctoresse en blouse verte. Elle salue la femme qui quitte la chambre sans lui répondre, son immense tresse blonde balançant sur son fessier. Intriguée, Giorgia se lève et va sur ses pas. **Mais la femme n'est pas dans le couloir.** A l'infirmier qu'elle croise, Giorgia demande : cette femme, c'est la toubib? *Qui ça?* La dame blonde qui vient de quitter la chambre! Pourquoi est-elle partie quand je l'ai appelée? *Il n'y a personne d'autre que moi*

<sup>317</sup> Si Luca témoigne de sa dévotion à l'ange ici, c'est parce que, pour une très rare fois, son ange est oecuméniquement identifiable.

dans le service, rétorque l'infirmier agacé... *le pédiatre n'est pas là à cette heure. Et, à titre indicatif, c'est un homme...* Mais enfin une femme blonde, la même blouse, les mêmes chaussures que vous, vient de sortir de la chambre! Giorgia entend alors une voix, identique à celle de l'après-midi: *tu ne la verras plus. Lèves la tête!* Giorgia, que l'infirmier quitte abasourdi, obtempère et, au-dessus de sa tête, découvre un crucifix. Le lendemain, Filippo est guéri.

**L'ange n'en finit jamais d'espionner.** Il veille, réveille, contrôle, pilote continûment son protégé ; quand l'attention de ce dernier périclité, l'ange de prendre le relais et de prévenir le mal juste avant qu'il n'advienne, de résoudre les conflits, de concilier l'impossible. L'ange interdit l'indolence... il sort la maman de son apathie, la conduit jusqu'à son fils, puis la pousse à passer la nuit auprès de lui à l'hôpital... A peine la maman baisse la garde, qu'il stimule sa vigilance, excite sa curiosité... Quand elle est sur le point de comprendre, il lui dit ce qui est... Une voix autoritaire qui ne laisse pas tergiverser. **Son intervention a un aspect providentiel et inattendu.**<sup>318</sup>

**L'ange console.** Il est une main sur l'épaule pour qui n'est jamais serré dans des bras affectueux... n'apparaît que le temps où sa venue peut aider à faire passer le chagrin, rencontre, et aussitôt disparaît. Son acte, son être sont éphémères.

Au cimetière de Rignano Garganico, sur le promontoire du Gargano, la pauvre femme pleure son fils disparu. Un inconnu en veston cravate s'approche : *pourquoi pleures-tu ? Ton fils est bien où il est, inutile de gémir*, etc. A peine l'homme a-t-il séché ses larmes qu'il s'éclipse... Bouleversée, la vieille femme relate la rencontre au gardien du cimetière, lequel aujourd'hui me rapporte...

### **Marche aux côtés...**

Chaque jour, pour aller travailler, la jeune fille longe le cimetière de Bergame en compagnie d'un chat noir. Des curieux lui demandent un jour qui sont ces gens avec lesquels elle chemine, personne ne les connaît au pays, et ils sont nombreux. Elle ne comprend pas ce qu'on veut d'elle. Elle répond avoir pour toute compagnie un chat noir. Et passe son chemin.

Afin que personne n'importune la jeune isolée... ses ancêtres ou une généalogie de gardiennes défuntées de la tribu des femmes marchent à ses côtés... mais, pour ne pas l'effrayer, se travestissent pour elle en chat, autrement dit se font voir d'elle sous l'habit d'un unique chat noir... alors qu'à tous les promeneurs, ils se présentent sous une forme multiple et menaçante. Autrement dit, les morts anges se donnent à voir à tous, mais de manière radicalement différente. A celle qu'ils protègent, sous le masque rassurant d'une présence apaisante, du fidèle animal qui attend matin et soir pour cheminer à ses côtés... aux autres, sous l'aspect d'un groupe humain effrayant...

### **Dès lors qu'on croit en lui, il annule ce qui ne va plus.**

2002. Rignano Garganico, un enfant de quatre ans glisse du deuxième étage et atterrit sans une égratignure. Le gamin témoigne : *un monsieur m'a soulevé et m'a dit : surtout fais-moi confiance, ne regarde pas en bas...*

Un ange qui vole mais dont personne ne voit les ailes... Grâce à son intervention, le bambin est sauf. Comme si de rien n'était, comme si rien n'avait jamais eu lieu. L'ange modifie le temps et l'espace... que l'apparition dure cinq minutes ou cinq heures, le temps est placé hors du temps. **De « l'autre côté », avec l'ange, il n'y a pas de temps.**

### **Et comment s'y prend-il ?**

Selon Thomas d'Aquin l'ange est caractérisé par la **durée ramassée de son intervention**, de son être-là, de son « être-au-monde » avec l'autre. Le vent de panique écarté, **l'ange s'efface et le temps réel redouble le temps poétique du devenir.**

Il dévale à toute allure l'Uggiano-Otranto. Les freins de sa bicyclette claquent et Firmino craint une arrivée dramatique: la vitesse s'ajoute à la distance. Soudain, une voix lui intime d'obliquer à gauche. Firmino fait basculer le bolide à deux roues... qui lui échappe des mains et se fiche dans le mur face au château. Debout, les jambes écartées, le jeune homme chevauche le vide et contemple ébahi le triste tableau de ce qui aurait pu être sa fin... Il attribue aussitôt ce «miracle» à sa mère

<sup>318</sup> L'ange sauveteur intervient à l'insu du protégé. « Si la figure angélique permet de penser l'accidentel, c'est en termes de Providence que sont présentés les événements bénéfiques à la personne protégée », écrit Anne Manevy dans sa Thèse de Doctorat en Anthropologie Sociale et Historique de l'Europe, 2004.

disparue.

**L'ange indique la route à suivre mais ne produit qu'une moitié de miracle.** Même si pour Firmino, ce qui lui est arrivé est prodigieux, et même si habitant le lieu c'est lui qui a raison de son monde, je lui dispute son interprétation miraculeuse car si Firmino est certes guidé, la voix de l'au-delà retourne la situation dramatique avant qu'elle ne le devienne, autrement dit évite le pire sans transformer la personne. Et si cette voix est identifiée comme étant celle de la mère, c'est d'une part parce que la défunte est celle qui manque dans la vie de son fils, et aussi celle qui ne peut lui vouloir que du bien.

**Quand l'ange, derrière l'habit, c'est avant tout la relation...**

**Les histoires s'inscrivent dans une culture dont on ne saurait les dissocier,** dans un continuum entre le monde, la tête qui le pense et la bouche qui le parle. Entre deux poivrons farcis et la verdure revenue à l'huile d'olive maison, Assuntina me décrypte rêves et visions du coin à partir de sa vie...

**Elle est fatiguée de vivre entre terre et ciel depuis trois semaines...** les chances qu'elle en réchappe sont infimes. Suite à une intervention chirurgicale délicate, la vieille Assuntina est en réanimation à l'hôpital de Lecce. Son esprit divague entre deux mondes. Et de se transférer inopinément devant la porte en verre poli de sa maison de Sternatia.

Une carriole tirée par un bœuf stoppe à sa hauteur. Le conducteur la toise avec intérêt. Lui demande : comment se fait-il qu'elle soit là, qui lui a montré le chemin, qui l'y a conduite? *C'est ici chez moi*, rétorque la pauvre femme à l'inconnu, *je suis venue de mon propre chef, je suis lasse de me trimballer de salles d'opérations en laboratoires d'analyses, je veux rentrer chez moi, je ne veux pas mourir*. Le cocher lui enjoint aussitôt de rebrousser chemin : *retournes d'où tu viens si tu veux revenir. Dépêches-toi*. Assuntina obtempère. Crever en assumant sa mort comme désir n'était pas son dessein. Elle vient de le comprendre. En quelques mots, l'émissaire de la mort a indiqué à Assuntina le chemin de la vie.

Vision onirique qui manifeste de la culture locale... Dans le rêve, les émanations de l'autre monde interviennent... anges ou morts... ici c'est sous les traits du charretier chargé jusqu'aux années soixante d'amener les dépouilles au cimetière, que la camarade se fait connaître et reconnaître à Assuntina... Alors qu'elle frôle la mort, à la grand-mère qui opère un voyage dans le temps via une figure d'hier (le fil de sa vie surgissant dans un flash qui dit l'éternité, elle retrouve sa jeunesse) l'alternative suivante est proposée : patienter et découvrir avec Dieu ce qui lui est réservé, ou n'en faire qu'à sa tête et courir à la fosse. Le charretier est catégorique : *«attention. Si tu rêves avant le rêve de Dieu, ton désir te piégera. Prends possession du seul temps qui soit tien, le présent»*, autrement dit, ou Assuntina cesse « d'aller plus vite que la musique » ou l'issue sera fatale.

Monde terrestre et infra-monde fonctionnent en parallèle selon des modalités analogues. C'est ainsi que, si les vivants ignorent les milliers de fantômes qu'ils heurtent, traversent, écrasent, embrassent, le fossoyeur des songes ne voit lui aussi que les âmes en passe de faire sa clientèle. S'il croise Assuntina, c'est donc qu'elle est en partance... seulement quelque chose cloche, quelque chose déroge. Dieu et la très sainte Providence sont rigoureux (sans quoi, même le Purgatoire ne suffirait pas à gérer la pagaille du trépas) ; ils avisent toujours le commis du boulot qui lui incombe or, d'Assuntina ne lui ont pas parlé. Le croquant s'en étonne, consulte la voyageuse égarée et réalisant soudain que le Seigneur ne lui destine pas le chemin où elle se précipite, il corrige sa route : *qu'elle se presse, car si la Divine Miséricorde (moins bienveillante que les curés ne le font croire) s'aperçoit qu'elle vadrouille dans les couloirs interdits de l'entre-deux, elle finira malgré tout attrapée*. **Observance opiniâtre du protocole, goût du travail bien fait, allergie aux bavures**, conduisent le croque-mort perfectionniste à arracher Assuntina au fatum, à la préserver du trou prématuré.

Se manifestant parce que le glas risque de tinter lugubre, notre croque-mort remplit la fonction de **bouclier céleste culturellement allouée à l'ange. Alerte, il apparaît parce « qu'il le faut », renverse vite et bien la situation, attention cette route n'est pas la bonne !, en remettant l'air de rien la vieille femme sur les rails**. Ce passeur d'entre-mondes qui entame le périple d'Assuntina vers le cimetière et l'au-delà en partant de la porte de sa maison, représente-t-il un avatar griko de Charon, attentif à ne jamais faire passer sur l'autre rive du Styx / Achéron qui n'y est pas convié? (Nous sommes rappelons-le, au cœur de la Grèce Salentine... dans le bastion d'Europe occidentale le plus tardivement (et « imparfaitement »... ) envahi par le catholicisme). Evoque-t-il l'archange Michele, saint ange catholique

de la mort qui accompagne les âmes de « l'autre côté »? (et dont le premier temple, situé à seulement deux cents kilomètres au nord des Pouilles, sur le Gargano, demeure un lieu de dévotion notable). Ou encore incarne-t-il l'ange personnel d'Assuntina... **ange gardien qu'aux dires de la tradition pouillaise chacun détient**<sup>319</sup> et qui, sachant par définition tout de sa pupille vulnérable,<sup>320</sup> aurait choisi de se métamorphoser en croque-mort afin de l'empêcher de voyager plus loin dans l'erreur? (Assuntina est dans le coma et l'ange qu'elle croise au bout du tunnel et qui la renvoie chez elle ressemble à s'y méprendre à l'ange dont témoignent la plupart des rescapés d'expériences N.D.E.). Mais la N.D.E. d'Assuntina correspond localement à ce qu'on appelle le rêve. **Et le tunnel pour elle se matérialise en sa rue, en un départ depuis sa propre porte... le tunnel vers la mort à partir de son lit...** pour aller droit à la même nationale sur laquelle on verra Ambrogio poursuivre un autre ange...

**Comprenons bien que c'est l'état d'esprit de la personne à laquelle l'ange se manifeste qui détermine sa forme, son mode d'apparaître, et aussi ce qu'il est et va représenter pour cette personne. L'ange prend communément l'aspect de ce à quoi l'on croit ou de ce dont on a besoin afin d'agir immédiatement, concrètement, absolument... c'est-à-dire il adopte l'aspect le plus adapté, le plus efficace face à une situation donnée.** Corps sans corps, tangibilité d'un acte en devenir, l'émissaire de la mort **matérialise l'ultime voyage** de la passagère avec suffisamment de force pour qu'elle réalise l'inexorabilité de son choix. **Car l'ange c'est l'agent, la force alliée à l'intention et à l'action concrète. La radicalité du travestissement**<sup>321</sup> **choisi favorise «l'agissement» phénoménal de l'ange sur la personne protégée,** lui permet d'entamer une brèche dans la dialectique qu'elle a embrassée, de s'y glisser, d'y faire le ménage. Or comme ici protéger c'est faire savoir à Assuntina que son impatience va à l'encontre de son désir, que ce n'est pas en baissant les bras qu'elle trouvera une issue positive à sa détresse, que son abdication pourrait se révéler sans retour...

L'ange peut paraître au monde sous des traits symptomatiques... **une femme à l'épaisse chevelure claire, vêtue d'une longue robe, élégante, la poitrine imposante...** « Sa beauté est empruntée comme tout ce qui participe de son apparence corporelle » (Origène).

Le pédiatre impose un contrôle sanitaire. Hospitalisée à Tricase, le bébé de neuf mois partage sa chambre avec deux petits malades atteints de gastro-entérite. La gosse est contaminée. Une semaine plus tard, elle a perdu deux kilos; la dysenterie est coriace. Effrayée, la maman conduit sa fille dans une clinique privée. Traitement de choc, on perçoit un mieux... Dans l'après-midi, Ornella joue avec sa petite sœur dans la chambre à l'écart quand une **jolie femme d'environ quarante ans, la chevelure blonde entortillée,**<sup>322</sup> passe la porte et demande à l'aînée: *de quoi souffre ta sœur, tu me la passes?* La femme installe le bébé à côté d'elle sur le lit, dessine des croix sur son corps, lui baise le front délicatement, se lève, la rend à sa sœur, et disparaît comme elle est arrivée. Comme un songe. Quand Ornella se rend compte, elle part en chasse de la visiteuse, **traverse le long couloir,** passe toutes les chambres la gosse dans les bras. Elle veut comprendre quelle est cette femme qui vient d'enchanter sa sœur... mais personne dans la clinique n'a remarqué **l'élégante apparition.**

Le soir, le rapport médical est excellent... la petite est sortie d'affaire. Elle n'aura plus jamais le moindre mal. **Bénie par la mammane à tous les carrefours de son corps...**

Laissant à méditer sur l'asepsie légendaire des hôpitaux méridionaux et sur l'absurdité d'une prétention au contrôle sanitaire systématique, ce témoignage conduit dans les **couloirs du vide et de la non-communication caractéristiques de "l'entre-mondes"**. A l'instant du frôlement fatal pour la créature

<sup>319</sup> Selon le Dogme : « chaque être humain possède un ange particulier attribué à sa conception, à sa naissance ou au moment du baptême, qu'il est libre d'écouter ou d'ignorer »...

<sup>320</sup> **Le prévenant en sait toujours beaucoup plus que le prévenu.** Libéré de la pesanteur-matière, il éprouve une connaissance spirituelle qui ne passe pas par les sens. Il sait, entend et voit tout, passé, présent, futur, le bien et le mal, immédiatement et parfaitement. Avec lui la terre est à la fois transparente et opaque ; visible et invisible se confondent.

<sup>321</sup> D'autant plus radical que le travestissement en croque-mort n'est pas un simple « déguisement » mais signifie un « devenir-croque-mort », un « devenir-ange-de-la-mort » pour l'ange et une rencontre capitale avec celui qui symbolise sa propre fin pour la protagoniste.

<sup>322</sup> On note que la figure angélique est coiffée d'une chevelure claire. Dans cette région où les blonds se comptent dans chaque village sur les doigts d'une seule main, on remarque leur présence récurrente dans la cosmologie séraphique... Le clair protège de l'ombre... le clair serait, dans sa manifestation angélique, l'instant où l'ombre vient à la lumière pour être renversée.

sans défense, l'ange que personne localement ne connaît, surgit pour conforter la vie vers la lumière. **Quand l'ange est fantôme, double éventuel d'une *mammane*...**

**Les cheveux entortillés de la femme sont symptomatiques d'un univers sortilège** –le nœud noue le sort– mais son acte –qui consiste à déjouer la perversion et à désenclaver le mal– typique des *mammanes* salentines –sages-femmes gardiennes ou démons de l'enfant auquel elles se consacrent– est sans conteste bénéfique.

Pourquoi un ange ? Parce qu'à la différence d'une sorcière en chair et en os, **notre jolie blonde ne laisse aucune mémoire de son passage si ce n'est son acte**. Exceptée Ornella qui témoigne de ce qui s'est passé, **personne ne peut dire que quelque chose ait été** ; quant à la protégée, ce n'est pas à neuf mois...

**La femme passe, fait, agit et s'en va ; c'est fait, elle a transmis la foi. L'ange paraît pour agir puis s'efface sans demander son reste... Situé en deçà de la mémoire, il gomme toute trace de son être-là** et déplace tant le soi aux limites du tangible, de l'impensable, qu'il peut rendre fou celui qui se souvient de l'instant d'entre-deux où il a apparu.

Tzvetan Todorov note : « Moins l'intervention est visible, moins l'on y croit. Le plus souvent on relègue l'expérience à l'hallucination... **ce qui a eu lieu est classé comme non-lieu. On minimise, on marginalise, on tue l'événement, ce qui fait événement, on plonge tout dans l'oubli** ».

**Avec le saint, le catholicisme dispose d'une figure dont le rapport aux hommes est désigné sous le terme d'intercession. Le saint patron est lié à la collectivité et / ou à l'individu, par une relation de patronage impliquant des obligations mutuelles. Le même pouvoir d'intercession est reconnu aux anges par l'Eglise.**<sup>323</sup> **Mais le saint nous intéresse ici en ce qu'il est un mort...** un « mort très spécial » selon l'expression de Peter Brown, **un mort qui a fait carrière dans l'au-delà...**

Un mort saint ou un mort domestique qui se fait ange, s'incarne en ange (que l'on investit comme tel) ou si l'on renverse la proposition, l'ange qui emprunte l'habit d'un mort... n'habite pas la terre de la même manière, n'occupe pas l'esprit de son protégé de la même façon qu'un ange qui arrive d'on ne sait où pour activer la vie.

C'est la Seconde Guerre Mondiale. Sur le champ de batailles, le corps d'ombre du père se poste entre les projectiles et le fils, pare aux balles quand tout autour les hommes tombent.

Fils posthume d'un héros de 1917 retourné sur le front pour prêter main-forte, le soldat est protégé par la chair de l'au-delà...

Le père est le héros magique du fils, il est celui qui sans avoir jamais été vu donne la foi. Il est donc la costume sous lequel l'ange s'incarne...

Une personne décédée ayant autrefois été proche de son protégé, c'est-à-dire dotée d'une histoire qu'on connaît et avec qui un lien est en place (cette connaissance peut être une simple mémoire... le grand-père installé dans le Panthéon légendaire familial avec lequel le vivant a élaboré une affinité élective) devient ange. **Son identification est poussée à l'extrême et c'est à titre individuel que l'ancêtre, l'ami parti avant l'heure... est reconnu et affirmé comme tel.**

Ce qui distingue le mort ordinaire du mort angélique est que ce dernier renonce à ses privilèges (habituellement, le défunt se manifeste parce qu'il a besoin de quelque chose) et à la relation de partenariat bilatéral avec le vivant (auquel en tant que mort prétend le « vrai saint »). **Le mort qui se fait ange ou l'ange qui revêt l'habit du mort se déplace dans une visée altruiste... et en cela affirme son identité d'ange.**

**L'être angélique existe, en tant qu'il est véhiculé par un faisceau de traditions.** Bien que caché à nos yeux imparfaits, selon le Dogme, l'ange protecteur est partout. Saint Grégoire nous enseigne que « dans le monde visible, tout est gouverné par le monde invisible ». Pour Padre Pio, une pointe d'aiguille peut « contenir des milliers d'anges ». Omniprésent, **l'ange inonde le paysage onirico-mythique** et intervient corporellement et « tridimensionnellement » dans la vie de tous les jours.<sup>324</sup> C'est ainsi que se glissant dans les rêves ou préférant un habit fantomatique, un inconnu surgit à l'intersection des routes, un familier

<sup>323</sup> Les archanges jouissent même de la double figure « d'ange » et de « saint ».

<sup>324</sup> Nous sommes en Italie méridionale, là où même les papes... Le 9 août 1961, le souverain pontife Jean XXIII qui reconnaît dans les anges de précieux conseillers, invite les automobilistes à demander leur protection avant de prendre la route des vacances (en particulier Raphaël, protecteur des voyages, pèlerins, moyens de transports).

défunt conseille une direction, avise d'un danger, donne les clefs d'un problème, se constitue en bouclier humain face à l'adversité, intervient, interfère. **Le travail de l'ange, a priori s'effectue insensiblement.**

« Le devenir est de l'alliance » (Gilles Deleuze). **On note son ambiguïté identito-vestimentaire.** L'ange apparaît, selon la formule de Thomas d'Aquin dans *Somme Théologique I*, « sous des formes accessibles à nos sens ». Il présente à son protégé (on l'a vu dans l'anecdote du chat noir de Bergame) un visage à sa portée... Selon à qui il choisit / est appelé à se manifester, l'ange apparaît donc tantôt sous la forme d'un enfant, tantôt sous celle d'une femme, d'un homme, d'un vieillard, d'un mendiant, d'un animal, d'une madone, d'un saint, d'un ancêtre, d'un défunt. A Catherine Labouré, il prend l'apparence d'un typique putto ailé de la Renaissance parce qu'à cette bonne de ferme, cette représentation était probablement celle qui se conformait le mieux à ce qui dans son lieu, sa condition, son temps faisait sens comme ange, comme renversement du monde tel qu'il va. **Quand l'ange recourt en revanche aux grandes figures charismatiques... pour l'essentiel, il s'agit d'un habit qu'il emprunte.**

**Quand l'ange s'habille et se révèle en saint, il est sitôt saisi comme figure bienfaitrice.** Au lieu de disparaître dans l'Invisible d'où il s'est retiré l'instant d'être « ange-au-monde », il prend soin d'être reconnu dans sa forme d'être-là hors histoire mais au monde. **Exprimant dans l'acte thaumaturge son « être-ange », conférant à son « devenir-ange » l'espace de « l'être-là » par le soin qu'il prodigue, l'ange saint joue le rôle et remplit la fonction qu'on lui assigne localement de sorte qu'on lui retourne illico statut et hommages auquel il prétend pour poursuivre ses activités...** car pour l'ange, se « faire voir » sous les traits du saint ou de la Madone, c'est réclamer hommages, mercis, reconnaissance pour la grâce octroyée... hommages, reconnaissance qu'en revanche l'ange *mammane* ou l'ange d'un inconnu n'appelle pas.

**Mais c'est le message qui compte et pas tellement l'habit. Car on l'a bien compris, l'habit ne fait pas le moine, l'habit est seulement là pour passer incognito et travailler en douce... On se rend compte de ce qu'il est après.**

### **L'approche consciente ou inconsciente.**

Les premiers temps de ma balade dans les sentiers de l'Invisible, rencontrer un ange me semblait impensable. Cette figure s'extrait radicalement de mes possibilités d'un Autre. Non seulement je n'y croyais pas, mais je ne concevais pas comment d'un tel on allait dire *c'est un ange!*, et d'un autre au contraire *c'est un humain...*

Déterminer, face à une chair sans ailes – car si les anges pouillais sont peut-être pourvus d'ailes, elles sont toujours cachées – mais dotée de tout ce qui “fait” que ÇA vit (des pieds pour marcher, une bouche pour parler, un ventre pour malaxer) : *voici une émanation de l'Invisible et point une personne*, me déconcertait. Comment réaliser en autrui l'incarnation de ce qui tangiblement n'est pas? Comment décider que cette fois ça fait sens et cette autre fois non ?

**Le fait est qu'un phénomène s'interprète suivant un certain mode avec des clefs de culture qui font partie de lui. Mais qu'il prenne corps, vie, compacité, qu'il ne soit qu'à condition d'être vu avec des yeux préparés, démontre la nécessité de l'initiation au lieu culturel pour l'existence même des mondes.** Je m'entends. Quand par exemple Ambrogio identifie au bar de la gare de Lecce *un ange arrivé expressément depuis l'éther, pour communiquer avec lui, pour lui transmettre quelque chose de sa propre vie ou de l'univers des anges, pour le mettre sur LA voie...* et qu'en revanche je remarque (après coup... c'est-à-dire après qu'Ambrogio m'ait intéressée à la question, m'ait... disons... éveillée à sa perception angélique) une fille flapie qui gobe son marc en songeant que la nuit pour elle n'est pas finie, qu'avant de poser ses valises lui reste encore une trotte ; je me trouve confrontée précisément à la fabrication d'un phénomène... une grande partie des événements que nous vivons résidant dans cet éclairage pratique du quotidien...

Ambrogio est un fermier sensitif, âgé de quarante ans. Il habite la campagne de Porto Badisco avec moutons, chevaux, chats, paons, tracteurs, pieds de vignes, problèmes, hallucinations ; il est obsessionnel parfois et ça le coupe du monde, mais indubitablement gentil.

Il est environ neuf heures du soir. C'est l'automne. Nous avons rendez-vous au bar de la station de chemin de fer de Lecce ; le premier arrivé attend l'autre, nous irons croquer un bout dans un local. Jusque-là tout bien. Je passe à la caisse : un jus d'oranges, merci. Pose mes valises : salut vieux, comment va? Je cause seule. Pas un mot. Dix minutes passent. Tout à coup Ambrogio éclate d'un

rire sonore... une boutade que je lui aie lancé cinq minutes plus tôt lui heurte les oreilles... bon, ce soir c'est comme ça, le temps entre nous décale l'être. En route...

A peine dans la voiture, Ambrogio m'interroge : *tu t'es rendue compte, la femme à l'autre bout du comptoir est venue à propos pour se mettre en contact avec moi? Je dois lui répondre car il s'agit d'un ange...* Impassible, rongé je veux dire mon frein sarcastique pour traduire en termes de culture les extravagances auxquelles je me trouve confrontée, je hoche du chef. *Et qu'est-ce qui te fait dire ça?* Mais Ambrogio ne m'entend plus. Tout entier concentré à ne pas perdre de vue la fille du bar, installée au volant d'une Peugeot grise, il fait rugir le moteur de sa tire. *Ne pas l'essaimer, c'est important.* Mais oui mais oui... je laisse faire... A toute berzique Ambrogio collectionne les feux rouges dans la ville. Au quatrième carrefour, bifurque à gauche et quittant Lecce trousse la fille en direction du sud. La plaisanterie se prolongeant et une nappe de brouillard insolite à cette heure envahissant la chaussée, je ricane : *persuadé qu'il s'agit là d'un ange et que cet ange veut te dire quelque chose, tu négliges que son comportement démontre tout sauf une volonté de te rencontrer.* La femme a en effet accéléré, en proie à l'inquiétude... *Tu ne veux pas lui ficher la paix? A sa place, je courrais au premier poste de flics ; moindre mal que je sois à tes côtés, quoiqu'au lieu d'un malade pour elle nous sommes deux!* Mais Ambrogio n'en démord pas : ***elle veut me conduire quelque part, elle me met sur les rails, on voit bien que tu ne connais pas les anges...*** Inopinément la brume s'intensifie, dessinant un tunnel de vapeur blanchâtre menaçant contre quoi les phares de l'auto se réfléchissent. Aveuglé, Ambrogio qui cherche désespérément ses lunettes et qu'à propos je ne secoues pas, est forcé de ralentir et se fait distancier par la malheureuse déboulant à fond de train... Contrarié d'avoir loupé la chance de sa vie, de n'avoir pas été à la hauteur de l'Invisible, d'avoir laissé s'échapper dans l'éther tangible (la brume) une expression du Céleste éthérique, Ambrogio rumine...

Plus tard, devant deux pizzas cuites au feu de bois, je redemande au copain ce qui lui a galopé dans la caboche, comment il ose soutenir que ce soi-disant ange a voulu se connecter avec lui, la pauvre fille risquant sa vie pour le semer. Mais d'après Ambrogio, ***la vitesse ne signifie rien pour elle, ayant des ailes cachées elle ne répond pas aux lois de la pesanteur, de la matière, de l'espace et du temps qui nous brident... sa vitesse n'a pas de mesure...***<sup>325</sup> quant à la peur, ajoute-t-il, *elle est toute entière dans ma tête car cette femme comme personne n'existe pas, elle émane de l'Invisible, elle n'éprouve donc pas d'émotions.*

Tout est si délicat. On marche sur des œufs culturels, psychotiques ou hypocrites... Ou je fais au copain : *t'es jeté*, ou je blague : *la prochaine fois qu'une nana te tape à l'œil, adresses-lui la parole plutôt que de la traquer et d'empoisonner la vie de tes proches...* ou enfin je prends comme tel ce qu'on me sert : culturellement c'est comme ça qu'en sirotant un café dans une gare on reconnaît un ange... même si ça n'entre pas dans ma manière de voir les choses, je l'accepte pour comprendre.

Non, « je ne connais pas bien les anges ». Ambrogio a parfaitement raison. Sans lui, je n'aurais jamais croisé un ange. Et l'ange de disparaître au regard de celui qui voit ce qui n'est pas pour lui...

**matérialisant autour de lui une nappe de brume fantastique, une nappe de protection...** Perdu dans la ville, l'ange est message. Et ce message, le profane le comprend au pied de la Lettre, voit du noir où il y a du noir et du blanc où il y a du blanc sauf que de la magie le profane loupe tout, n'appréhendant pas l'insaisissable caché derrière le visible apparent. Or, bien souvent ce n'est pas l'être qui fait sens, mais l'être abouté à la compréhension locale qu'on en fabrique. l'objet / sujet concret se dissolvant en un objet culturel qui devient selon les relativismes épistémologiques ad hoc. Avec l'ange, c'est du côté de l'interprétation que l'on (se) fait du monde que la question du réel se situe. Seul l'intuitif disposant des clefs épistémologiques adéquates peut entendre toute l'ampleur du message, et ne pas perdre le sens.

Jean Ziegler (1975) note à propos des fantômes : « **le mystère de la relation dépasse de beaucoup le mystère de l'être** ». Trois chamans amérindiens disent des choses différentes au village... ils ne sont pas fous, ils ne te prennent pas non plus pour un bleu, mais le chaman naît de son rapport avec toi, pas des

<sup>325</sup> Le colonel de Brouwer, de l'Armée de l'Air belge, témoigne en ces termes de sa rencontre avec un UFO : « passant de 300 à 1700 pieds d'altitude, l'UFO a accéléré de 280 kilomètres à 1700 kilomètres/heure en une seconde, nous faisant perdre ses traces. Une telle accélération provoquerait la mort immédiate de n'importe quel être vivant ; la limite maximale supportée par un avion de chasse étant cinq fois inférieure ». L'UFO ne connaît pas la vitesse. **En un instant, il traverse le monde** ; il ne se plie à la loi de la pesanteur qu'épisodiquement, afin d'entrer en contact avec l'homme... Comme l'ange...

recettes de cuisine... La problématique est idoine concernant l'ange des Pouilles. **Au-delà du syncrétisme, ce qui prime, c'est la relation.** Celui qui en effet regarde un être ordinaire et l'extraie de la trivialité pour en faire un être extraordinaire, un ange, le fait accéder à une dimension de l'être à laquelle autrement il n'accéderait pas, le fait devenir ce que sans lui il ne serait jamais. D'après Martin Buber dans *Je et Tu* (1923): « le moi s'éveille par la grâce du toi » ce qui, appliqué à l'affaire angélique, définirait celui-ci comme un « tu qui murmure », un « tu » en attente d'être rêvé par un « je » pour accéder à l'être, sa « génialité » n'éclatant qu'en cas de danger pour l'homme, et pour... en contrepartie faire accéder à l'être en devenir le « je » qui en survie, le rencontre. **L'ange altruiste est tributaire de l'homme et de la reconnaissance par cet homme de son « être-ange-ité », dans son activité créatrice... Son identité est le phénomène même de la rencontre. Son essence dans le monde se résout dans son existence même. Parce que l'ange n'existe qu'en tant qu'il se matérialise dans son action pour autrui. C'est donc la relation qui se tisse entre protégé et ange, d'autres fois entre protégé, tiers connaisseur et ange, qui fabrique l'ange.**

Bruno Latour (1990) souligne : « les anges ne transportent pas un message indéformable à travers l'espace-temps. (...) L'exact contenu du message est dans la main de l'interlocuteur, du receveur, et non dans celle du messenger. Le messenger porte un contenant, une interpellation, un *métalangage*, une façon d'établir toute médiation possible ». Ainsi, lorsque l'ange ne révèle apparemment rien, la fabrique du magique est d'autant plus exemplaire que le re-connaisseur d'anges (ici Ambrogio) est rendu indispensable à l'authentification du phénomène. Et comment cela se passe-t-il? Si ici il s'agit d'un ange pris au piège d'un voyeur d'anges trop zélé, d'un ange qu'on pourrait dire sans "le vouloir" pour l'histoire... **l'ange qui en général ne veut pas avoir l'air d'être ce qu'il est le temps de son intervention, se fait connaître à son interlocuteur par des signes qui ne font sens pour personne d'autre que pour lui, à travers quelque chose qui ne fonctionne pas.** Quelque chose de subtil qui ne colle pas... et c'est cet amour bizarre, cette lumière autre, cette mise en relation différente qui chamboule, c'est l'inaperçu soudain perçu qui fait que quelque chose se passe et que l'on reconnaît ce quelque chose comme ce qui change le monde, révèle autre le monde touché par l'ange. **L'ange est l'être de l'insignifiance, du prodige qui n'a pas l'air dans être. Son insignifiance fait pour ainsi dire sens, et... ça devient événement.** L'ange nous arrive. Et décide du temps de la rencontre. Mais la rencontre n'a lieu que si son interlocuteur s'en rend compte. Ce qui fait l'ange, c'est ce qui le rencontre. Comme l'écrit Gilles Deleuze dans *Logique du Sens*, « l'événement ce n'est pas qu'il se passe quelque chose, mais que quelque chose se passe, un devenir ». Stupeur. Le temps s'arrête et pose problème. L'entendement se bouleverse, l'intelligibilité est rompue, l'univers se déchire parce qu'une goutte d'eau, un ange, est tombé sur la tête. L'ange est agent de la métamorphose. **Le passage d'un ange fait événement, s'impose comme césure. L'ange naît de ce qu'il s'est passé quelque chose. On peut parler de l'avant et de l'après « passage de l'ange ».**<sup>326</sup> Et entre les différentes choses qui se passent et qui se négocient, il y a la fulgurance, la perception, la guérison.

**S'abandonner à l'intellection de plus malin, de culturellement plus habilité à identifier le fantasmagorique là où ses clefs de vie relèvent seulement de l'inhabituel est troublant.** A titre d'exemple, je laisse apprécier l'exégèse réalisée par Gala, une cartomancienne se divisant entre Napoli et la Vallée d'Itria, d'une aventure particulière, mais pas à mon sens si étrange, qui m'advint un soir de mars 2003 devant la gare de Napoli.

A deux cents mètres du célèbre mémorial à Garibaldi auquel la gare de Napoli doit son nom, j'attends que le bus passe, le bus qui ne passe pas... pour rejoindre Capua où je suis hébergée. Et l'angoisse suinte, de rester là idiote. Ne pas savoir comment se rendre quelque part autrement. **Un parapluie me couvre soudain le crâne:** "*sois tranquille, je ne suis pas folle!*". La voix fluette qui vient de m'aborder est celle d'une adolescente à boucles blondes qui caresse gentiment ma chevelure: "*tes cheveux sont mouillés, tu as manqué de peu l'autobus. Moi, je dois me rendre à Afragola*". Afragola est située à quinze kilomètres dans la banlieue industrielle de Napoli. *Alors toi aussi tu as raté le bus ma mignonne. Je l'ai vu passer il y a cinq minutes. "Oh, non !tu es sûre? Ici c'est dangereux, les voitures au carrefour". Surtout les crétins qui traînent et nous accostent.*

<sup>326</sup> Selon Alban Besan et Eric Fassin (2002) « ce qui caractérise un événement c'est l'évidence d'une rupture et l'incertitude de sa signification. Seulement si un événement est, il importe aussi de savoir ce qu'il dit, pour l'autre. Car avec l'événement, il y a la fabrication d'un univers et de sa logique, de l'interprétation qui fonctionne avec lui ».

Je suis morose ce soir, particulièrement. La nuit avance, plus un train ne part pour Caserta, plus un bateau pour Procida, et je n'ai pas un sou en poche pour viser une chambre dans un hôtel miteux... "*Pourquoi ne prends-tu pas un taxi?*". *C'est cher. "C'est vrai"*. La « chérubine » **me glisse un billet de dix euros dans la main et me quitte, s'enfournant dans le premier bus qui passe.** Follet? Ange gardien? Amie d'un instant s'éclipsant dans la nuit? Petite sorcière qui me remet les dix euros d'un pacte auquel je ne me soustraie pas? Tout ce que je sais d'elle : *elle est d'Afragola*. La joie m'inonde. L'allégresse renverse le maigre. Un sourire mange mon visage alors qu'un instant plus tard je grimpe à mon tour dans un autocar pour Caserta, qui sans être celui que je briguais, me rapproche de mon but.

Selon Gala à qui j'en réfère en octobre, ça ne fait pas l'ombre d'un pli, un ange s'est dérangé spécialement pour guider mes pas vers la lumière quand l'ombre menaçait... Cette fille blonde qui se plante là et caresse mes cheveux, qui légitime d'emblée sa normalité : "*je ne suis pas folle, rassures-toi*" afin de canaliser mon verdict –elle ne veut pas m'effrayer sans quoi jamais je n'accepterai d'elle quelque chose qui sorte de l'ordinaire ou, pire pour l'accomplissement de la "Loi", je risquerai de m'enfuir– et me procure l'argent nécessaire à résoudre mes ennuis, est appréhendée comme une figure céleste. Qu'est-ce qui motive sa venue? Me protéger, éclairer mon chemin, m'ouvrir des directions, et pourquoi ce jour précisément? A moins que l'entité blonde ne synthétise la belle journée passée à Procida que sans son intervention, la peur aurait sapée. Questions qui se posent mais que somme toute, en « usagère » du paranormal, la cartomancienne suspend. *Cet être savait tout de toi, il est venu du Ciel pour te venir en aide... Regardes ses boucles par exemple, sa blondeur, écoutes comme elle s'est présentée... « je ne suis pas folle »...* Ah bon, c'est un indice ? **Quelquefois donc, sans l'entourage qui identifie la manifestation angélique... le receveur, le « rencontreur » insuffisamment préparé, loupe l'ange, loupe sa rencontre avec l'ange...**

#### **Au fur et à mesure se soulève un angle de l'Invisible local.**

Attention à ne pas prendre pour ange qui ne l'est pas et à ne pas non plus laisser passer un ange derrière un « air incarné » de saint ou de madone! **L'ange se lit à l'interstice des mondes, se décèle à la petite cuiller interprétative, s'inscrit au sein d'un complexe culturel qu'il est important de décoder à l'aide des clefs idoines.** Progressivement, le visiteur de l'intérieur des mondes repère ceux qui sont anges dans la masse d'êtres de l'au-delà qu'il rencontre... ou, au moins, apprend à ne plus manquer ceux que la culture désigne par leur « concrétude » spécifique d'apparition et disparition.<sup>327</sup>

On a vu... **l'angélique émerge de l'entre-deux**, en transfert mutation. Il va vers, et entre. Et aussi il agit sur le monde. (On l'a vu paraître dans les rêves –le tombereau funèbre– mais aussi dans la vie –la fille cadeau du Ciel à Napoli).

Tunnel, talus, couloir d'hôpital, cimetière, chambre de réanimation, sommeil, couloir aérien, ferroviaire, couloir de brume sur la route... **Même si l'ange est de tous les endroits, de toutes les occasions**, (sur le champ de batailles, ou chaussant ses ailes pour rattraper l'enfant chutant du balcon) **il est en particulier là, qui veille, dans tous les lieux où l'on change d'états, sur tous les seuils physique ou symbolique, aux couloirs et carrefours où l'on est en devenir, en passe au moins de l'être!**

**Certaines figures, parce que pourvues des attributs et qualités spécifiques des anges deviennent anges au monde ; d'autres en revanche parce que quelque part à un moment donné. L'ange naît d'être repéré, remarqué, mis à part, extrait de l'ordinaire par qui le prend en charge, par qui cédant de son humanité nourrit le « devenir-ange » de son ange.**

**Car, malgré leur infinie diversité, il y a donc toujours quelque chose qui relie les anges... et ce quelque chose, c'est la manière d'appréhender le phénomène là où et pour qui il se manifeste.**

#### **Au bout du compte... la réalité, c'est ce en / à quoi tu crois...**

Tout phénomène existe et n'existe qu'en tant que projet / projection partagés... Etablir la réalité d'un phénomène dépend donc de critères profondément subjectifs dans la mesure où tout ce qui fait qu'une

<sup>327</sup> Peut-être continuera-t-il de rater la fille au comptoir de la gare de Lecce, caractérisée ange un peu "au pif" par Ambrogio (rien de concret – hormis la brume qui contre... si ce n'est la culture locale, le fait d'y être... n'appuie en effet les spéculations intuitives du « scoliaste in anges ») mais il ne traversera plus « l'angélographie » traditionnelle locale, la *mammane*, l'ange déguisé en madone ou « fait saint », l'être venu de nulle part pour guérir un malade ou une situation imparfaite... *comme si de rien n'était*... Non. Il se rendra compte. Il saura. Et pourra arrêter son comportement en toute connaissance de causes...

personne croise un lieu et les gens qui font ce lieu, est en jeu. Quand quelque part des « choses » se répètent et se surenchérissent, on conviendra de leur réalité... celui qui vit et parle un phénomène étant, incontestablement, la personne la plus compétente pour « désigner son monde »... au moins en tant que ce qui se raconte, en tant que narration, en tant que mode particulier de comprendre le monde. Et, la réalité de la narration devient réalité du fait. Et donc. **On ne niera plus ce dont soi ou l'autre a / fait l'expérience mais on tentera d'identifier avec « celui de là » ce qui fait sa culture...** toute posture œcuménique (psychiatrico-analytique, positiviste ou religieuse) opérant une absorption erronée et totalitaire de gens, faits et cultures qui ne lui appartiennent pas. D'emblée donc on soutiendra que, face à un problème local, seule une (ou des) solution épistémologique locale est « philosophico-éthico-scientifiquement » applicable. Je m'explique.

Bruno Latour souligne (1990) : « ce qui est celé aux yeux de l'un est révélé aux yeux de l'autre. Ce qui est formé et figuré par l'un est déformé et défiguré par l'autre ». A l'évidence, décoder une présence fantastique est –comme tout– parfois davantage motivé par l'histoire personnelle du témoin que par le lieu de l'errance.<sup>328</sup> Mais ce n'est pas non plus toujours le cas, et c'est ce qui nous intéresse. Distinguer le même symptôme de vie, tout en interprétant la plus commune des choses là où précisément le paysan du coin identifiera un être de l'ailleurs, une manifestation de l'Invisible, un craquement surnaturel, **met en question le sens**. En effet, face à quelque chose qui heurte ma routine, c'est forcément la panique... et à mon corps défendant, je discrédite la véracité de ce qui est interprété comme manifesté culturel par le gars du lieu (le « témoin » mystifie tout, il «rêve» éveillé) ou d'un coup tout ce que je sais du monde, l'extension de ma compréhension de l'être-de-mon-monde à tout ce qui est, se démantèle. Le sens de l'autre-pour-soi ou / et le sens de l'être-de-mon-monde, tous deux en états de choc, se redéfinissent réciproquement et continuellement.

Entrer « en culture » signifie accepter de faire le chemin de l'autre, avec lui... pour un jour pouvoir jauger ce qui, « dans ce qui se passe » est à saisir comme quelque chose qui « se manifeste précisément ici » ou au contraire intéresse strictement l'histoire de vie du témoin. Réaliser les butés culturels avec la rigueur déontologique qu'exige cette mise en marche culturelle, demande un temps. Le temps de s'initier. Et un autre temps aussi, celui de faire la part des choses. Le temps de la rencontre. Le temps de « l'après-événement ». D'avoir passé le choc.

Clémentine Roy, (Paris)

Doctorante du Département d'Anthropologie, d'Ethnologie, des Sciences des Religions à l'université Denis Diderot Paris VII (AESR)

### **Bibliographie.**

BENSAN, Alban et FASSIN, Eric. Les sciences sociales face à l'événement. *Terrain*, mars 2002, n\* 38, p. 5-20.

BUBER, Martin. *Je et Tu* / trad. de l'allemand par G. Blanquis. Paris : Aubier, 1969. 172 p. ISBN 2-7007-3088-7

BERNET, Anne. *Enquête sur les anges*. Librairie Académique Perrin, 1997. 320 p. ISBN 2-262-01140-0

CAPDECOMME, Marie. *La vie des morts ; enquête sur les fantômes d'hier et d'aujourd'hui*. Paris : Imago, 1997. 329 p. ISBN 2-911416-02-3

CERTEAU, Michel de. *La culture au pluriel*. Paris : Christian Bourgois Editeur, 1993. 231 p. ISBN 2-02-020274-3

CERTEAU, Michel de. *Le parler angélique, Figures pour une poétique de la langue*. 31 p. Actes sémiotiques VI : Paris : Institut National de la Langue Française, Groupe de Recherches sémiolinguistiques–EHESS–CNRS : 1984.

CLAVERIE, Elisabeth. Apparition de la Vierge et « retour » des disparus, la constitution d'une identité nationale à Medjugorje (Bosnie-Herzégovine). *Terrain*, mars 2002, n\* 38, p. 41-54.

COHEN, Daniel. *L'Encyclopédie des Fantômes* / trad. de l'américain par Emmanuel Jouanne. Paris : Robert Laffont, 1991. 331p. ISBN 2-221-06841-6

<sup>328</sup> Avec l'ange d'Ambrogio par exemple, compte moins l'être rencontré que la compréhension locale qu'en fabrique le témoin... l'objet / sujet concret se dissolvant en un objet culturel qui devient selon / avec les relativismes *ad hoc*.

- DELEUZE, Gilles. *Logique du Sens*. Paris: Les Editions de Minuit, 1969. 391 p. ISBN 2-7073-0152-3
- FARGE, Arlette. Penser et définir l'événement en histoire, approche des situations et des acteurs sociaux. *Terrain*, mars 2002, n° 38, p. 69-78.
- LECOUTEUX, Claude. *Fantômes et revenants au Moyen Age*. Paris : Imago, 1995. 253 p. ISBN 2-7028-2517-6
- GARIDIS, Anguéliki. *Les anges du désir, figures de l'Ange au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Albin Michel, 1996. 328 p. ISBN 226-08538-6
- JOVANOVIC, Pierre. *Enquête sur l'existence des anges gardiens, des êtres invisibles veillent sur nous*. Paris : Filipacchi J'ai lu Aventure Secrète, 1993. 507 p. ISBN 2-290-34169-X
- LATOURE, Bruno. Quand les anges deviennent de bien mauvais messagers. *Terrain*, mars 1990, n° 14, p. 76-91.
- LOMBARDI SATRIANI, Luigi Maria et MELIGRANA, Mariano. *Il ponte di San Giacomo, l'ideologia della morte nella società contadina del Sud*, Palermo, Sellerio, 1996. 489 p. ISBN 88-389-1198-3
- MANEVY, Anne. *D'un ange, l'autre. Figures de l'ange gardien: de la dévotion catholique à l'angélologie individuelle contemporaine*. 261 p. Thèse de Doctorat en Anthropologie Sociale et Historique de l'Europe : Toulouse : EHESS-Toulouse Le Mirail : 2004.
- PONS, Christophe. Réseaux de vivants, solidarités de morts ; un système symbolique en Islande. *Terrain*, mars 2002, n° 38, p. 127-140.
- PONS, Christophe. *Le Spectre et le Voyant : les échanges entre morts et vivants en Islande*. Paris : Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2002. 277 p. ISBN 2-84050-231-3
- PULLMAN, Philip. *A la croisée des mondes 2, la Tour des Anges* / trad. de l'anglais par Jean Esch. Paris : Gallimard Jeunesse, 1998. 294 p. ISBN 2-07-050988-5
- ZIEGLER, Jean. *Les vivants et la mort*. Paris :Seuil, 1975. 317 p. ISBN 2-02-004796-9**

## **Médiateurs et conditions de l'intercession en Albigeois, Quercy, Rouergue.**

Il me paraît primordial au début de cette communication d'insister sur l'importance que revêtaient et que revêtent encore les lieux de guérison dans la religion populaire et les pratiques thérapeutiques de notre région.

Dans le seul département du Tarn nous avons recensé de telles dévotions dans près de 140 communes. Les lieux de guérison sont toutefois bien plus nombreux car une commune peut en comporter plusieurs soit dans une même paroisse soit dans des paroisses différentes. Ainsi sur la seule paroisse de Montirat les reliques de trois saints guérisseurs étaient exposées à la vénération des fidèles : saint Fort pour les enfants rachitiques, saint Jacques pour le mal aux dents et saint Antoine l'ermite pour les zonas et les maladies des porcs. Sur cette même commune on trouve aussi la fontaine de saint Martin à Canezac et celle de saint Thomas à Lagarde Viaur, toutes deux pour les maux d'yeux.

Un même lieu peut aussi être fréquenté par plusieurs paroisses. Citons par exemple le saint Crucifix de Cordes où se rendent 22 paroisses environnantes. De plus les habitants du département du Tarn fréquentaient des lieux de guérison situés dans des zones limitrophes notamment dans le Quercy et le Rouergue.

Certains de ces lieux sont encore extrêmement populaires. C'est le cas par exemple de Bernac dans le Tarn pour les maux de dents des enfants avec sainte Apollonie. Citons aussi dans le sud Aveyron la fontaine de saint Méen fréquentée par de nombreux habitants des Monts de Lacaune et de la vallée du Tarn, pour les maladies des ovins et les maladies de peau des personnes.

Ces lieux semblent beaucoup plus nombreux dans le nord du département du Tarn que dans le sud. On peut peut-être trouver à cela plusieurs raisons. Signalons en premier lieu la forte implantation du protestantisme dans le sud du département qui a dû amplifier les effets de la réforme catholique consécutive au Concile de Trente. L'influence notamment des doctrines jansénistes hostiles à la religion populaire s'y fit peut-être davantage ressentir que dans le nord. Le triomphe au XIXe siècle des usages romains et de l'ultramontanisme changera très peu ces données. Dans certaines zones du nord du département on peut se demander si le grand développement du culte des saints à partir du XIXe siècle ne correspondrait pas aussi à une sorte de volonté consciente ou inconsciente de résistance aux idées rationalistes et progressistes ambiantes. On peut être frappé en effet de l'importance du culte des saints dans le bassin carmausin, fief ouvrier et socialiste depuis la fin du XIXe siècle.

### **Diversité et complexité du culte des saints.**

Ainsi que c'est le cas un peu partout, les lieux de guérison peuvent être extrêmement variés. Il peut notamment s'agir de fontaines. Nous avons recensé une quarantaine de fontaines sacrées dans le seul département du Tarn. Ces fontaines ont pu être christianisées de différentes façons, en leur donnant le nom d'un saint, en les affublant d'une croix ou d'une statue, en les dotant de reliques ou en construisant à proximité un sanctuaire.

On recense en outre une trentaine de fontaines a priori non christianisées comme par exemple : *la Font de Mèut* à Arthès ; *la Font purgaira* sous Hauteserre (Penne) ; *lo bon Teron* à Lacrouzette pour les voies urinaires ; la source de la Mousselle (Montredon Labessonnié) pour les reins et l'estomac...

Les lieux de guérison peuvent être aussi des chapelles, des églises ou des couvents, en bon état ou en ruine disposant de reliques ou de statues. Parfois il peut s'agir de reliques ou d'autels domestiques entre les mains de particuliers, de croix comme la Croix des Ladres sur la commune de Puylaroque (Tarn-et-Garonne), de tombes de prêtres (par exemple à Orthonac dans l'Aveyron près de Mémer où on se rend sur la tombe d'un prêtre pour les bronchites et la coqueluche), de la tombe d'un saint ou d'un particulier à la vie notoirement édifiante... mais on peut avoir affaire aussi à de simples lieux parfois désertiques, des monuments mégalithiques, des cupules comme pour saint Martin dans le Nord-Aveyron, des traces dans des rochers comme pour les genouillades de saint Stapin à Dourgne, voire même d'arbres comme dans le cas des arbres marieurs de La Drèche ou de Notre Dame de Roucayrol. Il peut s'agir aussi pourquoi pas de feux de joie que l'on allume en l'honneur de certains saints tel saint Jean, saint Pierre et dont on sait les fonctions autant prophylactiques que préventives ou curatives.

Ces sites sont plus ou moins anciens selon les cas. Certains peuvent remonter à la nuit des temps et avoir été christianisées par la suite. C'est le cas de nombreuses fontaines. D'autres sont de création plus récente, des XIXe ou XXe siècle. Certains sont encore en train de se créer aujourd'hui.

Le culte des saints tel que nous avons pu l'observer dans nos régions d'enquête paraît extrêmement complexe du fait, d'une part de la grande diversité des personnages ou des lieux vénérés ainsi que des maladies qu'ils sont censés soulager variant énormément d'un endroit à l'autre ou d'un saint à l'autre. Certains de ces saints sont sollicités pour les humains, d'autres pour les animaux, d'autres pour les caprices du climat, parfois pour les 2 ou 3 à la fois, en fonction des lieux et des usages. Tel est le cas de saint Blaise à Tréban ou Trébas invoqué pour les maladies des cochons ainsi que pour les angines. Citons aussi Notre Dame de la Drèche dont on implore l'intercession pour prévenir la grêle, mais où l'on se rend également pour bénir les enfants et tout toutes sortes d'affections physiques ou morales.

Certains saints peuvent avoir une sorte de vocation universelle et guérissent tous les maux : c'est le cas des reliques de la Sainte croix (*la Bèla crotz*) à Monestiés ou de saint Martial au Tel (Jouqueviel).

Parfois le nom des saints détermine par contamination lexicale la nature des maladies qu'ils sont censés guérir ou réciproquement. Ainsi saint Fort est souvent sollicité pour fortifier, saint Clair ou sainte Claire pour la vision ou les maux d'yeux, sainte Rufine ou Rafine pour *la rafa* (maladie de peau), sainte Rose pour la couperose, Notre Dame des Infournats pour les affections liés au feu externe ou interne car le nom rappelle le mot four, saint Loup à la Barthe Bleys pour *las lopies* (bosses sur la tête), saint Clément pour les *clemençoses* (rachitiques), saint Aureil près de Castelnaud Montrâtier (Lot) pour les surdités...

Mais cette complexité tient aussi à la différence de statut que les fidèles établissent au sein de ce panthéon populaire entre des saints protecteurs, des saints intercesseurs, et des saints qui, un peu comme l'esprit des morts, sont en souffrance et viendraient demander le secours des vivants afin de soulager leur peine.

C'est à ce troisième statut que renvoie sans doute le terme de *rancura*<sup>329</sup> appliqué à certains lieux de dévotion. Selon les dictionnaires, ce terme occitan peut signifier en français : regret, plainte, haine, rancune, ressentiment, différent, contestation, tristesse, chagrin, malheur, méfait, réclamation, peine... Le Trésor du félibrige ajoute à ces définitions : patronage d'un saint en Rouergue. Il donne l'expression "*s'avodar a la rancura de sant Ròc*"... se vouer à la protection de saint Roch.

Dans le nord du Tarn, une partie du Rouergue et du Quercy, on parle de *rancura* à propos de certaines maladies que les saints sont censés pouvoir guérir. On évoque ainsi la *rancura* de saint Jean de Laur, celle de saint Fort de Montirat, de sainte Rufine de Bêteille... On va dire par exemple "*aquel enfant a la rancura de sant Joan de Laur*". Ce terme semble sous-entendre que dans la croyance populaire certaines maladies sont interprétées comme des sortes d'appel au secours, voire même de colère ou de vengeance des saints dont il est nécessaire d'apaiser la souffrance ou de calmer la fureur.

Cette notion de souffrance des saints renvoie sans doute à l'histoire de leur martyre quelque peu équivalent à la passion de Jésus-Christ. Quant à la colère elle s'inscrit dans toute cette tradition de colère divine à laquelle se référait l'Eglise dès qu'un fléau atteignait une communauté.

Une habitante de Caylus nous racontait par exemple :

"Les gens autrefois croyaient vraiment qu'ils étaient voûtés par quelque chose et ils allaient prier le saint et baiser la relique. Ils pensaient que le saint les guérissait..."

On emploie plusieurs termes en occitan pour traduire le fait d'aller honorer un saint afin de solliciter la guérison d'une maladie. On parle ainsi de "*asorar*" signifiant aller embrasser une relique. On trouve aussi parfois dans la bouche de la même personne le terme « *vodar* » ou « *avodar* » signifiant "se vouer à"...

Vu de l'extérieur on peut avoir l'impression que l'intercession s'obtient facilement. Mais en réalité celle-ci répond à de nombreuses conditions pouvant varier d'un lieu à l'autre ou d'un saint à l'autre. Ces conditions sont bien sûr liées à la différence de statut accordé aux saints. Elles viennent renforcer le caractère magique du rituel. Si le bon respect de ces conditions doit assurer la guérison ou l'obtention du vœu sollicité, un quelconque manquement à son exécution peut avoir des conséquences parfois dramatiques. Ces conditions peuvent varier en outre, en fonction de la nature de la promesse. Il pouvait s'agir par exemple de promesses individuelles ou de promesses collectives. On peut avoir affaire aussi à des

<sup>329</sup> Par contre le verbe « se rancurar » signifie « se plaindre, porter plainte, réclamer » d'où toute l'ambiguïté du terme « *rancura* ». Sont-ce les saints qui font appel aux fidèles comme c'est souvent le cas dans l'esprit populaire où tout simplement les fidèles qui demandent le secours des saints ?

promesses très circonscrites dans le temps ou au contraire à des promesses à long terme, parfois même perpétuelles. Nous n'aurons le temps d'examiner ici en détail que les vœux individuels qui sont les plus difficiles à mettre en œuvre et nécessitent souvent une médiation.

## Les vœux individuels.

Par tradition orale, on sait généralement à quel saint ou à quel espace thérapeutique se vouer pour une maladie déterminée.

On recensait néanmoins plusieurs tireuses de vœux (*tirairas de vòts*) dans la région. Ces sortes de médiatrices - il s'agissait généralement de femmes - possédaient le don de déterminer l'endroit ou les endroits les mieux indiqués pour demander la guérison de telle ou telle maladie. Pour beaucoup de nos informateurs, il s'agirait là d'un don quelque peu équivalent à celui des guérisseurs. Certains nous parlèrent même d'une sorte de grâce de Dieu.

Certaines personnes n'étaient que tireuses de vœu alors que d'autres cumulaient d'autres pouvoirs tels ceux de guérisseurs, voire même *d'armassièr* - don divinatoire permettant de communiquer avec l'esprit des morts - et quelquefois même de *devinhaires* (contre sorcier).

A l'image des guérisseurs, du reste, les tireuses de vœux ne se faisaient normalement pas payer pour déterminer les lieux de dévotion ou les saints réclamant des prières.

En déterminant les lieux de guérison, la tireuse de vœux établissait ou confirmait *la rancura*, c'est-à-dire le mal dont le patient était affecté.

Selon les lieux ou les tireuses de vœux, nous avons recensé plusieurs rituels divinatoires.

Le plus répandu consistait à prendre des bouts de sarments de vigne ou d'autres petits morceaux de bois, à les carboniser dans le feu de l'âtre puis à les immerger dans de l'eau normale ou de l'eau bénite - souvent de Pâques à cause de la Passion - tout en récitant la Litanie des saints.

*"La miá memé aici o fasiá tanben. Preniá un veirat d'aiga ambe de bròcas de sirment de vinha e se davalavan al fons, èra aquel vòt. En metent lo carbòt dins lo veire disiá una pregària, prononçava lo nom de l'airal e se lo carbòt davalava al fons de l'aiga èra aquí ont caliá qu'anèsson. Se que non demorava a cima lo carbòt."* (Saint Christophe, Tarn)

"Ma grand-mère ici le faisait aussi. Elle prenait un verre d'eau avec des bouts de sarment de vigne et si ils descendaient au fond c'était ce vœu. En mettant le charbon dans le verre, elle disait une prière, elle prononçait le nom de l'endroit et si le charbon descendait au fond de l'eau, c'était là où il fallait aller. Sinon il restait à la surface."

Un ou plusieurs lieux pouvaient être ainsi déterminés. Plus ils étaient nombreux plus le mal était considéré comme sérieux.

"Quand elle a eu fini, elle vient trouver maman et lui dit :

*"Lo paure bogre, ba compreni, n'a nõu !"*

Alors j'ai fait dire une messe en l'honneur de ces neuf saints." (Caylus, Tarn-et-Garonne)

Une habitante de la région de Caylus nous disait que certaines *tirairas* remplaçaient les sarments carbonisés par des petits pois.

D'autres employaient en revanche des feuilles de lierre à la place des bouts de sarments. C'était le cas d'une habitante de Carmaux originaire de l'Aveyron :

"Elle prenait de l'eau bénite, dans cette eau bénite elle mettait trois feuilles de lierre et elle disait : « Cette feuille de lierre ce sera un vœu à saint Jean par exemple, cette feuille ce sera un vœu aux Infournats et celle-là à un autre endroit... ». Hé bé les feuilles de lierre il y en avait une qui était comme si elle venait de la tremper, qui ne bougeait pas du tout, il y en avait une autre qui était à peine teintée et l'autre elle était toute noire. Je me demande si elle les mettait pas à l'envers. Alors celle qui devenait toute verte, c'était celle-là qui indiquait le lieu où on devait faire le vœu. Elle devait faire une neuvaine spéciale et les laisser pendant plusieurs jours. Elle se soignait que comme ça elle." (Saint Jean de Marcel, Tarn)

D'autres encore faisaient avec des feuilles de houx bénies.

"Elle mettait du houx béni dans de l'eau bénite. Alors elle disait par exemple "Ça c'est saint Blaise, ça c'est saint Jacques, ça c'est saint Roch alors si la feuille se tâchait c'était ce vœu. Moi je l'ai vu faire à mes arrière-grand-mères." (Tréban)

Il existait une famille de tireuses de vœux dans les parages de Rosières (Tarn) au sein de laquelle le don se transmettait de génération en génération en même temps que ceux de guérisseur et de *devinnaire*.

*"L'apelavan la M. I anèrem un còp quand la dròlla aviá las otitas. La M. nos diguèt : "Vos cal metre tres bòls sul lièch ambe d'aiga benesida, metètz una fuèlha de lèuna dins cada bòl, e alara per las reconèisser aquelas fuèlhas una i copatz la coeta un bocin, l'autra al mièg e l'autra la daissatz entièira. E metètz lo nom d'un sant a cada fuèlha"<sup>330</sup>. Metètz aquò sul lièch lo ser, aqueles tres bòls e lo matin la fuèlha que serà tecada vos cal far lo vòt a n'aquel sant." Se trobèt que la fuèlha qu'èra dins lo bòl de sant Joan de Prunet i agèt una tèca." (Tréban)*

"On l'appelait la M. Nous y sommes allés une fois quand notre fille a eu des otites. Elle nous a dit : "Il vous faut mettre trois bols sur le lit avec de l'eau bénite, vous mettez une feuille de lierre dans chaque bol, et alors pour les reconnaître ces feuilles, à une vous lui coupez un peu la queue, à l'autre au milieu, et l'autre vous la laissez entière. Et vous donnez le nom d'un saint à chaque feuille. Vous mettez ce bol sur le lit le soir, et le matin en fonction de la feuille qui sera tachée, il vous faut faire le vœu à ce saint." Il se trouve que la feuille qui était dans le bol de saint Jean de Prunet avait une tache."

Selon des témoins du Ségur et de Tréban tout le monde était susceptible de tirer les vœux.

*« Quand un pichon èra malaut fasián brutlar un bocin de boès e lo fasián tombar sus un veire d'aiga ordinària. Ne fasián tombar tres. E donavan lo nom de tres endreches, tres vòts. E lo que anava a fons es aquí que caliá anar. Es la maire del pichon que fasiá aquò. Metèm qu'agèssa dich Nòstra Dama de Livron, Nòstra Dama de la Drecha e los Enfornats. Fasián aquò ambe de sirment. La paura mamà lo faguèt per un fraire. E l'aviá menat a Nòstra Dama de Livron. »*

"Quand un petit était malade, on faisait brûler un peu de bois et on le faisait tomber sur un verre d'eau ordinaire. On en mettait trois. Et on donnait le nom de trois endroits, trois vœux. Et celui qui allait au fond c'est là qu'il fallait aller. C'est la mère du petit qui faisait ça. Mettons qu'on ait dit Notre Dame de Livron, Notre Dame de la Drèche et les Infournats. On faisait ça avec des sarments. Ma pauvre mère l'a fait pour mon frère. Et on l'avait mené à Notre Dame de Livron."

Cette allégation toutefois paraît contradictoire avec le mystère dont s'entouraient certaines personnes douées du don.

En effet si certaines tireuses procédaient au rituel en plein jour et en présence des personnes qui venaient les consulter, d'autres attendaient la nuit, comme par exemple une tireuse de vœux du Ségala tarnais

*"I aviá una femna alà que cercava los vòts. Aviá un libre e o fasiá la nuèch. Pregava Dieu, sai pas. I èri anada la trobar. E me diguèt : "Agacharai aquesta nuèch ! E vos saurai dire quicòm !" (Le Ségur)*

"Il y avait une femme là-bas qui cherchait les vœux. Elle avait un livre et faisait ça la nuit. Elle priait Dieu je ne sais pas. J'étais allée la trouver une fois. Elle m'avait dit : "Je regarderai cette nuit et je saurai vous dire !"

Signalons que cette tireuse de vœu considérait son don comme un véritable secret dont elle ne pouvait pas parler sans risquer d'attirer le malheur sur elle ou sur quelqu'un de sa famille. Elle refusa même de nous confirmer son don, comme si on ne pouvait pas en parler impunément à des gens extérieurs à la communauté. Nous avons remarqué à plusieurs reprises cette réticence de parler de ce don de divination des vœux, surtout dans les familles concernées. Il est vrai que ces pratiques étaient considérées comme à la limite de la superstition par l'Eglise. Nous savons que la plupart des prêtres défendaient de tirer les vœux sous peine d'excommunication. Une certaine croyance voudrait en outre que le fait de parler trop de ces pratiques attirât l'orage sur la maison de celui qui s'y livrerait.

On disait que les tireuses de vœux devaient se rendre souvent elles-mêmes sur les lieux de dévotion et payer des messes afin de pouvoir conserver leur don.

La tireuse de vœux était par ailleurs chargée d'indiquer toutes les conditions requises au bon déroulement du rituel et parfois même de vérifier que le vœu soit parfaitement accompli. Une habitante du Ségur nous expliquait à cet égard :

"Si les gens ne font pas le vœu, ça leur retombe dessus. Il y a des gens qui allaient leur faire tirer les vœux et après n'y allaient pas. S'ils ne le font pas, le malheur tombe sur ceux qui ont enseigné le vœu. C'est la tireuse de vœux qui dit tout ce qu'il faut faire : la neuvaine, etc. Les tireuses ne font pas voir qu'elles le font, elles le gardent secret."

---

<sup>330</sup> C'est la tireuse qui leur avait donné les noms des trois lieux en question.

Quelles sont ces conditions devant être respectées pour qu'un vœu soit vraiment efficace ? On peut les classer en deux grandes catégories : les conditions générales communes à tous les lieux de guérison ou presque, et d'autres propres à des lieux déterminés.

Une première condition voudrait qu'une seule personne dans la famille soit chargée de la mise en œuvre du vœu.

*"Vos cal èsser concentrat, se realament pensatz pas que fasètz lo vòt, e ben es pas bon, marcha pas."* (Le Ségur)

"Il vous faut être concentré, si réellement vous ne pensez pas que vous êtes en train de faire le vœu, celui-ci ne sera pas bon, il ne marchera pas."

Il semble nécessaire aussi d'avoir la foi en l'efficacité du rituel et du ou des lieux qu'on va être amené à visiter.

On doit en principe faire une neuvaine avant de se rendre sur le lieu de dévotion. A cet effet, on doit réciter un certain nombre de prières durant une période déterminée. Pour certains de nos informateurs on doit dire 9 "Notre Père", 9 "Je vous salue" et 9 "O Marie conçue sans péché priez pour nous qui avons recours à vous", le tout pendant 9 jours. Pour d'autres il suffirait de dire ces 3 prières (parfois même seulement les deux premières) une fois par jour pendant 7 ou 9 jours. Une habitante de Pampelonne nous disait qu'il fallait réciter quotidiennement 9 fois les 3 prières suivantes : "Notre Père", "Je vous salue" et "Gloire au père au fils et au Saint Esprit". Et après cette prière une incantation à l'adresse du saint sollicité comme par exemple : "Saint Jean Baptiste guérissez moi !" ceci pendant 9 fois. Et l'ensemble pendant 9 jours. On disait généralement ces prières en fin de journée pendant l'oraison du soir. Suivant une habitante de Tréban on doit dire "saint Blaise guéris-moi », le Notre père, Je vous salue Marie, le tout 9 fois puis dire une fois le passage du nouveau testament sur les Rameaux (extrait de l'Evangile selon saint Mathieu chap 21 verset 1 à 11) l'ensemble pendant 9 jours.

En tout état de cause, la neuvaine doit être continue, si on oublie un jour on doit tout recommencer au début.

Au bout des 9 jours on doit assister à une messe dans sa paroisse. Pour certains il faudrait aussi se confesser et communier.

On doit prendre en outre l'engagement d'aller sur le lieu de dévotion ou d'y amener l'enfant s'il s'agit d'un enfant. Selon certains il faut prendre l'engagement d'y aller un jour précis. Pour d'autres nul n'est besoin de fixer une date. Si l'on promet d'aller sur le lieu de dévotion un jour précis, on ne peut pas y déroger, autrement le vœu risquerait de ne pas être valable.

"Il paraît que si vous fixiez le jour, et qu'après vous ne puissiez pas y aller, automatiquement vous recommenciez à être malade. Il fallait y aller dès que possible." (Tréban)

Pour d'autres informateurs, il suffit de dire durant la neuvaine qu'on se rendrait sur le lieu le plus tôt possible. Mais dans tous les cas il s'agit bien là d'une promesse à laquelle on ne peut déroger.

Dans certains cas il est important de se rendre sur le lieu de dévotion le jour de la fête du saint car c'est ce jour-là que le vœu paraît le plus efficace. C'est ainsi pour saint Fort à Nègremont (Curvalle, Tarn) ou pour saint Blaise dans plusieurs localités.

Selon une personne originaire de Moularès, on ne pouvait pas se rendre dans une fête ni sortir voir des amis tout le temps de la neuvaine.

En principe dans la plupart des témoignages recueillis la guérison peut intervenir au moment de la neuvaine. Mais il peut y avoir rechute si les autres conditions ne sont pas ou ne sont qu'imparfaitement respectées.

Une habitante du Ségur nous disait à propos de ces autres conditions :

*"Cal dire una novena qu'apèlan e cal anar a la comunion, cal anar confessar, e apèi anatz aval mas vos cal pas vos arrestar a cò de deguns per beure ni per manjar. Cal anar aval directament e tornar directament. Cal pas far dôas causas al còp. I cal anar ambe l'intencion d'anar aquí e d'avere lo cap a ça que venètz far."* (Le Suech)

"Il faut faire une neuvaine, et il faut aller communier, il faut aller se confesser, et après aller là-bas, mais il ne faut pas vous arrêter chez quelqu'un pour boire ni pour manger. Il faut aller là-bas directement et revenir directement. Il ne faut pas faire deux choses en même temps. Il faut y aller avec l'intention d'aller là, et d'avoir l'esprit à ce que vous venez faire."

Cette dernière condition selon certains, ne viserait que les étapes chez des amis ou des parents et on pouvait s'arrêter quelque part pour boire ou pour manger à condition de payer son écot.

Une habitante de Caylus nous disait qu'il suffisait de payer une somme même symbolique afin de ne pas mettre en péril l'efficacité du vœu. Pour d'autres cette condition est impérative et on ne pouvait s'arrêter nulle part.

"Il fallait pas aller à l'hôtel manger par exemple ou voir une parente. C'était un pèlerinage, une sorte de mortification. Il fallait gagner la guérison." (Pampelonne)

Cette condition existait aussi lorsqu'on faisait appel à un saint non pas pour guérir mais dans un but prophylactique. Ainsi les habitants de Saint André de Najac (Aveyron) prétendent que pour que le vœu à saint Blaise de Montou soit valable, il fallait y aller exprès et ne pas s'arrêter en chemin pour manger. On ne pouvait pas souper sur place par exemple. Il fallait s'en retourner de suite après la messe.

D'aucuns recommandent aussi de se rendre à pied sur le lieu de dévotion. Pour d'autres peu importe le moyen de transport.

Par contre il suffit généralement d'aller une seule fois sur le lieu de dévotion. Cependant pour des maladies ou des infirmités particulièrement tenaces on pouvait faire le vœu de revenir chaque année sur le lieu de guérison notamment le jour de la fête du saint. On procédait ainsi par exemple à saint Pantaléon (*sant Pantam*) près de Belaygue, commune de Penne (Tarn). On disait alors qu'on était voué à tel ou tel saint.

Dans le Querc, y l'usage était ainsi de vouer les personnes notamment les enfants au saint qui les avait guéri et ainsi d'y revenir chaque année le jour de la fête du saint ou bien d'envoyer tous les ans une somme d'argent. Les personnes ainsi vouées étaient alors inscrites sur un registre exactement comme pour une confrérie. Autour de Caussade beaucoup étaient de la sorte voués à sainte Ruffine de Septfonds ou à Notre Dame de Livron à Caylus.

Sur le lieu de dévotion on doit embrasser les reliques ou la statue du saint, prier et payer une messe d'action de grâce et éventuellement une aumône. On appelle cela "*pagar lo vòt*". Ces reliques pouvaient se trouver à l'église ou bien - de plus en plus souvent aujourd'hui - chez des particuliers.

*"I descendèrem aval e preguèrem la senta Vièrja, preguèrem Dieus e donèrem una messa quand mèmes. E sèt o uèch jorns après, agèt pas mai de mal."* (Le Ségur)

"Nous sommes descendus là-bas et nous avons prié la sainte Vierge et le Bon Dieu, et nous avons payé une messe quand même. Et 7 ou 8 jours après elle n'a plus eu de mal."

Lorsque le malade est un nourrisson on fait embrasser les reliques à la personne qui le tient et qui a accompli le vœu en son nom.

Parfois sur certains grands lieux de pèlerinage l'usage de plus en plus aujourd'hui est d'inscrire le vœu, c'est-à-dire ce que l'on demande, sur un bout de papier que l'on laisse dans le sanctuaire.

D'autres conditions requises sont liées au sérieux de l'accomplissement de la promesse. Un rire, un blasphème, une moquerie peuvent tout remettre en cause.

"Quand j'étais enfant j'ai eu un erythème fessier. Alors ils ont demandé à un voisin qui avait une voiture de nous mener aux Infournats, ma mère, ma grand-mère et moi sur les genoux. En arrivant aux Infournats il n'y avait pas de curé et c'est ma mère qui a pris la relique et qui a fait baiser la relique à ma grand-mère. Et le chauffeur est resté au fond de l'église. Ma mère s'est mise à rire comme ça, naïvement. C'est que moi j'ai été que plus malade. Quand on est revenu à la maison j'arrêtais pas de pleurer nuit et jour. Ma grand-mère a dit : "Tu as ri, ça compte pas !" Et ma grand-mère est partie à pied d'ici, un croûton de pain à la poche et elle est revenue aux Infournats faire la neuvaine. Pendant qu'elle revenait j'ai été guérie." (Pampelonne)

En principe en effet, comme nous l'avons précisé plus haut, le mal est censé s'apaiser dès le début du rituel, c'est-à-dire dès le début de la neuvaine. Toutefois dans d'autres cas le mal ne commence à régresser qu'après le baisement des reliques et le paiement de l'obole, parfois même plusieurs jours après.

Dans certains lieux on conseillait sur place d'acheter une médaille dont il ne fallait plus jamais se départir par la suite (cas de médailles que l'on donnait à saint Jean de Laur, ou de feuillets contenant des prières ailleurs...).

A Lavaur (Tarn) les religieuses donnaient un collier pour le mal aux dents des enfants dont les perles étaient censées tomber petit à petit. Ailleurs on ramenait de l'eau bénite, des chandelles ou d'autres objets sacrés.

A ces conditions générales peuvent se rajouter des dispositions particulières propres à certaines catégories de vœux ou même à certains lieux.

Ainsi lorsqu'il s'agit de fontaines, l'eau est censée apporter un élément supplémentaire à la guérison, elle s'ajoute ou remplace le baisement des reliques. Dans ce cas, l'usage est souvent de payer le vœu en jetant

des pièces dans la fontaine qui seront récupérées par un membre de la paroisse et remises au prêtre ou à la confrérie. On procède en principe de même lorsque le lieu est matérialisé par une croix ou un ancien sanctuaire en ruines. Ces pièces sont sacrées et on ne peut pas les subtiliser sans encourir la punition divine. On risquerait alors de contracter le mal pour la guérison duquel elles ont été données. Parfois, seul le fait de passer devant une fontaine ou un autre lieu sacré, nécessite de s'acquitter d'une obole comme c'est le cas à la Fontasse près de Castres (Tarn) où se trouve une Vierge (érigée le 15 août 1871).

"A la Vierge là-bas eh bé c'était pareil là. En passant à la Vierge il fallait mettre des sous, et si tu en mettais pas des sous, tu chopais une fessée. Alors les gens ils mettaient une pièce pour qu'ils ne soient pas battus."

Auprès de certaines fontaines, le seul don de pièces ne suffisait pas pour obtenir la guérison et un rituel plus complexe devait être respecté. C'était le cas par exemple à la Fontaine Sainte Rafine appelée aussi *Font benesida* sise près de Peyrole dans le Tarn. Elie Rossignol écrit à propos de ce rituel dans ses *Monographies communales du canton de Lisle*.

"Voici les pratiques qu'il fallait suivre pour que les eaux aient toute leur efficacité. On se rendait à la fontaine le matin avant le lever du soleil et avec la rosée. On s'en approchait humblement les mains jointes. On déposait à côté ou bien dans le bassin des pièces de monnaie en nombre impair, 3, 5 ou 7, et on s'en retournait sans regarder derrière soi...."

Les eaux de certaines fontaines sont réputées plus efficaces si on les utilise ou si on les recueille un jour précis de l'année. C'est le cas de la fontaine de Mouniès à Dourgne le matin de saint Jean avant le lever du soleil. Du reste plusieurs guérisseurs des alentours s'y rendaient ce jour-là non seulement pour faire provision d'eau mais aussi pour renouveler certains de leurs pouvoirs. Rappelons - mais c'est un autre sujet - que le matin de saint Jean avant le lever du soleil entraînait dans de nombreux rituels prophylactiques ou thérapeutiques.

A Labruguière on recueillait l'eau de la fontaine saint Thyrs au moment des rogations. Adolphe de Chesnel écrivait à ce sujet :

"Pour les rogations lorsque le cortège passe près de la métairie de la Tour, les femmes vont se laver les yeux à la fontaine de saint Thyrs située dans un pré voisin."

Signalons néanmoins que les effets de l'eau de la plupart de ces fontaines sont censés se prolonger dans le temps et parfois même dans l'espace. L'eau de saint Méen est sans doute l'un des meilleurs exemples à ce propos. Les fidèles se rendant à saint Méen le 24 juin pouvaient utiliser l'eau immédiatement ou bien toute l'année. On recommandait toutefois de faire une neuvaine avant de l'utiliser. De plus le 24 juin l'eau de saint Méen avait des effets non seulement sur le lieu du sanctuaire mais tout au long du Rance, ruisseau naissant de la source du saint. Tous les habitants de la région de Saint Sernin et Plaisance savaient le temps que mettait l'eau pour arriver chez eux et à l'heure précise faisaient passer les brebis dans le Rance. A Combret par exemple l'eau du Rance était censée guérir à 4 heures de l'après-midi, à Pousthomy vers 5 ou 6 h. Les gens y trempaient aussi les pieds.

Sur place ou par la suite, l'eau de ces fontaines peut servir non seulement comme breuvage mais aussi pour se laver, pour asperger les bêtes ou pour bénir les terres suivant les cas.

Dans des lieux où n'existe pas de fontaines, les fidèles peuvent selon la nature des vœux, emporter avec eux des liquides qui seront bénis et auront les mêmes effets que l'eau. Ainsi à Plaisance dans l'Aveyron, le jour de saint Eutrope, on se rendait en procession à une croix non loin de l'église dite *Crotz de sant Estròpi*. On portait un peu de vin qu'on faisait bénir, puis que l'on utilisait par la suite comme breuvage en cas de maladie ou qu'on répandait dans les champs. A Septfonds (Tarn-et-Garonne), pour sainte Ruffine on faisait bénir du vin sucré avec lequel ensuite on lavait le visage des enfants qui avaient *la rafa* (maladie de peau). A Pouzounac dans le Ségala tarnais on prenait de l'huile qu'on utilisait ensuite comme lotion pour le mal blanc.

Dans certains sanctuaires l'usage était de faire des offrandes en nature. Ainsi à Espla (commune de Rebourguil) dans le sud-aveyron pour un vœu à saint Martin, les fidèles portaient comme présent une certaine quantité de blé.

A saint Gély (commune de Loze) dans le Tarn-et-Garonne où existent les ruines d'une ancienne chapelle, il est d'usage pour payer le vœu guérissant une maladie des intestins des enfants de laisser des pièces de monnaie dans les trous de muraille et des grains de blé ou d'avoine à destination des oiseaux notamment des corbeaux, comme si ces volatiles qui montent haut dans le ciel pouvaient favoriser l'intercession. Les oiseaux, nous le savons pour l'avoir observé dans d'autres rituels, sont souvent considérés comme très

proches de Dieu, de la Vierge ou des saints (on pense notamment aux cérémonies autour de la Nativité ou de Pâques avec une forte présence des oiseaux ou au rôle de ces derniers dans la vie de saint François d'Assise).

Dans d'autres paroisses, le rituel impose de laisser sur place des habits que l'on pendait autour du sanctuaire. C'est le cas à saint Benoit de Castres près de Saint Cirq dans le Tarn-et-Garonne où l'on menait les enfants souffrant de maux de dents, les enfants rachitiques ou qui avaient du mal sur le corps. On les déshabillait, on les trempait dans une source voisine, *la Font de Castras* et on les revêtait de nouveaux habits, les anciens devant rester sur place.

A Veilhes dans le sud du département du Tarn où la relique de saint Nizier est censée guérir l'impétigo que l'on nomme d'ailleurs *nisièr* en occitan, ainsi que l'eczéma, on devait frotter l'un des habits de l'enfant contre la relique du saint.

Au couvent des Clarisses de Lavaur et de Mazamet la tradition est de laisser des œufs en présent pour obtenir le beau temps au moment d'une fête ou d'un mariage. Curieusement cet usage est même respecté par des protestants.

On peut observer parfois d'autres conditions ou usages particuliers liés directement aux promesses et que les fidèles s'imposent personnellement. Par exemple se rendre pied-nus sur un lieu de pèlerinage, parcourir une certaine distance à genoux... De telles mortifications s'observent surtout en temps de crise. Ce fut le cas durant la seconde guerre mondiale pour le retour des prisonniers.

Des ex-votos, des plaques de remerciement, des béquilles ou des crosses peuvent être aussi laissés sur les lieux de dévotion. C'est un élément de plus dans l'accomplissement du rituel. On en voit beaucoup à Faussergues (Tarn) par exemple, à Mespel (Larroque, Tarn), à Notre Dame de l'Oder (Ambialet, Tarn). Ces marques ont pour effet de perpétuer le souvenir de la guérison bien au-delà de l'accomplissement des vœux, et parfois même de servir d'exemple et d'inciter à la dévotion.

Certaines promesses n'avaient pas pour but d'obtenir une guérison mais une faveur. Nous pouvons citer par exemple certains vœux pour la stérilité. On conseillait ainsi aux femmes qui n'avaient pas donné de naissance au bout de quelques années de mariage de se rendre dans un sanctuaire dédié à Notre Dame, par exemple d'aller prier la Vierge à la Drèche, à Notre Dame de Livron, à la chapelle des Infournats, voire à Lourdes, et éventuellement d'y faire brûler un cierge. On pouvait aussi se rendre à Pibrac (Haute-Garonne) prier sainte Germaine.

"Je pense qu'il y avait une prière à réciter pendant une semaine et on vous donnait un ruban blanc que vous mettiez autour de la taille, sur la peau. Et puis elles portaient la médaille de la Vierge autour du cou."  
(Taix, Tarn)

On conseillait aussi de se rendre à Conques dans l'Aveyron ou à Rocamadour dans le Lot et de toucher *lo barrolh* (verrou) du portail du sanctuaire parfois même de s'y frotter le ventre. Le vœu pouvait avoir aussi pour dessein d'obtenir une bonne lactation, ce qui nécessitait aussi des conditions particulières. Ainsi à Cadalen les mères manquant de lait offraient à Nòstra Dama del Lach les plus belles parures de leur jour de noce. Celles-ci étaient vendues le jour de *Pasqueta* (dimanche de Quasimodo) sur la place de l'église au profit de la Fabrique...

D'autres conditions sont plus spécifiques à des vœux de protection.

Tous les lieux de guérison peuvent aussi être envisagés comme des lieux de protection. Dans ce cas là on ne s'y rend pas pour guérir mais dans un but prophylactique. Là les conditions paraissent moins draconiennes.

Dans certaines paroisses existaient par exemple des bénédictions spéciales pour les enfants, qui avaient surtout pour but de les protéger. C'était le cas dans de nombreux sanctuaires dédiés à la sainte Vierge, comme Notre Dame de la Brune (Roumégoux, Tarn) le 8 septembre, ou à la Drèche (Lescure, Tarn), à la Fontaine de la Mère de Dieu à Faussergues (Tarn) le jour de l'Ascension, à Notre Dame de Roucayrols (Saint Just, Aveyron)...

Parfois l'usage était de vouer les enfants à Marie dès la naissance comme à saint Hilaire commune de Murat (Tarn). Dans le Quercy cette tradition est très répandue, que l'on s'adresse à la Vierge ou à un saint particulier. Dans ce cas, on devait y ramener l'enfant chaque année et lui-même pouvait continuer à s'y rendre par la suite et chaque fois payer une offrande.

Certains vœux de protection concernent les femmes enceintes désirant obtenir une bonne délivrance. Les Clarisses de Mazamet remettaient ainsi le ruban de sainte Claire dont les femmes enceintes devaient se

ceindre pour bénéficier d'une grossesse tranquille, ainsi que le grain de sainte Colette que les futures mères devaient croquer en disant une prière quelques jours avant l'accouchement. On pouvait le recevoir par correspondance. On employait alors l'expression « se vouer à sainte Colette ».

De nombreux lieux de protection concernaient en revanche les animaux. A Montou près de La Salvétat Peyralès on va honorer saint Blaise pour les maladies des cochons, pour les protéger ou les soigner. On peut y porter aussi des colliers de chien et des cloches de vaches pour protéger ces animaux. Parfois on recommandait de faire une neuvaine avant de se rendre sur le lieu de protection. C'était le cas pour les ovins à Lespinassole (Crespin, Aveyron) pour sainte Quiterie.

## **Promesses collectives.**

Il s'agit généralement de vœux d'usage prenant naissance le plus souvent au moment d'un fléau concernant une ou plusieurs paroisses et pouvant être ou avoir été à un moment de leur histoire, pris en charge par l'ensemble des fidèles ou par une confrérie. Nous ne ferons ici que les évoquer. Ces vœux prennent souvent la forme de processions voire même de pèlerinages. La promesse implique donc un déplacement sur une ou plusieurs journées selon la distance, mais également l'existence de jours chômés. Nous pouvons citer ainsi les vœux pour la peste comme à Cordes (Tarn) par exemple à la chapelle du saint Crucifix dont on fait remonter l'origine en l'an 1632. Il en est de même des vœux pour la grêle comme à la Drèche (Lescure, Tarn), à Notre Dame de Roucayrol (Saint Just, Aveyron) , à Roussayrolles (Tarn), à Notre Dame de Cabannes (Saint Beauzile, Tarn), à Roquecezière (Aveyron)... Si on ne se rend pas une année sur le lieu du vœu on constate un retour de la maladie ou bien la grêle survient à nouveau et peut détruire les récoltes. Parfois la procession est interdite par les autorités ecclésiastiques ou par un prêtre et les conséquences peuvent être dramatiques. Ces mêmes lieux ou d'autres étaient réputés à l'inverse pour demander la pluie en temps de sécheresse.

Beaucoup de ces vœux de paroisse impliquent des processions vers l'extérieur dans des grands lieux de pèlerinage comme la Drèche, ou Notre Dame de La Brune (Roumégoux, Tarn) avec tout ce que cela pouvait impliquer de découverte, de rencontres, de promiscuité, de litiges, parfois même de concurrence entre les paroisses (toutes s'y rendaient à grand renfort de croix, de bannières, de cantiques...). Mais il peut s'agir parfois aussi de processions dans des lieux désertiques avec peu de paroisses. Ainsi la paroisse de Roussayrolles se rendait-elle pour la grêle à une croix en dehors du village sur un terrain communal. D'autres vœux pouvaient impliquer par contre des mouvements processionnels de l'extérieur vers l'intérieur des paroisses venant ressouder ainsi les liens de la communauté. C'était le cas des vœux à saint Roch pour la protection du bétail pour lesquels souvent on se rendait avec le bétail sur la place des villages pour recevoir la bénédiction de saint Roch. Dans ces processions on pouvait mener ou ramener des biens généralement alimentaires que l'on faisait bénir en même temps que le bétail : panaches de maïs, foin, grain, sel que l'on va utiliser toute l'année en cas de maladie du bétail. A Andillac (Tarn) par exemple on faisait bénir des fagots d'herbe qu'on accrochait ensuite dans l'étable pour protéger le bétail toute l'année des maladies.

Aujourd'hui, du fait du recul des pratiques religieuses officielles ou populaires, plusieurs des dévotions et rituels prophylactiques évoqués ici n'ont plus cours ou ont tendance à disparaître.

Il nous paraît important de préciser que si plusieurs lieux de dévotions sont encore fréquentés aujourd'hui, les rituels tendent à évoluer et les conditions générales ou particulières qui s'y rattachaient ont tendance à s'estomper ou à se relâcher. Alors que de nombreux guérisseurs continuent à officier et à transmettre leurs dons, il n'existe plus dans notre région que de rares tireuses de vœux. Par ailleurs les grands lieux de pèlerinages notamment ceux dédiés à la Vierge ont tendance à supplanter les petits lieux de dévotion et de nombreuses fontaines sacrées sont aujourd'hui quelque peu laissées à l'abandon notamment du fait de la régression ou de la disparition de certaines maladies. D'autres situées sur des terrains privés peuvent voir leur accès interdit au public quand elles ne sont pas flanquées d'une pancarte portant la mention "eau non potable"...

Daniel Loddo, chercheur, président du CORDAE/La Talvera (Centre Occitan de Recherche, de Documentation, et d'Animation Ethnographiques)

## Bibliographie

Ouvrages :

ASSEMAT, Gilbert. Pèlerinages à Notre Dame en pays tarnais. [Albi] : Revue du Tarn, 1988. 211 p. (Collection Rives du temps).

BONNET, L. Le Culte de Marie dans le diocèse d'Albi : arrondissement d'Albi, Castres, Gaillac et Lavaur [successivement publiés]. Albi : impr. coopérative du Sud-Ouest, 1904-1915. 4vol. IX-246 p., 462 p., 300 p., 423 p.

CHESNEL, Adolphe de. Dictionnaire des superstitions, erreurs, préjugés, et traditions populaires...où sont exposées les croyances des temps anciens et modernes. Petit-Montrouge : J.-P. Migne, 1856. (Troisième et dernière encyclopédie théologique, ou Troisième et dernière série de dictionnaires sur toutes les parties de la science religieuse, offrant en français et par ordre alphabétique la plus complète des théologies... ; 20).

CHESNEL, Adolphe de. Usages, coutumes et superstitions des habitants de la Montagne Noire. Carcassonne : éd. du Groupe audois de recherche et d'animation ethnographique, 1984. 29 p.

LODDO, Daniel. Entre Còrdas e Gresinha : cantons de Castelnau de Montmiral, Cordes et Vaour. Cordes : C.O.R.D.A.E / La Talvera, 1997. 343 p.

LODDO, Daniel. Al país de la palhòla : canton de Caussade. Cordes : C.O.R.D.A.E. / La Talvera ; A.L.C.O.C., 1999. 274 p. ISBN 2-9510822-5-8

LODDO, Daniel. Gents del Segalar : cantons de Carmaux, Monestiès, Pampelone, Valdériès, Valence (Tarn). Cordes : C.O.R.D.A.E. / La Talvera, 2002. 560 p. ISBN 2-9517853-0-5

LODDO, Daniel et LODDO, Céline. Contes e racontes del Segalar = Contes et légendes du Ségala (Tarn et Aveyron). Cordes : C.O.R.D.A.E. / La Talvera, 2004. 408 p. (Anthologie du conte populaire en Midi-Pyrénées ; 4). ISBN 2-9517853-2-1

ROSSIGNOL, Elie Augustin. Monographies communales du canton de Lisle. Lisle-sur-Tarn : Association Lisle je t'aime, 1982. 108 p.

ROSSIGNOL, Elie Augustin. Monographies communales : étude statistique, historique et monumentale du Tarn. Tome III, cantons de Cordes, Vaour et Castelnau-de-Montmiral. Réédition 1865. Paris : Le livre d'histoire, 2003. 429 p. (Monographies des villes et villages de France). ISBN 2-84373-259-X

Sources manuscrites :

Archives de l'Archevêché. Enquêtes paroissiales : 1835, 1877